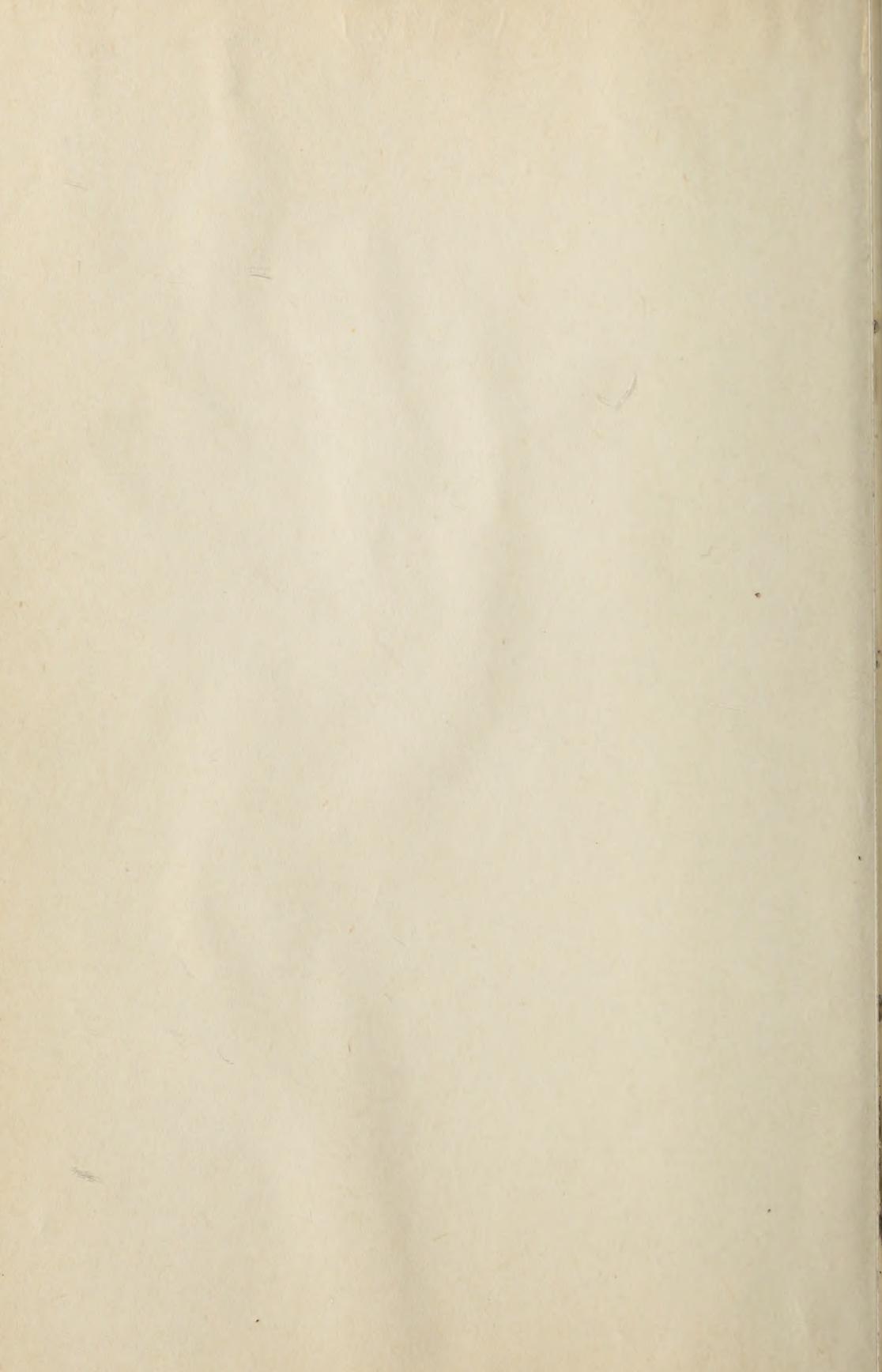


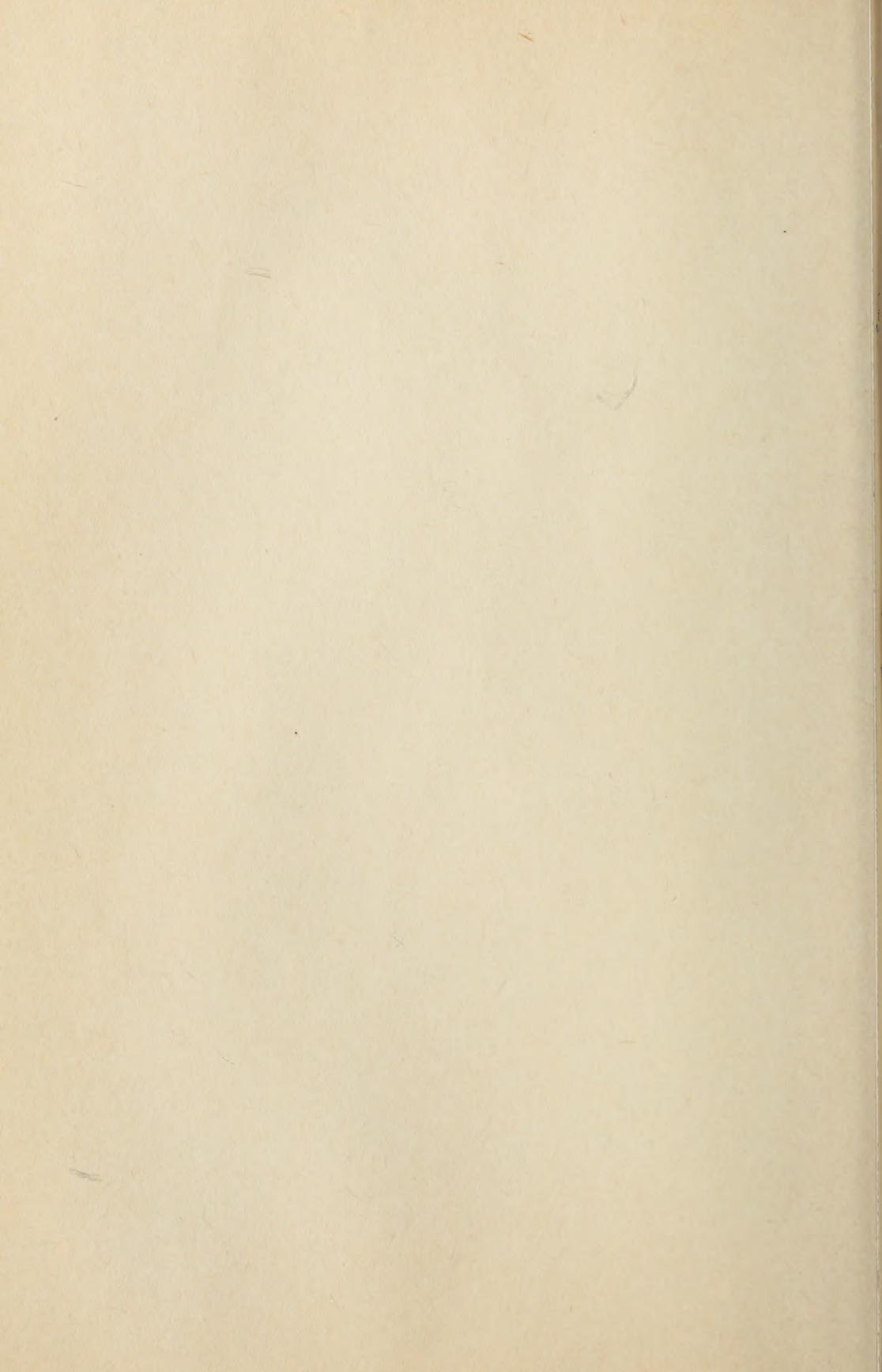
U d' / of Ottawa



39003002557626



~~20~~

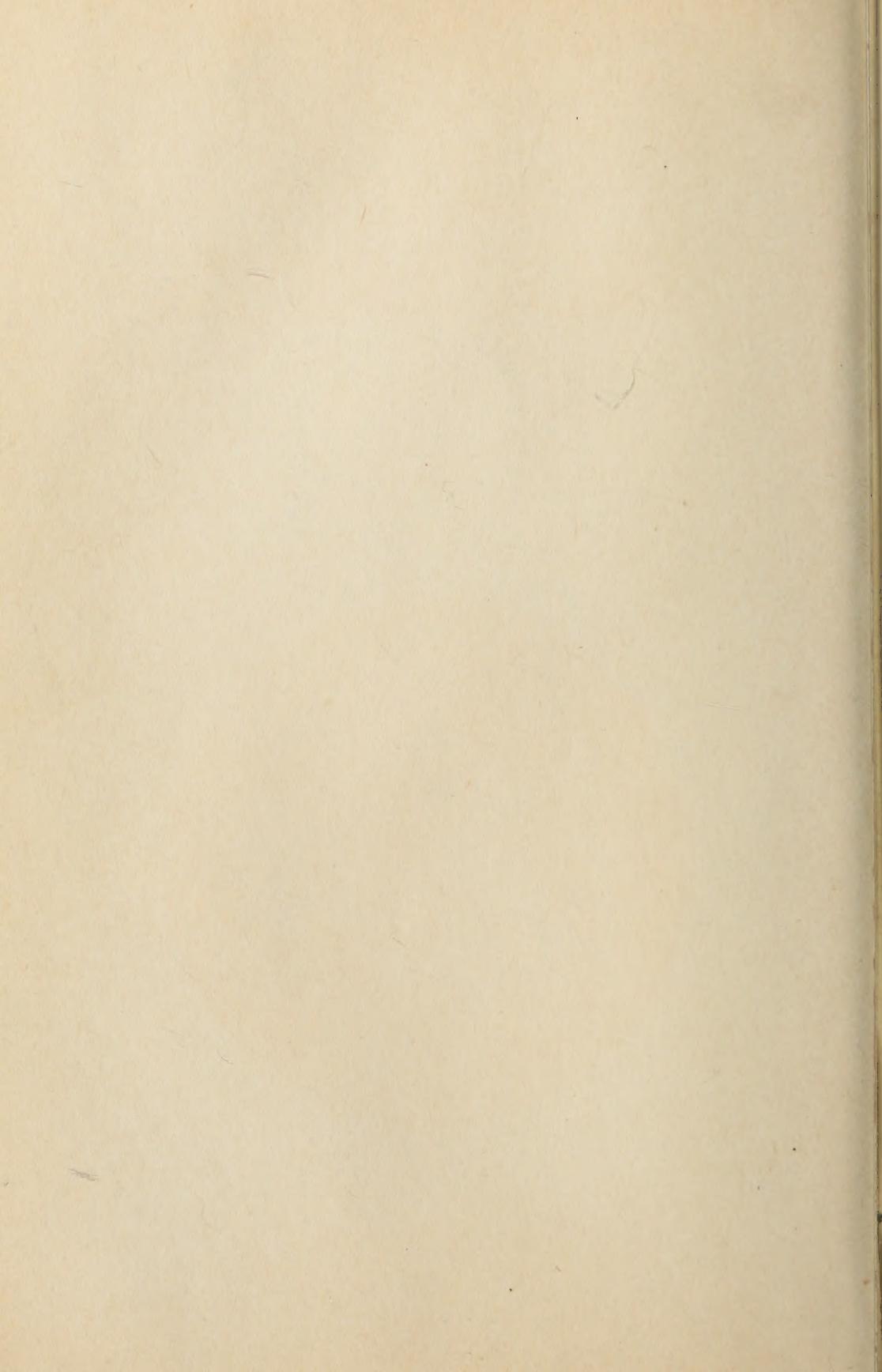






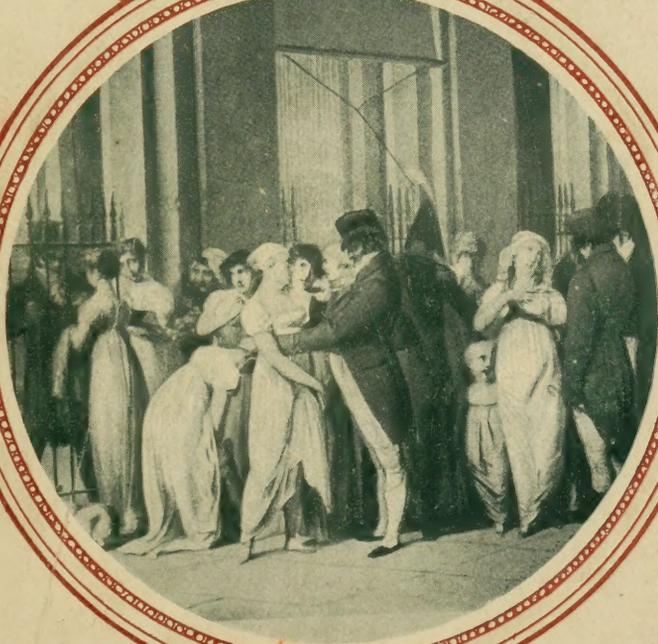


Digitized by the Internet Archive  
in 2011 with funding from  
University of Toronto



*Restif de la Bretonne.*

*Le*  
**PALAIS ROYAL**

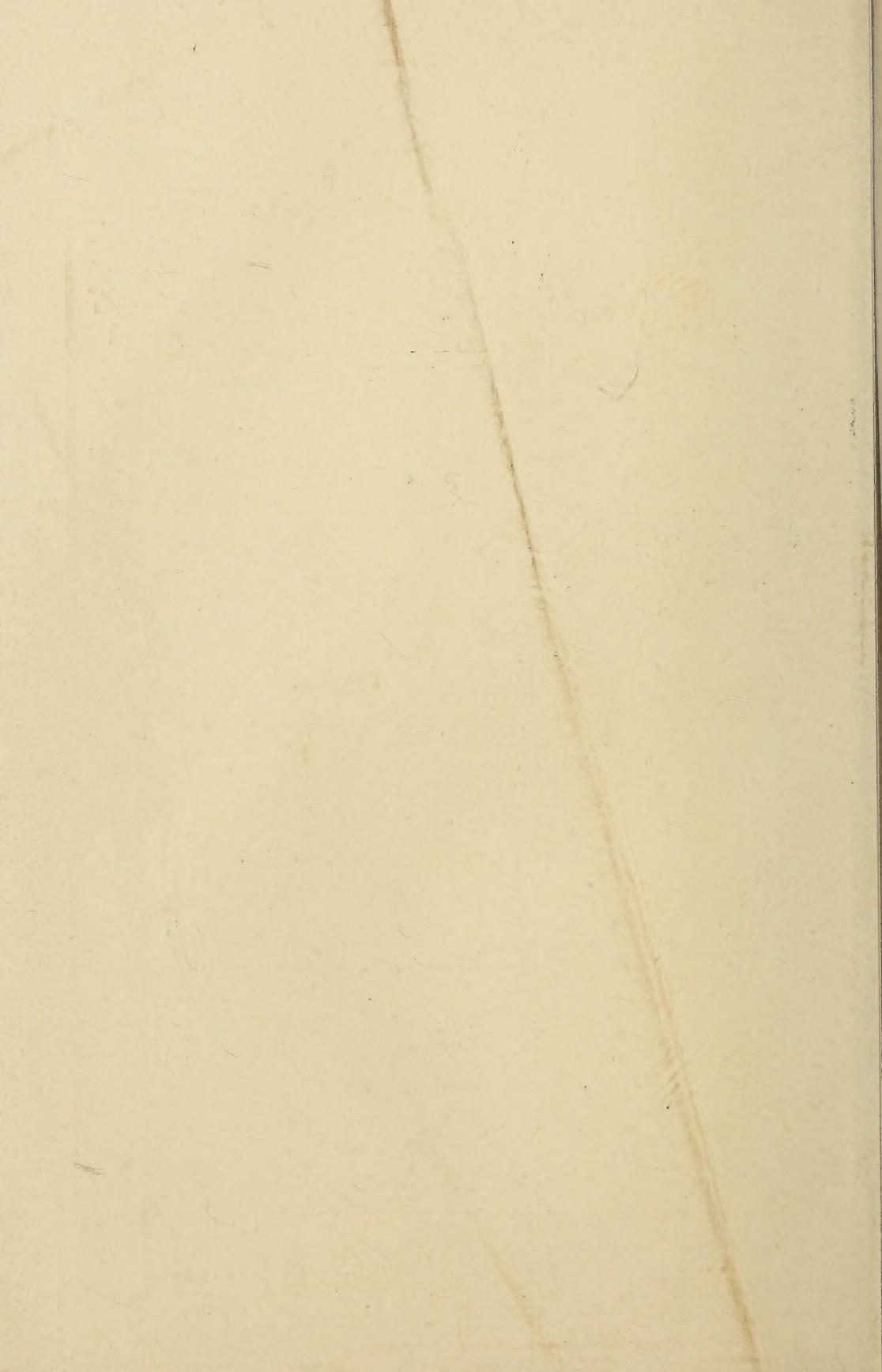


*Louis Michard*  
Edit. à Paris, 168 B<sup>d</sup> S<sup>t</sup> Germain

Universitas  
BIBLIOTHECA

Quenouais

Geo. Dorival



N<sup>o</sup> = 3114



LE  
PALAIS-ROYAL

DANS LA MÊME COLLECTION :

RESTIF DE LA BRETONNE. — *MONSIEUR NICOLAS ou le cœur humain dévoilé*. Préface et notes de J. Grand-Carteret. (Reproductions d'estampes de Binet et illust. exécutées d'après les indications laissées par Restif) . . . . . 3 vol.

---

OUVRAGES DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE :

L.-S. MERCIER. — *TABLEAU DE PARIS*. Notes et préface de Lucien Roy. (Portraits, illustrations d'après les gravures de Dunker et documents de l'époque). . . . . 1 vol.

L.-S. MERCIER. — *LE NOUVEAU PARIS*. Notes et préface de Lucien Roy. (Illustrations et documents de l'époque). . . . . 1 vol.

LES MŒURS LÉGÈRES AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

Restif de la Bretonne

LE PALAIS-ROYAL

INTRODUCTION ET NOTES

par

HENRI D'ALMÉRAS

*Illustrations et documents de l'époque*



LOUIS-MICHAUD

ÉDITEUR

168, boulevard Saint-Germain, 168

PARIS

1802

FQ  
2025  
. P2  
1908



## Les Plaisirs du Palais-Royal

en 1789-1790

**L**E centre des plaisirs et des élégances, le jardin enchanté où se donnent rendez-vous toutes les curiosités, toutes les passions et tous les vices, l'endroit de Paris où l'on a le plus de chances d'être amusé, aimé, volé, trahi, de gagner de l'argent ou d'en perdre : voilà le Palais-Royal à l'époque où va le décrire Restif de la Bretonne.

« Chaque jour, écrivait un anonyme en 1785 (1), chaque jour

---

(1) Lettre écrite du Palais-Royal aux quatre parties du monde.... Paris, 1785, p. 5 et 8.

*y paraît une fête, chaque nuit une décoration, chaque heure un nouveau plaisir, et les jeux s'y multiplient pour compléter les amusements...*

*« Femmes aimables; femmes qui veulent l'être; hommes d'affaires; hommes qui n'en ont point; gens qui en attendent; gens qui se ruinent; gens qui s'enrichissent; tout s'y rend en foule, tout s'y trouve sous toutes les formes et toutes les couleurs.*

*« Lieu ravissant! Voit qui veut, achète qui peut. Que de jolies marchandises exposées aux yeux des promeneurs! Que de précieux colifichets proposés par les femmes les plus engageantes! Que de modes qui naissent et vieillissent dans vingt-quatre heures pour réparer les méprises de la nature ou pour doubler ses agréments! Que d'appâts délicatement préparés pour les amateurs et les curieux! »*

*Ces amateurs et ces curieux, ils doivent montrer patte blanche. N'entre pas qui veut au Palais-Royal. Des Suisses, à la livrée du roi (1), veillent aux portes et interdisent rigoureusement le passage aux soldats, aux laquais, aux servantes, aux personnes qui ont une veste ou un bonnet, aux écoliers, aux polissons, grooms ou petits pâtissiers ou marchands d'oublies, aux gens sans aveu, à ceux du moins qui ne paient pas de mine, aux ouvriers et aux chiens. Le plus honnête homme du monde, s'il se présente en costume trop négligé, ne sera pas admis dans cet immense salon en plein vent où abondent d'ailleurs les escrocs bien vêtus.*

*La plèbe qui travaille, peine et vit au jour le jour, n'a pas sa place dans ce minuscule royaume des falbalas, des fanfreluches et des colifichets. Les marchandises de luxe y sont si nombreuses*

~~~~~  
 (1) Il y en avait un à chaque vestibule. Ils étaient en même temps marchands de vin. Celui qui avait son poste près de la principale entrée des Petits Beaujolais s'appelait Cudri, dit Fribourg. Son fils était un des premiers violons des Petits Beaujolais.



*Ce café, un des plus importants du Palais-Royal, était entouré de glaces entre lesquelles on avait placé les bustes de Gluck, Sacchini, Grétry et Philidor.*

*qu'elles lui ont valu le surnom de Palais-Marchand. Tout ce qui coûte cher et tout ce qui est inutile, on le trouve là.*

*Parfumeurs, marchands de cannes, marchands de jouets, opticiens, peintres en miniatures ou en silhouettes ou en cheveux, modistes, marchands de musique, libraires, attendent,*

*tapis sous les arcades, les clients parisiens, provinciaux ou étrangers, qu'ils écorchent très consciencieusement. Ils en ont la réputation et ils la méritent. Au Palais-Royal tout vaut deux fois plus cher qu'ailleurs.*

*Il y a là des spécialistes qui sont en leur genre de grands artistes, celui entre autres qui a inventé pour hommes et pour femmes des redingotes en taffetas gommé contre les averses, des redingotes qu'on peut mettre dans un fourreau comme un parapluie.*

*La plupart des boutiques se distinguent par leur luxe, par la richesse et le goût de leurs étalages, mais deux plus particulièrement, où l'on vend de fines porcelaines et de délicieux bijoux, le magasin de Poix-Menu et le Grand-Dunkerque. Les filles du Palais-Royal en connaissent le chemin.*

*Non moins achalandés sont ces petits industriels qui se contentent d'installations sommaires. La Belle Lyonnaise qui débite sous les galeries de bois des boudins et des saucissons de Bologne — pourquoi pas de Lyon? — Le marchand de gaufres, qui, tout enfariné, a l'air d'un Pierrot boutiquier, et la Bouquetière de M<sup>me</sup> la Duchesse d'Orléans, installée en face du restaurant de La Grotte Flamande, et qui a seule le droit de vendre des fleurs dans le jardin. Elle en profite naturellement pour majorer ses prix, et le moindre petit bouquet, à peine présentable à une fiancée et dont une maîtresse ne voudrait pas, coûte six livres.*

*Le plus célèbre de tous ces petits industriels rapaces et roublards, c'est Benoît qui s'honore du titre magnifique de Marronnier de S. A. S. le duc d'Orléans. Il a trouvé le moyen d'attirer le public en habillant ses deux garçons en capucins. Il vend ses marrons rôtis vingt-quatre sous le cent.*

*Parmi ceux qui n'ont pas de boutiques et déambulent dans le jardin en attendant la clientèle, bornons-nous à mentionner les marchands de chiens, qui font surtout commerce de chiens volés, et traînent par une corde de malheureux carlins ou épagneuls,*

*impatiens d'échapper à cette exhibition et de trouver un maître.*

*On mange bien au Palais-Royal. Il renferme les meilleurs restaurants de Paris.*

*Les gourmands cossus, les gastronomes vont chez Beauvilliers qui a conservé les bonnes traditions culinaires et sert ses clients l'épée au côté, ou chez Huré, ou à la Taverne anglaise, installée dans une cave.*

*Au Couvert espagnol, la table d'hôte est de quatre livres par tête. Dans la Salle de la Barrière, qui occupe trois arcades, deux cents convives mangent tous les jours sur de petites tables couvertes de toile cirée. La carte comprend cinquante-deux entrées et trente-huit entremets. Les plats sont excellents, mais salés. Une portion de veau rôti coûte dix-huit sous, un cornichon six sous, des pois verts une livre quatre sous, une aile de poularde deux livres cinq sous. Multipliez par deux pour avoir la somme que représenteraient aujourd'hui ces chiffres.*

*Plus abordable aux bourses insuffisamment remplies, La Grotte flamande reçoit des comédiens, des actrices, des filles un peu désargentées, des garçons marchands en partie fine.*

*Enfin le restaurant Février, au n° 114, est encore d'un degré au-dessous. C'est là que, le 3 juin 1784, l'abbé Rousseau, un précepteur amoureux de la sœur d'un de ses élèves qui l'aimait aussi, se brûla la cervelle en laissant ce billet sur la table : « J'étais né pour la vertu; j'allais être criminel, j'ai préféré mourir (1). »*

*A côté de ces restaurants, plus ou moins élégants, plus ou moins coûteux, on avait multiplié les cafés petits et grands. Le café de Valois fréquenté par les joueurs d'échecs, le café de Chartres, le café de Foy, fondé en 1749, le café du Caveau, au coin du passage du Perron, près de la boutique de Gendron, le*

(1) L.-S. Mercier. *Tableau de Paris*. Ed. ill. Louis-Michaud, p. 120.

*pâtissier en vogue (1), le café Italien, ainsi nommé à cause des jolies arabesques dont l'a orné le peintre italien Maderna, le café des Aveugles ou Académie des Quinze-Vingts, avec son concert d'aveugles, le café des Mille-Colonnes, ou quinze ou vingt colonnes sont multipliées à l'infini par un jeu de glaces, le café Mécanique, « où l'on est servi, dit Dulaure, par une main invisible. Il s'agit de dire des paroles par des trous pratiqués à chaque table : un instant après, et comme par enchantement s'élève ce que vous avez besoin (sic) et s'engloutit de même à votre volonté. Les amateurs de singularités ont eu beaucoup de plaisir à voir les effets de ce mécanisme (2) ».*

*A ces cafés commencent à faire une sérieuse concurrence les clubs, d'invention nouvelle : le Salon des Arts, le Salon des Échecs, l'Assemblée militaire (cercle d'officiers), le Club des Colons, la Société Olympique, réservée aux Francs-Maçons et où l'on donne des concerts très goûtés.*

*Dans ce Palais-Royal, peuplé de gens avides de se distraire, les spectacles, les jeux, les attractions, comme on le pense bien, abondent. Indiquons les principaux, ceux qui ont le plus de vogue.*

*Les Petits Comédiens de S. A. S. M<sup>gr</sup> le comte de Beaujolaïs, au n<sup>o</sup> 78. Ces petits comédiens n'ont jamais de discussion*

(1) « Le Caveau est le nom que l'on donne à un café fort à la mode placé dans un petit souterrain arrangé avec goût dans le jardin du Palais-Royal. Les agréables oisifs, les habitués de l'Opéra, et surtout les amateurs de bonnes glaces, dont il s'y fait un débit prodigieux, s'y rendent à différentes heures du jour. » Metra. *Correspondance secrète.*

(2) *Nouvelle description des Curiosités de Paris...*, par J. A. Dulaure. Paris 1876, p. 351. Le café Mécanique avait pour patron Tanrès, propriétaire d'un autre établissement du même genre (au-dessous du *Petit Musée des Enfants*) où on buvait de la bière anglaise, et à propos duquel un auteur du temps écrivait : « Le sieur Tanrès n'a point attendu la défense que l'on vient de faire aux filles de ne plus paraître au Palais-Royal, pour les exclure de son café. » *Tableau du nouveau Palais-Royal* (par Mayeur de Saint-Paul). Paris, 1787. T. II. p. 56.

*avec leur directeur, et pour cette excellente raison qu'ils sont en bois. Ils fonctionnent depuis le 23 octobre 1784 (1).*

*Les Vrais Fantoccini italiens, au n° 53 — en bois également.*



VUE D'ENSEMBLE DU PALAIS-ROYAL

*« Ce petit spectacle, sous la direction du sieur Castagna, Italien, est composé de petits Fantoccini ou marionnettes de dix-huit pouces de haut qui y exécutent de petites pièces et danses.*

~~~~~  
 (1) Au mois d'avril 1789, Bouthoux de Lorges montre dans la salle des Beaujolais son *Cabinet anatomique*.

*On y entend du chant et des solos de mandoline dans les entr'actes (1). » Deux représentations par jour.*

*Les Pygmées français, au n° 105 — non moins en bois que les précédents. (Pantomimes, feux d'artifices, vues des principales villes de l'Europe.)*

*Les Ombres chinoises, de Séraphin, au n° 127. Représentations tous les jours à six heures du soir.*

*Le Cabinet de figures du sieur Curtius, au n° 8, où l'entrée ne coûte que deux sous (2).*

*Le Cirque, construit en 1788. C'est une salle de spectacle qui s'enfonce sous le sol à une profondeur de cinq mètres environ et qui, avec sa toiture vitrée et les plantes tropicales qui l'ornent, çà et là, ressemble à une serre (3). On y voit pour trois livres trente sols — ce qui est un peu cher — un cabriolet à deux places, conduit par un cerf mécanique.*

*Sous les galeries de bois les amateurs admirent une statue de cire, la belle Zulina, étendue demi-nue sur un lit de repos, et non loin de là s'exhibe M<sup>lle</sup> La Pierre, une jeune géante prussienne, âgée de dix-neuf ans, et qui mesure six pieds douze pouces. Deux ans plus tard, en 1791, on montrera dans une baraque, pour douze sols, un homme et une femme sauvages, deux Algonquins qui n'étaient peut-être que des Algonquins de Montmartre ou du quartier Maubert. « Ceux qui donnaient trois livres avaient l'avantage de voir le sauvage expliquer la Déclaration des droits de l'homme à la femme (4). »*

*Le Palais-Royal ne serait pas complet s'il n'y avait pas des*



(1) Thiéry. *Guide des Amateurs et des Étrangers voyageurs à Paris...* Paris 1787. T. I, p. 278.

(2) *Id.* p. 273.

(3) Mercier l'appelle, avec une évidente exagération, « le monument d'architecture le plus beau, le plus gracieux, le plus original qui existe à Paris ». Le Cirque sera détruit par un incendie en 1798.

(4) *Journal de la Cour et de la Ville.* N° du 16 avril 1791.

*chanteurs populaires. Le plus connu est l'abbé Lapin, que la reine a fait venir à Versailles pour l'entendre.*

*En 1789 et dans les années qui vont suivre, le Palais-Royal et ensuite Palais-Égalité, doit sa vogue et sa prospérité au jeu et à la prostitution. Lorsqu'on les en aura définitivement expulsés, il n'existera pour ainsi plus. Le vice le faisait vivre, et la vertu le tuera.*

*Presque à chaque pas, sous les arcades, à cette époque, il existe une maison de jeu (1), et presque à chaque pas aussi une fille, jeune ou vieille, a son repaire. Sur les murs du palais, à chaque porte, on pourrait placer cette inscription : « Ici l'on aime, à tous les prix. »*

*« Le jardin Égalité est le jardin-lupanar. Là se tient le grand marché de la chair; là, depuis neuf heures du soir jusqu'au milieu de la nuit, des centaines de filles de douze à quarante ans recrutent, l'œil effronté, l'éventail en jeu, et font étal de leurs appas, de leurs mines, de leurs toilettes (2). »*

*Elles forment une véritable armée, une armée où la vieille garde ne manque pas. Un pamphlet de 1790 ou 1791 est intitulé : Pétition des deux mille cent filles du Palais-Royal à l'Assemblée Nationale (3). Ce chiffre est à peine exagéré. « Le Jardin de l'Égalité, écrivait à peu près à la même époque un brochurier, contient quinze cents filles bien habillées, bien pomponnées, bien logées à bouche que veux-tu, qui ne font rien de*

(1) Aux Nos 9, 14, 18, 26, 29, 33, 36, 40, 44, 50, 55, 65, 80, 101, 113, 121, 123, 127, 145, 167, 190, 191, 192, 193, 200, 201, 203, 209, 210, 232, 233, 256. On y jouait le trente-et-un, la roulette et le creps.

(2) E. et J. de Goncourt. *La Société française pendant la Révolution*. Paris, 1864, p. 223.

(3) Mercier assure qu'on comptait à Paris, en 1781, et ce chiffre n'avait dû qu'augmenter en 1789, trente mille filles publiques, c'est-à-dire *vulgivagues*, et dix mille environ, moins indécentes, qui sont entretenues ». *Tableau de Paris*, p. 199.

leurs doigts qu'à regarder les passants : voilà leur ouvrage (1). »

Beaucoup d'entre elles dissimulent leur véritable profession sous des métiers d'emprunt : « Si ça dure les boutiques ne seront plus occupées que par des femmes publiques, avec leurs trois ou quatre cornets de tabac, de trois ou quatre livres de poudre ; au comptoir, une glace et une séparation qui forme un boudoir, voilà un couvent monté ; un pot à eau et une cuvette, voilà les armes du couvent (2). »

Pour satisfaire à tous les goûts et à toutes les fortunes, elles se divisent en plusieurs classes. Les unes se haussent jusqu'à l'aristocratie, les autres descendent jusqu'à la plèbe.

« Il y a trois espèces de filles qui fréquentent le Palais-Royal, dit un écrivain qui semble les bien connaître (3) ; la fille richement entretenue, la courtisane et la fille publique. La moins indécente est la fille entretenue, qui, lancée dans un cercle plus brillant, se familiarise avec le bel air des gens de qualité. La courtisane, plus effrontée (4), toujours vêtue d'une manière ridi-

(1) *Les Nouvelles amours, farce comique, lyrique et tragique des femmes publiques du ci-devant Palais-Royal*. Paris. S. d., p. 10.

(2) *Id.* p. 13. La prostitution prit un tel développement au Palais-Égalité, qu'en juillet 1793 on songea à en expulser les filles. Le général Henriot les rassembla un jour dans le jardin et, d'après un journal du temps, le *Courrier de l'Égalité*, leur tint à peu près ce langage : « Citoyennes, êtes-vous bonnes citoyennes ? — Oui ! oui ! notre général ! — Êtes-vous bonnes républicaines ? — Oui ! Oui ! — N'auriez-vous pas par hasard caché dans vos cabinets, quelque prêtre réfractaire, quelque Autrichien, quelque Prussien ? — Fi ! fi ! nous ne recevons que des sans-culottes ! » Il est certain que les gens qu'elles recevaient étaient à un moment donné des sans-culottes. On ne les inquiéta pas.

(3) Mayor de Saint-Paul, ancien acteur des théâtres du boulevard. *Tableau du nouveau Palais-Royal*. Paris, 1787. T. II, p. 125.

(4) L'Allemand Kotzebue remarque (*Souvenirs de Paris en 1804*. Paris, 1805. T. I, p. 301), qu'avant la Révolution « presque toutes les filles du Palais-Royal étaient d'une figure agréable, fine, et jouant à merveille la modestie ; maintenant elles ont l'air commun et sont de la dernière impudence. » Et il ajoute ce détail curieux : « Il y a aujourd'hui beaucoup de négresses qui font tort aux Parisiennes. »

*culement à la mode, coiffée en cheveux, ou avec un chapeau chargé de plumes et de fleurs, étalant ses deux chaînes de montres d'or, ainsi que ses boucles d'oreille et ses diamants, marche à pas précipités, rit toujours, affecte un air de mépris et de dédain en regardant les autres femmes qu'elle rencontre ; va, vient, court, entre et sort dix fois d'un spectacle, et retourne à*



LE CAFÉ DES AVEUGLES, AU PALAIS-ROYAL, VERS 1800.

*celui d'où elle est partie. Elle emploie, pour séduire, tout ce que le caprice, le manège, l'art et l'esprit peuvent lui procurer de ressources.*

*« La fille publique, moins élégante, et toujours accompagnée d'une vieille femme, ou d'une servante malpropre, court moins vite, et se promène plus souvent sous les galeries que dans le jardin, pour n'être pas regardée avec hauteur par l'orgueilleuse Laïs ou la courtisane évaporée. Chacune de ces filles a ses partisans. Le jeune homme encore sans expérience s'adressera plutôt à ces dernières qu'à celles dont l'étalage l'intimidera. »*

*Parmi ces marchandes d'amour, celle qui joint à un joli visage, pas trop fané, un peu d'instruction et d'esprit, s'adonne de préférence et avec succès à l'exploitation sentimentale et passionnelle des Russes, des Allemands, des Hollandais ou des Anglais, pour qui Paris c'est la Parisienne (1). « Elle s'arrange avec un, deux, trois ou quatre étrangers pōur une certaine somme, s'attache exclusivement à eux, visite avec eux tous les théâtres, les campagnes aux environs, les curiosités de la capitale, et devient une compagne de voyage amusante et expérimentée. Elle forme, comme en un collège, les jeunes gens, en les préservant des autres filles de son état, tient l'œil à leur garde-robe et à leurs achats, et les instruit du prix des choses; en un mot, elle lèche les jeunes ours d'Angleterre, bouchonne les rouges jouvenceaux d'Allemagne, et donne du sang et de la souplesse aux animaux amphibies de la Hollande. »*

*Voilà un moyen de propager l'esprit français qui ne manque pas de saveur.*

*Courtisanes bien harnachées ou simples filles publiques ont leurs postes de combat, et, pour vaincre l'ennemi, pour le dépouiller de son argent, adoptent une stratégie plus ou moins habile, plus ou moins efficace.*

*La plupart s'installent, aussi nues que possible, aux fenêtres de leurs entresols, et dès qu'elles voient apparaître quelque passant d'âge respectable et d'aspect cossu, elles affectent de rire ou de chanter.*

*Dans l'après-midi, elles arpentent, infatigables, les arcades, le sein découvert, offert comme un échantillon, bruyantes et*



(1) « Un étranger arrivant à Paris et se logeant au ci-devant Palais-Royal est sûr de ne manquer de rien; il y trouvera des filous qui lui escamoteront sa montre, des fripons qui lui donneront du papier pour de l'or, des filles qui le mettront pour six mois à la tisane, et des banquiers de trente-et-un qui le réduiront pour le reste de ses jours à la mendicité. » *La Journée*, poème, par Vigée. Paris, an VII (1798) p. 15 en note.

*minaudières, avides d'attirer l'attention. Les galeries de bois qu'on appelle le Camp des Tartares et où abondent les petites boutiques leur servent de quartier général, mais comme elles y sont trop nombreuses, quelques-unes que la concurrence effraie, vont étaler leurs charmes et tendre leurs filets au coin de la rue Vivienne et de la rue des Petits-Champs (1).*

*Les plus jolies ou les plus connues — ce qui n'est pas toujours la même chose — fréquentent les théâtres minuscules où les ouvreuses bien stylées et payées largement amènent dans leurs loges les amateurs. Elles affectionnent les petits acteurs de bois, mais les acteurs de chair ne leur déplaisent pas, à certains moments, car le greluchon, auquel nous donnons aujourd'hui un nom moins gracieux, fonctionne au Palais-Royal, autant qu'ailleurs et même davantage.*

*Elles remplissent du frou-frou de leurs robes trainantes la Salle du Beaujolais et elles la rempliront encore plus lorsqu'elle deviendra, en 1790, le Théâtre Montansier. Comme leur présence et leurs manières et la hardiesse de leurs gestes faisaient du foyer de ce théâtre bien autre chose qu'un foyer, on finira par les en exclure.*

*Chacune de ces filles a sa méthode de combat.*

*Les unes font appel à la sensibilité qui sévit à cette époque et qui se conciliera très bien avec le culte de la guillotine. Veuves éplorées, mais qui n'eurent jamais que des maris intermittents, elles promènent des enfants de location. On les plaint... et on les console.*

*D'autres se ménagent, en les payant bien entendu, d'utiles alliés. Des commissionnaires, qui sont en général d'honnêtes*

---

(1) « Il faut que le coin de la rue Vivienne et de celle des Petits-Champs soit un bon poste pour le gibier, car je ne suis jamais sorti le soir du Palais-Royal sans en trouver là un troupeau : un jour, j'en ai compté jusqu'à quatorze à cette place. » Kotzebue, *Souvenirs de Paris en 1804...* T. I, p. 299.

*mouchards, leur amènent des pigeons (1). Il ne leur reste qu'à les plumer. Elles s'en acquittent le mieux du monde.*

*Vingt ou trente de ces péripatéticiennes du Palais-Royal avaient acquis par leur beauté, par leur esprit — et quelques-unes sans doute à l'ancienneté — une certaine réputation. Donnons ici leurs noms de famille ou de guerre, puisque c'est la seule chose qui reste d'elles.*

*La mulâtresse Bersi, l'Italienne, la Paysanne, Papillon, Georgette, Fanchon, Sophie Beaux-Corps, jolie blonde, qui affectionnait les toilettes de mousseline, Dupuis la Chevalière, la Blonde élancée, le Chevalier Bouilliotte, les trois Téniers, ainsi nommées parce qu'elles avaient trois Hollandais pour amants officiels, Thévenin, la Colombe, la Chevalier, fille du bourreau de Dijon (2).*

*A une classe plus relevée, celle des Entretenues, qui menaient grand train, avaient maison bien montée, bonne table, un négrillon pour domestique et dépensaient cinquante mille livres par an, à l'aristocratie de la prostitution appartenaient : Latierce, Saint-Maurice, brune appétissante, maîtresse du traiteur Huré, la Sultane, l'Orange, qui devait avoir un teint un peu jaune, la Vénus, qui chantait et dansait à ravir, et qui était très populaire parce qu'elle avait opposé un refus, un refus patriotique, aux instances du comte d'Artois.*

*La vraie reine du Palais-Royal c'était la Bacchante, gratifiée de ce surnom mythologique parce qu'elle avait posé pour une Bacchante, exposée au Salon de 1785.*

*« C'est, dit le voyageur allemand Friedrich Schulz (3), une femme grande, brune, à taille élancée, avec des yeux d'amazone et une chevelure d'une abondance que je n'avais encore jamais*

(1) *Tableau du nouveau Palais-Royal... T. II, p. 41.*

(2) D'après l'*Almanach des adresses des demoiselles de Paris de tout genre et de toutes les classes. Calendrier du Plaisir... A. Paphos.*

(3) *Ueber Paris und die Pariser. 1790.*



Le 31. Une des nombreuses maisons de jeu du Palais-Royal et une des plus fréquentées.

vue. Ses cheveux noirs comme l'ébène frisent naturellement ; ils couvrent à volonté son sein et ses épaules, et son chignon est si épais qu'il laisse à peine voir son cou. Elle est plus grande que maigre, mais bien faite et régulièrement proportionnée, avec de petites mains et des bras ronds et potelés, la figure pâle, les dents blanches, la bouche petite, la toilette toujours nouvelle, toujours pleine de goût. »

La Bacchante habitait une « mansarde » au-dessus du restaurant de La Grotte flamande. Un acte de charité — de charité-réclame — avait singulièrement augmenté sa vogue. Au théâtre du Beaujolais, le 17 novembre 1787, (on donnait ce jour-là une première, le *Nouvel Œdipe*), un jeune acteur de douze à treize ans, nommé Morel, en tirant de sa poche un pistolet, s'enleva le pouce gauche. La Bacchante qui assistait à la représentation se précipite sur la scène, prend l'enfant dans ses bras

et l'emmène chez elle pour le faire panser, après avoir jeté un louis dans le chapeau que promenait dans la salle, au profit du blessé, sa camarade M<sup>lle</sup> Louvain. Le lendemain tout Paris fut au courant de l'anecdote et, comme le remarque un contemporain, ce louis si opportunément dépensé en rapporta beaucoup d'autres.

Sur ces nymphes plus ou moins célèbres un document du temps, un pamphlet-journal qui parut en 1790, *Le Tarif des Filles du Palais-Royal, lieux circonvoisins et autres quartiers de Paris, avec leurs noms et demeures* (1), nous fournit des indications qu'on chercherait vainement ailleurs. Nous voyons là à quel prix ces amoureuses professionnelles cotaient leurs charmes, et aussi à quel prix les cotait, dans certains cas, la médisance des gazetteurs.

<i>Sainte-Foix, Palais-Royal, n° 102, elle et sa société.</i>	24 livres
<i>Aimez</i> (2) <i>et cinq demoiselles de boutique, étant d'un commun accord, Palais-Royal n° 200.</i>	6 livres
<i>Fanny, assez gentille, chez Delaunay, Palais-Royal.</i>	6 livres
<i>Duperou et quatre jolies personnes, Palais-Royal, n° 33.</i>	25 livres
<i>Victorine, Palais-Royal, un bol de punch et.</i>	6 livres
<i>La Paysanne, Palais-Royal, n° 132.</i>	6 livres
<i>On prévient qu'elle dort toute la nuit.</i>	
<i>Pauline, Palais-Royal, n° 79.</i>	6 livres
<i>Georgette, Palais-Royal, un peu mignarde, mais dévergondée quand elle a bu, un bol de punch et</i>	3 livres

(1) Publié en juillet 1790, au moment de la fête de la Fédération : « Nous croyons, dit le premier numéro (il y en eut 5) faire acte de patriotisme en cherchant à éclairer le nombre infini d'étrangers que la fête patriotique a amenés dans la capitale, et que l'amour de la liberté y attire tous les jours... »

(2) Voilà évidemment un nom prédestiné.



FRANÇAISE DEVENUE LIBRE

*Dessin allégorique sur l'émanicipation des femmes en 1789.*

<i>Chevalier, brune intéressante, bel œil . . . . .</i>	9 livres
<i>La Bacchante, n° 40, œil bien fendu, physionomie bien prononcée, bouche petite, lèvres rubicondes, teint rembruni, taille bien fournie, chevelure cré- pue, pour les jeunes gens . . . . .</i>	6 livres
<i>Pour les vieillards . . . . .</i>	12 livres

*Tel était, présenté sans voiles — et comme l'exige, ce nous semble, une étude destinée surtout à des érudits et qui veut être autant que possible exacte et complète — ce Palais-Royal dont Restif de la Bretonne, après bien d'autres, mais avec plus de sincérité et de précision, va décrire à son tour le personnel féminin.*

*L'ouvrage dont nous donnons une réimpression fut publié en 1790.*

LE PALAIS-ROYAL. A Paris, au Palais-Royal d'abord; puis partout, même chez Guillot, libraire, rue des Bernardins, 1790, 3 vol. in-12 avec une gravure pliée en trois à chaque volume.

« Nous croyons, remarque le bibliophile Jacob, que l'impression a été exécutée en Allemagne, à Nieuwed sans doute, où l'on imprimait en même temps Les Tableaux de la vie ou les Mœurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, dont Restif était un des auteurs. »

*Il y eut deux contrefaçons que cite M. Assézat dans sa Bibliographie raisonnée des ouvrages de Restif de la Bretonne :*

LE PALAIS-ROYAL, par M. Restif de la Bretonne, auteur des Nuits de Paris, Paris; Au Palais-Royal, 1791, 3 vol. in-8°.

LE PALAIS-ROYAL... à Londres, 3 vol. in-12.

*Ces contrefaçons sont presque aussi rares que l'édition originale.*

*A l'époque où Restif publia son livre, la censure n'existait*

plus, ce qui lui permet de le vendre librement et surtout, comme on l'a très justement supposé, dans le palais même dont il constituait une sorte de guide amoureux.

Nul n'a jugé cet ouvrage mieux que lui, et on peut s'en tenir à son appréciation. Il a écrit dans *Monsieur Nicolas* (1) :

« On sait que le nouveau Palais-Royal est devenu le rendez-



vous universel des motions, des affaires, des plaisirs, de la volupté, du jeu, de la débauche, de l'agiotage, de la vente d'argent, d'assignats, de mandats, et par conséquent le temple ou le prostituteur de l'observation. Ce célèbre bazar m'attirait donc par lui-même et par les agréments que je rencontrais sur la route... J'approfondis la matière en dévoilant une multitude de choses que je savais de mon ami le docteur Guillebert (de Préval) et que je n'aurais jamais connues sans lui... Les différents

(1) Édition illustrée, chez Louis-Michaud, 3 vol.

*détails de cette production singulière la rendent, pour les Français, ce que fut le Satyre de Pétrone pour les Romains : les sunamites, les berceuses, les ressemblantes, etc., sont autant de phénomènes moraux réservés à notre siècle. Cette sixième suite des Contemporaines ne pouvait entrer dans les premières, à cause des censeurs, mais elle était nécessaire à leur intégrité. »*

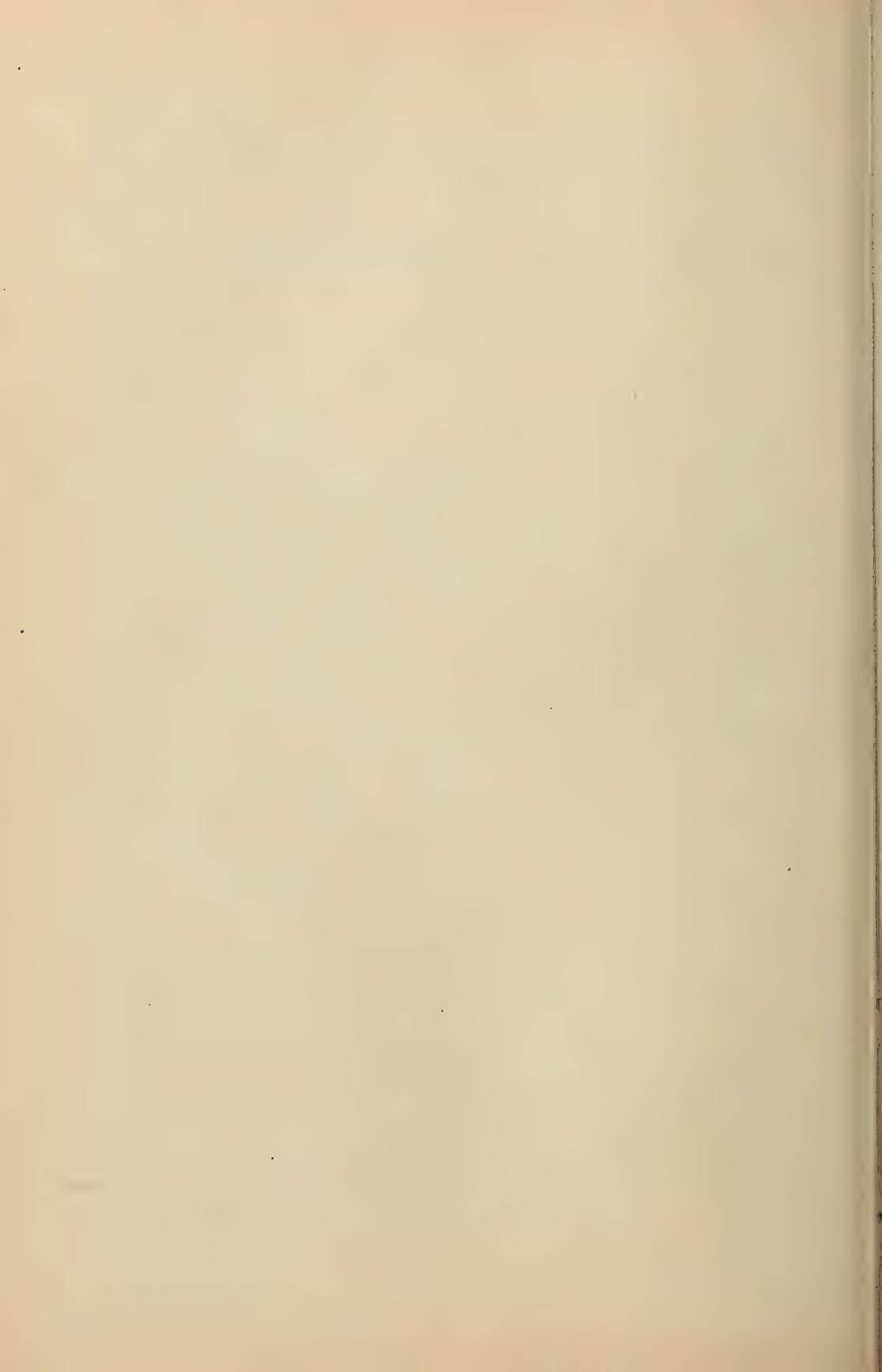
HENRI D'ALMÉRAS.

## LE PALAIS-ROYAL

TANDIS que des journalistes mensongers répandent le venin et la terreur ; tandis que des âmes atroces cherchent à détruire la confiance, et, par un air de tristesse, aggravent nos malheurs, ne serait-il pas à propos de montrer que la nation a conservé le goût du plaisir, qu'elle n'est point accablée, et qu'elle peut rire encore ? Nous donc, célibataire jadis célèbre, un peu singulier, peut-être bizarre, avons entrepris de ramener la nation à des idées plus douces, et tout en attaquant les abus, de présenter quelquefois l'attrait du plaisir. Nous allons former une galerie de tableaux gaîment-tristes ; nous allons imiter *Timothée, Grétri, Daleyrac*, qui calment la fougue des passions terribles par le charme de la musique ; nous allons tracer tantôt les aventures originales d'infortunées, dévouées aux plaisirs, comme au mépris public ; tantôt celles moins révoltantes, de ces jeunes créatures, qu'on emploie, soit à la restauration, soit à l'amusement de riches vieillards.

Puissions-nous intéresser ! Puissions-nous quelquefois faire jaillir une étincelle de consolation du sein ténébreux du désordre !... Puissions-nous être moraux, au sein de l'immoralité ! Puissions-nous, par d'autres vapeurs, éloigner de quelques citoyens, les fuligineuses et coupables chimères de quelques journalistes atroces, calomniateurs des Pères-du-Peuple !

Hommes publics ! nous vous dévoilons les abus : notre tâche est remplie ; c'est à vous seuls qu'il appartient de les corriger.



# I

## LES FILLES DE L'ALLÉE DES SOUPIRS

---

### PRÉAMBULE

**F**i! quelle histoire! — Ha, ha! monsieur, madame, ou mademoiselle, ne faites pas si *fi!* Vous lisez bien l'histoire des singes, celle du bœuf, de l'éléphant, du rhinocéros, et Buffon a su vous intéresser pour l'âne... Nous allons, nous, vous parler d'êtres humains : nous allons faire un livre très moral sur de très immorales créatures, qui, malgré quelques ressemblances, sont fort au-dessus des juments, des ânesses et de toutes les montures possibles. Les belles du Palais-Royal sont très jolies, surtout les jeunes. Quant aux vieilles, c'est comme partout : une vieille bête n'est jamais belle.

Quoi qu'il en soit, nous allons vous peindre des mœurs singulières, insolites, et beaucoup plus piquantes aujourd'hui qu'il y a six mois. Nous vous en dirons la raison.

Mais auparavant, donnons une idée de la figure, de l'âge, de la taille, de la mise (1), de la marche, des mœurs et des talents de ces belles, sous les noms de guerre qu'elles ont adoptés.

La première de toutes, par l'importance qu'elle se donne, est

---

(1) M<sup>lle</sup> Minette S...., n'aime pas cet agréable mot. Pourquoi? Il est pittoresque, et vaut dix mille fois mieux que le célèbre *consequent* de nos catagans et de nos farauds.

FILUMÈNE, nom savant qu'on a prêté sans doute à cette nymphe lors de son début, à cause de sa taille joncée. Elle marche lentement, avec dignité, portant autour d'elle des regards quêteurs, qu'elle s'efforce de rendre languissants. Elle est mieux chaussée que ses compagnes, et jamais à plat.

II. BOUTONDEROSE est une petite et jolie personne, toujours en linon. Elle affecte la marche de Filumène; à peu près comme on voit qu'au Ciel, à la même heure où ces deux belles se montrent, la *petite* affecte de ressembler à la *Grande-Ourse*.

III. MÉLANIE est une grande fille, mise grandement, dont ordinairement la jupe de gaze est bordée d'un large ruban violet. Elle a les cheveux du plus beau noir, mais elle n'est pas jolie. Cependant elle a des amateurs qui vont chez elle admirer la grande nature.

IV. AGLAÉ. C'est une jolie fille, un peu moins grande que Filumène, et qui lui ressemble; car souvent on la prend pour celle-ci. Elle est mise avec goût, mais bien moins que son modèle. Pour qu'elle brille, il faut que Filumène ait mené quelqu'un à la maison.

V. ROSEMONDE. C'est une Allemande charmante, d'un blond cendré très-agréable et dont la marche, ressemblant à celle de la princesse de \*\*\*, et d'une belle encore plus relevée, inspire la volupté. Elle est presque toujours en gaze, coiffée en fleurs, ou seulement de ses beaux cheveux, qui sont moins touffus depuis quelques mois. Elle demeure *rue du Bouloi*.

VI. BIENFAITE. C'est une brune, à couleurs fortes, qui peut-être a pris son nom de sa taille parfaite. Elle est très brune et très forte.

VII. FAYELLE. Grande femme avec une grande bouche, demi-blonde, qui a pris son nom de sa ressemblance avec une actrice de la Comédie ariette.

VIII. CHOUCHOU, petite fille très jolie, ou plutôt mignonne, d'environ douze ans, que conduit une grosse femme, dont l'air annonce tous les vices.

IX. CECILIA. C'est une blonde faite au tour, ayant la démarche voluptueuse, l'air distingué. Elle est ordinairement en jupe de gaze, avec un corset brun uni, ou tout en blanc. Elle ne va jamais seule, et donne toujours le bras à une sorte de cuisinière ou de femme de chambre. On l'appelle *la blonde voluptueuse*.

X et XI. CÉCILE et ROSETTE. Deux petites filles d'environ 14 à 15 ans, toujours ensemble. Cécile est très jolie, mais coquine, insolente ; Rosette est brune, un peu pâle, mais douce, complaisante. On va à *la maison* pour Cécile ; l'on y reste pour Rosette.

XII. ZAÏRE. Fille svelte, presque toujours mise en rayé brun. Elle est d'une jolie figure arrondie et riante. Nous l'avons connue dans une occasion singulière. Le 1<sup>er</sup> octobre 1789, un garde national la rencontra dans l'allée la plus proche du Club, et lui parla. Après une vingtaine de pas, elle voulut le quitter et prendre l'allée du milieu. L'homme la retint, et lui saisissant assez rudement le bras, il lui dit : « Marche-là, devant moi, sur cette ligne ». Et elle marcha, mais en lançant un regard désarquant, si doux, si touchant, qu'il nous fit impression. En effet, cette soirée-là, les filles du Palais-Royal étaient le jouet de la jeunesse indisciplinée, qui les entourait, les troussait et les fouettait. Nous ne sommes ni les soutiens, ni les apôtres du vice, mais nous disons que cette coupable licence, que l'on souffre sans mot dire, accoutume une jeunesse composée d'apprentis à devenir cannibale... Aussi, la pauvre Zaïre tremblait-elle que le jeune garde bourgeoise ne la livrât à ces *tigrots*. Elle fit tout ce qu'il voulut. Nous observâmes qu'un des ordres, qu'il lui donna, fut d'aller embrasser un abbé ; puis, de se trousseur au milieu de l'allée. Il fallait voir l'air de Zaïre !... Elle nous fit pitié ; nous la délivrâmes, malgré notre infirmité notoire.

XIII. ADÉLAÏDE. Grande et charmante fille, ayant l'air aussi décent que son état l'est peu. Elle paraît rarement, et toujours avec une grosse femme qui, dès qu'on l'a regardée, dit : *Nous allons à la maison*. Et elle y va. On la nomme l'*Athénienne*.

XIV. DORINE ou la PHILOSOPHE. C'est une fille de 24 ans, l'air

distingué, ordinairement vêtue en mousseline sur un fond rose. Elle marche avec grâce et lenteur; ce qui lui sied, à cause de sa délicatesse. Elle est très-polie, et sa conversation a des charmes.

XV. COQUINE. C'est une petite friponne, souvent en corset rose, bleu-ciel ou aurore, avec la jupe de gaze. Elle est très-jolie, très-effrontée, très-provocante, et elle a choisi le nom qui la caractérise.

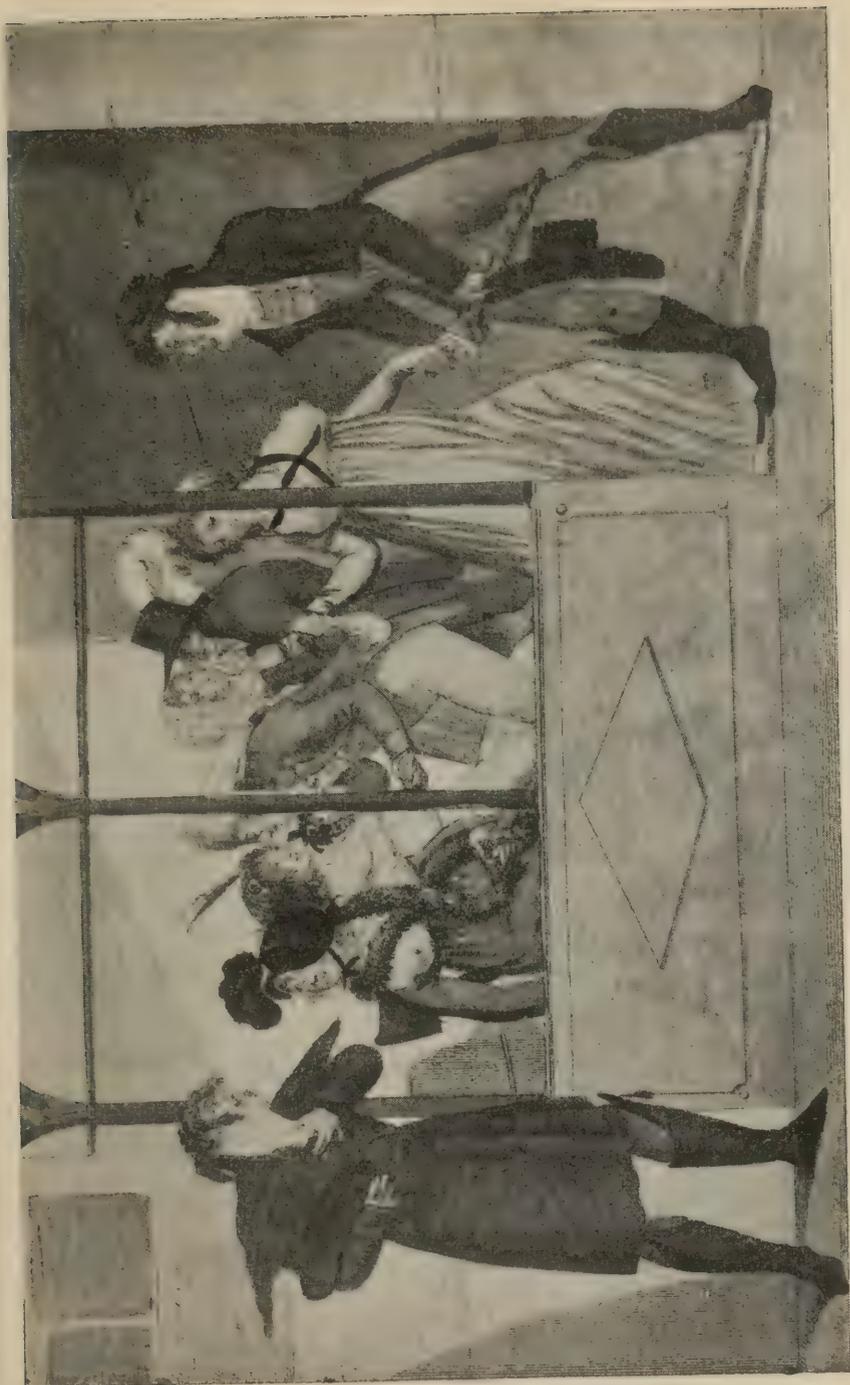
XVI. ÉLISE. Femme taillée par la Volupté, plutôt que par les Grâces. Elle a 25 à 26 ans; sa taille est épaissie, mais admirablement coupée; sa marche, son tour de jupe, son port de tête inspirent la volupté. On ne la voit qu'en blanc, en jupe non traînante; celle à la mode, malgré sa grâce, lui ferait perdre quelque chose.

XVII. ÉLÉONORE. C'est une éveillée; le plus souvent en corset brun, avec la jupe de gaze traînante. Elle est vive, enjouée, et donne plus de plaisir par Momus que par Cypris.

XVIII, XIX, XX, XXI, XXII, XXIII, XXIV, SOFIE, ANGÉLIQUE, ADELE, ZÉFIRE, ZOÉ, ESTHER, ZILIA. Jeunes personnes, qui viennent rarement dans le jardin le soir, quoiqu'elles demeurent dans une maison voisine, chez une célèbre matrone. On les nomme les *Houris*. Sofie est brune, Angélique est blonde, Adèle est rouge et Zéfira cendrée. Lorsque vous entrez, on vous livre à Sofie qui, modestement parée, vous reçoit avec une politesse bourgeoise, et vous persuade que vous êtes avec une honnête fille. Elle aiguise les désirs et ne les satisfait pas. Au moment où vous devenez pressant, une porte s'ouvre, vous poursuivez la belle, et vous tombez dans les bras d'Angélique, qui a beaucoup plus d'éclat.

Vous trouvez ici une douce langueur, et tout ce qui peut flatter la vue, des pieds à la tête. Excité par tant de charmes, vous voulez jouir... Angélique se dérobe, et vous trouvez Adèle.

Cette belle rousse ne blesse par aucun défaut de sa couleur;



LE SÉRAIL EN BOUTIQUE

*Cette ancienne gravure représente une de ces pseudo-boutiques du Palais-Royal où on ne vendait que de l'amour.*

elle n'a ni odeur, ni taches rousses : c'est une blancheur éblouissante ; elle est plus parfaite qu'Angélique. Vous êtes en feu, elle disparaît comme les deux autres, et vous trouvez Zéfîre.

C'est une céleste créature que celle-ci, et la plus belle des quatre. Ses cheveux fins, son air touchant, ses manières caressantes vous empêchent de regretter ses compagnes. Vous ne vous possédez plus, et la délicate Zéfîre ne pourrait se défendre d'un homme vigoureux. Quatre nouvelles filles très-jolies viennent à son secours, vous enlèvent, elle fuit, et vous vous refroidissez avec une des quatre.

Zoé est destinée à doubler Zéfîre, et non à la remplacer : c'est une charmante blonde ! mais ce n'est pas Zéfîre.

Esther est une noire parfaite, ayant l'air tendre, languissant : elle parle à peine français. Mais ses demi-expressions sont touchantes et voluptueuses. Elle est née en Afrique, au royaume de Juida ; c'est une des filles d'un grand du pays ; le fils aîné, héritier unique du père, la vendit avec sa mère aux Européens.

Zilia est métive, un peu cuivrée, et paraît descendre d'une Péruvienne et d'un Français. Elle a de belles couleurs rosées, et la peau d'un satiné admirable. On vous demande votre goût : on vous donne Esther, s'il est noir ; mais on ne vous la laisse pas : Zilia survient. Elle est unique, et jamais elle n'accorde le complément ; de jolies, mais ignobles créatures la substituent.

On donne, pour tout cela, depuis un louis jusqu'à deux, et l'on a de la volupté pour son argent. Mais après avoir passé par les mains de ces créatures, il n'est plus d'homme qui soit homme avec les femmes honnêtes ; il les fuit ; il est blasé ; il est nul pour le mariage et la génération. Un jeune seigneur, pour avoir un héritier, a été dernièrement obligé de conduire sa jeune épouse dans cette maison, sans la lui faire connaître ; elle a succédé à Zéfîre, et elle est devenue mère. Je ne sais ; mais il me semble que l'enfant, ainsi conçu, dans le délire de l'imagination d'un père affaibli, sera languissant, imbécile ou vicieux. Les six belles, Sofie, Angélique, Adèle, Zéfîre, Esther et Zilia, se nomment les *Houris* : on assure qu'elles sont encore vierges, et qu'au moment où elles auront cessé de l'être, la matrulle

leur substituera d'autres, qu'elle fait élever pour ce rôle dans une maison séparée.

XXV, XXVI, XXVII, XXVIII. DOROTHÉE, JEANNE, AGNÈS, CORISANDRE. L'art de la débauche est aujourd'hui porté à Paris beaucoup au delà de ce qu'il était chez les Romains, du temps de Pétrone, de Juvénal, et de Martial ; c'est-à-dire sous les Néron et les Domitien. Les quatre filles que nous venons de nommer, expriment, par leurs noms, leurs charmes, et leur caractère, celui de quatre héroïnes de la *Pucelle* de Voltaire. Pour un louis, elles se succèdent ; pour six francs, on n'en a qu'une, et l'on choisit. L'un veut Jeanne, qui est terrible ; l'autre la douce et tendre Dorothee, celui-ci Agnès la timorée ; celui-là la sotte Corisandre.

XXIX, XXX, XXXI, XXXII. Une autre matrule du Palais-Royal a trouvé un moyen nouveau de gagner de l'argent : elle est riche ; elle a fait en grand son métier, qu'elle a pris par goût : avant d'être artiste, elle était *amateur* : Elle cherche partout de jolies fillettes, qui ressemblent aux plus belles femmes de la Cour et de la ville ; elle les leur fait voir, par des moyens qu'elle paie sans doute aux domestiques, les leur fait imiter du plus près possible ; les habille comme elles ; leur fait affecter le même son de voix, les mêmes nuances, adopter les mêmes mots favoris, les mêmes tournures ; et quand elle a réussi, elle découvre les hommes hors de portée, qui sont amoureux de ces dames, et leur fait payer cher une illusion *Ixione*. Elle a ainsi vendu en effigie tout ce qu'il y a de grand à la Cour et dans le royaume. Elle donne à ces filles les noms de leurs ressemblances ; et comme les dames sont plus âgées, la Matrule, par la parure, fait avancer l'aiguille du temps sur ces statues animées. On n'ose ici dire les noms qu'ont portés les quatre filles, dont il est question dans cet article. On les appellera seulement GERTRUDE, ISABELLE, ROSIÈRE, et POLHIMNIE. La matrule se nommait CUNÉ-GONDE.

Parlerons-nous des crabes, des grenouilles, des araignées, des chauves-souris du Palais-Royal ?

D'une *Louise* déjà vieillotte, qui fait l'enfant à cause de sa petite taille?

D'une *Marguerite*, qui se fait appeler *Amenaïde*, et qui va toujours disant qu'elle vous a reçu chez elle, en vous citant le jour et les circonstances?

D'une *Rose*, avide sangsue, qui accoste les plus jolies filles, pour se donner un prix?

D'une *Françoise*, qui se fait appeler *Française*, parce qu'elle va toujours avec une certaine *Fanni*, qui se dit Anglaise, et qui fait l'auteur?

D'une *Denise*, vieille comtoise, qui en impose le soir, par sa taille guêpée.

D'une *Reinette*, grande grenadière au ton soldatesque?

D'une *Trotine*, ainsi nommée de sa marche provocante et de son air affairé?

D'une *Toinette*, que sa petite taille fait paraître une enfant de cinq ans?

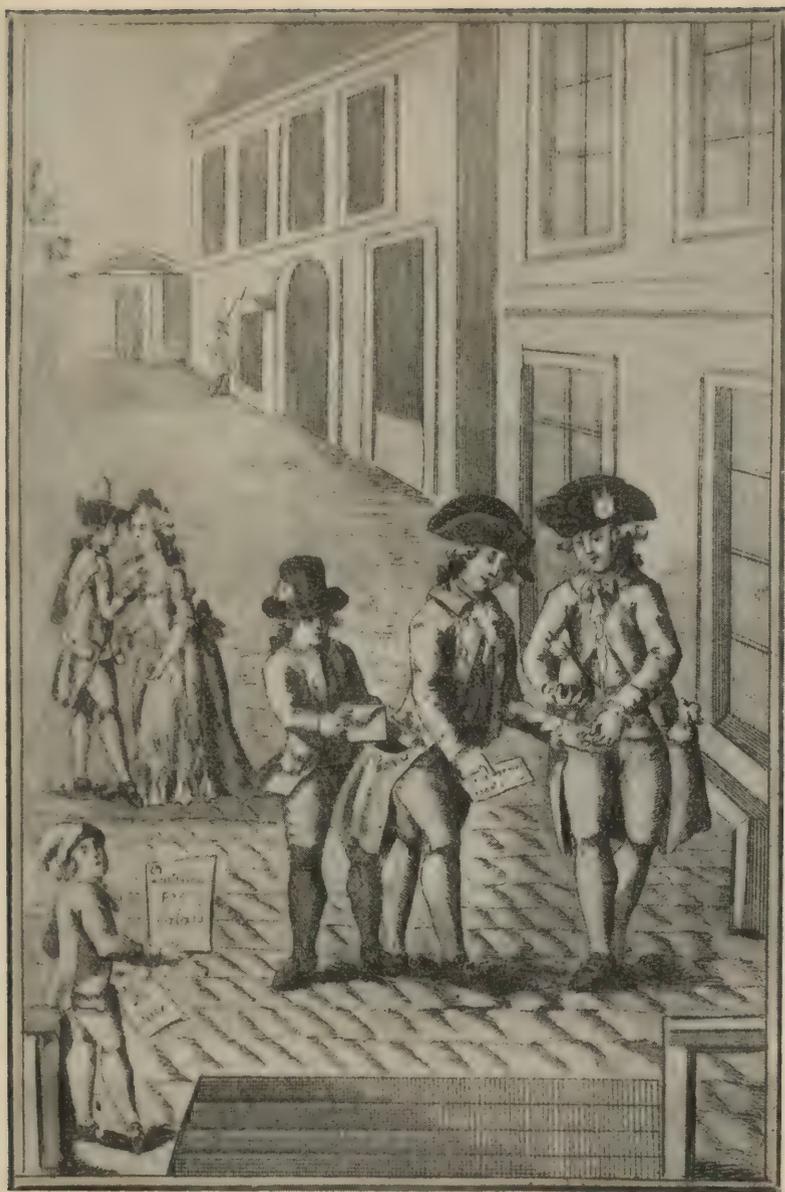
D'une *Louise*, qui, malgré sa figure commune, se croirait déshonorée, si elle se promenait dans les allées, ou si elle passait sous les arcades du club?

D'une *Jeannette*, qui se met en petite couturière proprette, passe auprès de vous, en vous lançant un long regard modeste, mais qui n'en est pas moins une insatiable harpie?

D'une *Claudette*, qui fait la niaise en parlant et en marchant, mais auprès de laquelle vous ne trouvez rien de naïf dans le tête-à-tête?

D'une *Raimonde*, blonde très-jolie, qui s'est recrépie on ne sait comment; car elle paraît plus jeune qu'il y a dix ans, et deux dents qui lui manquaient sur le devant sont revenues.

D'une *Mimi*, qui porte ce nom par antiphrase; car c'est un colosse, qui se met en cuisinière propre: sa taille n'a de grâce que par-devant?



COMMERCE DE LA RUE VIVIENNE

*L'agiotage, la vente des journaux, et l'amour, tels étaient, d'après cette caricature de 1789, les principaux commerces de la rue Vivienne.*

D'une *Aimée*, petite honteuse, qui a l'art de rougir, dès qu'on la regarde, et qui semble toujours être à son premier raccroc?

D'une *Nina*, espèce d'endolorée, qui affecte de faire la folle, et de se coiffer comme mad. Dugazon?

D'une *Renaudette*, qui ressemble fort à mademoiselle Renaud l'aînée, ressemblance qui lui aurait inmanquablement procuré quelques bonnes fortunes, si elle n'était pas amoureuse de tous les jeunes gens de seize ans, et aussi grossièrement imprudente, que son modèle est timidement modeste?

(Elle a, dans le commerce, deux sœurs; une cadette très-jolie, qu'on appelle *Joséfine*, [ou la *Cerise*; et une aînée, dite la *Graveline*, d'environ vingt-cinq ans, belle femme; mais très méchante : C'était un beau sang! On doit regretter que trois belles filles se soient perdues pour la génération présente, dans la classe précieuse des Artisans, pour être des catins médiocres?)

D'une *Nicolette*, jolie, charmante! qui retrace les attraits d'une brune brillante, qu'on rencontre souvent dans la rue Saint-Jacques : elle est douce, complaisante, mais elle manque d'esprit; elle ne parviendra jamais?

Non plus qu'une *Marie-Jeanne*, jolie poissarde, toujours mise dans son costume, mais qui ayant eu le malheur de se laisser contagier, à son premier début, a pris au traitement, un fumet oral; son souffle repousse ceux qu'attirait sa beauté?

D'une *Pellagie-Tiellovi*, qui s'est débauchée, pendant que son père était colporteur au Palais-Royal. Elle a séduit avec des châteries, trois sœurs qu'elle a, *Florence*, *Reine*, *Tobiette*?

D'une *Nannette*, une fille de fruitière, qui vous conduit dans des allées, à l'aide d'un petit frère qui fait le guet. Cette infortunée sera perdue avant que d'être fille?

D'une petite *Manette*, orpheline de neuf ans, dont une odieuse créature s'est emparée, pour en profaner l'enfance. Elle demeurait chez un chandelier, à la Porte-Bussi?

D'une *Flipote*, jeune femme d'ouvrier, débauchée par la cor-

ruptrice de la précédente; sous prétexte que le mari étant valétudinaire, elle a besoin de gagner?... etc.

Non, non, nous ne parlerons pas de ces ignobles malheureuses, dont hier nous défendîmes une des plus jeunes, contre les attaques de dix petits garçons qui la voulaient obliger à satisfaire, dans le jardin même, le plus âgé d'entr'eux. Car la police est horriblement négligée, depuis quelque temps !

Nous conduirons ensuite nos lecteurs au CIRQUE, et nous passerons en revue divers ordres de FILLES, qu'il sera bon de faire connaître, dans les deux *parties* suivantes; savoir :

LES SUNAMITES, ou les RESTAURATRICES, qui deviennent ensuite BERCEUSES;

CHANTEUSES OU CANTATRICES; ET CONVERSEUSES.

---

## PREMIERE FILLE

---

### FILUMÈNE

Pour lancer une femme dans le grand monde, il faut un puissant ressort. Des dispositions naturelles sont nécessaires, pour faire un grand rôle, pour le faire avec grâces, avec aisance, avec goût. En voyant Filumène au grand jour, on s'aperçoit aisément que tous ses traits sont réguliers, doux, et qu'ils étaient faits pour la vertu. Cette observation que nous fîmes, en lui rendant visite à onze heures du matin, nous donna un pressentiment de son histoire. Nous lui dîmes qu'elle était d'une condition non commune, qu'elle avait été honnêtement élevée, et que nous serions charmés de la connaître à fond?



*Les trente Deux Filles,*

GRAVURE DE L'ÉDITION 10

Filumène  
 Boutonrose  
 Mélanie  
 Aglaé  
 Rosemonde  
 Bienfaite

Fayelle  
 Chouchou  
 Cecilia  
 Cécile  
 Rosette  
 Zaire ou Saint F\*\*\*

Adélaïde  
 ou l'Athénienne  
 Dorine  
 ou la Philosophe  
 Coquine  
 Elise



*L'Allée des Soupirs.*

LE DU PALAIS-ROYAL

Eléonore  
Sofie  
Angélique  
Adèle  
Zéfire

Zoé  
Esther  
Zilia  
Dorothée  
Jeanne

Agnès  
Corisandre  
Gertrude  
Isabelle  
Rosière  
Polhémie

Filumène sourit, tergiversa, nous mentit, et nous renvoya insatisfaits. Nous eûmes recours au registre de l'inspecteur, et nous y trouvâmes les vrais noms de la *fille*, sa rue, la condition de sa mère. C'en fut assez; nous nous rendîmes dans la rue *Mazarine*, et à force d'informations, nous y apprîmes ce que nous voulions savoir.

En 1770, il y avait dans ce quartier une jeune parfumeuse, à laquelle on ne voyait pas de mari. Elle en avait un cependant. C'était un assez bel homme, l'air distingué, toujours en jolie perruque blonde, qu'on appelle bonnet, en habit gris très-propre, avec un collet violet, des bas de soie blanc-perle, culotte et veste de satin de même couleur. Cet homme était extrêmement poli pour les voisins. On le voyait rarement; mais il soupaît tous les dimanches soir avec sa femme. — Le joli ménage (disait-on)! Quel dommage que l'emploi de cet honnête homme l'oblige à s'éloigner de son aimable femme?... Ne coucher avec elle qu'une fois par semaine! c'est terrible!... — Il est apparemment homme d'affaires d'un grand seigneur... Tels étaient les discours du voisinage.

Mad. *Torel*, c'est le nom de la mère de Filumène, eut une fille, qui fit l'admiration de tout le monde par sa gentillesse. Elle en eut ensuite une seconde, appelée *Sofie*, plus mignonne encore. Ces enfants avaient eu de superbes layettes, et l'on disait, dans le quartier, que M. l'intendant faisait bien ses affaires. Jusqu'à l'âge de 12 à 13 ans, c'est-à-dire jusqu'en 1784 et 1785, les deux sœurs étaient mises comme de jeunes personnes de condition. Personne ne soufflait; on croyait savoir ce qu'était leur père; on avait même découvert qu'il était l'intendant d'un évêque.

Mais tout à coup, en 1786, la parfumeuse parut triste, éplorée: elle prit le deuil de veuve. Ses filles étaient encore plus jolies, sous ce triste costume. On vit alors paraître quelques beaux messieurs à la boutique de la mère, qui abandonna son commerce. Elle disparut avec ses filles.

C'est que le père, non l'intendant, mais l\*\*\* de\*\*\* lui-même,

était mort d'apoplexie, sans avoir pu rien faire pour sa femme, ni pour ses enfants. Nous disons sa femme : c'est qu'effectivement le faux Torel l'avait épousée, sous le nom de son valet de chambre, et qu'il s'était fait recevoir marchand parfumeur. Aussitôt après sa mort, Mad. Torel, qui n'avait pas déménagé, se trouva presque sans ressources, avec sa mauvaise boutique. Quelques connaissances de son mari vinrent la voir, et se proposèrent pour entretenir ses filles, après lui avoir déclaré, ce qu'était son mari ; car elle l'ignorait.

Le plus scélérat d'entr'eux, riche bénéficiaire déguisé exprès sous l'uniforme de la marine, eut Filumène l'aînée. Il la séduisit, la corrompit, et quand il en fut las, il la mit chez une matrule, qui profita de la seconde fleur de ses charmes. Filumène, qui se vit recherchée, sentit enfin tout ce qu'elle valait : elle voulut se mettre à elle, se loua un bel appartement, celui qu'elle occupe aujourd'hui, 3 août 1789, et où elle exerce son art ; car celui des filles comme elle n'est pas un métier, à cause de ses finesses exquises. Filumène tâche d'avoir des grâces, de la politesse, des talents. Elle estropie un peu tout cela ; mais on lui tient compte de la bonne volonté.

Nous en resterons là, pour cette première *fille*.

Quant à Sofie, sa cadette, plus heureuse que son aînée, elle eut pour amant un premier commis des bureaux de Versailles, qui devint veuf la seconde année de *l'entretienement*.

Il était si charmé de la beauté, des grâces de Sofie, si touché de son attachement, qu'il l'a épousée. Elle est passablement heureuse. On dit qu'elle ignore le sort de sa sœur. Elle l'apprendra par cette historiette. Car, vu la célébrité de notre nom, nous espérons qu'elle sera lue de tout le monde.

NOTA. Filumène n'est plus fille publique aujourd'hui 15 décembre 1789. Elle est montée d'un cran.



## DEUXIÈME FILLE



## BOUTONDEROSE

Cette enfant n'a pas 14 ans. Elle a sans doute pris son nom de sa jolie figure, ornée d'une bouche mignonne. Son origine ressemble beaucoup à celle de Filumène.

Deux sœurs, l'une appelée *Rosette*, l'autre *Rosalie*, vivaient avec leur mère, veuve qui avait été belle femme. Rosette était une majestueuse fille, d'une belle proportion, d'une grande beauté; ayant tout parfait, la main, la taille, la jambe, le pied; de beaux cheveux noirs, un air noble, etc.

Un homme riche, qui vit Rosette, eut envie de lui faire un enfant. Il présuma qu'en jetant sa progéniture dans un si beau moule, il aurait un résultat superbe, auquel il s'attacherait, et qu'il légitimerait, d'après les circonstances. Il fit connaissance de la mère, femme du commun, que le père des deux belles avait épousée par amourette, et hasarde ses propositions, de cet air philosophique qui persuade, quand il est accompagné d'or. La mère l'écouta, fut convaincue, et lui procura un entretien avec sa fille, la brune.

L'homme riche n'était pas un de ces séducteurs à paroles emmiellées; il parla sans détour, fermement, et avec des raisons: — Mademoiselle (dit-il à Rosette), vous êtes belle, superbe! je voudrais avoir un enfant de vous, parce qu'il aurait sans doute quelque chose de cette belle forme qui vous distingue. Consentez-y et je vous fais 2 400 livres de rentes aujourd'hui? Rosette, étourdie de la proposition, et de la manière dont elle était faite, demanda du temps pour se consulter. La maison

était gênée ; on accepta le contrat, qui fut passé devant notaire, et, le soir même, le donateur fut admis auprès de Rosette.

L'homme *dormit* avec elle, jusqu'à ce qu'elle fut enceinte : dès que les premiers indices de grossesse parurent, il dit à la belle : — Mademoiselle, je ne suis pas un libertin : je suis même très-peu sensible aux plaisirs de l'amour : je ne le suis qu'à ceux de la paternité : vous êtes *prise* ? (à ce que dit votre mère) : je me retire, et ne veux plus vous gêner. Il se retira en effet.

Il eut cependant l'œil sur la conduite de Rosette. La belle avait du tempérament. Un joli jeune homme lui plut, et elle eut quelques faiblesses... Le but de l'homme riche avait été, si elle avait une fille, de tâcher de lui faire un garçon, et alors de l'épouser. Mais l'infidélité l'éloigna pour jamais. Il avait résolu, si c'était un fils, de le faire enlever, et de l'élever lui-même. Ce fut une fille, qu'on nomma Rosette ou Boutonderose : il ne s'en inquiéta plus, et la laissa chez sa mère, en lui constituant, néanmoins, une rente égale à la première. Ce qui l'écarta encore, ce fut de voir Boutonderose petite et délicate. Il perdit de vue la mère et la fille.

Boutonderose avait dix ans, et elle était en pension, avec sa mère, dans une maison de la rue *Saint-Martin*, près l'Opéra, quand sa gentillesse, frappante dès lors, et sa propension à caresser les hommes, donnèrent à un libertin, premier commis de l'intendant, l'envie de l'enlever. Il se fit aimer de Boutonderose, et un beau jour, dans l'après-dînée, qu'elle était restée seule à la maison, avec une vieille servante, il entra, sans être vu, dans le cabinet où la petite dessinait, lui fit ses propositions, lui découvrit sa naissance, la persuada, et l'emmena.

Rosette fut déflorée par ce misérable, avec des peines infinies. Il la garda un an ! s'en lassa ensuite, en prenant du goût pour une fille faite, et la remit à une matrule du Palais-Royal.

Boutonderose est restée dix-huit mois à rapporter gros à cette femme. Mais bientôt elle s'est ennuyée de la servitude, et, conseillée par une cuisinière de la matrule, elle s'est mise à elle, à quatorze ans et demi, ce 1<sup>er</sup> septembre 1789.

Nous espérons que le père de Rosette, après avoir lu cette

histoire, viendra au secours de son infortunée fille!... Sa mère au moins la réclamera.

## TROISIEME FILLE

### MÉLANIE

Un abbé fort laid, ex-jésuite, s'établit à Paris, rue *Saint-Hyacinthe*, en 1765 ou 1766. Il avait sa pension, quelque patrimoine, et une sœur un peu plus riche que lui, attendu qu'elle avait été séduite par un riche prélat, à l'âge de quatorze ans. L'abbé *Naya* fit venir auprès de lui M<sup>lle</sup> *Mélanie* *Naya* sa sœur, et ils mirent en commun leurs deux *avoirs*. Au bout de six mois de société, Mélanie accoucha d'une fille. Son frère dit à tout le monde, au commencement de sa grossesse, que sa sœur était veuve.

L'enfant était destiné à l'hôpital : mais il arriva que la mère eut trop de lait ; le médecin lui conseilla de nourrir. Elle allaita sa fille. Voilà comme la petite Mélanie *Lévêque* fut élevée. On s'y attacha : l'oncle s'était fait journaliste ; il vivait dans l'aisance, et cette enfant l'amusait.

La jeune Mélanie grandit. Elle n'était pas belle ; mais elle était faite comme on sait ; elle avait la peau blanche, et ces cheveux si noirs, qu'on admire. Il venait chez le journaliste *Naya*, beaucoup d'auteurs, petits, grands, riches, pauvres, beaux, laids, froids, chauds, etc. Un d'eux, qui était riche, laid et chaud, trouva plaisant de séduire la nièce du journaliste, qu'il

croyait sa fille, pour se venger de la manière persiflante dont Naya avait annoncé sa production la plus chérie. M. Rocher guetta la petite Mélanie, dont l'esprit était nourri de la lecture de tous les romans et de toutes les poésies érotiques qui se fabriquaient dans la Capitale. Il la trouva un jour au Luxembourg avec sa mère. Il était accompagné d'un ami très-doré : il pria celui-ci d'occuper la noire et laide Mélanie, tandis qu'il parlerait à la jeune. M<sup>lle</sup> Naya mère fut éblouie par la dorure, et trouva très-spirituelles les choses que le ver luisant lui débitait. Elle fut distraite. M. Rocher ne s'oubliait pas auprès de la petite. Il lui fit des propositions brillantes, et qui parurent si réelles à la jeune personne, qu'elle fut déterminée sur-le-champ. Le riche *lettreur* en fut surpris, et ne la crut pas innocente. Cependant il profita de l'occasion. Il emmena la petite, alors âgée de dix-sept ans et six mois.

Au bout de la grande allée, la mère se retourna; elle ne vit pas sa fille. Rocher, qui venait de la mettre dans une maison voisine, paraît alors, et demande à la dame, si elle a maltraité sa fille? M<sup>lle</sup> Naya convient d'une querelle assez forte le matin. Rocher lui dit, qu'elle vient de fuir; qu'elle voulait qu'il l'accompagnât; qu'il s'y est refusé; qu'un autre homme de la connaissance de la jeune Mélanie étant survenu, la petite était allée se jeter dans ses bras; qu'ils étaient montés en fiacre, et qu'il accourait pour l'avertir. Il dit le n<sup>o</sup>, et promit de découvrir la retraite de la demoiselle

Grande rumeur! On s'en retourna. L'abbé-journaliste mit tout en combustion, et ne retrouva pas sa nièce qui était chez M. Rocher.

Celui-ci, que la facilité de Mélanie Lévêque avait mal prévu, la traita lestement, et ne crut pas à son bonheur réel. Il fit pis encore : animé par la vengeance, il voulut lui faire multiplier les écarts, pour aggraver l'avilissement de la fille de son critique : il céda Mélanie à un ami : celui-ci à un autre. Elle passa par dix mains, avant d'être placée chez une matrule, avec qui elle est restée deux ans. Elle s'est enfin mise à elle depuis la mort de sa mère, arrivée en 1788. Elle n'est pas jolie : mais elle

a des amateurs, qui vont la visiter, pour satisfaire le plaisir de la vue.

NOTA. Mélanie était encore au Palais-Royal, mardi 15 décembre. Elle nous parut fort triste! Nous lui en demandâmes la raison. Elle venait d'entrevoir son oncle. Ceci nous a donné l'idée de la servir. Nous avons averti M. Naya le dimanche 20; et le lundi 21, il avait retiré Mélanie du désordre.

## QUATRIÈME FILLE

### AGLAÉ

Une riche marchande de la rue *du Roule* avait deux filles très-jolies : elle maria l'aînée à un intrigant, qu'elle crut un bon parti, lequel en eut une fille, et fit mourir la mère de chagrin.

Cette enfant fut élevée au couvent jusqu'à l'âge de dix-huit ans, quand sa grand'mère maternelle mourut. Le père alors, profitant de l'inexpérience de sa fille, la tira du couvent, et s'appropriâ tout son revenu qui était d'environ six mille livres. C'était une trouvaille; pour un joueur, un chevalier d'industrie, qui, depuis quinze ans, ne vivait que d'escroqueries. Il joua, perdit. Mais comme il ne pouvait toucher aux fonds, il eut l'infâmie de chercher une ressource dans la beauté de sa fille.

Pour parvenir à réaliser son horrible dessein, il voulut qu'elle eût une faiblesse honteuse, et voici comme il s'y prit. Il fit voir sa fille à une matrone célèbre. Cette femme vint à la maison, comme une connaissance honnête et, après une sorte d'intimité,

demanda quelquefois Aglaé, à laquelle on procura le divertissement du spectacle, chez *Audinot* et *Nicolet*, ces corrupteurs des mœurs publiques qu'ils attaquent dans la classe la plus séductible et la plus utile de la société. Ces spectacles obscènes égayèrent la vertu d'Aglaé. On la fit trouver à quelques soupers de *parties* : mais elle ne vit pas encore l'arrière-scène. Enfin, un soir, on l'enivra, et elle passa la nuit avec un homme!...

Ce libertin fut si content d'Aglaé, qu'il offrit de l'entretenir. On l'y fit consentir avec adresse. Elle retourna chez son père. L'entreteneur pourvoyait aux besoins de sa maîtresse, et le père consumait tout le revenu. Il emprunta même quelques sommes à l'amant de sa fille. Celui-ci se lassa de prêter, et fit sortir Aglaé de la maison. Le père l'attaqua en rapt, pour avoir de l'argent. L'entreteneur prouva qu'il avait trouvé la demoiselle dans un lieu public. Alors le père coupable et dénaturé dénonce sa fille, et la fait mettre à l'hôpital..

Elle en sortit trois jours après, par le crédit de son entreteneur. Mais ce fut une tache aux yeux de cet homme, qui ne vit plus, dans la jeune personne, qu'une malheureuse, flétrie par une condamnation à l'hôpital... Il l'abandonna peu de temps après.

Aglaé alla demeurer chez sa corruptrice, qui la traita comme ses *filles* ordinaires. Aglaé ne put supporter ce genre de vie cruel, qui n'est propre qu'à des femmes de bas-étage, accoutumées aux orgies, à se gourmer, en un mot, à un train de vie soldatesque. Elle a quitté la matrule, et s'est mise à elle,

Il faut espérer que la lecture de cette histoire lui fera ouvrir les yeux sur son misérable état, qu'elle changera de conduite, elle qui est née honnête, et qui n'est pas volontairement tombée dans le vice; qu'elle s'adressera aux magistrats, contre son indigne père, et qu'elle méritera qu'on lui rende justice.



## CINQUIÈME FILLE



## ROSEMONDE

La seconde fille de la dame de la rue *du Roule* avait épousé un médecin célèbre, qui fut appelé en Allemagne auprès d'un souverain puissant. Cet homme était vicieux. Il devint riche de 40 mille livres de revenu, se dégoûta de sa femme, qu'il renvoya en France avec une petite pension, et garda auprès de lui les deux filles qu'il en avait eues.

*Pigeonier* (c'est son nom), aimait ses deux filles, surtout l'aînée, qui était une beauté. Mais il n'en était pas plus économe. Il avait des maîtresses auxquelles il prodiguait son argent, et loin d'économiser avec ses 40 mille livres d'honoraires, il s'endettait. Sur la demande de sa femme, il lui envoya leur cadette. Cette jeune personne arriva dans la capitale à la fin de 1785.

*Pigeonier* ne voulait pas que son aînée sût l'adresse de sa mère et de sa sœur ; il supprimait leurs lettres depuis longtemps. Il se livra plus que jamais à la débauche, qui lui causa enfin la mort, au mois de septembre 1786.

Personne n'écrivit à la veuve : ses lettres brûlées ne laissaient pas savoir où elle demeurait. D'ailleurs, les dettes absorbèrent bien au delà de tout le mobilier.

Rosemonde, jeune, belle, formée à l'art de plaire, par des femmes peu décentes, se trouva seule, abandonnée, n'ayant de connaissance intime que son ennemie la plus cruelle, la dernière maîtresse de son père, qui avait toujours été jalouse d'elle. Cette femme la prit avec elle, vendit sa fleur à un homme riche, sans

trop s'embarrasser de ses larmes, puis l'amena dans Paris, où elle la prostitua.

Cette abominable créature mourut six mois après, d'avoir mangé goulument un reste de poisson, accommodé de la veille et gardé dans un vase de cuivre mal étamé.

Rosemonde se trouva seule, et fut l'héritière de cette femme qui lui donna tout en mourant. La jeune infortunée continua son vil commerce. Mais nous avons ici un dénouement récent, postérieur à l'impression du *Préambule* de ces historiettes. Il est du 6 octobre 1789.

Madame Pigeonier et sa fille cadette étaient allées dîner ce jour-là chez une tante, dans la rue Saint-Victor. Un homme très-répandu s'y trouva. On parla de différents événements; entr'autres des malheurs d'Aglaé, qui venait de se découvrir à sa famille. L'homme répandu, à cette occasion, parla des filles du Palais-Royal. — Je n'en connais pas, dit-il, de plus intéressante qu'une jeune Allemande, appelée Rosemonde. C'est l'enjouement, la douceur, l'amabilité, la décence personnifiées; mais ce qui me surprend, c'est qu'elle a des traits de mademoiselle (montrant la cadette).

Ces mots frappèrent madame Pigeonier et tout le reste de la compagnie. Malgré le mauvais temps, on résolut d'aller au Palais-Royal. On sait que cette soirée du 6, toutes les boutiques étaient fermées, et que le café *Manouri* fut clos, pour la première et l'unique fois, depuis quarante ans. On ne trouva personne dans l'Allée des Soupirs. On voyait seulement quelques groupes sous le passage du Cirque, dans les galeries en bois et au pied du grand escalier du Palais.

Le conducteur dit alors aux dames :

— Je sais la demeure de Rosemonde; allons chez elle?

On y consentit.

Le conducteur se présenta seul, mais la mère était à la porte. Dès que Rosemonde eut ouvert la bouche, avant même de la voir, madame Pigeonier la reconnut. Elle s'élança dans l'appartement en s'écriant : — Ma chère! ma pauvre fille! en quel état je te trouve! Et elle l'embrassa. Rosemonde la reconnut égale-

ment, et ne sentant pas son ignominie, elle lui rendit ses caresses. On lui présenta ensuite *Annette*, sa sœur. Rosemonde paraissait transportée de joie. Elle offrit d'aller sur-le-champ avec sa mère, On régla tout, on renvoya sa vile domestique, on ferma les portes et l'on partit.

On n'avait rien demandé à Rosemonde, dans un lieu dont on voulait promptement sortir. Mais lorsqu'on fut à la maison, la mère et la sœur cadette s'informèrent des détails... La jeune Pigeonier les donna sans hésiter. Ils navrèrent l'âme maternelle!... Une seule chose consola : c'est que le cœur était innocent.

Rosemonde a repris le chemin de la vertu plus facilement qu'elle ne l'avait quitté. On a vendu tout ce qu'elle avait dans sa demeure, et sa mère a purifié ce produit, par l'usage qu'elle en a fait... Que nous serions heureux, si nous avions plus souvent un dénoûment pareil !



## SIXIEME FILLE



### BIENFAITE

Je crois cette jeune personne de la famille du sieur Bienfait, qui a quelque célébrité. Quoi qu'il en soit, voici quelle est son histoire.

Bienfaite, dont le nom de baptême était, je crois, *Thérèse*, fut mise de bonne heure à danser parmi les enfants chez *Nicolet*. Mais jamais elle n'eut assez de souplesse ou de force dans le jarret pour devenir danseuse. Elle fut le mépris de ses compagnes.

Une voix rauque empêcha de la destiner aux rôles. Cette enfant cependant était jolie. Mais comme elle était méprisée à cause de son manque de talent, elle était le plastron de toute la *sautaille* et de toute la *baladinaille* de *Nicolet*... Sa mère fut obligée de la tirer de là.

Cette femme, qui n'était pas sans une sorte d'astuce, prit un appartement, et donna sa fille, dans le quartier, pour la *Julie* d'*Audinot* (1). Ceux qui pouvaient vérifier le mensonge étaient rares, il ne le fut pas. C'était mademoiselle Julie, dans l'opinion.

Un aveugle fort riche, assez vieux et nouvellement veuf d'une très-méchante femme, entendit parler de sa jolie voisine. Il savait que mademoiselle Julie avait de la réputation. Mais comme il n'allait jamais qu'à l'Opéra, il ne connaissait pas le son de sa voix. Cependant, sur le récit de ses charmes, il s'informa d'elle et vit sa mère. Il sut alors que la prétendue Julie était à louer. Il se la figura merveilleuse, et proposa mille francs par mois, outre les étrennes et deux bouquets aux deux fêtes de la belle, *sainte Julie et sainte Thérèse*; ce qui devait composer la somme de 50 louis.

Ce marché conclu, Bienfaite vint auprès de son galant, aveugle comme l'Amour. Elle adoucit sa voix, au point de prendre celle des masques. Elle ne lui a jamais parlé autrement. L'aveugle trouva des charmes parfaits, paya bien et fut heureux. La mère et la fille l'accoutumèrent à des séances silencieuses, pendant lesquelles la fausse Julie, qui se disait sujette à un mal de gorge, ne pouvait parler. Elle était alors remplacée par une petite voisine, fille publique de son métier.

La raison de cette conduite était non-seulement l'éloignement qu'inspirait l'aveugle, laid, vieux et fort sale, comme tous le gens de son état, mais encore l'envie qu'avait madame sa mère de tirer d'un sac deux moutures. En effet, pendant que la petite

---

(1) La seconde fille d'Audinot et de Françoise Cailloux qui était alors mariée à Richard Calame dit *la Prairie*. Mademoiselle Julie était danseuse à l'Opéra et passait pour une très jolie femme.

*Zaire* était auprès de l'aveugle et surveillée par la mère, Bienfaite recevait d'autres amants et gagnait au double.

Tout allait assez bien, lorsque l'inspecteur de police du quartier tira toute l'aventure au clair. Ce coquin, intéressé, comme tous ses pareils, fut indigné qu'il se commit du mal dans son arrondissement autrement que par sa protection payée. Il fit déguiser un espion, qui se présenta comme amant chez Bienfaite et sa mère. Il fut reçu. L'inspecteur, qui fournissait l'argent, savait bien comment le retirer. L'espion obtint les faveurs de *Vénus*, et donna les amertumes vénériennes...

L'aveugle y fut pris. Il éclata. L'inspecteur accourut à son secours, enleva la mère et la fille, les conduisit à *Saint-Martin* (1), qui existait encore, et s'empara de tout leur avoir, devenu considérable ! Ce coup fut un coup d'or!...

On fit traiter Bienfaite à Bicêtre, c'est-à-dire de la manière la plus cruelle et la plus imparfaite, manière détestable, effet de l'ignorance, et dont *Préval* et *Mittié* démontrent si bien les dangers en en présentant une meilleure. Bienfaite, de tous ses charmes, ne conserva que sa taille. Elle sortit de l'hôpital pauvre et boursoufflée ; sa mère, moins heureuse, y était morte. Le dernier rejeton de l'ancienne famille des *Bienfaits*, qui était peut-être greffée sur celle des *Briochés*, se trouva seule, isolée, sans asile ; elle entra chez une matrule, gagna quelques nippes, se mit à elle, acheta un karako brun-rayé, vint briller le soir au Palais-Royal en cachant à force de rouge certains ravages, et est enfin parvenue à la gloire d'être une de nos héroïnes.

Observons que les anciens exempts inspecteurs-espions faisaient plus de mal aux mœurs en un an, sous les lieutenants de police, que tous les magistrats de ce nom redouté n'ont fait de bien en un siècle... Y avait-il quelque part une jolie fille honnête et pauvre, on la *catinisait*, malgré elle, en l'arrachant des bras de sa mère épouvantée.

(1) Saint-Martin-des-Champs où il y avait une prison.

## SEPTIÈME FILLE



## FAYELLE

Un marchand tabletier, des environs du Palais, avait pour fille une grande blonde très-aimable. La bouche de cette jeune personne allait presque de l'une à l'autre oreille; et cependant elle se donnait, par son sourire, un charme inexprimable.

Un huissier-priseur, qui faisait le beau fils, en devint amoureux et l'épousa. Fayelle mariée fut d'abord heureuse. Elle aimait son mari, elle en était aimée. Ils vivaient doucement dans l'aisance, quand un jeune bénéficiaire du voisinage vint déranger tout cela.

Un jour il aborda Fayelle, qui montait les degrés du Palais. Il donna des louanges à ce qu'il voyait, au pied, à la jambe... Fayelle se retourna. — Je ne m'étonne pas! s'écria le bénéficiaire. Ho! mon Dieu! mademoiselle! comment se fait-il que vous soyez ici, à pied, à l'heure qu'il est! Vous jouez aujourd'hui? — A quel jeu, monsieur l'abbé? — Mais dans *Rose et Colas*. — Fayelle éclata de rire. — Vous êtes fou, Monsieur l'abbé! — Et, vous, mademoiselle, vous êtes charmante!... Parbleu! (se dit-il à lui-même); c'est Mademoiselle *Du Fayel* (1) des Italiens! — Non certainement. — Car... vous êtes mieux.

Ce fut ainsi que commença la connaissance. Le bénéficiaire était bel homme : il plut. On le reçut, de l'aveu du mari. Au bout de

(1) Mlle Dufayel, que l'acte de Société des Comédiens Italiens du 1<sup>er</sup> mai 1780 indique ainsi : « Sophie Dufayel, demeurant rue des Martyrs, faubourg Montmartre, paroisse Saint-Pierre. »

quelques mois, il séduisit la femme. L'huissier s'en aperçut : il n'avait pas eu d'enfants ; il était sans occupations, à cause des affaires actuelles : il chassa son infidèle épouse de chez lui.

Fayelle alla trouver l'abbé. En ce moment même, il venait de recevoir la nouvelle de la suppression de son bénéfice. Il était au désespoir, et reçut mal sa maîtresse.

Fayelle n'osa pas retourner chez ses parents. Elle connaissait deux sœurs, ouvrières en modes, qui tenaient une boutique au Palais. Elle les alla trouver, les pria de la recevoir, et de la faire travailler. Les deux sœurs l'accueillirent, et lui donnèrent un mantelet à tailler. Elle l'acheva sur une journée. — Qu'est-ce que nous vous paierons, ça ? lui dit l'aînée : quinze sous de façon. Ce n'est pas pour vivre. Nous vous donnerons le moyen de gagner six francs en un quart d'heure. Fayelle la remercia. Un instant après, quelqu'un entra : c'était un homme. — J'ai une jolie femme, toute fraîche, dit l'aînée des deux sœurs : c'est l'épouse d'un huissier, que les circonstances mettent hors d'état de soutenir sa maison : elle fait comme elle peut. En achevant ces mots, elle le conduisit auprès de Fayelle. — Causez, vous deux, dit-elle, en les enfermant. — L'homme s'expliqua clairement. Fayelle voulut résister : mais sa nouvelle hôtesse était à la porte : elle la gronda fortement, sans ouvrir...

Pour achever cette triste aventure, nous dirons que Fayelle est restée un mois chez les deux sœurs ; que son mari a été tué ; qu'elle s'est aussitôt mise à elle, et qu'elle va au Palais-Royal. C'est là que sa ressemblance lui a donné plusieurs amateurs.

Le premier, qui fut pris à cet appât, était un jeune homme de province. L'huissière lui dit en confidence, ce qu'elle prétendait être. Ce jeune homme était délicat, sans doute, quoique gascon : il fut dans l'ivresse... Mais il s'en retournait dans huit jours sur les bords de la Garonne. Il amena un de ses amis à Fayelle. Celui-ci était un brutal. Persuadé de la prétendue vérité, il fit souffrir cent humiliations à celle qu'il croyait avoir admirée... Il ameuta d'autres brutes, comme lui, en grand nombre!... Aussi l'infortunée passe rapidement!... Elle ne doit entrevoir qu'un effrayant avenir, à moins que quelqu'un de sa famille ne



VUE GÉNÉRALE DU PALAIS-ROYAL, dessinée par Meunier et gravée par Né.

vienne à son secours. Nous publions son historiette déguisée, dans le dessein d'avertir les personnes qu'elle intéresse, ou celles qui ont de l'humanité.

## HUITIÈME FILLE

### CHOUCHOU

Une jeune personne très-aimable, mais sous la conduite de surveillants sévères, eut le malheur qu'on reçut dans la maison paternelle un cousin d'environ dix-sept ans. *Léonore* (c'est son nom) se laissa prendre le cœur, sans presque s'en apercevoir. Les parents, de leur côté, ne se doutaient pas que leur neveu, originaire d'un village, se fût corrompu à Paris. Mais ce jeune garçon, sous l'extérieur le plus innocent, cachait les mœurs les plus dépravées. Il avait été l'élève d'un musicien, qui avait le goût dit *philosophique*, et qui avait soumis le jeune *Lionci* à ses caprices criminels. Tel était le sujet qu'on avait admis, pour commensal, dans une maison honnête, et qui se trouvait chaque instant avec une jeune personne aimable.

Lionci n'avait jamais eu de goût pour les fantaisies rebutantes de son maître : mais elles lui avaient donné de fatales lumières, et une expérience précoce. Il séduisit, ou trompa sa cousine, qui devint grosse.

Il est impossible d'imaginer avec quelle adresse cette jeune personne cacha son état à ses parents!... Elle accoucha même dans sa chambre, presque sous leurs yeux, sans qu'ils s'en aper-

çurent. Une femme reçut l'enfant, qui était une fille, et l'emporta. Léonore se rétablit petit-à-petit. On n'avait pas le moindre soupçon ! Elle paya les mois de nourrice sur ses petites épargnes, et elle tint sa fille à la campagne jusqu'à l'âge de quatre ans.

Léonore la fit alors venir à Paris, et la mit, comme une orpheline, fille d'une amie qui venait de mourir, en pension chez deux bonnes demoiselles du faubourg *Saint-Marcel*, qui faisaient des élèves. Chouchou, dont le véritable nom était Victoire, fut élevée dans la modestie, et fort mal mise. Mais elle était si jolie, à onze ans, que sa mutine figure frappait tous ceux qui la voyaient. Ce fut sa gentillesse et sa maussade parure, qui causèrent sa perte.

Une matrule [\*] du Palais royal l'aperçut, et s'informa. On lui dit que Chouchou était une orpheline. C'était déjà quelque chose ; mais la matrule voulut savoir quels étaient ses parents, et elle remonta par degrés jusqu'à la source. Elle découvrit alors la vérité, car elle parvint jusqu'au premier échelon, la sage-femme, qui ne la connaissant pas, et, trompée par son air honnête affecté, lui fit une demi-confiance ; c'est-à-dire, qu'elle lui dit tout, excepté le nom et la demeure de la mère. Ce fut alors que la matrule sentit qu'elle n'avait rien à craindre.

Elle guetta Chouchou, et à sa première sortie, pour une commission, elle l'aborda. Elle lui fit honte de sa *mise*, et loua sa gentillesse. Elle lui proposa une parure charmante, dont elle lui montra l'échantillon sur une petite friponne laissée dans le fiacre, lui promit l'oisiveté, des divertissements et des bonbons. Elle déterminâ même la vocation de la timide Victoire par un peu de violence, aidée de mensonges. Elle dit à quelques femmes du marché, qu'elle venait de la part de la mère de cette enfant, et la fit monter, malgré elle, dans la voiture. On roula, et Chou-

~~~~~

[\*] Ce mot revient souvent, dans ces historiettes : nous ne l'expliquerons pas clairement, et nous renvoyons pour cela au *Pornographe* de M. *Restif-de-la-Bretonne*, ouvrage *ad hoc*. Nous dirons seulement que matrule est le féminin de certains hommes, qui portent le nom du poisson des mois de mai, juin, juillet, dont la sauce se fait aux groseilles. *Qui potest capere, capiat !*

chou une fois arrivée rue de *Richelieu*, fut si bien traitée, les premiers jours, qu'on lui fit tout oublier. On la mena aux *Variétés*, chez *Nicolet*, chez *Audinot* ; elle y brilla, et au bout de quinze jours, on offrit de la rendre à ses institutrices. Elle déclara qu'elle voulait rester. On mit des conditions : ce fut de recevoir certains vieillards. Pour garder ses beaux habits, Victoire se soumit à tout : elle devint rapidement... ce qu'elle est aujourd'hui, une des plus effrontées petites créatures du Palais-Royal...

Disons ici, en passant, que si les dévotes institutrices l'eussent mise convenablement, elle n'aurait pas fixé l'attention de la séductrice qui la crut une servante, et qu'elle n'aurait pas été aussi facile à séduire... Oh vous, qui avez de la fortune, je viens de vous dévoiler le sort de cette malheureuse enfant ! daignez venir à son secours et la sauver ! Il en est temps encore : elle n'a vu que d'impuissants vieillards !

Nous le répétons, nous sommes la sentinelle des bonnes mœurs, et cet ouvrage, futile en apparence, est un des plus utiles qu'on puisse publier.



## NEUVIÈME FILLE



### CECILIA OU LA BLONDE VOLUPTUEUSE

Quand nous étions autrefois à Paris, fréquemment, il nous arrivait de nous promener avec des amis choisis, et de nous exercer à deviner la condition, les mœurs, les dispositions des personnes, à l'aspect de leur extérieur. C'était dans les commencements du livre fameux de *Lavater*, livre aussi vrai, que ceux

de *Schullembourg*, auxquels des insensés ont osé le comparer, sont faux et chimériques. En voyant, l'un des soirs d'octobre 1789, l'intéressante Cecilia, sous les arcades du club, qu'elle paraît préférer, nous nous dîmes à nous-même : — Cette fille n'est pas née du sang grossier d'un homme et d'une femme obligés au travail... Et pour nous en assurer, nous l'avons abordée. Or, comme nous sommes grand, jeune encore, que nous avons le visage à la romaine, le nez aquilin, de beaux yeux, notre figure la frappa. Elle dit à sa chambrière : — Allons à la maison. Nous les suivîmes.

Nous fûmes surpris, en les voyant à la lumière, de la délicatesse des traits de Cecilia. Nous lui fîmes des compliments, et l'on sait que nous excellons en ce point. Elle parut nous écouter avec plaisir. Mais, comme nous savons que l'intérêt est le dieu des hommes et des femmes, nous lui proposâmes *douze francs*, pour une heure d'entretien, montre sur table, et nous la priâmes d'employer ce temps à nous raconter son histoire. Elle daigna y consentir, et voici presque mot pour mot ce qu'elle nous dit :

» — Je ne me targuerai pas d'une illustre origine : je suis cependant fille d'une femme qui porte le titre de *comtesse* ; mais elle ne l'était pas lorsqu'elle m'a donné le jour. Ainsi, je suis roturière. Mon père était inspecteur de police ; il a 40 mille livres de rente, et la croix de Saint-Louis : il a été joli homme, comme presque tous les exempts ; je ne sais trop pourquoi cela. Il connut ma mère très-jeune, et parfaitement jolie, et il contribua beaucoup à la mettre dans le commerce du monde. Elle devint grosse de moi, par lui, ce qui l'éloigna. Elle me donna le jour à 15 ans 2 mois. Elle demanda des secours à mon père, en lui annonçant que j'étais d'une si jolie figure qu'elle aurait voulu m'élever. Mon père, qui était fort bien avec le lieutenant de police, lui fit dire de bouche, que si elle lui écrivait encore une fois, il la mettrait à l'hôpital de la *Salpêtrière*, pour le reste de ses jours. Ma mère se tut, et ne pouvant me nourrir, elle me donna pour surnuméraire à une grosse brune, sa voisine, qui, bien qu'elle nourrit, était encore obligée de perdre son lait. J'eus ce surplus, et elle me traitait à peu près comme ces petits chiens

dont se servent d'autres femmes. Je tétai dix-huit mois, sans presque prendre d'autre nourriture.

A cette époque, ma mère qui était devenue fille publique, me fit une marque, et me porta sur les marches de l'Église des Enfants trouvés, où elle me laissa. Elle avait à peine tourné le dos, qu'un chevalier de Saint-Louis vint à passer. Il m'entendit, non crier, mais jaser. Il vint à moi, et me trouvant bien mise, il fut surpris de mon exposition ! Il était une heure du matin. Il faisait un beau clair de lune ; il me prit dans ses bras, me regarda, et me trouvant jolie, il m'emporta.

Un fiacre le suivait ; il m'y plaça, et je fus mise, à ce qu'on m'a dit depuis, sur les genoux d'un commissaire en robe.

Le chevalier de Saint-Louis était mon père lui-même, qui allait faire une capture. Cette capture était une femme. On entra chez elle ; on la prit, on la conduisit à la Bastille. J'étais toujours là. La dame pria instamment qu'on me laissa avec elle. Mon père, qui sans doute la voulait favoriser, ne dit pas que j'étais une enfant trouvée, et le gouverneur de la Bastille, ce même *Delaunai*, qui vient de périr si malheureusement, me croyant à la dame prisonnière, consentit à la sollicitation du bon *M. Delolme*, si cruellement massacré dans les bras d'un ami, à me laisser avec elle.

Je suis restée cinq ans à la Bastille. J'en sortis avec la dame, à six ans et demi.

Cette femme était une intrigante qui donnait à jouer. Elle me garda chez elle, et me fit passer pour sa nièce... J'oubliais de vous dire, qu'elle avait trouvé sur moi un billet de ma mère, dans lequel étaient toutes les circonstances relatives à mon origine. Mon père n'avait pas vu ce billet, et l'on n'avait pas visité mes langes. *Mad. Sangouin*, surprise d'avoir la fille de son ennemi, et d'une femme devenue célèbre depuis cinq ans, ne parla pas, durant sa détention, de peur qu'on ne la privât de ma compagnie. Et lorsqu'elle fut dehors, elle ne l'osa plus, de peur d'être punie de son silence. J'ai vingt-quatre ans : je n'en avais que douze, et nous étions en 1777, lorsque ma *détentric*, entraînée par deux passions, la vengeance et l'intérêt, succomba au

plaisir de satisfaire la première, mais d'une manière atroce et digne de son caractère scélérat.

Elle savait que l'exempt qui l'avait arrêtée, était le plus libertin et le plus blasé des hommes : elle me para voluptueusement. Et comme j'étais grande pour mon âge, elle me fit trouver sous les yeux de cet homme, amateur des fruits verts, et d'un goût dépravé, L'effet répondit à ses vues. Le coupable *Deremhi* me convoita, et je lui fus livrée, pour satisfaire des fantaisies atroces, ce qui arriva plus d'une fois. Ma détentrice avait alors le projet de passer en Angleterre, où elle espérait des avantages considérables, offerts par un lord joueur. Elle se proposait, à son arrivée à Londres, où elle devait m'emmener, d'écrire à mon père et à ma mère tout ce qu'elle avait fait de moi, pour les mettre en fureur. Elle exécuta ce dessein.

Arrivée à Londres, elle fit écrire à la comtesse, alors dans la plus haute faveur, ce que *Deremhi* avait fait de moi. Elle lui donnait copie du billet trouvé sur moi, et lui continuait mon histoire, jusqu'à l'âge de 13 ans, que j'avais alors.

Mais cette même année, ma mère perdit tout son crédit, et mon père était si corrompu, qu'il n'eut pas la moindre horreur de ce qui était arrivé.

Je suis restée dix ans à Londres, et j'y étais entretenue : ma détentrice mourut. Les escrocs dont j'étais environnée me prièrent de sa succession, qui me paraissait dévolue, et je suis revenue à Paris, il y a deux ans ; j'y ai vu mon infortuné père, qui se cache aujourd'hui, après avoir résigné ses places. Je me propose de l'obliger, par la terreur, à me faire une pension alimentaire de mille écus, et de quitter mon malheureux métier, dès que je l'aurai obtenue...

Tel fut le récit de Cecilia, faite, on ose le dire, pour un meilleur sort. Nous l'engageâmes à ne pas avoir de mauvais procédés envers son coupable père, et elle nous le promit avec joie... Puisse la publication de cette histoire faire trembler *Deremhi*, et le contraindre à rendre promptement ce qu'il doit à sa fille naturelle ! Puisse la mère, qui est plus riche encore, connaître par nous le sort de Cecilia !

Quand on voit la jeunesse et la beauté, corrompues, on doit présumer qu'il existe des causes puissantes de cet excès de dépravation.

## DIXIÈME ET ONZIÈME FILLES

### CÉCILE ET ROSETTE

Une fille comme il faut, qu'on appelait *Ninette*, s'était mis dans la tête de ne jamais se marier, et d'être une seconde *Ninon*. Mais elle manquait des principaux moyens, fortune et beauté. Elle commença l'exécution de son projet par le côté le plus facile; elle fut galante.

Parmi ses amants, il y eut un poète, jeune alors, d'une assez jolie figure, et très exalté. *Ninette* se prit de belle passion pour cet *Ovide* nouveau, et de leur érotico-platonique intimité, naquit une fille angélique, plus belle que sa mère, et libertine comme son père. L'amant fut enchanté d'être père par sa jeune Muse. Celle-ci en était au désespoir, et pressa vivement *Ovide* de la garantir des suites physiques de leurs doux embrassements. Le poète imagina des moyens si gauches, que la belle fut obligée de se confier à sa mère. Celle-ci fut touchée de la situation embarrassante de sa fille, situation qui avait été la sienne, à l'âge de *Ninette*; elle lui servit de sage-femme.

Aussitôt après la naissance de la petite *Cécile*, on confia cette enfant au père, qui avait loué une petite chambre dans la maison voisine : il y mit sa fille, avec une petite gouvernante, de



*Une journée d'émeute au Palais-Royal, le 10 juillet 1789.*

*Les Canonniers et les Poissardes.*

quinze à seize ans. Ovide et Ninette étaient remplis de la lecture de *Jean-Jacques-Rousseau*, ils avaient formé leur plan, depuis que la discrète maman de Ninette avait reçu l'aveu de sa fille avec indulgence. On avait percé un mur mitoyen, pratiqué une porte recouverte de la tapisserie, et la jeune maman venait allaiter sa fille. Son plus grand plaisir, dans ce nouveau genre de vie, était de se faire surprendre par Ovide, dans une de ces attitudes maternelles, si touchantes en peinture. Et alors, il fallait entendre les belles choses que se disaient les deux spirituels amants!... Mais, hélas! dans notre siècle, que les hommes sont immoraux! Que les femmes sont peu fidèles! Que les filles sont séductibles!

Un jour, il y avait un grand dîner chez Ninette. Elle ne peut venir auprès de sa fille, à l'heure accoutumée, et Ovide se trouva seul avec la gouvernante. Celle-ci était d'une jolie figure. Ce jour-là surtout, elle s'était appropriée, par l'ordre de sa maîtresse qui devait, à la fin du dîner, faire apporter sa fille à la Compagnie, comme une petite orpheline, dont elle prenait soin. Il y avait, entr'autres, dans la compagnie, un célibataire fort riche, appelé *De Blemont* : Ninette espérait le toucher pour l'enfant, et l'engager à se charger de la dépense de son éducation. On va voir sur quoi la jeune maman était fondée. Mais revenons.

*Rosette*, la petite gouvernante de seize ans, était appropriée et fort appétissante. Ovide, non cet Ovide délicat de l'ancienne Rome, mais le grossier Ovide parisien, fut sensuellement touché des charmes de *Rosette*, et dans une effervescence plus que poétique, malgré la vue de sa fille, il commit l'inconvenance de vouloir lui donner pour sœur, l'enfant d'une chambrière... *Rosette* se défendit. Mais quelle est la fille ou la femme qui puisse résister à un Ovide?... Il était fort occupé de son action, lorsque Ninette vint pour allaiter sa fille, et la montrer ensuite.

Elle fut très-surprise des attitudes qu'elle entrevoyait! Elle écouta, et convaincue que sa petite chambrière cédait à une séduction au-dessus de ses forces, elle ne voulut pas l'effrayer. Elle alla prendre sa fille, laissée toute seule, se mit dans une attitude touchante, et l'allaita philosophiquement.

Ovide, après son incongruité, laissa Rosette à elle-même, et entendant un petit bruit, il alla voir. Quelle fut son prodigieux étonnement ! Il demeura immobile !... — Votre forfait, lui dit Ninette, mériterait que vous fussiez changé en pierre, comme *Phinée* : mais je vous pardonne, ainsi qu'à la perfide Rosette. Cependant, retirez-vous : votre présence troublerait mon lait. Il n'y eut rien à répondre à cela. Ninette acheva d'allaiter sa fille : puis appelant Rosette, elle lui fit répéter sa leçon, pour se présenter à la compagnie, sans y mêler un mot de reproche. Elle connaissait trop cette fille innocente, qui aurait été capable de tout confondre, et de joindre à son rôle la gronde de sa maîtresse. Ninette rentra.

Un instant après, Rosette parut, tenant dans ses bras la petite Cécile. Cette enfant, qui était rassasiée, sourit à tout le monde, particulièrement à M. De Blemont, auquel Ninette dit un mot à l'oreille. Le libertin célibataire était bien plus touché des grâces naïves de Rosette, que des charmes enfantins de Cécile, quoiqu'il se crût père de cette enfant... puisqu'il faut le dire. Ce fut Rosette seule, qui détermina cet avare à s'en charger.

Dès le lendemain, on sevrâ Cécile, et M. De Blemont la reconnut pour sa fille naturelle : Ninette s'était conduite de manière à le lui persuader. Le célibataire logea l'enfant et sa gouvernante dans une maison à lui, *rue Thevenot*, fit sa maîtresse de la seconde, et ne vit plus Ninette que rarement. C'est ainsi que cette muse fut débarrassée de sa fille.

Neuf mois après sa translation, Rosette devient mère à son tour. Comme M. De Blemont l'avait exactement surveillée, il se croyait beaucoup plus sûr de cette paternité que de la première. Il éleva les deux enfants, dans la résolution de les faire ses héritières, chacune pour un tiers. Il avait chez lui une grande fille, qu'on appelait Mademoiselle *Agathe De S.-L.*, grande de toutes manières, grande taille, grand visage, grand pied, etc., à laquelle il avait déjà légué l'autre tiers.

Les deux enfants grandirent, M. De Blemont les mit au couvent, et maria leur gouvernante à un mercier de la rue Saint-Denis.

Cécile était charmante et blonde ; Rosette était moins jolie, mais très aimable, et surtout caressante comme sa mère. Blemont les aimait fort toutes deux. A cette époque, Ninette, dégoûtée du célibat, s'avisa de se marier. Ovide l'était longtemps auparavant. Un jour, Blemont qui voulait s'amuser, s'avisa de les inviter à dîner ensemble. Fatal dîner!... Il y avait grande compagnie, entre autres nous-même, avec une charmante personne, nommée *Aglaé*, amie de *Mad. G—dot*, sa mère et sa sœur. Cécile et Rosette parurent pour la première fois à la maison. Elles firent l'admiration de toute la compagnie. Ovide et Ninette, qui n'étaient pas instruits, ne cessaient de les considérer. C'est que Cécile ressemblait en beau à Ninette et à son père Ovide ; et que Rosette ressemblait également à son père Ovide, et à sa mère Rosette.

Blemont remarqua cette attention, donnée à ses filles par les deux anciens amants. Il lui parut plaisant de leur fournir l'occasion d'un entretien particulier qu'il entendrait. Il appela Ovide dans sa bibliothèque. Il le quitta brusquement, et envoya Ninette auprès de lui : Puis il se plaça dans un cabinet. — Gage que ces deux jolies filles sont nos enfants? (dit Ovide). — Cela est certain! (répondit Ninette). La plus jolie nous ressemble à tous deux ; l'autre à vous et à Rosette, avec laquelle je vous surpris le jour où je montrai notre fille à M. De Blemont... Ils entrèrent ensuite dans beaucoup d'autres détails confirmatifs.

M. De Blemont dévorait leurs paroles. On croirait qu'il fût fâché? Non : c'était un *crâne* (qu'on nous passe cette odieuse expression)! il ne fit que substituer froidement une idée à une autre.

Quelques jours après sa découverte, il enleva l'innocence à Cécile. Peu de temps après, il fit le même tort à Rosette. Le misérable ne songea plus à rien laisser à ces deux enfants. Il mourut intestat, à leur égard, le 25 février 1789 : Cécile et Rosette se trouvèrent sans ressources. Un scélérat qui porte le même nom que Ninette, flatteur en vain de M. de Blemont, les croyant ses filles, les voulut avilir, pour se venger de l'avare, dont il avait espéré un legs. Il mit ces deux pauvres enfants chez une matrule qui les prostitua aujourd'hui.

Si Ovide et Ninette ont de l'âme, ils viendront au secours de leurs filles. Ils n'ont d'enfants ni l'un ni l'autre; qu'ils les sauvent et les adoptent; ou quelque jour, nous les ferons rougir de leur indignité. Nous osons aussi presser vivement une marchande orfèvre, principale héritière de M. De Blemont, et qui est également sans enfants, à faire quelque chose pour les deux jeunes infortunées!

NOTA. Ce M. De Blemont était un grand fou! Il pouvait se faire aimer de son vivant : il l'a négligé. Il pouvait se faire célébrer après sa mort : il l'a oublié. A quoi donc a servi à Blemont sa grande fortune! A donner une opulence insolente à de ladres collatéraux, dont il détestait la crânerie et l'esprit borné... Grande leçon!

---

## DOUZIÈME FILLE

---

### ZAÏRE OU SAINT F\*\*\*

Un soir qu'il faisait mauvais temps, nous allâmes au Palais-Royal, malgré la pluie, à cause des nouvelles importantes qu'il y avait ce jour-là (6 octobre 1789). Nous venions d'apprendre tout ce qui s'était passé à Versailles, et de voir l'arrivée du roi, de la reine et de toute la famille royale. Nous avons senti couler nos larmes, en contemplant le petit Dauphin saluer les Français, et... Un récit touchant de ce qui s'était passé le matin entre les gardes du corps, et les grenadiers gardes-françaises, qui s'étaient embrassés à la porte de la reine, couronnait l'inté-

ressante relation : nous ne pouvions plus rien supporter. Nous sortîmes de la boutique de notre libraire et nous allâmes nous abandonner à notre émotion, sous les arcades plus solitaires du *Club*. C'est là, que nous aperçûmes une fille charmante qui marchait tristement.

Surpris de sa beauté, de sa modestie, de sa douleur, nous l'abordâmes pour lui demander si nous pouvions lui rendre quelque service? Elle soupira, et nous repoussa doucement de la main, sans nous répondre... Étonné de son action, nous insistâmes en employant les expressions les plus honnêtes et les plus affectueuses... Elle revint sur ses pas, nous regarda, et nous dit : — Peut-être, en effet, n'en êtes-vous pas! Hâ! Dieu! des hommes!... Des ogres, plutôt!... Oui, Monsieur, vous pourriez me rendre service... Mais il faut auparavant me connaître. Où voulez-vous m'entendre? — Chez vous, s'il est possible. — J'y consentirais, si, en entrant chez moi, vous ne vous compromettiez pas. Notre étonnement croissait à chaque mot qu'elle proférait. Nous nous déterminâmes à la conduire dans un petit logement que nous avons au pavillon de la *place Dauphine*.

A notre arrivée, nous reconnûmes la jeune fille, pour celle que nous avons sauvée quelques jours auparavant des mains des Tigrots. Elle nous avait également reconnu, et elle nous dit obligeamment, que c'était par un effet de la confiance que nous lui avions inspirée, qu'elle était venue avec nous. — Monsieur (ajouta-t-elle), je suis la plus infortunée des créatures. Il semble que tous les genres d'humiliation s'accumulent sur moi! Hier, le même homme que vous avez vu l'autre jour me tyranniser, m'a fait une scène sous les arcades, et j'ai été... fouettée... Je veux quitter mon état... Voici comment j'y suis tombée...

Je suis sœur d'un homme très-connu, et je vous confierai son nom. Il vint à Paris, où il s'est fait une réputation de beau parleur, et même de bon écrivain, quoique sa méchanceté lui ait attiré certains désagrémens. Il fait à présent un journal aristocratique. Il nous fit venir de Strasbourg, ma sœur et moi, après qu'il se fut ici marié, à une intrigante beaucoup plus âgée que

lui, et aussi belle parleuse qu'il est beau parleur. Vous sentez qu'ils ne demeurèrent pas longtemps ensemble; ils se séparèrent, et mon frère fut bien aise de nous avoir pour tenir sa maison... Je vous avouerai, avec confusion, qu'il nous fit servir à tout. Il nous livra, ma sœur et moi, à ses protecteurs, à ses prôneurs, et même au vieux médecin, qui le traitait gratis, dans ses accidents amoureux. Il fallait se prêter aux choses les plus repoussantes. Il nous faisait espérer une fortune. En effet, cette année même elle nous a souri et pendant quinze jours, nous avons eu vingt-cinq mille livres de rentes à nous trois. Mais nous avons tout perdu par les circonstances, mon frère s'est expatrié, ma sœur cadette l'a suivi, et moi je suis restée ici pour être la correspondante.

Mon frère ne m'a rien laissé à son départ. Ses principaux amis et les nôtres, à ma sœur et à moi, ont quitté la capitale, et je me suis trouvée... dans la plus profonde pénurie.

Obligée de paraître pour mon frère, je n'ai pas osé vendre mes habits, dont j'aurais eu d'ailleurs peu de chose, ne possédant que des colifichets de gaze, de linon et une robe de satin avec une pelisse pour l'hiver. Je vins d'abord honteusement au Palais-Royal, me tenant dans les endroits écartés, et m'adressant timidement aux hommes de l'extérieur le plus honnête. J'y ai souvent été trompée. Mais c'est un inconvénient de ce malheureux métier! Plus j'étais circonspecte et craintive, et plus les libertins paraissaient disposés à m'insulter. Je crois aussi que quelques connaissances de mon frère, qui a des ennemis nombreux, m'auront reconnue et m'auront fait remarquer. Cela va au point que je me vois obligée de désertier le Palais-Royal. Que faire?... J'ai pris le parti d'aller chez deux sœurs nommées *Leblanc*, qui demeurent l'une rue Saint-Jacques, l'autre rue de l'Hirondelle; et là, sous un costume ignoble de me donner aux gens du commun, pour la pièce d'argent la plus basse. Car il y a moitié pour la maîtresse, quart pour la procureuse, et le reste pour moi. Le total était de vingt-quatre sous.

J'écris à mon frère tout ce qui se passe sous un vocabulaire dont nous sommes convenus. Il profite de mon travail; mais il

est insensible à mes besoins, et il m'écrit que je fasse comme je pourrai jusqu'à la fin des troubles.

Zaire nous nomma son frère, et nous fûmes du plus grand étonnement! C'est un homme très-fameux. Nous fûmes touché de la beauté, de la douceur de la physionomie de la jeune personne, et nous l'avons recommandée à Mad. la mère qui a bien voulu en prendre soin. Que tous les honnêtes gens tâchent de faire comme nous, et de tirer du malheur les infortunées qui ont conservé quelques sentiments.



## TREIZIÈME FILLE



### ADELAÏDE

Une jeune personne, fille d'un artiste célèbre (nous désignons sous ce nom, les auteurs, les médecins, les acteurs tout comme les musiciens, les mathématiciens, les peintres, les sculpteurs, les graveurs, etc.). Une fille d'artiste célèbre dont le père avait carosse, grande, faite au tour, fut recherchée en mariage par un parti considérable. Tout lui riait, elle comptait alors sur le bonheur. Mais son père était un libertin dont la fortune boursoufflée ne contenait que du vent. Il avait chassé sa femme de chez lui, quoiqu'il eût gardé ses enfants. Cette épouse irritée ne rêvait que des projets de vengeance.

Le mari au milieu de toutes ses chimères de grandeur vint à mourir. La mère rentra alors dans sa maison. Elle trouva un mobilier immense, et des dettes plus considérables encore.

L'amant de sa fille survint. On calcula. Tout compensé il s'en manquait une rente de cent écus à payer à un domestique qu'il n'y eût un sou de reste.

L'amant regardant alors sa maîtresse, cette fille charmante devant laquelle, du vivant du père, il n'était qu'adorateur, il offrit de l'entretenir!... La mère indignée le prit par le bras et le mit à la porte.

Lorsqu'il fut parti, elle dit à sa fille : — Adelaïde ! il faut nous venger de tous ceux qui nous ont dédaignées ! Tu ressembles à ton père. Ton amant est un infâme... Laisse-toi conduire. Adelaïde jura une entière soumission à sa mère.

Cette femme était une mauvaise tête et un mauvais cœur. Cependant, elle aimait sa fille. Elle va la traiter comme elle-même. Considérant, que son mari avait été honoré du titre de conseiller d'État, du cordon noir, etc., etc., elle voulut s'avilir, pensant que son âme en serait témoin (car cette femme croyait à l'immortalité), qu'elle en enragerait, et que son épouse serait vengée. Que fit-elle ? On aurait peine à le croire, sans l'événement ! elle se fit matrulle et prostitua sa fille... Elle tint sous son nom une maison de débauche... où elle avait une douzaine de malheureuses !... Mais elle ne perdait jamais de vue Adelaïde. Elle ne la laissait pas un instant seule avec un homme. Au mois de septembre 1789, peu de mois après la mort de son père, Adelaïde prostituée trouva un entreteneur. Elle était si belle, si honnête, qu'elle le captura. C'était un Anglais. Il apprit son histoire. Il en fut si frappé qu'il lui fit douze mille livres de rentes. Il la voulait emmener. Tout était prêt pour le départ, quand il fut attaqué dans une rue par des brigands qui se trompaient et massacrèrent...

Adelaïde redevenue maîtresse d'elle-même, éclairée par son amant, refusa de mener la vie de *filles*. — Tu as raison (lui dit sa mère ou plutôt sa furie) ; je veux te marier... Elle quitta sa maison, qu'elle fit gouverner, en reprit une autre et résolut de tromper sa fille par un faux mariage. Un hasard heureux protégeait Adelaïde. Le complice qui la croyait une fourbe et de concert avec sa mère, s'avisa de lui dire, qu'il n'était pas dupe, et

il lui détailla le plan. Adelaïde frémit ! Elle chassa l'impudent avec indignation.

Sa mère tâcha de se justifier dans son esprit. Elle rappela l'ancien amant choisi par le père. Il revint. On sent bien qu'il ne savait pas l'avilissement d'Adelaïde.

— Monsieur (lui dit la furie), vous êtes le choix de mon mari. Je vous préfère par cette raison. Un trésor confié qu'on nous a remis de la part du père de cette enfant, m'a donné le moyen de lui constituer douze mille livres de rentes sous le nom d'un donateur en l'air : je vous l'offre. Le jeune et célèbre artiste accepta. Il a épousé Adelaïde ces jours derniers. Nous l'avons su trop tard. Il a tout appris le surlendemain. Il voulait tuer sa femme. Nous l'assurons par cette *nouvelle*, qu'elle n'a aucun vice dans le cœur : il est pur, et la mère seule est coupable. Nous le jurons parce que nous le savons.

## QUATORZIÈME FILLE

### DORINE OU LA PHILOSOPHE

Nous avons vu plusieurs fois, sans lui parler, Dorine dans l'allée qui règne à côté de celle des soupirs. Son air sérieux, réfléchi, nous la fit prendre d'abord pour une femme honnête, un peu cynique, qui se promenait seule en bravant la décence. Enfin, un soir, nous l'abordâmes.

— Mademoiselle (lui dîmes-nous), vous paraissez si raisonnable, que je pense qu'il y aurait à gagner à votre conversation ?

Elle sourit. — Êtes-vous femme du monde ou une femme ordinaire? — Quand on ne rougit pas de son état, on peut l'avouer. Je suis femme de plaisir. — Vous me surprenez, par la manière dont vous faites cet aveu! Voilà six francs. Donnez-moi le seul plaisir que je suis capable de goûter avec vous, c'est-à-dire, causons, et racontez-moi votre histoire. Elle y consentit.

» — Je suis fille d'un marchand drapier, non loin de la rue *des Prouvaires*, dans celle *Saint-Honoré*. Je suis restée orpheline à vingt ans. J'avais une sœur aînée, déjà mariée, qui me fit émanciper. Son mariage ne me donna pas envie de suivre son exemple. Toujours grosse, toujours faisant des enfants. Je m'informai à une femme qui me servait, s'il y avait un moyen d'avoir un amant sans devenir mère? — Non-seulement un (me répondit cette femme), mais plusieurs. Le premier, le plus sûr, et celui que je vous conseille, c'est d'être sage, de ne rien accorder... (Elle entra là-dessus dans de longs détails). Le second, c'est de *tricher* (elle en détailla les manières). Mais ordinairement l'homme de qui tout dépend vous sacrifie à son plaisir; outre que cela est fort mal! » — La femme s'arrêta là. Je la pressai. — Il y en a bien un autre, à ce qu'on dit, car je n'en suis pas sûre. C'est de *voir* d'abord beaucoup d'hommes et de se blaser. Mais cette conduite a de grands inconvénients! Elle gâte une femme sans ressource; elle l'expose à prendre une honteuse maladie et elle détruit sa réputation.

Je repassai dans ma tête les différents moyens. Je fus d'abord sage. J'employai ensuite le second. Les premières fois, je ne pouvais absolument user des deux précautions subsidiaires. J'en employais une qui m'avait été suggérée par ma vieille femme. Mais quelquefois, émue moi-même, je n'en étais pas la maîtresse. Enfin, par l'usage je fus capable de prescrire la plus ample.

Le premier auquel je proposai de se *vêtir*, me traita fort mal! Je fus honteuse de ce moyen. Je tentai le second.

Quelque petite que fût la parcelle de la production marine, elle se gonfla beaucoup, et donna de l'inquiétude, quand on s'en aperçut; on me demanda si je craignais de ne pas deve-

nir assez tôt comme la reine *Vasthi*? Ceci m'effraya... Je me blasai.

Dès que, par ce moyen, j'ai eu fait taire les désirs, j'ai exercé mon métier avec une froideur stoïque. Je m'amuse des hommes en les amusant, j'étudie la laide nature; jeunes hommes, vieillards, tout m'est indifférent. La nature m'a donné un cœur vicié; je déteste les enfants, et je ne suis pas la seule ici. Presque toutes ces catins me ressemblent. Vous n'imaginez pas malgré votre expérience, à quel point tous ces êtres-là sont méprisables! Ne regrettez pas leur perte; elles la méritent. — Il faut pourtant en excepter (lui dites-vous), celles qui livrées très-jeunes par d'autres n'ont pas suivi leurs dispositions? — Pour celles-ci (répondit-elle), ou elles quittent l'état à 16 ans, ou elles prennent les dispositions que j'ai dites, et ces greffées-là valent moins que moi, parce qu'elles n'ont pas de principes. Moi, au contraire, j'examine les écarts des hommes et leurs causes; je me suis amusée à en perdre trois ou quatre, j'en ai fait périr cinq à six. J'en ai fait rentrer en eux-mêmes dix à douze. Je les ai tellement blasés par la variété des jouissances, que je les en ai dégoûtés, ils sont devenus sages par satiété d'un plaisir auquel j'ai ôté tout le sel en le prodiguant...

Je m'abstiens aujourd'hui des jeunes gens. J'ai été effrayé du ravage que j'ai fait sur une vingtaine, devenus, par mon art, incapables du mariage.

Mais les six francs sont gagnés. Je m'offre à vous faire au même prix, pendant les trois jours qui vont suivre, l'histoire de trois de mes compagnes. Profitez-en, car je vous déclare qu'après, vous ne me retrouverez plus. Blasée moi-même sur tout, le genre de plaisir que je vous donne, et que je goûte en vous le donnant, ne me piquera qu'un petit nombre de fois. Adieu. »

Elle nous quitta. Nous la reverrons; nous avons déjà pris notre parti, et nous donnerons l'histoire de cette femme.

## QUINZIÈME FILLE



## COQUINE

La soirée suivante nous vîmes chercher Dorine. Elle n'était pas encore arrivée. La petite au corset rouge passa près de nous, et nous agaça. Nous la joignîmes. — Comment vous nomme-t-on, mon ange? — Qu'importe le nom? Ce n'est pas la demande qu'on me fait ordinairement... Cependant, je veux bien vous le dire. Je m'appelle *Coquine*, à vous servir. — Coquine! — Oui! — Voulez-vous me raconter votre histoire? — Ha! tiens! lui raconter mon histoire!.., Il est bon, là, le lapin! ... Est-ce qu'il me prend pour un orateur ou une motionneuse?.. Allez-vous-en au district. — Nous vous donnerons six francs pour une conversation d'une demi-heure. Ici, la petite fut prête à nous dévisager. — Elle nous demanda combien nous étions? — Seul. — Alors avec un torrent d'injures, elle s'écria: Si nous la prenions donc pour une vieille qui n'était plus bonne que pour le conseil?... En ce moment, par bonheur, nous aperçûmes Dorine. Nous courûmes la joindre.

Coquine nous poursuivit. — A la bonne heure! Voilà ce qu'il vous faut. Allons, vieux cuir (dit-elle à la Philosophe), repasse le rasoir de ce nez de perroquet, crochu partout! Dorine sourit en lui disant: — Il me donne six francs pour jaser, et je jase.. Donnez, donnez? — Nous lui remîmes le brillant écu neuf; ce qui causa un peu de jalousie à Coquine. — C'est en vérité, plus que tu ne vaux en un mois (dit-elle). — Pour te punir de ton insolence (reprit Dorine), c'est ton histoire que je vais lui faire

et je gagnerais ses six livres à tes dépens. Coquine s'en alla dépitée, chercher du renfort pour la rosser. Mais nous prévînmes le coup en passant dans les solitaires allées du club où nous fûmes tranquilles.

» — Vous voyez bien cette petite Coquine (me dit la Philosophe); c'est un monstre, et j'ai un trait horrible à vous raconter d'elle... Elle a seize à dix-sept ans, quoiqu'elle n'en paraisse pas quatorze. A l'âge qu'elle indique, elle fut recherchée, non par un vieillard, mais par un jeune homme aisé, qui la demanda tout uniment à sa mère, marchande de marée ambulante. Cette femme la lui vendit cent écus. Le jeune homme était honnête. Il aima *Javote* de bonne foi. Elle devint grosse. La petite créature en fut au désespoir. — Grosse à mon âge (disait-elle à sa mère). Non, non, je ne veux pas l'être! Son amant la consolait et l'assurait qu'elle lui en était plus chère. Cependant, surpris de ses sentiments il la fit observer, et l'observa lui-même.

Le moment de la crise arrivé (ce qu'on vit aux grimaces de *Javote*), le jeune homme redoubla d'attention, et prit toutes les précautions possibles jusqu'à mettre un filet dans les latrines : se doutant bien qu'on ferait le mal avec beaucoup de précipitation, si on le commettait!... Il se tint à l'affût. Au milieu de la nuit suivante, il entendit quelques cris étouffés, et des soupirs, ensuite ouvrir la porte. Un cri d'enfant frappa son oreille. Le jeune homme courut à l'endroit dont on avait ouvert la porte, et trouva l'enfant dans le filet!

Il s'était précautionné d'une nourrice. Il lui porta le nouveau-né ou plutôt la nouvelle-née. Tranquillisé de ce côté-là, il revint auprès de *Javote*. Il la trouva malade, mais courageuse. — Vous verrez (lui dit-elle), que je n'étais pas grosse! Le jeune homme qui l'aimait, malgré le crime affreux qu'elle venait de commettre, dissimula et courut avertir la mère. Il lui découvrit la vérité; mais il exigea d'elle le serment qu'elle ne dirait pas un mot à sa fille. Cette femme lui tint parole. *Javote* se rétablit.

Six mois après le jeune homme lui proposa une promenade seul à seule. Il la mena dans l'endroit où était leur enfant qui était une charmante créature. *Javote* la caressa. Le jeune homme

comblé de joie la prit à part, et lui déclara que c'était leur fille trouvée de telle manière. Il lui protesta qu'elle lui était également chère. Javote pâlit. Cependant elle embrassa encore l'enfant. Ce qui rassura le père.

Dans un moment où il avait affaire à parler à la nourrice, il laissa Javote seule avec la petite. Elle n'y eut pas été dix minutes qu'on entendit cette innocente créature pousser des cris désordonnés ! La nourrice accourut, en disant : On tue mon enfant ! On ne trouva aucune blessure. Cependant l'enfant expira. Après sa mort, que Javote attribua effrontément à une colique, on trouva une petite marque rouge sur le cœur, et l'on découvrit que la cruelle avait enfoncé une grande épingle dans le corps de l'enfant, qu'elle était enragée de voir vivre... Son amant tira son épée et l'en allait percer. Elle s'enfuit tandis qu'on le retenait. Elle arriva seule à Paris, et vint se cacher dans le *Porneïon* où elle est encore.

Voilà l'histoire de cette petite insolente qui a pris le nom de Coquine. »

Quand les lois auront repris leur cours, il sera bon de séquestrer ce petit monstre qui n'est pas même bon à être exporté à l'île de *Bulam*.

NOTA. Cette histoire est très vulgaire !... Elle est arrivée deux fois à notre connaissance. Une femme aujourd'hui célèbre, agit de la sorte envers son premier enfant. Nous ne nommerons pas ce monstre, qui depuis a eu un fils et une fille, morts tous deux malheureusement. Cette femme ne méritait pas d'être mère... Elle n'a pas tué ceux-ci, au contraire, elle a pleuré sa fille, sur la tête de laquelle était une pension. *Que celui-là entende, qui a des oreilles pour entendre !*

---

## SEIZIÈME FILLE

## ÉLISE

Nous revîmes encore Dorine la soirée suivante. Nous l'abordâmes, incertain qu'elle voulût bien recevoir nos six francs pour se promener en notre compagnie. Car elle paraissait nous fuir. En ce moment, il passa devant nous une belle femme, qui causait avec un garde-bourgeoise, tenant un enfant par la main. La pauvre petite créature avait l'air de boiter et d'être très-fatiguée. Comme la belle femme la traînait un peu, elle lui dit. — Veux-tu un gâteau? Mais sans le lui donner. Et la petite fille, accablée de lassitude n'eut pas le courage de le demander.

Cette femme était Élise. Nous abordâmes Dorine, en lui disant : — Vous ne refuserez pas de nous faire l'histoire de cette femme singulière? Non (nous répondit-elle), moyennant six francs.

» Élise, vous le voyez, est belle encore. Elle a été ravissante. Mais c'est un mauvais cœur, comme le mien et comme celui de Coquine. — Quoi! vous vous connaissez? — Certainement! Je suis philosophe et je m'apprécie...

Elle est fille d'un marchand chapelier de la rue *Saint-Honoré*, près les *Halles*. Belle comme elle était, ayant au moins soixante mille livres en mariage, par la bienfaisance de son aïeule maternelle, ancienne actrice de l'Opéra, elle fut recherchée par des partis bien au-dessus d'elle! Des avocats célèbres, des gens en place, jusqu'à un conseiller au Parlement, la demandèrent en mariage. Elle refusa. Elle avait lu quelque chose de *Ninon-Len-*

*clos*, de *Marion-Delorme*, de *Mad. Geoffroi*, de *Mad. de Tencin*, et elle voulait comme elles, avoir un culte et des adorateurs.

» Pour y parvenir, Élise, qui avait une sorte d'esprit, voulait épouser un vieillard célèbre, riche, titré, mais sur le bord de sa fosse. Elle rechercha le duc *De Richelieu*. Mais une dame de naissance, et d'un mérite bien au-dessus de celui d'Élise, l'emporta.

» Notre héroïne attaqua ensuite *M. de Beaujon*. Mais le troupeau des *berceuses* empêcha la belle Élise de percer. Elle voulut avoir *M. de Beaumarchais*. Il venait de se marier. Enfin, elle prétendit se faire entretenir par le jeune *De la Reinière*. Il quittait Paris le jour où elle prenait cette résolution.

» Elle fit encore d'autres tentatives, toutes infructueuses, parce qu'elle n'avait pas assez d'esprit. A quoi se déterminait-elle ? Le voici.

» Son père et sa mère n'étaient plus, depuis deux ans ; Élise se trouvant sa maîtresse, détestant le mariage, un seul mari, des enfants, etc., crut voir le bonheur dans la condition de son aïeule. Elle voulut chanter. Elle n'avait pas de voix. Elle voulut danser. Elle n'avait pas le jarret assez fort. Elle considéra, que l'état de sa grand'mère avait deux parties, les talents et le catinisme. Elle ne pouvait prétendre à la première ; elle se contenta de la seconde.

» Comme elle craignait de tomber dans la misère, en prenant cette carrière scabreuse, elle fonda tout ce qu'elle avait, se constitua quatre mille livres de rentes. Elle n'avait gardé qu'un bel ameublement et des habits nombreux. La voilà donc Catin, avant même que d'avoir un amant.

» Le premier soir qu'elle vint ici, elle était fort gauche. Comme elle n'avait pas de rouge, qu'elle n'affectait pas une marche lascive, elle faisait peu de sensation. Cependant elle trouva un homme. Elle l'emmena.

» Sa timidité, son manque d'usage parurent sottise. Le monsieur ne daigna pas même cueillir la fleur, et manifesta la crainte désobligeante de contracter une... des suites nombreuses de la débauche... Élise sourit dédaigneusement ; et, comme,

malgré sa fraîcheur, elle n'était ni complaisante, ni usagée, l'homme ne revint pas la voir.

» Elle végéta ainsi quelque temps; n'essayant que des rebuf-fades, et ne trouvant aucun agrément dans son état. Elle était encore vierge au bout de deux mois.

» Un soir, elle s'aperçut qu'un homme de quarante-cinq ans la suivait depuis son entrée dans le jardin. Elle l'attendit. Mais il ne lui parlait pas. Enfin, elle entendit, qu'il disait : — Quelle marche voluptueuse! Quel tour provoquant! Elle s'arrêta, et lui sourit. L'homme parut comblé. Ils allèrent ensemble à la *maison*.

» Jamais l'amant le plus tendre ne parut plus épris! L'homme parcourut tous les charmes de la belle, avec des éloges délicats, et de temps à autre, il exprimait la plus vive surprise!... Enfin, il chercha le bonheur et l'ayant trouvé, il redoubla les éloges en témoignant son étonnement d'avoir déniché le *Phénix*! Élise sourit, et voulut diminuer son bonheur. — Non, ma belle! vous étiez pucelle! On ne m'y trompe pas! Je m'y connais trop bien! Élise avoua pour lors toute sa conduite.

» Depuis ce moment, elle fut courue de tous les libertins, soit que le charme fût rompu, soit que son homme, que je vois souvent, ait fait sa réputation parmi ses connaissances et lui ait envoyé des pratiques. Elle a eu pendant quelque temps une sorte de cour. Mais son mauvais caractère et son manque d'amitié ont éloigné tout le monde. Elle en est réduite au public inconnu.

» Depuis quelque temps, elle a une singulière manie! Elle arrive seule. Mais elle a une femme à elle qui lui tient un enfant, sous une des arcades. Quand un homme qui lui convient l'aborde, elle lui dit. — Je ne veux pas vous compromettre; je vais vous donner l'air d'être en famille. Et elle va prendre l'enfant. On se promène à trois. Elle a déjà fait mourir de fatigue deux ou trois enfants, achetés de pauvres gens, parce qu'elle les mène à ses parties de promenade et qu'elle ne ménage pas leur faiblesse. Elle a presque abîmé celui que vous venez de voir avec elle. Adieu. »

Dorine nous quitta en achevant ces mots... Pour nous, il faut le dire, nous avons tâché d'empêcher Élise de faire périr des enfants à l'avenir. On lui a défendu d'en promener; et nous espérons que la défense va s'étendre à toutes les femmes de son espèce.

## DIX-SEPTIÈME FILLE

### ÉLÉONORE

Nous ne vîmes pas Dorine, le soir, et nous ne pûmes joindre Élise, malgré l'envie que nous en avons. Tandis que nous étions dans une sorte d'embarras, nous aperçûmes une jeune fille, mise avec une grâce exquise, marchant en sautillant, et paraissant avoir la vivacité de l'écureuil. Son corset brun, sa jupe de gaze, sa gorge, son air, tout était provoquant. Nous l'abordâmes.

Au premier mot qu'elle nous dit, nous crûmes reconnaître sa voix. Nous l'examinâmes avec plus d'attention; et nous eûmes l'assurance que nous ne nous trompions pas. C'était la fille unique d'un traiteur de la rue des *Marmouzets*, qui avait été débauchée par son bel oncle, c'est-à-dire, le mari de sa tante. Non que cet homme l'eût séduite; c'était au contraire Éléonore qui en était devenue amoureuse et qui l'avait séduit. Nous savions tout cela. Nous n'en dîmes rien. Nous proposâmes nos six francs à la jolie personne; elle les accepta et consentit à nous raconter son histoire, à une condition qu'elle rirait et que nous ririons avec elle des choses les plus tristes.

» Je suis fille d'un... d'un Qu'importe?... Ma mère était une belle, très-belle femme! Car je me souviens qu'un jour, qu'elle

passait sur le *Petit-Pont*, me tenant par la main, deux gros hommes qui la suivaient, s'écrièrent. — Voilà une belle B\*\*\*! Je donnerais cent louis pour lui faire le pendant de cette petite fille-là! Ma mère sourit, puis elle se mordit les lèvres pour paraître sérieuse.

» Ma tante était aussi une belle femme, de beaux yeux, une belle taille... Vous voyez bien qu'il fallait que je fusse jolie...

» Je ne sais comment il se fit, qu'à treize ou quatorze ans, je trouvai aimable le mari de ma tante. En vérité je ne sais comment cela se fit! Mais enfin, cela fut. Je me mettais sous mon dix-huit, quand je devais aller chez lui ou qu'il devait venir chez nous. Je l'agaçais, le pinçais. Il me poursuivait. Je me laissais attraper et lorsqu'il me tenait je l'embrassais...

» Un jour qu'on donnait un grand dîner chez ma tante, je me trouvai à côté de son mari. J'étais jolie... oh! jolie... vous n'en avez pas d'idée!... Je lui marchais sur le pied, je le chatouillais... On but. Je voulus aussi me donner une petite pointe... Mon bel oncle me répétait... Éléonore! tu serais une charmante bacchante! grise-toi, mon Éléonore! je t'en prie! grise-toi un peu?... Je souriais, je buvais, il souriait, il buvait, et me disait des douceurs, je ne demeurais pas en reste... Sans doute que ce jour-là je lui inspirais... Nous nous donnâmes un rendez-vous à la chute du jour au magasin... Je ne sais comment il se fit que ce rendez-vous fut entendu de ma tante... Elle résolut de me remplacer, pour en savoir le but. Elle se confia, pour se faciliter, à un homme qu'elle estimait fort, et dans qui elle avait d'autant plus de confiance qu'il était amoureux de ma mère depuis quinze à seize ans, c'est-à-dire, dès avant son mariage. Ce monsieur avertit ma mère de ce qui se passait. On crut devoir aussi prévenir mon père...

» Notez que nous avions tous la tête échauffée par les liqueurs et que mon père aimait fort ma tante, une des plus attrayantes femmes de Paris. L'heure du rendez-vous arrive. Nous nous éclipsons mon oncle et moi... Nous étions précédés par l'homme qui avait averti ma tante, par elle-même, par mon père et par ma mère. Nous entrons. On ne voyait pas à se mettre le doigt

dans l'œil. Ma tante suivant la convention, crut prendre le doigt de son mari qui me suivait et l'emmener à l'écart. Elle prit mon père. Ma mère crut prendre son mari, elle prit le monsieur en question; et moi je restais avec mon oncle. On ne devait point parler à cause d'un garçon, grand nigaud qui couchait tout près et qui pouvait entendre. Tout le monde opéra. Ma tante disait : — Quelle ardeur ! le traître croit être avec sa nièce !... On lui en donnera des petits couteaux pour les perdre ! Ma mère pensait. — Je ne reconnais pas mon mari ! ce qu'il entend à côté de nous, lui donne du cœur à l'ouvrage ! Pour moi, que l'on croyait abandonnée, je trouvais tout absolument neuf et je m'en émerveillais.

» Dans un certain moment je fis un cri (car je me croyais seule avec mon oncle). Le misérable garçon était dans son cabinet à coucher prêt à éteindre sa lumière. Étonné de ce qu'il vient d'entendre, il ouvre brusquement la porte, et montre... mon bel oncle avec moi, mon père avec ma tante, et ma mère avec son ancien galant ! Le tableau était superbe ! Tous ces gens-là étaient au fort de l'ouvrage (dit Éléonore en riant aux éclats). Ils ne se dérangèrent pas du tout... Le grand nigaud cependant restait là comme une statue, la bouche béante, les yeux immobiles, en chemise écourtée... Je fus la première qui le remarquai : j'éclatai de rire comme tout à l'heure. Les coopérants se levèrent en grommelant, très-fâchés, non de leurs œuvres, mais de celles d'autrui. Mon oncle était charmé de m'avoir eue ; mon père d'avoir eu ma tante ; le galant d'avoir eu ma mère ! Mais le premier grommelait au sujet de sa femme, et mon père n'était rien moins que satisfait d'avoir vu employer sa femme et sa fille ! Pour le galant, il grommelait contre le grand nigaud.

» Que dire ? ces dames étaient si honteuses, qu'elles se hâtèrent de descendre ! Leurs maris les suivirent. Le galant resta seul avec moi. Il voulut me parler. Je crus bonnement qu'il allait me gronder. Je m'enfuis dans le cabinet du grand nigaud. Celui-ci ferma la porte, et mis hors de lui-même par ce qu'il venait de voir, il me donna un nouvel assaut. Le

galant de ma mère trouva la porte en tâtonnant, et courut porter cette nouvelle à mon père et à ma mère. Il avertit également mon bel oncle et ma tante, puisque tous quatre étaient ensemble. On fit trêve à une querelle violente, pour remonter avec des flambeaux. On frappa. Le nigaud trop occupé laissa faire. Mon père enfonça la porte et prit le nigaud par le milieu du corps. Celui-ci, comme un enragé quoiqu'il fut à son second acte, se jeta sur ma tante, qui se trouva la plus proche et la renversa. Tout le monde courut au secours de la maîtresse de la maison. Et moi je profitai d'un moment de liberté pour m'échapper.

» J'avais vu à deux maisons plus bas des filles publiques. Je me sauvai dans leur allée, et j'allai frapper à leur porte. Une grosse femme m'ouvrit. Je lui dis, qu'ayant été surprise avec un amant, je fuyais la maison paternelle. — Elle me demanda si j'étais déflorée? — Oui, Madame (répondis-je avec une révérence)... Elle s'en assura, et me dit : — Puisque vous n'avez plus votre pucelage, je puis vous garder. Un homme arriva. Il lui parla bas ; puis elle ajouta. — Tenez? en voilà une toute fraîche. Il me trouva si jolie qu'il voulut coucher. On nous donna une petite chambre, et je fus tourmentée toute la nuit.

Le lendemain la grosse femme entendit qu'on me cherchait. Elle eut peur. Le soir elle me fit conduire dans ce quartier chez la maman que j'ai aujourd'hui. Je sors rarement, et personne ne m'a encore reconnue.

» Voilà mon histoire : elle est courte et bonne. »

Nous ne dîmes mot. Mais nous la suivîmes, et le même soir, nous avons mis ses parents à portée de la reprendre. Elle est au couvent.

NOTA. Cette historiette est très libre et nous avons été tenté de la supprimer. Mais un motif nous l'a fait conserver. Dans combien de maisons de Paris, n'avons-nous pas vu qu'on laisse prendre trop de familiarité avec des jeunes filles bien assaisonnées de parure, bien provoquantes, par des beaux-frères, de beaux oncles, des cousins mêmes? Souvent nous en avons été indigné? Oui, nous connaissons trois filles publiques, qui le sont devenues par leurs beaux-frères, maris de leurs sœurs... Nous avons donc rapporté l'histoire d'Éléonore, dussent les puristes aveugles froncer le sourcil.

## DIX-HUITIÈME FILLE



## SOFIE

Nous cherchâmes ardemment Dorine. Mais ne l'ayant pas aperçue, nous eûmes l'avantage inespéré de joindre Élise. Elle voulut aller chercher son enfant. Nous lui protestâmes qu'elle était si belle femme, que nous nous trouvions fiers de cheminer avec elle.

Dans ce moment parurent six jeunes filles, les mêmes dont il est parlé dans notre préambule, sous les nos 18, 19, 20, 21, 22 et 23. Elles nous frappèrent tellement que nous étions comme fâché de nous être embarrassé d'Élise. Mais nous raisonnions en aveugle. Les six nymphes ne firent qu'apparaître un instant, et rentrèrent aussitôt pour ne plus ressortir.

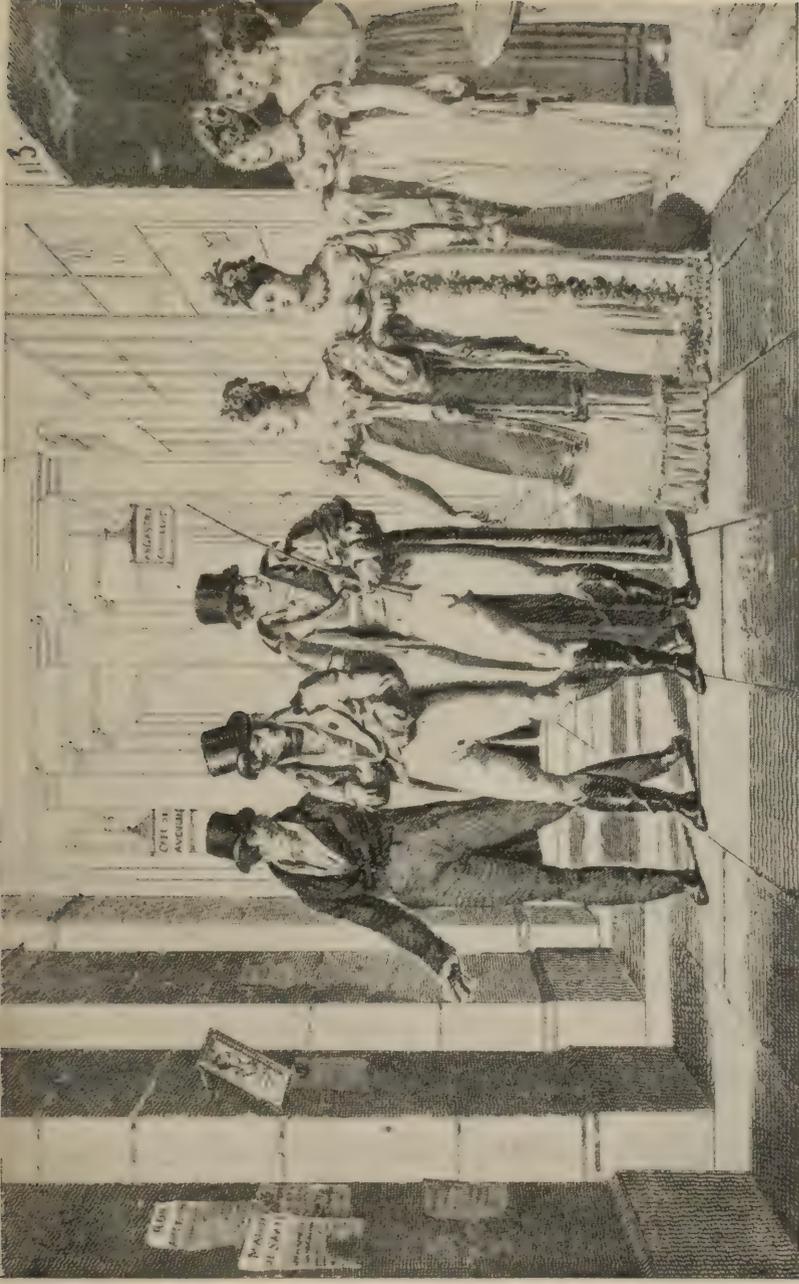
Nous demandâmes à Élise, si elle les connaissait? — Ce sont les *Houris* (nous répondit-elle). Nous lui offrîmes nos six francs pour une demi-heure de conversation. La belle consentit au marché. Mais elle voulut absolument avoir son enfant. — Si ce n'est pour toi (nous dit-elle), c'est pour moi. Je veux avoir l'air décent. Nous lui fîmes observer que c'était un hommage que le vice rendait à la vertu. Elle en convint; et comme nous la connaissions, nous lui fîmes quelques reproches sur sa conduite avec les enfants. Elle brisa là-dessus, et nous offrit d'elle-même, de nous faire en six soirées, l'histoire des six jeunes filles que nous venions de voir, même de la noire et de la mulâtre. Nous fûmes enchanté et nous lui promîmes six francs pour chaque séance. Elle alla prendre l'enfant que nous voulûmes porter et elle commença.

» — La plus grande, qui est brune, se nomme Sofie. Elle 'a seize ans. Il y a trente-six filles dans la maison gouvernée par une femme singulière, qui se fait appeler *Madame Ogret*, par ses connaissances, quoiqu'elle porte un autre nom pour le public. Cette femme a enseigné la géographie et elle a eu beaucoup d'écoulières. Elle a été mariée, et elle a ses quatre filles avec elle. Cependant son mari a trouvé le moyen de casser le mariage et d'épouser une autre femme avec laquelle il vit.

» Dès que Madame Ogret se vit déclarer concubine, elle quitta son enseignement, et vint avec ses quatre filles, Sofie, Angélique, Adèle et Zéfira, qui sans doute sont de quatre pères différents (car la dame était galante), s'établir aux environs du *Palais-Royal*. Elle leur déclara son dessein. Les quatre jeunes filles se prirent à pleurer; elles se jetèrent aux genoux de leur mère, et la supplièrent de ne pas les prostituer! — C'est mon intention (répondit Madame Ogret). Mais composons. Et elle fit son marché avec elles, que jamais elles ne feraient le dénouement d'une aventure. Pour cela, Madame Ogret prit chez elle plusieurs filles et ses pratiques ont tellement augmenté, qu'elle en a douze à demeure, outre les six que vous venez de voir, et dix-huit externes (j'en suis une), qui viennent, quand elle les demande.

» Sofie n'est pas l'aînée; c'est Angélique: mais c'est la première qui en a le titre à cause de sa taille et de son genre de beauté. Cette enfant a été très-malheureuse toute sa vie. Son père qui était un libertin avant de faire casser son mariage, avait cédé sa femme à un abbé, journaliste compilateur, qui en était devenu amoureux, et il avait pris par économie, dans une de nos maisons, une grosse fille ex-cuisinière, qui lui coûtait moins que sa femme ne lui rapportait? Il avait gardé deux enfants, Sofie et Adèle. Sa femme avait Angélique l'aînée et Zéfira la plus jeune. L'abbé qui voulait avoir l'air décent, quand il se promenait avec Madame Ogret, tenait Angélique par la main et faisait porter Zéfira par une gouvernante d'enfants... Mais revenons à Sofie.

» Dès l'âge de six à sept ans, qu'elle avait alors, elle était char-



UNE RENCONTRE SOUS LES GALERIES DU PALAIS-ROYAL

*Cette gravure doit être des premières années de l'Empire. La scène qu'elle décrit se passe devant une des maisons de jeu qui avaient le plus de vogue, le 113.*

mante. La grosse cuisinière concubine de M. Ogret était une catin. Il le savait et comme il était laid à faire peur, il l'avait prise ainsi pour avoir moins de difficultés à surmonter. Mais pouvait-il prévoir ce qui arriva? Il avait des jours où il dînait chez l'abbé son cessionnaire, ou chez différents Directeurs des petits spectacles. On savait l'heure à laquelle il devait rentrer. La grosse *Gillette* en profitait, pour continuer son métier dans la maison de son maître. Elle sortait, *faisait un homme*, et l'amenait à la maison. D'abord, elle faisait retirer les enfants : mais insensiblement elle négligea cette précaution ; elle affecta même de les parer. Un jour certain libertin trouva Sofie charmante et il la caressa... *Gillette* sentit alors tout le parti qu'elle pouvait tirer des deux enfants... Elle gagna gros jusqu'au moment où un mal survenu à la bouche de Sofie obligea de la traiter. Le père et la mère s'informèrent alors, et apprirent l'étrange conduite de *Gillette* !... On la fit mettre à l'hôpital ; le père alla en province ; tous les enfants restèrent avec leur mère et l'abbé fut comme un bon père de famille. Mais il mourut. Ogret revint, et d'après la loi nouvelle du divorce fit casser son mariage, apparemment peu solide et se remaria. La mère enseignait la géographie depuis la mort de l'abbé, elle avait trop de peine ; elle prit le parti que je vous ai dit.

» Sofie, quand sa mère eut fait son nouvel établissement, se ressouvint du métier qu'on lui faisait faire enfant : elle seconda sa mère auprès de ses trois sœurs. Mais instruite à ses dépens par la maladie, qu'elle avait eue, elle leur donna des lumières utiles.

» — Mes sœurs (leur dit-elle), nous remplirons les vues de notre mère, et nous ferons venir ici l'abondance, sans qu'il en coûte rien à notre santé ni même à nos charmes. Nous serons des *houris*, des artistes, des catins morales ; et nous aurons de viles créatures sans principes pour faire le matériel de la besogne. Regardez-moi, de ce cabinet obscur, pendant quelques jours ; après quoi, vous m'imiterez. On ne me touchera pas même le sein. Je veux le conserver comme le reste. Quant à ma bouche, elle n'en souffrira jamais une autre. Pour des baisers communs, à la bonne heure. Je veux que notre état et les vues de notre

mère, à laquelle nous devons tout, depuis que notre père nous a si cruellement abandonnées, ne nous empêchent pas de trouver un mari, auquel nous porterons notre fleur comme la plus honnête fille. Et ne croyez pas, mes sœurs, que le parti que je vous propose nuise à notre profit! au contraire. Les hommes ont un plaisir infini à recevoir les caresses d'une vierge. Il faudra seulement avoir la plus grande attention à nous remplacer rapidement. Je veux créer un genre de volupté nouvelle : on nous aura toutes quatre : nous préviendrons par là l'oubli, l'inconstance, le dégoût. La jouissance que donnera une cinquième fille, ne blâmera pas sur notre compte, mais sur le sien... Au reste, laissez-moi vous conduire.

» Ainsi parla Sofie. Ses sœurs attendries, l'embrassèrent, et sa mère l'admira. Elle fut proclamée l'aînée.

» Dès le même soir, sa mère n'ayant encore qu'une étrangère, elle mit sa théorie en pratique. Madame Ogret fit un homme seule; en rentrant, elle le livre à Sofie, qui venait d'exercer ses trois sœurs. Sofie le *pelota*, et Angélique la remplaça, lorsqu'elle s'enfuit. Cette jolie blonde éblouit par son éclat. Elle eut bientôt tous les vœux du *Miché*. Elle s'échappe, à son tour, et l'homme tombe dans les bras d'Adèle! Il fut surpris... Mais à peine eut-il satisfait le sens de la vue, auquel les quatre sœurs ne devaient rien refuser, que Zéfire paraît, et Adèle s'évade. L'homme veut jouir avec cette aimable enfant. Zéfire avait des talents naturels; elle porta le délire au comble... La manœuvre paraît alors, et sans beaucoup d'art, elle achève l'ouvrage.

» Madame Ogret avait été témoin de tout. Elle pleura de joie, en embrassant ses filles, et elle dit à Sofie, ces mots remarquables : — Sofie! la bien nommée, car tu as la vraie sagesse! Sofie! je suis ta mère; mais je te serai soumise, plus que tes sœurs! C'est toi qui es la maîtresse ici, et tout s'y fera par tes ordres!

» En effet, Sofie conduit tout admirablement. Elle a des filles de tous les genres de beauté; c'est elle qui a fait acheter la *Noire* et la *Cuivrée*, qu'elle a mises au rang des Houris, à cause de leur *unité*.

» Sofie a fait un amant, parmi les hommes qui l'ont vue. Cet homme, qui a du mérite, après s'être assuré de la conduite de Sofie, en est devenu éperdument amoureux. Mais quoi- qu'elle l'aime, elle ne lui a pas encore accordé sa fleur. Elle veut le mariage, et il s'y est déterminé. Mais il n'obtiendra rien qu'après la conclusion. »

Demain, je vous ferai l'histoire d'Angélique; car je pense qu'aujourd'hui, je vous en ai donné pour vos six francs. Élise nous quitta, et nous vîmes écrire son récit très-singulier, très-étonnant!... Paris! Paris! que tu es étrange!... Mais la révolution diminuera les abus!

## DIX-NEUVIÈME FILLE

### ANGÉLIQUE

Après avoir reçu notre présent, Élise prit la parole en ces termes :

» — Ce que je vous ai dit hier me dispense aujourd'hui de tous les préliminaires.

» La blonde Angélique, quelque moins grande que Sofie, a quelque chose de si séduisant, qu'on éprouve, après l'avoir vue, la soif hydropique de la revoir. Elle n'a pas voulu des hommages multipliés, que lui ont offerts tous les hommes qui l'ont vue chez sa mère, au moyen du filet tendu au *Palais-Royal*.

» Un jour (c'était un mardi) elle se trouva aux Italiens : on donnait la *Brouette* : un jeune homme qui se trouvait à l'amphi-

théâtre, à côté d'elle, et qui la prit pour une jeune bourgeoise, lui marqua beaucoup d'attentions. A la sortie, Angélique, qui était avec l'auteur de la seconde pièce, remercia le jeune homme, qui parut comblé. Elle monta en voiture et arriva chez sa mère.

» Or, il faut observer, qu'il y a pour cette maison trois portes. La porte du public, la porte dérobée, ou des personnages graves, et la porte honnête, par laquelle on reçoit les gens pour affaires et les visites bourgeoises. On trouve également trois sortes d'appartements, les publics, les secrets et les honnêtes. Ce fut par la porte honnête et bourgeoise, qu'Angélique rentra. Les voisins de cette porte ne connaissent Madame Ogret, que pour une bourgeoise vivant de ses rentes. Ainsi le jeune homme, ayant vu rentrer sa belle, et s'étant informé à un marchand mercier de la rue *de Richelieu*, on lui dit que c'était la seconde fille d'une dame aisée, qui payait bien et qui jouissait d'une excellente réputation. Le jeune homme fut tout à la fois enchanté et intimidé; il craignit que sa maîtresse ne fût trop au-dessus de lui...

C'était le fils d'un riche marchand de draps, de la rue Saint-Denis. Il n'avait plus que sa mère, femme très-dévote, et sa fortune bien liquidée, montait à cent mille écus. Il revint le lendemain dans le quartier d'Angélique, et l'ayant aperçue à la fenêtre, il la salua. On lui rendit sa politesse. Enchanté, il monta. Angélique en fut surprise! mais elle ordonna d'ouvrir.

— Mademoiselle (lui dit le jeune homme), pardon de ma témérité! mais je suis épris, et je sens que c'est pour ma vie. Dites-moi sincèrement, si vous êtes trop au-dessus d'un jeune marchand drapier, riche de cent mille écus? Angélique rougit, en lui répondant. — Monsieur, je suis plutôt au-dessous, qu'au-dessus. — Ha! Je suis comblé! (s'écria le jeune homme)... Puis-je vous faire demander en mariage? — Si ma mère le permet, monsieur. — J'ai une mère aussi. Elle viendra voir la vôtre? — Comme il vous plaira. A ce mot, le jeune homme se jeta sur la main d'Angélique, la baisa, et se retira précipitamment.

» Deux heures après, il parut avec sa mère. Les quatre sœurs

étaient ensemble. — Voilà une jolie famille ! (dit la dévote). Elle pria qu'on l'introduisît auprès de la mère. Angélique y conduisit la dame et son fils. Madame Ogret, déjà prévenue, fut enchantée. Comme elle parlait bien, qu'elle avait le ton pathétique, affectueux, elle capta la dévote drapière, qui dit à son fils. — C'est tout mérite dans cette heureuse maison ! Je ne m'informe pas de la dot. Si madame et mademoiselle y consentent, voilà ma bru. Madame Ogret donna son aveu ; Angélique laissa entrevoir le sien, et les articles furent préparés.

Or, dans le même temps, Sophie avait amené son amant à l'épouser ; et Adèle ainsi que Zéphire n'étaient pas moins avancées, comme vous le verrez demain.

» Cette seconde histoire repose un peu l'imagination... Ha ! que n'avons-nous des faits attendrissants à rapporter ?

## VINGTIÈME FILLE

### ADÈLE

Le jour suivant, Élise ne manqua pas au rendez-vous.

» — J'entre d'abord en matière (son récit l'amusait elle-même). Je ne crois pas que vous revoyiez jamais les quatre sœurs dans ce jardin, du moins comme vous les avez entrevues.

» Adèle est la rouge. Elle a fait son amant d'une manière étrange ! L'unique fois qu'elle soit sortie à pied, depuis que sa mère est... comment dites-vous cela ? — Matrulle. — C'est un singulier mot !... Matrulle donc, elle fut aperçue par un jeune

homme, qui était dans un hôtel garni, n° 22. Il sortit précipitamment de l'hôtel, et courut après elle, tout botté, tout éperonné, qu'il était. Il accrocha un de ses éperons dans la jupe de gaze traînante d'Adèle; ce qui la fit s'arrêter, et se retourner. Le jeune homme, qui était un beau brun, l'étreignit dans ses bras, et chercha sa bouche, pour lui prendre un baiser. Adèle esquiva, et tout en se défendant, lui faisait des remontrances sur l'indécence, ou l'inconvenance de son procédé; *inconvenance* fut son expression. Le jeune homme n'en tenait compte, et l'ayant rencognée sous une porte, il lui déclara, qu'il ne la quitterait pas, qu'il n'eût ravi la faveur qu'il désirait. Adèle se défendit si longtemps, qu'elle en était en nage. Épuisée, elle ne donna pas, mais fut obligée de laisser prendre.

Le jeune homme lui dit alors : — Tout m'a réussi à souhait. Je voulais respirer la pureté de votre haleine; je voulais savoir si vous n'aviez aucune odeur, échauffée jusqu'à la sueur. Tout est comme je le désire. J'adore les femmes de votre poil; mais j'en redoutais les inconvénients. Vous n'avez pas ces derniers: vous êtes parfaite à mes yeux. Ainsi, Mademoiselle, si vous le voulez, je serai votre amant, votre mari, votre tout ce qui vous plaira. Adèle, rouge comme la cerise fraîche, baissa les yeux; mais un joli sourire la décela. Le jeune homme lui baisa la main, et la suivit des yeux seulement. Elle revint, et il la vit rentrer par la porte honnête. Il s'informa, et on lui dit mille biens de Madame Ogret et de ses filles. Il rendit une visite; trouva les quatre sœurs ensemble, avec les deux premiers amants, et devint le troisième, encouragé par l'exemple. »

Élise, en achevant ces mots, nous quitta subitement, malgré la brièveté de l'histoire. Nous nous en consolâmes, en examinant le tran-tran de ses pareilles!... Il nous fit horreur et pitié.



## VINGT ET UNIÈME ET VINGT-DEUXIÈME FILLES

### ZÉFIRE ET ZOE

— Me voici (dit Élise, en accourant au-devant de nous, dans la grande allée, en sortant des *Variétés*). — Allons, votre temps est précieux; je vous écoute? (lui répondîmes-nous).

» — Zéfîre est la plus délicieuse fille, qui soit au monde. Je vous ai dit, qu'elle avait un amant, comme ses trois autres sœurs. Il est beaucoup plus relevé; car celui d'Adèle est un étranger fort riche, il est vrai, mais simple colon des Iles.

» Un jour, que Zéfîre recevait un jeune homme que ses trois sœurs avaient émoustillé, au moment de s'échapper, elle ne fut pas assez promptement substituée. Le jeune homme se voyant abandonné dans le moment le plus voluptueux, s'écria : — Hé! quoi! céleste Hourî! vous me quittez!... Ha! ne croyez pas qu'une autre puisse vous remplacer, comme vous-même en avez remplacé trois! Non! non! je renonce à l'amour, à la jouissance, au plaisir, à la volupté, si vous ne me les procurez! Zéfîre ne voyant personne, revint auprès de lui, avec autant de légèreté qu'elle avait disparu. — Je ne puis faire ce que vous me demandez, quoique... je vous préfère à tous les hommes (lui dit-elle). Je suis une Hourî mortelle; je ne puis continuer à l'être, qu'en me comportant comme je le fais... Adieu... Voici la *Volupté*, qui vient à vous. A ces mots, elle s'enfuit, légère comme le vent dont elle portait le nom.

» Une jolie fille entra. C'était une Vierge. Elle s'approcha timidement du jeune homme, et lui dit : — Je me nomme *Zoé* : Je n'ai pas le privilège, comme les quatre Hourîs, de l'être tou-

jours : mais je le suis aujourd'hui ; et Madame, mère des quatre sœurs que vous venez de voir, m'envoie à vous, pour vous récompenser de votre bonne conduite avec elle. — Comment êtes-vous Hourï, aujourd'hui ? — Je ne suis ici que depuis quinze jours, Madame me réservait pour une bonne occasion. Elle a pensé qu'elle ne pouvait en trouver de meilleure, pour donner le trésor que je possède encore. Allez, ma fille ! (dit le jeune homme). Jamais je ne verrai d'autre femme que celle qui me quitte. Qu'elle dise à quel prix elle se met. Je lui donnerais mon sang, si elle l'exigeait. La jeune fille se retira.

» Dès qu'elle fut partie, Zéfïre rentra, mais avec sa mère. Zéfïre courut se jeter dans les bras du jeune homme, en lui disant. — Je me donnerais tout à l'heure, si maman y consentait. Madame Ogret observa au jeune homme, que Zéfïre était sa quatrième fille ; qu'elle était pucelle ; que ses trois sœurs aînées avaient chacune un amant, dont elles allaient devenir les épouses. Qu'il se tâtât, pour sentir s'il aurait la force de les imiter ?

Le jeune homme était trop épris, pour hésiter. Il jura d'épouser Zéfïre. On lui répondit, qu'il ne la posséderait qu'après le mariage. Il fallut se soumettre. Il demanda seulement qu'on ne le fit pas languir. Il sortit. »

Je pourrais vous quitter ici. Mais je ne veux pas vous faire payer ces histoires plus cher que vous ne les vendrez au libraire. Je vais vous donner le dénouement.

» Sophie et Zéfïre étaient connues de leurs amants pour ce qu'elles étaient. Mais Angélique et la rouge Adèle étaient regardées comme des Filles ordinaires. Le même jour que Zéfïre eut un amant, elle sortit le soir avec ses sœurs (c'est le soir que nous les avons vues) ; elles venaient prendre l'air un instant. Mais ayant aperçu le marchand drapier, elles rentrèrent précipitamment, non de peur d'en être vues, mais pour ne pas se promener avec lui dans le jardin, et ne pas donner occasion à quelqu'un de l'instruire. Le marchand drapier les voyant fuir, les suivait, quand il fut arrêté au pied de l'escalier de passage, par le chevalier *des Monettes*, amant d'Adèle.

» — Vous courez après ces jeunes personnes (dit le Chevalier).  
 — Oui. — Les connaissez-vous? — Qu'en dites-vous? — Mais beaucoup de bien! Je dois en épouser une. — Laquelle? — La plus belle. — Qu'est leur mère? — Une bonne bourgeoise qui vit de son bien. — Bon!... Moi j'épouse aussi la plus belle. — Ha! mon beau-frère ou mon rival! Entrons ensemble pour nous éclaircir? — Non, causons un peu. Ils rentrèrent dans l'allée.

» Au même instant, un horloger de la connaissance du drapier les aborda. — Tu étais sur les pas des Houris (lui dit-il). — Qu'est-ce que les Houris? — Ces six belles qui viennent de rentrer. — Comment sais-tu que ce sont des Houris? L'horloger lui raconta ce que je vous ai dit. Le drapier se mordit les lèvres; mais il ne dit mot. Il quitta l'horloger, et dès qu'il fut seul, il alla se présenter à la porte déshonnête. La portière l'introduisit mystérieusement. On lui donna successivement quatre jeunes filles, mais ce n'étaient plus Sofie, Angélique, Adèle et Zéfère. Elles n'exerçaient plus leur art voluptueux, depuis que les mariages étaient assurés. Le drapier ne vit rien.

» On le fit sortir après lui avoir offert la noire et la cuivrée qui s'esquivèrent comme les houris. Il ne fut pas très-pressant avec elles, il aimait trop Angélique. Il alla chez elle par la porte honnête.

» Franc et sincère mais poli, comme il était, au lieu de lui ouvrir son cœur, en blessant sa délicatesse, il demanda un entretien à la mère, pour lui conter tout ce que l'horloger lui avait dit. Madame Ogret ne lui répondit pas. Elle fit entrer ses trois gendres futurs qui venaient d'arriver, et leur dit d'agir avec le quatrième comme leur prudence le demanderait. On l'instruisit, afin qu'il prit des précautions et il épousera comme les trois autres. »

Elle disparut en achevant ces mots.

J'ai su, depuis son récit, que les quatre mariages s'étaient faits. Angélique est dévote avec sa belle-mère, dont elle est chérie, et qui la vante à tout le monde comme un modèle... et sa manière de se mettre est si différente de ce qu'elle était au *Palais-Royal*, que personne ne peut la reconnaître à l'Apport-Paris.

Adèle est dans le pays étranger. Sofie est montée dans la magistrature. Pour Zéfîre, idole de son mari, elle le suit dans les garnisons et lui est scrupuleusement fidèle.

Il nous reste à faire l'histoire des deux Houris de *couleur*.

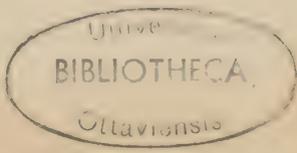
## VINGT-TROISIÈME FILLE

### ESTHER

Lorsque Madame Ogret eut acheté cette belle noire (nous dit Élise), elle l'amena d'abord à ses filles, qui s'éprirent pour elle d'une telle amitié à cause de la douceur de sa physionomie, qu'elles supplièrent leur mère de la traiter comme elles-mêmes. Madame Ogret malgré tout est bonne mère; elle y consentit. Sophie et ses sœurs apprirent le français à Esther, qu'elles nommèrent ainsi; car elle n'est pas encore baptisée : et c'est ce qui fera son bonheur.

» Dès qu'Esther sut parler, les jeunes Ogret s'empressèrent de lui demander son histoire. Esther avait alors douze ans; il y en avait quatre qu'elle avait perdu son père, trois qu'elle avait été enlevée d'Afrique, deux qu'elle était arrivée en France, et un qu'elle était au couvent des Houris. Je vais tâcher de vous rendre son récit tel que je l'ai entendu; car j'étais alors une des matérielles de la maison. C'est elle qui va parler.

» Je suis née dans un pays bien chaud, comparé à celui-ci, et qu'on nomme chez nous *Iouda*, et vous *Juida*. Mon père était vieux et riche; il allait tous les jours chez le roi. Or, il faut savoir que,



chez nous, tout appartient à l'aîné des fils : les biens, les femmes, les enfants de son père. Nous étions plus de cent enfants ; et notre aîné, qui avait trente-cinq ans, était bien dur, au sentiment de tout le monde. Et mon père lui disait souvent :

— Nouhah ! Nouhah ! tu es trop dur ! et j'émanciperai toute ma famille, en mourant, de peur que tu ne la traites en esclave, et que tu ne pousses la barbarie jusqu'à la vendre aux Européens ! Et Nouhah répondait : — Vous êtes le maître, mon père. Mais le méchant craignit l'effet de cette menace, et il commit un crime horrible.

» Il alla trouver le roi qui était à peu près de son âge, et qui l'aimait beaucoup, et il lui fit entendre que le zèle de sujet l'emportant sur la piété filiale, il lui dévoilait un complot de son père, pour livrer le royaume au roi d'Agra, ancien suzerain d'Iouda. Le roi crut le méchant fils. Il manda le vieillard, lui fit mille caresses, et au moment où mon père s'inclinait devant lui pour le remercier, il tira son sabre, et lui fit tomber la tête.

» Tous les biens, les femmes et les enfants d'un homme tué des mains ou par les ordres du roi, sont confisqués, et ce sont les femmes du roi qui vont, comme des furies, faire la confiscation : parce qu'elles n'ont que cela et leur travail pour subsister. Mais le roi déclara qu'il remettait la confiscation au fils aîné du puni : ce qui mit toutes les reines bien en colère !

» Or, ma mère était l'épouse favorite de notre père. Mon frère aîné, par la loi du pays, a le droit de prendre les belles-mères pour femmes, d'en faire ses servantes, ou de les vendre. Mais s'il couche avec elles, il ne peut plus les faire ses esclaves, ni les vendre ; elles deviennent ses femmes. Nouhah brûlait pour ma mère. Dès que son père fut mort, il vint lui demander si elle était enceinte. Ma mère, qui voyait ses yeux étinceler, et qui ne savait quel était son dessein, voulut éviter de passer dans ses bras, le jour même de la mort de son mari. Elle le pria d'attendre quelques jours pour s'assurer qu'elle ne l'était pas : car si un fils *voyait* la femme de son père enceinte, c'est comme s'il voyait sa propre mère ; il serait incestueux, et puni de mort.

Nouhah frémit de rage et de luxure. Alors m'ayant aperçue, il demanda si j'étais nubile; car on l'est dès huit ans, dans notre pays. Mais j'étais plus tardive, peut-être parce qu'il y avait du sang portugais dans celui de ma mère, une de ses aïeules étant de cette nation : je n'ai été nubile qu'à dix ans.

» Sur la réponse de ma mère, que je ne l'étais pas encore, le brutal Nouhah nous prit toutes deux violemment par le bras, et nous fit jeter au rang des esclaves. Quelque temps après, il nous conduisit à un vaisseau européen, qui se trouva être français et nous vendit. Nous partîmes par un beau temps; nous ne fûmes pas enchaînées. Ma mère fut destinée aux plaisirs du capitaine. Pour moi, des Européens, et surtout des Français, devaient me regarder comme une enfant : on ne faisait pas attention à moi.

» Un jour, le pilote, homme fort et vigoureux, trouva ma mère sous sa main. Il lui fit signe, en jurant, de se coucher. Elle refusait. Il la renversa, et la força. Elle ne cria pas cependant, de peur de causer un malheur; mais le capitaine survint. Il tua du même coup le pilote et ma mère : leurs corps furent jetés à l'eau. Cette action aliéna l'équipage. On se jeta sur l'assassin, on le lia, et on amena le vaisseau à un port de France.

» Le chargement n'était pas en esclaves; il s'y en trouvait très-peu. On me vendit, à La Rochelle, et ce fut une dame, toute prête à se rendre à Paris, qui m'acheta. Le fils de cette dame me trouva de son goût, et voulut m'assujettir à ses fantaisies. Sa mère nous entendit, accourut, le gronda, d'une manière très-insultante pour moi, et chercha l'occasion de me vendre. Elle choisit votre mère, dont elle connaissait l'état, pour m'éloigner d'autant plus sûrement de son fils.

» Vous savez le reste de mon histoire, mes bonnes amies. Vous m'avez traitée en sœur; votre mère m'en a servi, et j'ai encore ma fleur, bienfait inestimable! puisque si je trouvais mon jeune amant, je mettrais mon bonheur et ma gloire à la lui faire cueillir. »

» Voilà ce que dit Esther. C'est à moi d'achever.

» Un de ces jours (car c'était à la fête des noces des quatre sœurs), un jeune homme en deuil aperçut Esther, qui montait

en voiture. Il fait un cri, s'élance à la portière, au risque de se faire écraser, et parle à la belle noire. C'était son amant. Elle lui permit d'entrer auprès d'elle. Ce jeune homme n'a que dix-huit ans. Il apprit à sa maîtresse que sa mère était morte ; qu'il était émancipé, mais cependant sous la dépendance d'une tante fort dévote. Ils renouvelèrent ainsi connaissance, et se promirent de se voir tous les jours.

» Il vint dès le lendemain. Madame Ogret était prévenue par Esther, et par ses filles, qui s'intéressaient vivement à la jeune noire, alors âgée de 13 ans, mais parfaitement développée. Madame Ogret resta présente à l'entretien, examina le jeune homme, le scruta et le trouvant assez amoureux pour épouser, résolut d'agir avec adresse.

» Elle alla chez la tante dévote, lui vanta la naissance, la beauté, le caractère, les mœurs d'Esther, et la voyant émerveillée, elle ajouta : — Elle n'est pas encore baptisée ; elle le sera la veille du mariage, et vous donnerez à votre neveu une épouse digne d'entrer au ciel. Telle est la force d'une raison donnée à propos par une personne adroite ! La dame s'attendrit ; elle n'envisagea plus dans Esther, que l'innocence baptismale. Elle la voulut voir. La jeune fille fut conduite chez elle, et la charma par sa douceur. On engagea la dame à être sa marraine ; et alors, devenue sa mère spirituelle, elle en prit tous les sentiments. Elle disait à son neveu : — Tu seras mon gendre et Dieu te bénira en considération de la pureté d'âme de ta femme.

» Esther sera baptisée demain, et mariée après. »

Tel fut le récit d'Élise rencontrée au bout de quelques soirées d'absence.

## VINGT-QUATRIÈME FILLE

## ZILIA

Je m'acquitte aujourd'hui de mon bail avec vous (nous dit Élise). Car, en vérité, je me croirais mariée, si je continuais plus longtemps à ne parler qu'au même homme. Or, vous savez quelle horreur j'ai du mariage !

» Zilia, la plus séduisante des créatures, car je l'ai vue avec les hommes, nous est venue d'Espagne. Elle ne savait que sa langue naturelle, et un peu d'espagnol, quand un juif qui l'avait amenée à Paris pour la prostituer, eut occasion de connaître Madame Ogret. Il voulait d'abord la lui louer : mais les filles de la dame, et Esther elle-même ne l'eurent pas plutôt avec elles, qu'elles déclarèrent à M. le Juif espagnol, qu'elles ne la rendraient jamais. Il voulut se plaindre au lieutenant de police *M. Decrosne*, qui existait encore. Mais Madame Ogret qui est éloquente, se présenta pour plaider sa cause contradictoirement, la gagna, et l'Israélite fut honni.

» En sortant elle dit à cet homme : — Je suis plus honnête que vous. Je vous offre une somme. — Je veux cent louis (répondit le Juif). Madame Ogret qui a l'âme grande, le conduisit chez elle, lui en remit cent cinquante, lui fit donner quittance et devant lui, remit le papier à Zilia, en lui disant de le conserver. Le Juif se retira surpris, mais sans avoir pu concevoir ce que c'est que la générosité : c'est une vertu trop loin des mœurs de sa nation.

» Zilia fut assimilée aux filles de la maison, et à la belle noire. Elle resta Hourï. Insensiblement elle apprit le français, et ce

fut lorsqu'elle sut parler qu'on lui demanda son histoire. Il faut dire ici qu'Esther et Zilia, nées dans des climats chauds, portaient le charme des préludes plus loin que les quatre sœurs; c'est elles qui leur succédaient, au lieu de les précéder. Elles donnaient le dernier période de la volupté, et en sortant de leurs mains, souvent un vieillard, mari d'une jeune épouse qu'il amenait par la porte honnête, et qu'il faisait tenir dans une chambre voisine, se trouvait dans le cas de la féconder quoique septuagénaire. Ce qui prouve que Madame Ogret, femme très-philosophe dans notre état, fait joindre l'utile à l'agréable.

— Nous ne savions pas ce trait (interrompîmes-nous), et nous vous en remercions... Il est très intéressant de le savoir... (et de le publier!) pensâmes-nous.

» Ne m'interrompez plus, ou je termine la séance, et il vous en coûtera six francs de plus pour une seule phrase...

» Zilia commençant à écorcher le français, les cinq amies la prièrent de leur faire son histoire, que je vais tâcher de rendre le mieux que je pourrai.

» — J'ai quatorze ans. Je suis originaire de *Quito*, capitale du Pérou, et née à Boston. Ma mère descendante des Incas, par son père et sa mère dont la famille avait toujours vécu sous la protection des vice-rois, était destinée à épouser un de ses cousins lorsqu'elle fut aperçue par un jeune Français, marin de profession, qui était envoyé à Quito par le gouvernement. Soit que ma mère fût réellement belle, soit que le jeune Français n'eût pu trouver d'autre femme, il la poursuivit de la manière la plus vive et la plus secrète. Ma mère sans doute le trouva aimable, ou il lui fit violence; c'est ce que j'ignore : mais elle devint enceinte de ses œuvres. Sa famille en fut très-fâchée, lorsqu'elle s'en aperçut ! On n'osait se plaindre au vice-roi, de peur d'être puni. On n'osait pas non plus proposer au jeune Français d'épouser ma mère. Il fallut dévorer sa douleur.

» Cependant le temps fixé au jeune Français, pour s'acquitter de sa commission venait d'expirer. Il annonça qu'il allait partir. Comme on s'imaginait qu'il n'avait *comprimé* ma mère qu'une fois, et qu'il ignorait son état, on était dans la sécurité.



VUE GÉNÉRALE DU PALAIS-ROYAL

Mais ils s'étaient revus; ils s'aimaient, et le vaisseau étant parti le soir par un vent frais, pour retourner dans l'Amérique anglaise, alors à la veille de se soulever, on ne trouva plus ma mère.

» Elle arriva prête à me donner le jour à *Boston*, où je vins au monde. Mon père et ma mère se rendirent à *Philadelphie*, où ils me laissèrent, âgée de 15 mois. Mon père alla combattre et disparut. Ma mère revint auprès de moi, sans pouvoir encore se faire entendre, ni en français, ni en anglais. Elle m'éleva des débris de sa fortune jusqu'à l'âge de sept ans, en me parlant toujours péruvien. Mais j'appris un peu d'anglais avec mes compagnes. Elle partit alors pour le Pérou, où elle arriva lorsque j'eus huit ans.

» Son père et sa mère étaient morts. Le vice-roi s'était emparé de leur fortune, et il traita ma mère de menteuse quand elle se nomma. Il la fit mettre en prison où elle mourut de douleur.

» Quelque temps après, mon père qui avait été fait esclave, se présenta pour réclamer ma mère et moi avec elle. On le reçut fort mal ! Il m'enleva, j'avais alors neuf ans, et me conduisit en France. Ce fut de là, qu'il adressa ses plaintes au gouvernement espagnol. Mais il disparut avant d'avoir obtenu justice.

» Il m'avait donné pour duègne, une mulâtre-créole des *Antilles*, qui s'empara de tout ce que me laissait mon père et me conduisit à Paris, où elle m'a vendue à votre mère, comme étant sa fille. Je ne la suis pas. Je ne pus alors la démentir, n'entendant pas le français : mais j'ai souvent entendu raconter à ma mère et à mon père lui-même ce que je viens de vous dire.

» Tel fut le récit de Zilia la Péruvienne. Vous savez son emploi chez Madame Ogret. Elle y était la dernière des Houris. Un de ces jours, il est venu chez Madame Ogret, par la porte des *filles*, un homme basané qui paraissait fort triste. Esther n'était déjà plus au nombre des amuseuses; Zilia était la seule restante des six. On hésitait à la faire paraître. Mais cet homme était plongé dans une rêverie si profonde qu'on voulut l'en distraire. On introduisit Zilia auprès de lui. Elle s'avança vivement et lui prit la main. Il leva les yeux sur elle, fit un mouvement

brusque, la regarda encore et lui demanda qui elle était? — Zilia De Fremont... — De Fremont! Zilia... Votre mère?... — Est de Quito, fille des Incas; un jeune Français, M. De Fremont... — Ma fille!... oui, c'est elle... Je retrouve ici ma fille... prostituée... Je veux tuer la malheureuse!... — Arrêtez, ô mon père!... car je vous reconnais aussi... La dame chez laquelle je suis, est ma bienfaitrice!... Et elle lui conta comment elle était encore pucelle, comment la duègne-créole l'avait vendue. Elle lui fit l'histoire du mariage des cinq autres Houris. M. De Fremont l'écoutait sans l'interrompre. Enfin, il lui dit plus calme.

» Ma fille, ma chère Zilia! d'après ce que tu me dis, je vois que je dois beaucoup à la dame Ogret; je lui en marquerai ma reconnaissance. Mais je punirai l'infâme qui t'a vendue... Allons, prépare-toi à quitter cette maison. C'est dans celle de ton père que tu dois vivre. Je vais remercier Madame Ogret, et lui donner ce qu'elle me demandera, ne voulant pas disputer sur le prix de ma fille.

» Madame Ogret avait entendu le cri du père; elle accourait et se présenta : — Je ne demande rien, Monsieur, que votre amitié, son ressouvenir, et sa reconnaissance pour mes filles, qui l'ont aimée comme une sœur. Emmenez-là; voici tous ses effets. Trop heureuse d'avoir conservé une fille à son père! — Vous êtes une bonne femme (s'écria M. De Fremont). Allons, je serai votre ami. J'ai un parti pour ma Zilia. Il faut m'aider à lui donner d'honnêtes informations? — Rien ne m'est plus facile (s'écria Madame Ogret). J'ai deux réputations différentes. Je suis une bonne bourgeoise, vivant de son bien, en sortant par ma porte de la rue de *Richelieu*. J'ai marié mes filles; j'ai gagné; je vais me retirer et vous pouvez me nommer Madame N\*\*\* (elle dit un nom très approchant du sien), comme tenant la pension où votre fille a demeuré.

» C'est ce qu'a fait M. De Fremont. Madame Ogret quitte le *commerce*, et la plus honnête femme de notre art va l'abandonner à sa turpitude, si quelque femme de génie comme elle ne le relève. » Adieu.

» J'allais oublier de vous dire un mot de la petite Zoé! J'au-

rais pu vous faire une soirée à part de cette historiette. Mais je ne sais; j'ai des pressentiments, des inquiétudes! et jamais ils ne me trompent! A chaque mot que je vous dis, il me semble que c'est pour la dernière fois que je vous parle. — Ne croyez pas à ces chimères (lui dîmes-nous) : à moins que vos inquiétudes ne soient des remords. Élise soupira.

» Le sort de Zoé a tellement touché le cœur des quatre sœurs, surtout de Zéphire, qu'elles l'ont regardée comme un objet sacré. Elle avait échappé au péril avec l'amant de Zéfîre; elles n'ont plus permis qu'elle y fût exposée. En conséquence, dès le même jour, elle fut déclarée fille de la maison, du consentement de Madame Ogret, et elle n'entre, elle ne sort plus que par la porte honnête. C'est le mari de Zéfîre qui lui cherche un établissement; et les hommes des cinq autres belles veulent contribuer à sa dot. Le jeune homme qu'on a trouvé est d'une jolie figure : mais il est sourd à demi. C'est un étranger d'un pays limitrophe de la France. Il en est devenu éperdument amoureux. On aura soin que jamais il ne soit instruit. La petite personne, de son côté, est ravie d'être tirée d'un état, qu'abandonnent ses protectrices. Car vous sentez que Madame Ogret va vendre son fonds. J'en serais bien tentée! Car il faut une femme d'un certain mérite pour en tirer parti. Une matrule ordinaire tromperait grossièrement, détruirait la confiance et tout s'écroulerait. »

Nous observâmes à Élise, que nous ne lui croyions pas le talent nécessaire : qu'il fallait avoir un fonds de bonté, d'humanité qui lui manquaient, pour remplir la place de Madame Ogret. Elle nous regarda d'un air enflammé. Puis tout à coup se rendant justice, elle répondit : — La bonté, la vertu, tout ce qu'on loue tant dans le monde, sert-il réellement à quelque chose? Cela peut être; mais je n'ai pas la faculté de le sentir!

Élise nous quitta en achevant ces mots... Hélas! cette infortunée n'a pas la faculté d'être vertueuse!... Elle était à la veille d'éprouver le plus grand des malheurs. On a été instruit de sa cruauté envers les enfants des pauvres gens dont elle se servait, et on a cru hier devoir la séquestrer de la société. Elle est condamnée à dix ans d'hôpital!

## VINGT-CINQUIÈME FILLE

## DOROTHÉE

Madame Ogret n'est pas la seule matroule ingénieuse du Palais-Royal. Un soir que nous nous y promenions, en regrettant qu'Élise eût si bien mérité d'être séquestrée, nous aperçûmes quatre nymphes, qui traversaient rapidement le bout du jardin pour gagner l'escalier de l'hôtel Penthièvre. Nous les suivîmes, et notre empressement ayant été remarqué, l'une d'elles, ralentit sa marche pour nous attendre. Nous lui fîmes notre proposition ordinaire qu'elle communiqua aux autres ; et l'on consentit à nous la laisser, à condition que nous ne nous promenions que dans l'allée des *Honteuses*, la plus voisine du *Club*, ou sous les arcades du même côté.

Celle que nous avons retenue s'appelait *Corisandre* ; et ses trois compagnes, *Dorothée*, *Jeanne* et *Agnès*.

» — Vous voulez que je cause avec vous une demi-heure (nous dit-elle) : votre proposition est honnête, et je voudrais que tous les hommes ne m'en fissent que de pareilles. — C'est votre histoire ou celle de l'une de vos compagnes, que nous demandons (lui répondîmes-nous). — Je ne vous ferai pas la mienne : mais pour celle de Dorothée, la plus belle de mes trois compagnes, je suis prête à vous la conter. — Parlez (lui dîmes-nous).

» — Dorothée est fille d'un très-vilain homme, appelé je crois *Quistrin*, et d'une mère charmante, fille d'un homme très-connu. Elle a un frère aîné, Comme son père est un scélérat, sa mère ne put résister à ses mauvais traitements ; elle le quitta et, en se séparant, elle lui fit proposer de garder le fils et de lui donner la

filles qui étaient en nourrice. Mais le monstre qui craignit que sa femme ne retirât l'enfant répondit que la petite Dorothée venait de mourir. La mère le crut et demeura tranquille.

» Lorsque Dorothée eut dix ans, son exécration père, qui l'avait laissée au village, étant allé la voir, il la trouva jolie; et comme il avait tout dissipé, il lui vint dans l'idée de se faire une ressource de sa fille. Il l'amena donc à Paris. Mais il ne put exécuter par lui-même son mauvais dessein. Il vint ici, trouva notre maman *Yverkop*, par hasard et lui proposa d'acheter sa fille, qu'il tenait par la main. Maman voulut savoir toutes les circonstances et les dépendances. Quistrin les dit, et même il nomma le père de sa femme. Madame s'assura de la vérité, avant de payer la somme convenue, car il lui laissa l'enfant.

» Dès qu'elle fut bien sûre que la mère et le grand-père croyaient Dorothée morte, elle paya le prix de la fille, cent écus, et le même jour, elle mit Dorothée au couvent, où elle nous faisait élever Jeanne, Agnès et moi. Elle prévoyait ce qui devait arriver avec un coquin comme Quistrin.

» En effet, dès le lendemain, il vint avec un inspecteur de police pour reprendre sa fille, qui (disait-il), s'était enfuie de chez lui, et qui s'était sauvée chez la *Ployet* (c'est le nom d'une matrone, qui demeurait alors dans la Cité, où elle était encore marchande lingère). Maman nia d'avoir vu la petite Quistrin. On fit perquisition partout, et le méchant homme n'ayant pu prouver ce qu'il avançait, quoiqu'il eût amené deux faux témoins, l'inspecteur s'en retourna.

» Maman, après cette scène changea de quartier et vint dans celui-ci. Nous avions alors, Jeanne treize ans, Agnès quatorze, et moi douze. Dorothée accomplissait sa onzième, elle était presque formée. Maman avait pour connaissance un vieux chevalier de Saint-Louis, qui lisait souvent la *Pucelle* de Voltaire. Et il disait à maman : — La jeune *Quistrin* ressemble à *Dorothée*; la jeune *Firmin* à *Jeanne d'Arc*; la petite *Desplans*, à *Agnès-Sorel*, et la petite *Wardin*, à *Corisandre*. Il faut leur en donner les noms, leur en faire prendre les manières et le caractère d'après la lec-

ture que je leur en ferai, dans le poème divin de la *Pucelle*; et quand les hommes viendront, vous donnerez la carte. — Voulez-vous Dorothée la dévote? Jeanne la vigoureuse? Agnès la pudoreuse? ou Corisandre la naïve? Vous n'avez pas d'idée combien cet arrangement singulier vous attirera de pratiques! Mais vous aurez la plus grande attention à ce que non-seulement vos quatre héroïnes, mais leurs doublantes, conservent toujours leurs caractères! Car il faut avoir des doublantes et même des triplantes, pour les cas de maladie ou d'occupation.

» Nous en sommes là, aujourd'hui: Maman a douze filles, qui portent les mêmes noms que nous, qui singent nos caractères et qui nous doublent, nous triplent ou nous quadruplent. Ce qui fait que maman nous peut ménager... — Adieu. La demi-heure est au moins écoulée. »

Elle s'éloigna en nous laissant l'adresse de Madame Yverkop.

Nous n'aurions jamais deviné ces faits. Où l'auteur, homme très-répandu, les a-t-il trouvés?



## VINGT-SIXIÈME FILLE



### JEANNE

Le lendemain, nous nous rendîmes chez la matrule aux héroïnes de la *Pucelle*. C'était le tour de Jeanne. Elle en était prévenue. Elle nous donna la main, et le chapeau sur l'oreille, elle vint au Palais-Royal avec nous.

» — C'est ma propre histoire que je vous ferai (nous dit-elle intrépidement). Écoutez-moi.

» Je suis fille d'un boucher, et... de sa sœur. Ainsi, vous voyez que je ne pouvais être avouée dans la société : il fallait que je devinsse ce que je suis.

» Mon père et ma mère étaient restés orphelins. Ils annoncèrent aussitôt le dessein de ne pas se marier, et de vivre ensemble dans un seul établissement. Le monde est quelquefois si bête ! qu'il n'y eut personne qui n'approuvât ce projet et qui n'en louât l'exécution. Cependant, il n'avait pas le sens commun. Car, de deux choses l'une : ou le frère et la sœur devaient vivre ensemble célibataires, et alors ils anéantissaient la maison de leur père ; ou ils devaient faire des enfants ; et alors se cacher, vivre dans des transes continuelles sans pouvoir élever honorablement leur famille. Ce fut ce dernier parti qu'ils prirent.

Ma mère était charmante ; mon père bel homme, et ils s'aimaient d'amour autant que d'amitié.

» Je suis l'aînée. On cacha ma conception, ma naissance, mon éducation. J'eus successivement deux sœurs et un frère. Tout cela vit : mes sœurs sont de mon état, et notre frère est jockey d'un seigneur. Ce fut en lui donnant le jour que ma mère mourut. Notre père en fut au désespoir... Il sentit qu'il ne lui survivrait pas. Mais l'envie de nous élever lui faisait chercher de la dissipation. Il traîna quelques années.

» A sa mort, j'avais dix ans, et mon frère en avait cinq. Mes deux sœurs étaient de neuf et huit ans. On ne savait qui nous étions : on eut recours aux registres, et on ne trouva que des noms supposés. On se douta du vrai. Tous nos parents bouchers, qui héritaient de notre bien, nous regardèrent avec horreur. On ne daigna pas même nous mettre à l'hôpital : on nous laissa prendre aux femmes du voisinage, qui s'entretenaient de notre origine, comme d'une monstruosité. Je tombai entre les mains de Madame Ployet, la lingère qui était venue à la vente. Elle me préférait à mes sœurs, que prirent des femmes du monde. Elles sont aujourd'hui très-jolies, quoique usées : L'une, est le petit corset rouge, que vous voyez au Palais-Royal, une badine à la main ; l'autre, qui est grande et fluette, comme toutes les jeunes personnes, a été plus heureuse ; elle a trouvé un homme qui

l'entretient, et elle l'aime beaucoup! C'est le caractère et la ressemblance de ma mère.

» Pour moi, je ne sais de qui je tiens. Je suis un César. Dans les commencements de mon séjour chez une femme du monde, je faisais, quoique malgré moi, tout ce qu'exigeaient les hommes. Mais devenue plus forte, il m'arriva par hasard de me livrer à mon caractère. Cela me réussit : je devins alors une tigresse. Je rebutai les hommes; je me battis avec eux. Il y en eut qui trouvèrent cela délicieux. Madame alors imagina de nous donner les noms des héroïnes de la *Pucelle*, qu'elle nous fit lire tous les jours, jusqu'à ce que nous la sussions par cœur. Je fus Jeanne. On n'entraît dans mon boudoir, que pour faire assaut, au fleuret, à la lutte, à l'adresse. Mon homme commençait par payer, et il m'avait, s'il pouvait me soumettre. Il arrivait de là, que je renvoyais la plupart du temps mes amants l'oreille basse, et battus. Ils revenaient ordinairement jusqu'à ce qu'ils m'eussent subjuguée, et j'en ai vu plus d'un n'obtenir la palme qu'à la quarante ou cinquantième visite.

» Voilà où j'en suis. Mais à mesure que ma raison se développe (j'ai dix-sept ans), je sens combien mon état est misérable! Ce que je fais, me va, parce que je suis jeune, fraîche, assez jolie : mais dans quelques années, personne ne s'embarrassera de me vaincre. Alors, réduite au rôle de mes pareilles, je végéterai dans la honte et le mépris... Ha! que j'aurais de reconnaissance pour l'homme ou la femme, qui me tireraient de ma triste situation! »

Ce fut ainsi que s'exprima Jeanne. Nous en fûmes si touché, que nous résolûmes de la présenter à Madame la Mère, dont le cœur est si bon. Nous ne doutons pas que ce récit extraordinaire, que nous allons lui faire lire sur l'épreuve, ne l'intéresse, et qu'elle ne déploie sa bienfaisance sur Jeanne, sur ses sœurs, et sur son frère.

NOTA. Nous ne nous sommes pas trompés : Madame la Mère a été intéressée, à la lecture de cette histoire; elle a voulu voir Jeanne, et l'air fier de cette jeune fille lui a plu. Elle a chargé

deux artistes, un musicien, et un maître des ballets, de savoir à quoi elle est propre. On espère que c'est pour la danse. Madame la Mère est dans la disposition de tout payer pour former sa protégée, et la faire recevoir dans un de nos spectacles. Mais nous avertissons qu'on n'en préviendra pas le public.

Nous apprenons que d'avidés colporteurs, d'anciens espions de police, etc., instruits de l'impression de notre ouvrage, veulent nous prévenir, par une de ces productions infâmes et calomnieuses, telles que *le Maréchal des Logis*, et la *Liste des C...* Nous n'envions pas leur coupable travail.

## VINGT-SEPTIÈME FILLE

### AGNÈS

Ce fut avec le plus grand empressement que Dorothée, instruite par Jeanne, sortit avec nous le lendemain.

» — Je vais vous faire l'histoire d'Agnès (me dit-elle). C'est une charmante fille! et en vérité, c'est un meurtre qu'elle fait dans une maison comme la nôtre! Elle est d'une pudeur... plus grande que celle d'une honnête fille!... Mais cela est réel, et point du tout affecté!... Elle ne se bat pas, comme Jeanne; mais quand on l'a mise avec un homme, elle défend tout l'un après l'autre, d'un air de langueur intéressant, qui remue l'âme. Aussi, a-t-elle toujours les mêmes pratiques, qui sont en petit nombre, mais fidèles.

» Elle est fille d'un chanoine et de sa nièce. Le chanoine vit

encore. *Agnès-Noyau*, sa mère, n'avait pas quinze ans, quand son oncle, gros homme court et bourgeonné, qui ne s'embarrassa pas trop de la séduire, entra dans sa chambre la nuit, se mit dans son lit, et ne l'éveilla que par son entreprise. Agnès pleura; mais cela ne fit rien : l'oncle revint tant qu'il voulut... La grossesse s'étant déclarée, il la mit chez une sage-femme, où elle resta quatre mois. L'oncle avait ordonné de porter ce qui viendrait aux enfants-trouvés; mais Agnès pria tant, promit tant, qu'on mit sa fille en nourrice.

» Après son rétablissement, elle retourna chez son oncle. Elle paya de son argent les mois de nourrice. Elle fut encore violente. Mais pour le coup, elle déclara qu'elle avait conservé sa fille, et elle ajouta fermement, qu'elle n'accorderait rien, qu'on ne lui promit d'en prendre soin, et d'un second enfant, s'il en venait. Le chanoine promit tout et Agnès se donna.

» La pauvre jeune fille redevint enceinte. Elle alla passer quatre mois chez la sage-femme; elle eut un fils, et mourut. Ce garçon fut mis aux enfants-trouvés; et comme la fille était déjà jolie, le chanoine hésita sur ce qu'il en ferait. Il paya pour elle jusqu'à l'âge de dix ans, une médiocre somme; mais la nourrice s'en contentait parce qu'elle l'aimait comme sa fille.

» A l'âge que je viens de vous dire, le chanoine fit venir Agnès chez lui, et la mit servante sous les ordres d'une jolie gouvernante qu'il s'était donnée. Cette méchante fille s'aperçut bientôt que le chanoine avait de la tendresse pour Agnès, et ne sachant pas ce qu'elle lui était, crut que c'était de l'amour; d'autant mieux que le chanoine appropriait Agnès, et lui donnait des choses au-dessus de son état de servante. Elle en devint si jalouse, qu'elle la voulut empoisonner. Mais ayant manqué son coup, parce que l'apothicaire l'avait trompée, et qu'il l'effraya, en la menaçant, elle prit un autre parti. Elle voulut qu'on mit Agnès en apprentissage pour le linge. Or elle connaissait madame Ployet pour ce qu'elle était; ce fut chez elle qu'elle la plaça. Madame trouva la jeune Agnès charmante, et tâcha de la gagner. Elle sut son origine par la gouvernante, qui avait eu l'art d'en tirer l'aveu. Elle en instruisit Agnès, en lui

représentant, qu'elle n'avait rien à espérer, ni à ménager dans le monde. Ce fut par là qu'elle la rendit *filles*. Mais Agnès a tant de pudeur naturelle, qu'elle n'a pu encore devenir effrontée... Si vous pouvez lui rendre service, ainsi qu'à moi, vous ferez une bonne action, Monsieur! »

Nous nous sentions disposé à servir ces deux infortunées. Rien n'était plus facile, pour Agnès, à ce qu'il nous parut. Aussi, dès le lendemain, nous allâmes chez le chanoine. Nous lui fîmes un récit exact, qui l'étonna, car il ne voyait plus Agnès, depuis qu'elle était sortie de chez lui. On l'avait repoussée lorsqu'elle s'était présentée, et la Ployet elle-même supprimait les lettres que la jeune fille pouvait écrire. Nous convinmes, avec le chanoine, de ce qu'il y avait à faire pour sa fille, qu'il a placée dans une maison honnête, à l'insu de sa gouvernante.

Quant à celle-ci, elle a le sort le plus singulier. C'est un mauvais sujet. Dans l'intention de faire du mal au chanoine, s'il lui venait en tête de secouer le joug, elle a cherché son fils. Elle l'a retrouvé aux enfants de la *Pitié*, moyennant les renseignements de la sage-femme. Ce garçon, âgé de quinze ans, était très-joli. La méchante gouvernante en est devenue amoureuse. Elle l'a fait venir à la maison canoniale, comme domestique, sous le nom d'un parent à elle. Le jeune garçon, auquel elle avait recommandé le secret, s'est bien comporté. Au bout d'un an, lorsqu'il eut quitté les manières ignobles des hôpitaux, la gouvernante, âgée de vingt-six ans et fort belle dame, a constaté sa naissance, comme bâtard, et s'en est fait épouser secrètement, c'est-à-dire, à l'insu du chanoine. Nous avons découvert tout cela et nous venons d'en instruire l'imprudent ecclésiastique. Son étonnement a été extrême! Mais il dissimule, sachant que la méchante *Waltrin*, sa gouvernante, est capable de tout.

A l'égard de Dorothée, il lui est arrivé aussi des événements. Quistrin, son indigne père, est mort dans les prisons, où il attendait une condamnation capitale. Nous croyions cet homme absolument ruiné, parce qu'il était réellement dans la misère. Mais quelle a été notre joie, à sa mort, il y a huit jours, en trou-

vant qu'il n'y avait que ses revenus de saisis, à raison d'une substitution à ses enfants! Nous avons aussitôt mis la main à l'œuvre, pour débayer tout cela; nous avons fait reconnaître Dorothée à son frère, nous nous sommes arrangé avec le chanoine, pour donner Agnès au jeune Quistrin. Dans le même temps, la méchante gouvernante vient de mourir d'une suffocation causée par la colère, et nous allons donner Dorothée au jeune veuf. Telle est l'heureuse tournure que nous sommes parvenu à faire prendre aux choses, à force de soins et d'attentions.

Sans le célibat, imposé trop indifféremment à tous les ecclésiastiques, l'infortuné chanoine, aurait-il mené une vie coupable, toujours pressé entre le crime et la peine?... Ha!... concitoyens! la motion de l'abbé *Cournand* (1) est un chef-d'œuvre de raison, et les sots, les *aristocrates*, peuvent seuls la condamner, ou s'en mettre en colère!

## VINGT-HUITIÈME FILLE

### CORISANDRE

Avant que je fisse pour Agnès ce qu'on vient de lire, nous eûmes un entretien, dans lequel cette aimable fille nous fit l'histoire de la quatrième de ses compagnes, de cette jeune et jolie

(1) Antoine de Cournand, oratorien, s'était affranchi de ses vœux en 1779 et s'était marié. Le 17 octobre 1791 il déclara son mariage à la municipalité et se vanta d'avoir été le premier ecclésiastique qui eût renoncé au célibat.

Corisandre, qui n'avait du caractère de sa patronne, que l'intéressante naïveté.

» — Mon aimable compagne (dit Agnès); (car nous nous aimons tendrement toutes quatre); est comme honteuse d'exister, à cause de son origine, qui est pire que la nôtre, à toutes. Elle doit le jour à sa grand'mère... Une femme de province y avait eu pendant l'absence de son mari, un fils adultérin, dont elle accoucha secrètement chez une sage-femme de la ville, appelée madame *Bourgoin*. Elle y laissa son enfant, qui fut élevé chez la sage-femme *Bourgoin*, comme s'il avait été son fils : on l'appelait cadet, et il portait le nom de la famille.

» Sa mère qui demeurait alors à Paris, le manda, quand il eut quinze ans. C'était un enfant beau comme l'amour. La dame, qui l'avait eu à seize ans, était belle femme dans toute la force du mot. Cadet *Bourgoin* (car il conservait ce nom), devint passionnément amoureux de sa protectrice, qu'il ne connaissait que sous ce titre. Il en était chéri. Enfin, un jour, qu'il était seul avec elle, il se porta aux attaques les plus hardies. La dame, pour se garantir, ne trouva pas d'autre moyen que de lui déclarer sa naissance. *Bourgoin*, qui volait à la victoire, ne la crut pas ; il regarda ce qu'elle lui disait comme une adroite supposition, et redoublant de témérité, consumma son triomphe... Sa mère parut inconsolable. Mais ses larmes ne persuadèrent pas cadet *Bourgoin*. Il continua de lui soutenir qu'elle se trompait... Elle l'aimait si tendrement, qu'elle s'aveugla. Il ressemblait à son père, qu'elle avait passionnément aimé. Cette infortunée pardonna...

» C'est de là qu'est venue Corisandre. Sa mère fut obligée de faire pour elle, étant encore mariée, ce qu'elle avait fait pour son père. Mais ici le bonheur ne fut pas le même. Il y eut des doutes. Le mari fit partir *Bourgoin* pour les Iles, découvrit la petite fille, sans pourtant connaître parfaitement son origine, s'en empara, et à l'âge de onze ans, la fit livrer à madame *Yverkop*, afin que, déshonorée par la prostitution, peut-être consumée par la débauche, elle ne pût venir se présenter dans sa famille.

» Corisandre a su tout cela par une femme de chambre de sa

mère, qui avait feint de seconder toutes les mauvaises intentions du père putatif. Elle n'a encore rien voulu déclarer à sa maîtresse, à laquelle le malheureux état de Corisandre causerait peut-être la mort. Elle attend celle du mari, qui est très-âgé. Vous sentez qu'alors le sort de mon amie pourrait bien changer.

» Corisandre, instruite de son sort, a mis toute son attention à conserver sa pureté, à laquelle on n'a porté de grandes atteintes que dans les commencements de son séjour chez Madame. Mais elle était si jeune, et l'opération fut si peu complète, que le Phénix est comme rené de sa cendre. Nous n'avons rien de caché l'une pour l'autre : nous nous aimons comme sœurs ; nous nous secondons dans nos desseins, nous conservons notre fraîcheur et notre pudeur, autant qu'il est possible, dans une maison comme celle-ci. Nous accourons au secours de notre compagne, quand elle est trop pressée, et nous tâchons de ne pas déplaire, en refusant. Nous savons, qu'en général les femmes sont faites pour les hommes. Mais la femme honnête ne doit agir que conformément à la nature : au lieu que nous nous trouvons obligées, nous autres, à satisfaire les fantaisies, les caprices. Notre attention est de remplir ce but, sans nous dégrader, sans avilir notre sexe, sans en dégoûter. Et ce n'est pas un art facile ? Nous sentons combien il est facile à une femme adorée de tous les hommes, indépendante, qui n'accorde qu'en faisant grâce, de conserver la dignité de notre sexe, et de s'élever à une sorte de divinité. Mais une infortunée, qu'on aborde en payant ses complaisances, son avilissement, sa dégradation, dont on exige la violation de la nature, en marchandant, l'une après l'autre, chaque infamie à laquelle on la soumet, comment fera-t-elle pour se préserver ? C'est pourtant ce que nous avons fait, moi et mes trois compagnes, en n'employant jamais autre chose que l'amabilité. Vous savez l'histoire de Jeanne. Quoique spadassine, elle n'est pas la moins aimable ; elle met de la grâce dans tout ce qu'elle fait, dans la subjection comme dans la victoire. Corisandre emploie la naïveté, elle tâche de toucher le plus brutal et de s'en rendre maîtresse, en paraissant lui céder. Dorothée employait le langage de la tendresse ; moi, la pudeur.



LA PROMENADE DU PALAIS

*La plupart des personnages qui figurent dans cette gravure seraient, au moment de la mort de Louis XVI, le futur Louis-Philippe, dans celui qui*



L DE 1792, par Debucourt

*on, des portraits. Ainsi on a reconnu ou cru reconnaître le duc de Chartres,  
un baiser à une des jolies promencuses.*

Nous avons presque toujours réussi, et le nombre des brutaux indomptables a été si petit, que nous avons pu les écarter, sans nuire beaucoup aux intérêts de Madame. »

Tels furent et l'histoire que nous fit Agnès, et le discours philosophique qu'elle nous tint.

Nous avons découvert à Madame\*\*\* le sort de sa fille. Son mari est mort dans ces entrefaites, et nous avons réclamé l'état légal de Corisandre, née à Paris, d'une mère vivant sous le même toit que son épouse. Les cohéritiers n'ont pas plaidé. Nous nous proposons de donner Corisandre pour femme au frère de Jeanne; sa mère et la nôtre ont goûté cette idée... Que de biens ferait un homme puissant et bon, qui pénétrerait dans l'intérieur de toutes les familles!



## LA MATRULLE



### CUNEGONDE

Nous n'avons pas dit assez dans notre *preamble*, lorsque nous avons annoncé qu'une Matrulle, actuellement au Palais-Royal, faisait imiter les femmes de qualité par ses élèves. Cette femme va plus loin. Pénétrée depuis longtemps du projet qu'elle exécute, nous avons su qu'elle *commande*, et qu'elle *fait faire* des ressemblances. C'est ce qu'on va voir.

Nous passions un soir au Palais-Royal, quand nous fûmes frappés de la vue d'une dame que nous avons tendrement aimée. Notre surprise fut extrême! car non-seulement c'était elle, mais

c'était cette belle personne, telle que nous l'avons aimée il y a sept à huit ans, avant qu'elle fût épouse et mère. Nous volons sur ses pas. Elle fuit devant nous, et monte un escalier des Arcades. Nous entrons avec elle dans un appartement superbe. Elle passe dans une pièce du fond, et une grosse femme se présente. Elle avait l'air commun, bas et méchant ; son sourire même ne paraissait que le rassemblement de toutes les perfidies.

— Nous vous guettons depuis quinze jours, Monsieur le causeur avec les filles ! (nous dit-elle). Vous voilà pris dans nos filets. On dit que vous faites l'histoire des *filles* du *Palais-Royal* ? Vous alliez m'oublier, si je n'étais venu à votre secours. Il n'est pas d'histoire plus intéressante que la mienne, et celle de mes filles. Or je suis bien aise que l'Europe connaisse mon talent. *Hoffmann*, mon compatriote, polytypait les caractères d'impression : moi, je polytype les femmes : Celle que vous venez de voir est moulée sur madame Z\*\*\* votre cousine, et pour vos six francs, vous allez causer un quart d'heure avec elle. Pour moi, je vous raconterai mon histoire gratis.

» Je suis fille d'une comédienne germanico-française. Je ne sais quel était mon père ; mais apparemment ce fut quelque prince, ou quelque moucheur de chandelles ; car je me trouvais absolument sans talent. On ne sut que faire de moi. Si la nature m'avait donné la beauté, j'aurais pu avoir un amant. Mais jeune, ma laideur surpassait la difformité que vous me voyez ; ma figure s'est adoucie : car vous savez qu'il est un point dans la vie, où les belles et les laides se rencontrent et où elles sont égales. Ensuite les laides deviennent des vieilles, de moins en moins affreuses, tandis que les antiques beautés sont de plus en plus difformées. Ma mère me déclara donc qu'elle ne pouvait rien faire de moi, et que le seul parti que j'eusse à prendre pour voir le grand monde, était de me mettre servante de cabaret.

» Je la pris au mot et je disparus. Tous ses confrères furent indignés de sa dureté. Il y en avait un qui faisait les premiers rôles tragiques. C'était un homme de cinquante ans. Lorsque son rôle était jeune, il se rajeunissait à merveille. Quand son rôle était décrépit, il se vieillissait prodigieusement. Cet homme

me déterra dans une auberge, m'en tira au grand étonnement de mes maîtres, vu mon extrême laideur ; me prit en affection, me donna des leçons, et me rendit à force de soins un peu comédienne ; mais dans un seul rôle. Malgré la dureté de ma tête, j'appris ce rôle parfaitement : c'était celui d'*Alzire* dans la tragédie de Voltaire.

» Un jour, l'actrice qui devait le faire, eut une colique dange-reuse et longue : c'est-à-dire qu'elle accoucha. On était fort embarrassé ! Il fallait changer la pièce ; mais on n'avait pas d'actrice pour en jouer une autre. Mon maître vint me trouver où il me tenait cachée, me fit répéter, m'habilla des habits mêmes de l'accouchée, me fit grimacer, devant un miroir, les mines de l'actrice, me fit mettre du rouge comme elle, friser comme elle, parler comme elle, marcher, gesticuler comme elle, et courut annoncer qu'elle jouerait. Ceux de la troupe qui connaissaient le genre de sa maladie furent très-étonnés !... Mon maître revint. Il grimaça devant moi ; je faisais comme lui, et je fus émerveillée de voir que je représentais la demoiselle.

» Je parus sur la scène. J'entendis de tous côtés, les cris : — C'est elle ! c'est elle ! — Ce n'est pas elle ! Je viens de la voir au lit ! Je parlai : — C'est elle ! c'est elle ! Et les plus assurés furent réduits au silence. Je fis le rôle et l'on m'applaudit.

» Après la pièce, un prince allemand qui avait été amant de ma mère entra dans ma loge. — Mademoiselle (me dit-il), vous avez fait illusion à tout le monde. On vous croit Mademoiselle *Singement* l'aînée ; mais je viens de la voir au lit. Vous êtes une autre qu'elle, malgré le sentiment du public. Recevez mes compliments et l'offre que je vous fais de ma protection ?

» J'acceptai tout ce que m'offrait le prince : mais comme je n'avais ni logement, ni garde-robe, j'eus recours à mon maître qui fut enchanté de mon succès. Je fus entretenue par le prince ; mais il ne me vit jamais que parée. Malheureusement, on voulut me faire jouer d'autres rôles !... Je n'en avais qu'un dans le ventre. Je fus épouvantable dans *Zaire*, malgré les efforts de mon maître pour m'y faire singer Mademoiselle *Singement* cadette. Je reprenais à tout moment le ton furibond de sa sœur. Je ren-

dis passablement un rôle d'hôtelière dans un drame allemand. Malgré ce léger succès, mon aversion pour l'étude me rendit si mauvaise actrice, qu'un jour ma mère, après une représentation de *l'Écueil des mœurs*, me dit que je n'étais bonne qu'à faire une *maqua* de Paris.

» En fille soumise, je la pris encore au mot. Le lendemain, je vendis mes nippes, mes meubles, mes diamants; j'enfermai l'argent que j'en tirai dans un petit coffret de fer, je repris mes habits de servante, et je retournai dans mon auberge, où l'on me reprit sans se douter du rôle que j'avais joué. J'y attendis une occasion de partir pour la capitale de la France.

» Personne ne s'avisa de m'aller chercher là, et j'y entendis parler de moi tout à mon aise. Ma mère sut alors que c'était moi qui avais été entretenue par le prince. Elle fit des cris épouvantables; elle effraya le prince lui-même par une découverte des plus terribles! Heureusement que dans le plus fort de l'effroi, un vieux moucheur la tira par le bras. — Hé! là, là, Mademoiselle Cunégonde! pas tant de bruit! Ne vous souvient-il pas que la chose est au moins douteuse, et que vous m'avez aussi accusé d'avoir fait l'enfant pour avoir mes petites épargnes? Ce mot remit un peu le prince, mon père, en partie.

» Le lendemain de cette scène, mon maître s'avisa de venir à mon auberge. Il m'y retrouva et son étonnement fut inexprimable. — Vous avez du caractère (me dit-il); suivez vos destinées et vos inspirations; elles vous mèneront plus loin que moi. Il ne fut pas discret avec l'hôtelière ma maîtresse. Celle-ci disait à l'oreille de toutes ses pratiques que j'étais une actrice célèbre et singulière qui étudiait la nature. Malgré ma laideur et mon air souillon, j'eus beaucoup d'emploi!... au point que je ne pouvais y suffire. Les ducats pleuvaient sans que je me doutasse de ce qui me les attirait... Mais rien de stable en ce monde. *J'en fus attaquée : ce l'était!*... Je sentis que c'était le moment d'aller à Paris pour me faire guérir. Le docteur *Guilbert de Préval* opéra cette cure honorable. Je lui contai mon histoire qui le fit bien rire. Il me donna la connaissance de Madame Janus, que vous connaîtrez un jour et celle de Madame *Gourdan*, sa célèbre voi-

sine. Cette dernière me forma dans son art et je me sentis en état non-seulement de l'égaliser, mais de la surpasser.

» Dès que Madame Gourdan fut morte, et que j'eus son fonds, je songeai à exercer mon art, d'une manière nouvelle et supérieure à tout ce qui s'est vu dans Athènes, sous Périclès; à Rome, sous Néron; et dans la capitale des Français, sous Louis XIV. Pour cela j'écrivis à mon maître que son âge forçait à la retraite du théâtre. Il accourut auprès de moi. Je le priai de me donner des leçons de *physionomie* (c'est le nom qu'il donnait à sa science), et d'y former mes filles. Je lui dévoilai mon plan, qui était de vendre aux amants l'image vivante de leurs maîtresses; à certaines gens l'effigie des plus grandes et des plus belles dames de la cour; aux amants survivants la résurrection de leurs belles, et de me faire ainsi un revenu considérable. Je l'associai pour un quart dans mon profit. *Garrick* (c'est son nom de guerre), s'acquitta de sa partie avec une vérité, une énergie qui nous rendit très-habiles, mes filles et moi... Voici comme j'ai opéré pour vous; ce que je vais dire vous donnera une idée complète de ma manière.

» Ayant appris qui vous étiez et ce que vous faisiez au Palais-Royal tous les soirs, je fus curieuse de vous avoir pour historiographe autant que pour prôneur. En conséquence, ayant su que vous aviez pour domestique un Allemand, nommé *Kofman*, je le fis chercher. On le trouva au château de Bicêtre, à la Force, où sa bonne conduite envers vous et le public l'avait fait mettre. Je le tirai de là, et je le pris à mon service. Je le questionnai sur vos inclinations. Il me parla beaucoup d'une certaine dame de l'Oison : mais je ne crus pas qu'une *filles* de cette espèce eût conservé sur vous un grand empire. Enfin, à force de questions, je découvris que vous aviez aimé une cousine charmante, qu'on avait enlevée à votre amour en la mariant. Je la fis chercher : on la trouva très-aisément. Je lui fis voler un tableau, son portrait, à l'âge de dix-neuf ans. Je comparai ses traits d'alors à ceux d'à présent, et j'en fis un composé ressemblant qu'on sculpta. Un jour qu'elle allait à *Chatou*, je fis arrêter la voiture; deux hommes se présentèrent à la dame, en la

priant de ne pas s'effrayer et lui appliquèrent sur le visage une pâte qu'ils y laissèrent quelques minutes. Ils l'ôtèrent ensuite avec précaution, et me l'apportèrent encore molle. On la rectifia sur la sculpture. Cette pâte se durcit toujours. Dès qu'elle l'est suffisamment pour ne plus mollir on l'applique sur le visage d'une fille, choisie de la même chevelure que celle qu'on veut imiter et on la lie fortement. Aussitôt le maître ou la maîtresse de physionomie s'exerce à lui faire imiter la manière, l'air de la personne calquée en lui faisant les mimes, et lui montrant la manière de contracter les fibres du visage. On a auparavant exercé la jeune fille, car il faut la prendre de quatorze ans au plus, et vierge exacte, c'est-à-dire, qui n'ait jamais éprouvé la première crise; il ne faut pas même qu'elle soit encore nubile. On la fait ainsi travailler pendant plusieurs mois, en la forçant d'éprouver huit à dix fois le jour toutes les passions violentes, comme le rire extrême, la colère, la douleur avec larmes, etc. On ne lui ôte le masque, qui a la bouche, les narines et les yeux percés, que lorsqu'il ne la gêne plus depuis quelque temps, quelque mouvement qu'elle fasse, et la ressemblance est frappante, surtout si l'on s'aide de l'art de la physionomie. La fille remet son masque toutes les nuits pour rectifier les traits, qui pourraient s'altérer en dormant.

» Voilà, Monsieur, et mon histoire et mon art. Tout à l'heure vous allez en admirer les effets avec ma jolie Gertrude.

» Mon maître est mort depuis quelque temps. Mais je possède parfaitement son secret qu'il m'a laissé ainsi que sa fortune.

» Il ne faut pas que j'omette de vous dire la manière dont j'ai le *calqué* des grandes Dames que je veux vendre en effigie à leurs adorateurs secrets, trop éloignés d'elles, ainsi que des belles tigresses, inflexibles aux soupirs, inaccessibles aux présents, etc. Je gagne une femme de chambre. On persuade à la dame de se mettre une pâte sur le visage pour se conserver fraîche : c'est la mienne. On l'ôte au bout d'un quart d'heure parce que la dame se trouve gênée et l'on en remet une autre. Cela fait, on m'apporte la pâte encore molle; je la fais adoucir sur une sculpture

en plâtre que je me suis procurée, et qu'on a faite d'après un *calqué* précédent. Le choix du sujet demande de l'attention, car il faut la même couleur de cheveux, de sourcils, la même taille, la même gorge à peu près, la même jambe et le même pied.

» Ce qui va vous étonner c'est que j'ai à présent une *généro-facture* de filles. Je choisis deux êtres biens constitués, sains, non blasés. Je les enferme dans une chambre sur le derrière où ils n'ont vue que sur un mur et un petit jardin. Dans la chambre sont le portrait et la sculpture de la dame à imiter; sur le mur, son portrait répété; la statue du petit jardin la représente. On me fait un masque ressemblant pour les voir et leur parler. Ils font un enfant. On éloigne l'homme dès que la femme est grosse. On calque en raccourci sur la statue et l'on masque avec ce calque l'enfant dès qu'il est né. J'ai déjà obtenu de prodigieux effets de cette méthode: vous en verrez des échantillons... A présent, vous allez entretenir Gertrude ou vous reviendrez demain. »

Nous répondîmes à Madame Cunégonde que la soirée était trop avancée, et que nous reviendrions le jour suivant.

## VINGT-NEUVIÈME FILLE

### GERTRUDE

Nous accourûmes le lendemain au *Palais-Royal*... Hélas! nous ignorions le sort qui nous y attendait! Nous ne nous doutions pas que le charme d'un premier amour devait s'y renouveler, et que nous devions y céder à une illusion connue!

Nous traversâmes les allées du jardin. Jamais les *filles* n'avaient été si jolies. Il semblait qu'un charme était répandu sur toute la nature. Nous avançons, et nous étions près d'arriver quand une jeune beauté nous aborda, c'était Gertrude.

— Maman, Madame Cunégonde, m'a dit de vous attendre. J'étais à la croisée. Je suis descendue au-devant de vous. Nous crûmes entendre la voix chérie de celle que nous abordâmes dans des temps plus heureux, lorsque la main du despotisme ne s'était pas encore appesantie sur nous. Gertrude s'avança, et nous crûmes voir marcher le touchant objet de notre premier amour... Arrivé, dans l'appartement, elle nous fit tomber sur le même sofa, où elle venait de se jeter et nous tint ce discours :

— Oh ! cher cousin ! on veut me ravir à ton amour ! On veut que je donne à un autre ma main et ma personne !... Ha ! plutôt mourir ! (Nous étions dans l'enchantement ; c'était la belle, la jolie, la délicate, la ravissante, la provocante Gertrude d'autrefois ! nous n'eûmes pas la force de l'interrompre). — Non, jamais un autre que toi n'aura mon cœur ! un sentiment trop tendre m'attache à mon cousin !... Viens, viens cueillir la rose réservée, cultivée pour toi seul !

Elle nous attira dans ses bras. Le charme était tout-puissant : c'était Gertrude à seize ans, lorsqu'à seize ans nous brûlions pour elle !... L'ivresse était insurmontable. Nous cherchâmes la volupté : nous la trouvâmes avec tous ses accessoires et nous entrâmes par la voie la plus étroite dans le temple du bonheur... même après l'illusion, le charme durait encore (1)...

» — Il faut mon ami (dit alors Gertrude), que tu saches parfaitement qui je suis. Je diminuerai peut-être ton illusion par mon histoire, mais il est nécessaire que tu sentes tout le prix de ce que je t'ai donné.

» — Je suis réellement ta cousine ; c'est pourquoi maman Cunégonde m'a choisie ; son calque, quoiqu'efficace, ne m'a presque rien donné. J'ai seize ans moins deux mois. En 1775,

~~~~~  
(1) Nous avons eu envie d'effacer cet alinéa : mais c'eût été mentir... Nous le laissons malgré nous !

ton oncle \*\*\* déjà veuf, allait souvent chez un de ses confrères et de ses amis, qui avait pour fille une jolie petite blonde de quatorze ans. Un jour il la trouva seule. La petite *Dauvernes* était rieuse : elle l'agaça. Elle était charmante; l'homme fut ému; il lui ravit ce que je viens de te donner... Il en fut très fâché ! Cependant il se tranquillisait, quand la pauvre petite vint lui révéler sa grossesse. On employa la plus grande adresse à cacher son état; on la fit accoucher par la *Saniez*, sage-femme qui demeure encore rue Montmartre vis-à-vis de l'égout, et le père ne sut rien de cet accident.

L'enfant qui est moi, fut mise en nourrice. La jeune maman acheva de se former et on la maria pour fille, à dix-huit ans.

» Mon père prit soin de moi et il m'aimait d'autant plus que je ressemblais à sa fille chérie. Je fus mise en apprentissage de modes chez Madame Monclar, au coin de la rue de *Grenelle-Saint-Honoré*.

C'est là que maman Cunégonde m'a découverte, et d'où elle m'a retirée pour me destiner à vos plaisirs. Depuis que je suis chez elle, cette bienfaitrice ne s'est occupée que du soin de me faire ressembler davantage à ma sœur Gertrude, dont on m'avait donné le nom. Je n'ai vu aucun homme; vous êtes le seul, et vous avez dû vous en apercevoir; car on m'avait dit que les connaisseurs n'y étaient jamais trompés...

» Voilà toute mon histoire : le dénoûment est entre vos mains... Assurez-vous auparavant que je suis votre cousine; tâchez que j'approche mon adorable sœur et notre familiarité augmentera mon peu de mérite. »

Nous fûmes enchanté de ce que Gertrude venait de nous apprendre. Les jours suivants, nous nous informâmes. Tout fut confirmé, puisque notre oncle a reconnu sa fille naturelle, qu'il a même présentée à sa mère, avec toutes les précautions convenables... Mais notre âme est déchirée de douleur, quand nous pensons qu'elle est sans naissance et que nous ne pouvons plus aimer qu'elle!...

On verra le dénoûment dans le courant de ces histoires.

## TRENTIÈME FILLE

## ISABELLE

Tout occupé de Gertrude nous n'en étions pas moins curieux de savoir l'histoire de ses principales compagnes. A la seconde visite que nous lui rendîmes, comme il était arrêté qu'elle serait à nous, elle jouissait d'une entière liberté. Une de ses compagnes la plus aimée de toutes vint l'en féliciter.

Nous fûmes ébloui en la voyant entrer. C'était une reine, pour l'air, les manières, la beauté. Elle avait la chevelure dorée la plus touffue, une éblouissante blancheur et une taille céleste.

— Mon cousin, nous dit Gertrude; j'ai prié *Isabelle* de venir nous faire son intéressante histoire; car il ne faut pas que je m'occupe tellement de moi, que je néglige ce qui peut vous faire plaisir. Nous dûmes à la charmante Isabelle que nous étions prêt à l'entendre.

— Madame Cunégonde (dit celle-ci), fonde sur moi les plus belles espérances. Elle m'a choisie dès l'âge de huit ans, telle qu'il la lui fallait, et elle m'a calquée avec la plus grande exactitude. Je n'ai pas encore été employée (comme dit maman); mais je lui ai déjà produit beaucoup d'argent, seulement pour être montrée à certaines personnes, à peu près comme les figures en cire de *Curtius*. Il faut que je vous compte cela, si vous n'aimez mieux que je commence par mon origine.

» Je suis née allemande. Ma mère que j'ai seule connue, était une belle blonde, qui m'a toujours dit que j'étais fille du duc de *D\*\*\* P\*\*\**. Cela n'y fait rien. Je fus amenée à Paris à l'âge de quatre ans. Ma mère devint libertine, fut quittée, et se mit dame

de plaisir. Elle ne savait trop que faire de moi. D'abord, elle me menait avec elle aux *Tuileries*, pour qu'on ne l'arrêtât pas le soir; ce qui ne l'empêcha plus, dès qu'elle fut connue des Suisses, qu'elle négligea d'intéresser. On l'arrêta; on la mit à l'hôpital, et j'allais y être envoyée aussi, pour y être mise au rang des enfants de la maison, quand je fus aperçue par maman Cunégonde. Celle-ci avait de puissantes protections. Elle m'eut, dès qu'elle en eut témoigné l'envie, et j'entendis qu'elle disait à sa cuisinière : — Je ne sais; mais je crois que cette enfant sera une mine d'or...

» Je fus aussitôt calquée, ce qui me déplaisait fort, et me fit pleurer. Maman Cunégonde me calmait avec des bonbons. Elle me fit apprendre à lire, la musique, à écrire, et tous les jeux. Voilà mon éducation. Je ne parle pas de l'art de la toilette, si naturel aux femmes; maman Cunégonde m'a inspiré le goût que vous me voyez, ou je le tiens de la nature.

» Dès que j'ai été grande, et absolument formée, Maman Cunégonde (la seule qui me reste, car je n'ai jamais revu ma mère), me tint presque toujours renfermée, et ne me faisait voir que comme une curiosité. On entrait dans la belle chambre: j'y étais amenée. On s'approchait de moi; on me faisait aller, venir, trotter, danser, parler, faire la révérence, chanter, sourire, rire aux éclats, puis on s'en allait. D'autres fois (et voici le plus extraordinaire) on me faisait entrer nue sous un grand bocal, on m'y faisait prendre l'attitude d'une statue, et il fallait que je restasse ainsi, comme une figure de cire, dont je faisais le rôle, à ce que j'entendis.

» Je ne finirais pas, si je vous disais tout ce qu'on me fait faire, toutes les attitudes qu'on me fait prendre! Je suis aussi marionnette. On élève une sorte de théâtre sur le fond de la grande salle; on met une gaze devant la scène, et j'y danse, comme une figure mue par un fil d'archal. Je m'arrête immobile, et j'entends tout le monde qui dit : — Elle est parfaitement ressemblante!... — Combien vous coûte cette figure-là? — Qui vous l'a faite? — De quoi est-elle? Maman m'a prévenue que dans quelques jours, elle me fera parler comme marionnette auto-

mate. Elle m'exerce à prononcer sept à huit mots, d'une certaine façon. *Bien! Très bien! Je suis contente de vous Monsieur le\*\*\*!* Je ne dirai que cela, de cette manière. Puis je resterai parfaitement immobile... Voilà où j'en suis : car Maman a dit qu'elle ne veut pas *m'employer* encore, afin de conserver pour les curieux toute la beauté des formes. »

Nous fûmes très-surpris de cette histoire d'Isabelle! et nous nous proposâmes de faire en sorte, qu'elle ne fût jamais *employée* au profit de Madame Cunégonde. Cependant, comme nous devons beaucoup à cette femme, nous ne voulons pas la mortifier. Nous ferons pour le mieux.

NOTA. Les filles de Madame *Cunégonde* s'appellent ou s'appelaient les *RESSEMBLEUSES* : car on assure qu'effrayée de la Révolution, cette dame, ou cette *artiste* (nom qu'elle affectait) s'est doucement retirée. Certaines gens disent qu'elle était aristocrate. Cela pourrait bien être, mais elle n'a pas quitté le royaume.

---

## TRENTE-UNIÈME FILLE

---

### ROSIÈRE

Tel est le nom que portait la troisième des jeunes filles, que Cunégonde appelait ses *chefs-d'œuvre*. On a vu quelquefois Rosière au *Palais-Royal* : mais elle n'y faisait jamais qu'un tour. Elle est blonde, mignonne, plus petite qu'Isabelle, et plus jolie que les pastels ; c'est un vrai bijou. Nous étions auprès de Gertrude, qui n'appartenait plus à la dame Cunégonde lorsque la jolie Rosière avança son petit nez par la porte entr'ouverte.

— Mon cousin (nous dit notre jeune parente), il n'est peut-être pas prudent de vous procurer un entretien avec une compagne aussi charmante; mais je veux cependant le faire; car si vous lui résistez, vous me serez fidèle à jamais... Entre, mon amie. Rosière accourut auprès de nous, et vint sans façon, se mettre sur les genoux de Gertrude, dont son bras droit étreignit la taille déliée.

— Tu veux que je conte mon histoire à ton cousin, n'est-ce pas, ma jolie compagne? — Oui, ma belle. — Je vais le faire pour toi, et pour lui, car il est bien aimable, ton cousin! — Je t'aurai obligation de ta complaisance, ma fille. Rosière se mit entre nous deux, et commença en cessant de grasseyer.

» Je me nomme *Anna*; je suis née à Paris, mais je suis fille d'un Suisse du canton de *Berne*, et d'une mère native de *Zurich*. Mon père avait la porte du prince de\*\*\*, rue de *Bourbon* f. s. g. La princesse était une des plus belles personnes qu'on puisse voir.

Elle devint grosse au même temps que ma mère; elles accouchèrent le même jour, et la princesse et ma mère nourrirent chacune leur progéniture... Vous voyez tous deux que je devais être jolie étant enfant. Je ressemble à la princesse. Mais il n'y avait pas là le moindre doute: j'étais bien fille de ma mère et de mon père, et jamais nous n'avions été à portée d'être changées, la petite princesse et moi.

» Nous grandîmes un peu: à huit ans, un jour qu'on m'avait fait monter pour amuser la petite princesse, le père et la mère étaient auprès d'une table, et nous regardaient. J'oubliais de vous dire que *Frédérique-Éléonore* de S\*\*\*, était fort laide, et un peu méchante. En jouant, elle me pinçait, me maltraitait, me disait que j'étais une fille de basse naissance, qu'on ne faisait monter que pour l'amuser. Je crois que c'était une femme de chambre, dont je n'étais pas aimée, qui lui inspirait ces odieux sentiments. Si je m'amusais, dans nos jeux communs, elle me disait: — Il te convient bien, petite *Gaûpe*, de prendre du plaisir; tu n'es faite que pour m'en donner.

» Le prince et la princesse étaient bons, et ils entendaient tout

cela. Ils se regardaient et soupiraient en se pressant la main, car ils s'aimaient tendrement. Cependant ils se taisaient. En continuant de nous amuser, nous vînmes devant une glace, où nous nous regardâmes. La jeune princesse, âgée de huit ans, me dit, en nous montrant : — Tu crois peut-être, vile roturière, fille de domestiques, que c'est toi, cela? Non; me voilà (montrant mon image); et c'est toi que voilà (se montrant elle-même). Croyant lui faire ma cour, j'en convins, contre l'évidence. — Ha! orgueilleuse servante (me dit alors Frédérique-Éléonore), tu te crois donc bien jolie, que tu me donnes ta vilaine et basse figure! Non, non, ce n'est pas moi, cette coquine-là, qui a l'air d'une catin (ceci voulait dire seulement *poupée*, dans notre langage). Me voilà (se montrant). Regarde cet air noble! Je ne suis pas comme toi, faite pour l'amusement des hommes; c'est moi qui les dominerai, sans leur plaire, comme il convient à mon rang!

» Je m'aperçus ici, que le prince et la princesse donnaient les plus grandes marques d'étonnement!... Mais voilà que tout à coup Frédérique-Éléonore prit un canif sur la petite table, et vint à moi en me disant : — Cependant, comme tu es orgueilleuse de ta sottie figure, je veux te cicatriser, et te crever un de ces vilains yeux que tu as. Et elle s'élança sur moi. Je prévins le coup et je m'enfuis entre le prince et la princesse qui se levèrent effrayés. Ils réprimandèrent leur fille, et j'entendis qu'ils se proposaient de l'épier, ainsi que sa gouvernante, pour savoir si celle-ci donnait à son élève de pareils sentiments, ou s'ils étaient l'effet d'un naturel pervers. On me renvoya chez mes parents, avec défense de revenir à l'appartement, et de ne parler à la petite princesse, que par leurs ordres. On fit appeler ma mère pour lui intimer cette défense... En me regardant aller, le prince et la princesse pleurèrent.

» J'ai su depuis qu'ils avaient épié la gouvernante quand elle était auprès de leur fille, et qu'ils s'étaient convaincus, qu'elle entretenait les mauvaises dispositions de son élève, à mon égard. Quelle en était la raison?... Ils la chassèrent, et en prirent une autre.

» La nouvelle gouvernante me fit au contraire beaucoup d'amitiés ; j'étais presque tous les jours avec les princesses, mère et fille. Nous avions neuf ans. J'étais devenue si chère à la première, qu'elle ne pouvait plus se passer de moi. Bien plus, souvent, elle et son mari m'arrosaient de larmes, dont je ne concevais pas la cause. Observez que j'étais ressemblante à la princesse, et même à son époux, et que la petite princesse avait beaucoup de traits de la méchante gouvernante renvoyée. Tout cela était incompréhensible. Mais j'étais restée auprès de ma mère après ma naissance, sans la quitter, et la princesse auprès de la sienne, sans qu'il y eût eu un seul moment d'intervalle, ni d'absence. Je croisais, heureuse, chérie. J'embellissais, à ce qu'on disait, et à ce que vous pouvez voir, quand il m'arriva un grand malheur !

» Un jour que j'étais sortie pour aller jusqu'à la rue *Dauphine*, je fus environnée vers celle d'*Anjou*, enlevée et jetée dans une maison à porte cochère, tout à l'entrée de cette dernière rue. Je fus mise dans une chambre avec une autre petite et jolie personne de mon âge. C'est Polhimnie notre compagne. Là, on nous traita toutes deux assez bien. Polhimnie y était depuis huit jours. Elle arrivait d'un village où elle avait été élevée comme la fille des paysans. Mais ces gens, en la remettant à une femme qui la redemanda, déclarèrent assez rudement à la petite, qu'un bruit, qu'ils lui avaient toujours nié, qu'elle n'était pas leur fille, était vrai, et qu'ils la remettaient à sa véritable mère. Polhimnie pleura beaucoup, mais il fallut suivre la femme de Paris. Nous avions alors treize à quatorze ans.

» La maîtresse de la maison où nous étions se donnait pour marchande de modes. Mais dans la réalité, c'était une femme comme maman Cunégonde et beaucoup moins bonne. Elle se nomme Madame *Liébaud*. Dès le lendemain de mon entrée on introduisit mystérieusement auprès de moi une espèce d'abbé qui avait l'air ardent et caffard. On fit sortir Polhimnie, et je restai seule avec cet homme, qui me regarda beaucoup ! Il parut s'attendrir, et il répétait souvent : — Quel dommage ! Il prit quelques libertés que je fus obligée de souffrir, me recommanda

de crier, et en sortant, me dit : — Je tâcherai de vous tirer d'avec cette malheureuse ! Mais si elle vous demande ce que j'ai fait, pleurez et ne lui répondez pas. Il ne sera jamais dit que je vous ai plongée dans l'abîme. Mais qu'on le croie... En me débattant j'avais saigné du nez. L'homme ajouta : — C'est une heureuse circonstance ! Et sans m'en dire la raison, il m'obligea de porter du sang ailleurs qu'au visage... Il sortit ensuite, en me promettant son secours, et en me recommandant de paraître bien désolée. J'étais si contente de ses procédés que je lui obéis aveuglément.

» Après sa sortie, la Liébaut accourut auprès de moi, et je vis avec surprise qu'elle s'assurait du sang répandu ! — Bon (dit-elle en se parlant à elle-même).

» Quelques jours après, le même homme revint. Ce fut moi qu'on fit sortir et Polhimnie demeura. Il tint avec elle la même conduite à ce que j'ai su depuis.

» Dès le lendemain, nous entendîmes beaucoup de bruit dans la maison ! Nous tremblâmes de tout notre corps. La Liébaut et d'autres femmes criaient avec elle : on les emmena, et nous les vîmes sortir sans être aperçues des gardes qui ne nous avaient pas trouvées, parce que nous étions dans une chambre percée dans une autre maison, et que la Liébaut n'avait pas voulu parler de nous.

» Une heure après, nous entendîmes ouvrir notre porte (car nous étions enfermées) et le gros abbé parut. Il nous emmena.

» Je lui demandai à être conduite à l'hôtel de S\*\*\*. Mais il me répondit qu'il fallait agir avec précaution pour convaincre la Liébaut. Polhimnie, qui se croyait la fille de cette femme, me demanda si je la voulais abandonner seule ? J'avais déjà pris une amitié si vive pour cette jeune fille que je me jetai à son cou, en lui disant : — Jamais ! jamais ! Et si elle est ta mère comme je le crois, je ne dirai que ce que tu voudras... L'abbé nous amena dans cette maison.

» Je m'y suis trouvée moi quatrième avec Gertrude, Isabelle et ma première compagne. On m'y a fait faire mon rôle que je vais vous dire. Les discours de l'abbé, mon bienfaiteur et celui

de Polhimnie, ceux de maman Cunégonde surtout levèrent mes scrupules. On me fit envisager une vie heureuse avec quatre compagnes chéries et je me suis laissée gagner... Voilà mon histoire et voici mon emploi.

» Tous les jours on m'habille d'une certaine façon avec un grand panier; on me fait aller dans un bel appartement ici à côté. J'y représente pendant une, deux et quelquefois trois heures avec beaucoup de dignité, devant des gens qui me traitent avec de grands égards. C'est l'abbé qui est l'âme de tout cela. On m'a déjà mariée deux fois sans que je sache pourquoi, ni avec qui. Les noms sont singuliers. On a employé la ruse, pour que je ne couchasse pas avec mes maris, dont l'abbé m'a dit que le premier était mort. Le second est actuellement malade; sans doute parce qu'on m'en veut donner un troisième. L'abbé seul avec maman peut expliquer tout cela. Je préside aussi à une table de jeu. On m'a mise au fait. Ma vie est très-agréable...

Mais il est tard! Voilà bien du temps que je suspens le tête-à-tête de deux tendres amants! Je vais m'habiller et passer une partie de la nuit au jeu. »

Elle nous quitta. Nous demandâmes à Gertrude si elle était au fait de quelque chose? — Non (répondit-elle); tout est secret pour nous. Ce que je sais néanmoins, c'est que Rosière, ainsi nommée par maman Cunégonde pour indiquer qu'elle a toujours sa rose, fait son rôle comme nous le nôtre. Mais Polhimnie est plus instruite de ce qui la regarde, et demain, vous saurez d'elle une infinité de choses intéressantes et curieuses.

Nous embrassâmes l'adorable Gertrude et nous retournâmes à la maison paternelle.

*L'Éditeur.* Ha! que de choses arrivaient dans Paris, dont je ne me doutais pas, moi, qui en savais tant!... Mais M. Aquilin des Escopettes est bien plus répandu que moi!... Le temps est arrivé où les mœurs seront pures et moins mystérieuses!

## TRENTE-DEUXIÈME FILLE

## POLHIMNIE

C'était avec cette ravissante personne que nous devions avoir tous les éclaircissements, ou du moins le dénouement de toutes les aventures des quatre jeunes filles, pour lesquelles le récit de Rosière a dû inspirer de la curiosité. Nous avions déjà, dans la journée, retiré notre cousine de chez la dame Cunégonde, et, par un effet du tendre attachement, autrefois ressenti pour la femme céleste à laquelle la jeune fille ressemblait; par une suite d'un premier amour, inspiré par une parente, dont le sang si pur et si beau coulait dans les veines de Gertrude, nous la devions épouser. Nous ne trouvâmes à la maison qu'Isabelle et Rosière.

Dès que cette dernière nous aperçut, elle vint à nous avec vivacité. — Je ne sais (nous dit-elle), mais il y a bien du trouble! La Liébaut de la rue d'Anjou-Dauphine, est sortie de l'hôpital par un effet de la révolution. Elle vient de paraître. Elle réclame Polhimnie comme sa fille. Mais notre jeune compagne sent un éloignement pour elle, qui la persuade que cette femme est un imposteur. Nous écoutâmes ce discours avec intérêt, et comme l'histoire de Rosière nous avait fait naître des soupçons vagues nous résolûmes de tout examiner.

La Liébaut venait de sortir. Rosière nous conseilla de causer avec Polhimnie, en l'attendant. Elle appela cette jolie personne qui s'était cachée de la Liébaut, et emmena Isabelle et nous **laisa seuls**.

— Monsieur (nous dit Polhimnie), vous savez une partie de mon histoire par ma compagne chérie. Voici les choses qu'elle vous a tues.

» Je ne sais de qui je suis fille. Tout dit que c'est de la Liébaut excepté mon cœur. Je me crois plutôt fille naturelle de la femme de chambre de la princesse de S\*\*\*, la même qui haïssait tant Rosière. Vous savez que j'étais élevée à la campagne, sous le nom de fille de mon nourricier et de ma nourrice : mais quoique ces gens m'appelassent leur fille, je m'apercevais qu'ils riaient toujours un peu en me donnant ce nom. Enfin, une nuit, je les entendis qui se disaient. — On a biau faire! alle est toujours d'moiselle! C'que c'est pourtant! la ville donne c't'air-là, pisqu'a n'est qu'la fille d'eune femme de chambre! J'entendis cela en sommeillant. Souvent aussi, dans nos jeux, mes prétendus frères et sœurs m'appelaient *petite bâtarde, demoisillon, qui sera un jour toupie!* et ils me tenaient encore d'autres propos. Je ne fus donc pas absolument surprise quand on vint me chercher.

» Quand je fus arrivée à la ville, et enfermée, rue d'Anjou, la Liébaut me dit, qu'elle seule connaissait ma mère : mais elle ne me dit pas que je fusse sa fille. Lorsqu'au bout de plus de quinze jours, on introduisit auprès de moi le même abbé, auquel on avait vendu Rosière (car j'avais entendu le marché), je lui dis ce que je savais, et que je ne doutais pas qu'il n'eût acheté le droit de me faire ce qu'il voudrait. Je me mis à sa merci, en ajoutant que je lui aurais bien de l'obligation, s'il voulait me tirer de chez cette vilaine femme qui me tenait emprisonnée dans une petite chambre obscure au premier, donnant sur une cour puante. L'abbé fut touché de ma naïveté. Il me répondit ces propres paroles. — Ma fille, je suis très-porté pour les femmes, que j'aime passionnément : mais je sais m'attacher à elles par d'autres motifs que ceux de l'amour et du plaisir. Vous m'inspirez de la pitié, votre petite compagne et vous, et c'est par la pitié que je vais vous aimer. Je ne suis pas assez puissant pour vous faire un sort; mais je puis améliorer le vôtre, en vous donnant à une femme de génie, dans votre état, qui, vu la beauté

dont vous êtes douée, fera de vous un usage, qui vous préservera des suites de la débauche, en vous laissant ouverte une porte pour retourner à l'honnêteté parfaite. Tenez-vous prête à tout événement, et quelque chose que vous entendiez, votre compagne et vous, ne parlez, ni ne criez ! Je lui promis de me conformer à ses ordres.

» Le lendemain, il fit enlever madame Liébaut, et il nous emmena. Rosière indiquait l'endroit où elle voulait qu'il la conduisit ; mais le péril commun nous avait déjà tellement liées, qu'elle ne put résister à la prière que je lui fis de ne pas me laisser. Elle est donc restée avec moi, cette tendre amie, et elle s'expose à tout pour ne pas me quitter, elle qui pourrait aller chez ses parents, qu'elle connaît. C'est une obligation que je lui aurai toujours, et que mon cœur sentira vivement, tant qu'il battra dans ma poitrine.

» Vous savez quels sont les emplois de mes compagnes. Une éternelle reconnaissance que nous devons à maman Cunégonde, c'est de nous conserver notre vertu, à toutes quatre, en nous faisant gagner beaucoup d'argent. Car maman compte avec nous tous les mois, et elle nous rend raison de tout. Gertrude, votre amie, a déjà 3,600 liv. de rentes ; Isabelle, plus de mille écus ; moi, 2,500, et Rosière 6 mille francs. Maman nous dit : — Je vous laisserai vos maîtresses, et vierges à vingt-et-un ans : amassez du bien pour vivre filles honnêtes, ou vous marier... Jugez comme nous la devons aimer!... Aussi, Rosière me dit quelquefois : — Je suis venue ici pour toi seule ; mais j'y reste pour toi et maman Cunégonde. Je ne suis pas riche, puisque je ne suis que la fille du suisse du prince de S\*\*\*, et j'aurai le plaisir, sans avoir perdu mon honneur, de retourner auprès de mes père et mère, à vingt-et-un ans, avec de quoi vivre ; mais c'est à toi que je le devrai : je ne serais pas restée deux heures ici, sans toi. Voilà pour notre situation d'intérêt à toutes, et nos dispositions, relatives à nos compagnes et à moi. Reste mon emploi.

» Il est singulier, et ne ressemble, ni à celui de votre Gertrude, ni à celui d'Isabelle, ni à celui de Rosière. Aussi, je suis

la moins fatiguée, la moins employée... Tenez, voyez-vous ce trou rond, que bouche un médaillon?... Hé bien, je monte sur le premier de ces gradins, et je ne montre qu'une partie de mon corps à la fois : le visage, par exemple. On sonne, et je commence mon exercice. Je reste le visage à ce trou, comme l'acteur dans le *Tableau-parlant* : On sonne, je monte sur le second gradin, et l'on voit mon cou : On sonne ; je monte sur le troisième, et l'on voit ma gorge : Je monte sur le quatrième, et je me retourne : puis sur le cinquième encore retournée : Sur le sixième, en reprenant ma première situation : On sonne ; je reste sur le même gradin, mais je me retourne. On sonne, et je monte sur le septième, où je me retourne à un seul coup de sonnette : enfin, je montre mes pieds... Je recommence habillée ce que j'ai fait nue, et la scène est finie.

» Voilà tout ce que je fais ici. Quelquefois la séance est fort longue ! et avec un seul coup de sonnette, on me fait retourner dans tous les sens, sur le même gradin : car pour monter à un autre, on sonne trois coups distincts. Je ne vois jamais personne que maman, encore pas toujours. »

Nous fûmes très-surpris de ce que Polhimnie venait de nous raconter !

Nous lui demandâmes la permission de prendre des informations, sur ce qu'était devenue la méchante femme de chambre, qu'elle croyait sa mère. Elle y consentit, et nous allions sortir, lorsque nous vîmes arriver la Liébaut, avec l'abbé. Ils se querrelaient vivement ! La Liébaut traitait l'abbé de mangon, d'escroc, de chevalier d'industrie ! L'abbé lui répondit, devant nous : — Madame Liébaut, tout ce que vous dites de moi peut être faux, et peut être vrai. Mais nous savons de vous des vérités certaines, qui ne tendent à rien moins qu'à vous faire passer le reste de vos jours entre quatre murailles, au pain et à l'eau, ou à vous faire expirer à la Place d'Armes. — Je te défie de me rien citer, gueux ! — Gueuse ! n'ayez pas le verbe si haut ! car je vous confondrais !

Aux cris que poussaient les co-disputants, tout le monde accourut ; c'est-à-dire Madame Cunégonde, Isabelle et Rosière.

— Madame (dit l'abbé à la fille de l'actrice allemande et en partie du prince de\*\*\*), cette créature, cette furie, cette malheureuse est la femme de chambre de la princesse de\*\*\*. Elle avait pour amant un C—in vigoureux qui lui fit un enfant. Elle accoucha trois jours avant sa maîtresse, très-secrètement, et comme elle était forte, elle avait relevé le jour que la princesse mit sa fille au monde. Elle la changea par un tour de passe-passe si subtil, que la petite princesse ne parut pas avoir quitté sa mère. Voici la vraie princesse : c'est Polhimnie, qu'elle mit secrètement à la campagne, comme vous le savez toutes ; et la prétendue princesse laide comme cette femme, et comme le gros C—in son père, a été substituée au véritable sang des S\*\*\* et des W\*\*\*. Voilà un de ses crimes. Mais ne croyez pas que la tendresse maternelle l'y ait déterminée ! Non ! non ! c'est la méchanceté de son cœur.

Un an auparavant, la princesse de\*\*\* avait mis au monde une fille. La portière était également accouchée d'une fille. Celle-ci mourut et la cruelle Liébaut qui s'appelait alors *Brunichilde*, eut l'art de donner la morte à la princesse et la vivante à la portière. Voilà les deux charmantes personnes ; Rosière et Polhimnie sont les deux sœurs, et deux princesses, que nous allons rendre aujourd'hui à leurs parents. Mais vous sentez tous (car je parle aussi à vous, Monsieur), combien il est important de garder le secret !

La Liébaut était furieuse et confuse. Elle ne chercha plus qu'à s'échapper et elle y réussit. Comme on craignait quelque nouvelle trame de sa part, on se hâta de ramener les deux princesses chez leurs parents. Nous les accompagnâmes à la prière de l'abbé lui-même.

Nous trouvâmes le prince et la princesse dans la douleur. La fausse Frédérique-Éléonore venait de leur donner un violent chagrin, par la dureté de son caractère et la bassesse de son inclination pour un jockey. Loin de nous l'idée de prêter de l'élevation aux sentiments, à raison de la naissance ! mais la fausse Frédérique-Éléonore, étant née d'une méchante femme et d'un C—in dans le genre du père *Domfront*, un des héros du *Compère Mathieu*, elle

avait et les vices de sa conception, effet du libertinage, et ceux du caractère de ses parents. Toutes ses passions étaient exaltées : et comme elle était laide, la mauvaise humeur qu'elle en ressentait la rendait méchante... Nous voilà suffisamment justifiés du préjugé frivole de la naissance. La prétendue Frédérique-Éléonore était grosse du jockey. Qu'on imagine la douleur que devaient ressentir un prince et une princesse d'origine allemande qui n'avaient que cette héritière!... Ils pleuraient. L'abbé se fait annoncer pour une affaire indispensable autant qu'importante. Il est introduit. Il s'explique. Nous sommes cités pour témoins. On nous fait entrer, Rosière et Polhimnie, émues mais couvertes du voile de la pudeur, et intimidées par la noblesse du maintien de la princesse, se tiennent à la porte, le corps en arrêt. Le prince s'avance, les regarde, reconnaît Rosière, compare ses traits à ceux de son épouse, et s'écrie. — On vient de me dire ce que mon cœur m'avait annoncé! Il prend ses deux filles par la main. — Madame (dit-il à son épouse), la nature parle le même langage que l'abbé. Oui, ce sont vos filles, puisqu'elles ont vos traits et les miens. La princesse poussa un cri de joie, et embrassa les deux jeunes personnes avec transport. Elle ne pouvait se lasser de les considérer, de les reconnaître, de les caresser. L'abbé donna ses preuves, et en promit la confirmation. Ainsi se termina la journée à près de minuit.

Les jours suivants, l'abbé a tout prouvé. La Liébaut a été punie. La fausse Frédérique-Éléonore, rendue à son nom de Marie-Geneviève, fille de la Liébaut, a été envoyée aux Antilles, dans une habitation, après avoir épousé le jockey. Les deux princesses seront un jour reconnues publiquement ; mais on a des raisons pour ne pas le faire aujourd'hui. Leurs heureux parents goûtent le bonheur de se voir deux filles, aussi belles d'âme que de corps. Elles chérissent leurs anciennes compagnes, et notre cousine naturelle, devenue notre épouse, est de leur intime société. Isabelle va être établie par elles, de la manière la plus avantageuse, et Cunégonde, reconnue pour fille naturelle par le prince de N\*\*\*, avec une pension, ne sera plus vue au Palais-Royal. Elle a pris un train de vie honnête.



LE CABINET DE CIRE DE CURTIUS

*Le 12 juillet 1789, Curtius remet aux manifestants les bustes du duc d'Orléans et de Necker.*

C'est par cette double aventure, que nous terminons l'histoire des filles du Palais-Royal. Puisse-t-elle avoir quelque utilité!... Pussions-nous faire sourire les hommes au cœur ulcéré, ou les frapper d'étonnement! Pussions-nous, en peignant les désordres qui existent, engager les augustes législateurs nationaux, à exécuter un plan de réforme, auquel Joseph II a été obligé d'avoir

recours, lorsqu'ayant chassé les filles publiques de Vienne, il a été forcé de les y laisser revenir.

C'est ainsi que, *Pétrone* nouveau, nous avons tâché de peindre les mœurs, que des abus de tout genre avaient introduites avant la Révolution. A notre manière, nous montrons combien elle était nécessaire, au moral, comme au politique.

Ce n'est pas tout, honnêtes concitoyens, qui nous lisez ! dans les *deux parties* suivantes, vous allez voir des choses d'un autre genre, moins criminelles au fond, que l'horrible et dégradante prostitution ; mais aussi désastreuses, aussi funestes. Les êtres qui vont passer en revue, sont presque tous les fruits du crime. De sorte qu'en vous rapportant des faits particuliers, nous continuerons à vous peindre les mœurs générales. Mais quelle a été la cause du *Sunamisme*, qui s'est introduit ? Nous l'ignorons ; tout ce que nous pouvons en dire, c'est que l'auteur d'un Ouvrage intitulé *Hermippus redivivus, ou le triomphe du sage, sur la vieillesse et le tombeau ; contenant une méthode pour prolonger la vie et la vigueur de l'homme ; traduction de l'anglais, etc.*, a prétendu en établir l'utilité.

Nous observons ici, que cette invention, qui a déjà coûté la vie, peut-être en vain, à bien des jeunes filles, nous vient des Anglais, qui, plus que nous, ont des idées extraordinaires et bizarres... Honnêtes concitoyens ! nous aurions pu citer quelques-uns de ces exemples funestes ; mais nous avons préféré ne vous parler que des élèves d'une femme, longtemps guidée par un célèbre médecin, qui n'est plus.

L'auteur anglais faisait agir par les effluences de jeunes filles saines enfermées, effluences reçues par un trou supérieur. C'est une folie. Lisez ce qu'en dit un journaliste.

L'auteur entreprend de prouver physiquement le principe qui lui a servi de guide. Si la simple odeur des végétaux a de grands effets, n'en doit-on pas attendre de plus grands encore de celle des corps animés ? Nous savons, par expérience, que ceux de la respiration humaine, sont extraordinaires : on croit même assez

généralement que, dans le cas des maladies épidémiques, l'infection en est propagée par les haleines corrompues. » Or si la » respiration humaine est si fétide, si nuisible et si puissante, » pourquoi ne concevriens-nous pas qu'elle peut être de quelque » efficacité, dans les personnes dont la santé est aussi franche » que vigoureuse? Presque personne n'ignore combien la respiration de la vache est rafraîchissante et salutaire....., et comme » la fragrance des jeunes personnes élevées dans un régime convenable, n'est guère d'une moindre pureté, ne peut-on pas » raisonnablement présumer qu'elle partage les mêmes » vertus? »

L'auteur entre, à ce sujet, dans des détails très-piquants, et finit par supposer, que vraisemblablement *Hermippus* était ou régent, ou directeur d'un collège de jeunes vierges. Il conçoit ce collège comme uniquement fondé en faveur de leur éducation, et par là même susceptible d'avoir été composé d'une constante succession de jeunes filles, depuis l'âge de cinq ou six ans, jusqu'à celui de treize ou quatorze. Ces jeunes personnes se levaient, en toute saison, d'assez bonne heure. Dans le printemps et l'été, elles se promenaient toujours dans la compagnie de leur directeur, qui peut-être était obligé de les entretenir, pendant la promenade, d'historiettes et de contes gais ou moraux à leur portée. Dans l'hiver, après les exercices pieux du matin, les aimables pupilles s'amusaient, dans un appartement entretenu au degré de chaleur convenable. Ensuite *Hermippus* et ses élèves se retiraient chacun de son côté, pour se baigner, s'habiller, se mettre en état de plaire, et à elles-mêmes, et à leur vieil ami. Vers midi, *Hermippus* rejoignait son petit troupeau; une courte et légère conversation précédait un bon dîner, bien gai! Une musique vocale et instrumentale succédait à ce repas. De là, une promenade champêtre si le temps le permettait; sinon, quelques exercices poussés au point d'animer et de colorer la physiologie, mais jamais jusqu'à la sueur et la fatigue. La soirée n'était pas moins joyeusement employée, et ensuite les jeunes écolières se retiraient dans un dortoir, où chacune d'elles avait sa petite cellule.

Ajoutez à ce genre de vie qu'*Hermippus* était exempt de passions et ne se mêlait pas de politique.

Voilà un exemple bien difficile à suivre ! Mais quand on ne le regarderait que comme une hypothèse chimérique, il n'en serait pas moins vrai qu'une foule des vieillards qui ont vécu le plus longtemps, se plaisaient dans la compagnie des jeunes personnes ou s'y trouvaient par leur état. L'auteur en cite un très-grand nombre et entre autres, *M. Converly*, fameux maître d'une école de jeunes demoiselles, dans *Queen-Square* à Londres.

Il conserva sa santé, sa vigueur, l'amabilité de son caractère, jusqu'au delà de sa centième année, et disait en riant, lorsqu'il entendait des personnes de quarante ans, moins jeunes que lui, tousser, cracher et se plaindre : *Il est bien dur d'avoir à vivre avec de vieilles gens !* Ce vieillard après avoir quitté son école, n'y survécut pas longtemps, et l'on prétend que lui-même pensait non-seulement vivre, mais encore jouir de la vie s'il l'eût gardée quelques années de plus.

Parmi les objections qu'on peut faire à l'auteur, et qu'il rapporte lui-même, sans les affaiblir, il en est une qui vient sans doute à l'esprit de tous ses lecteurs ; c'est celle qui est tirée du sage par excellence, qui, selon les annales sacrées, n'atteignit pas même le terme vulgaire des hommes d'aujourd'hui, quoique ses femmes et ses concubines fussent nombreuses, jeunes, belles, et bien gardées. La réponse de l'auteur est sensée, et conforme en tout à ses principes. Nous renvoyons à l'ouvrage même, ceux qui seraient tentés de la connaître, ainsi que pour une multitude de traits qui pourront les amuser.

Nous terminerons cet extrait par quelques vers prophétiques du traducteur, placés à la tête de l'ouvrage :

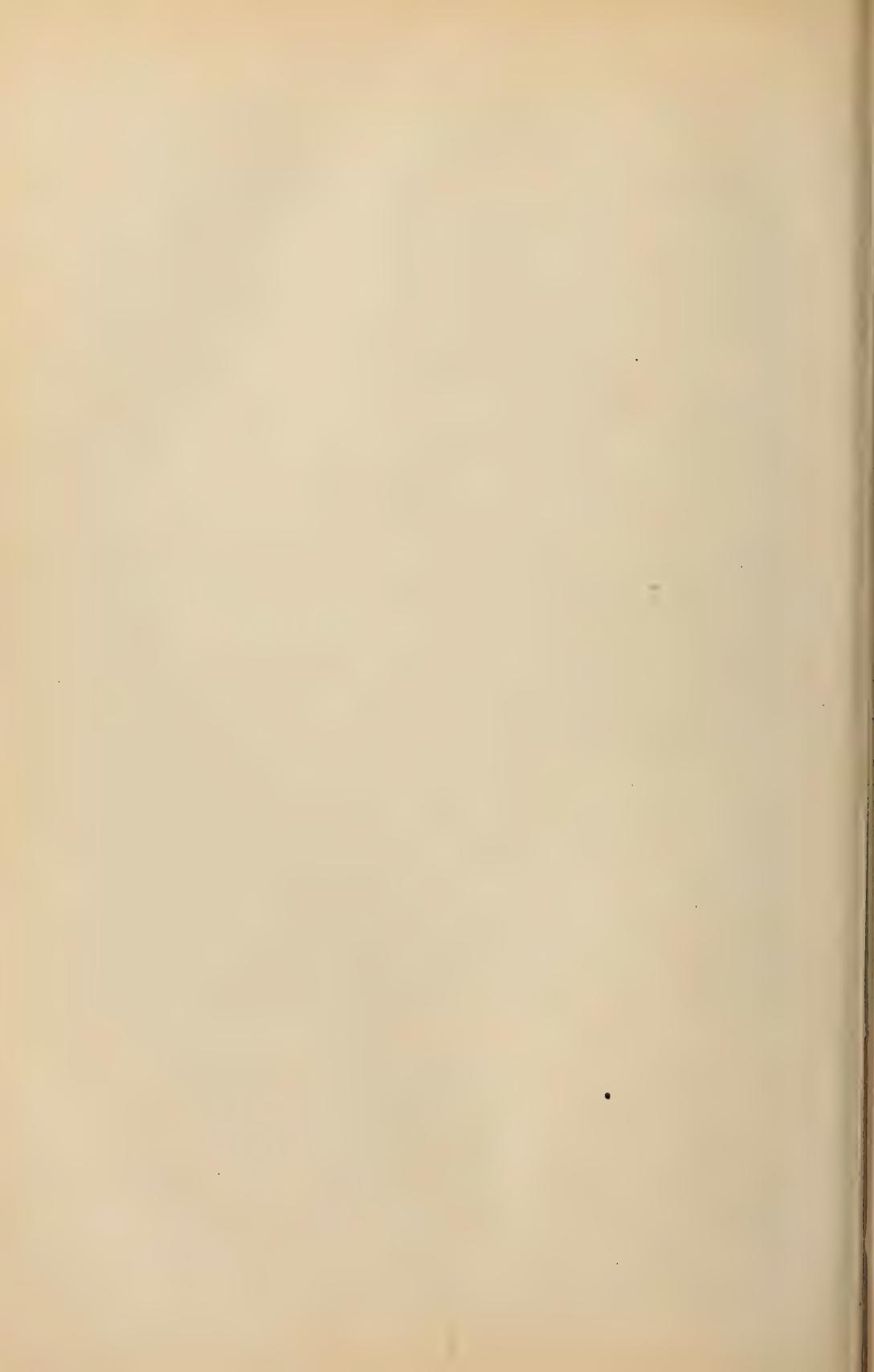
Quand ce livre paraîtra,  
Dont le titre surprendra,  
Le pédant le sifflera,  
L'ignorant le frondera,  
Le bigot le damné,  
Peut-être on le défendra.  
Mais le savant le lira,

D'autant qu'il l'amusera  
Et peut-être l'instruira.

. . . . .  
. . . . .

Ajoutons qu'il se pourra,  
Dès que le sexe apprendra  
Que c'est de lui que naîtra  
Ce qui nous rajeûnira,  
Et dont il s'applaudira,  
Qu'*Hermippus* réussira,  
Que le frondeur se taira ;  
Qu'alors on le prônera,  
Qu'il se réimprimera,  
Que le libraire en rira,  
D'autant qu'il y gagnera  
Beaucoup plus qu'il n'espéra,  
Et que le jeu lui plaira.

L'idée du médecin de Madame Janus lui a été suggérée par l'usage de nos vieilles grand'mères, qui affaissaient et détérioraient leurs petites filles, en les faisant coucher avec elles. Ce qui fit imaginer autrefois le conte du *Petit Chaperon-Rouge*, pour en écarter par cette allégorie puérile... Nous vous laissons, lecteur, avec notre *deuxième partie*.



## II

### LES SUNAMITES

Nous venons de parcourir une épineuse carrière!... Que de petits catons de vingt ans auront froncé le sourcil!... — Qu'est-ce que cette brochure? Des historiettes scandaleuses de personnes très peu intéressantes!... A quoi s'est-il occupé là?

Que de choses nous aurions à te répondre, sage prématuré!... qui te crois un aristarque, parce que tu as déjà fait tomber dix tragédies?... D'abord, celles dont je t'ai parlé, sont des Françaises... Sais-tu tout ce que ce nom a de glorieux! Ensuite, elles auraient été des citoyennes... — Des citoyennes!... — Pourquoi ne le seraient-elles pas?... Ha! c'est qu'une aristocratie corruptrice avait avili toutes les classes de la société... Nous posons en fait, que si notre admirable Révolution se consolide, comme il y a tout lieu de le croire, elle élèvera tellement l'âme à tout ce qui porte le nom de Français, que dans dix ans, on ne trouvera plus de filles publiques, ni de SUNAMITES, ni de BERCEUSES, ni de CHANTEUSES, ni de CONVERSEUSES, comme celles dont nous avons parlé, comme celles dont nous allons tracer l'histoire. Les mœurs vont s'épurer, ô chères concitoyennes, et cet ouvrage, publié, non pour divertir les sots, égayer les fous, émoustiller les libertins; mais pour montrer à quel point effrayant nous en sommes, cet ouvrage sera pour la postérité un monument historique, comme les *Satires* de *Juvénal*, et les *Épi-*



Le

GRAVURE DE L'ÉDITION

Clovis  
Serpentine  
Rosalie  
Fanchette  
Cilletta  
Rose  
Aurore  
Jasmine

Amande  
Girofiée  
Amaranthe  
Violette  
Pyramidale  
Pensée  
Basilique  
Balsamie

Lillette  
Tubéreuse  
Capucine  
Centaurée  
Lavande  
Julienne  
Muguette  
Jacinthe



que .

LE DU PALAIS-ROYAL

Narcisse  
 Blanchette  
 Belle de jour  
 Belle de nuit  
 Printanière  
 Automnette  
 Soucie  
 Lisérone

Bleuette  
 Barberose  
 Tulipette  
 Génétine  
 Pivoine  
 Muscadine  
 Orange  
 Grenade

Pédalouette  
 Fraisée  
 Abricote  
 Framboisine  
 Péchette  
 Félicité  
 Reineclaud  
 Rosemauve

*grammes* de ce *Martial* omniloque, sans lequel on n'aurait pas le vocabulaire secret des Latins!... Nous ne prétendons pas à cette dernière gloire ! Notre style est sévère et châtié : Tout le monde peut nous lire...

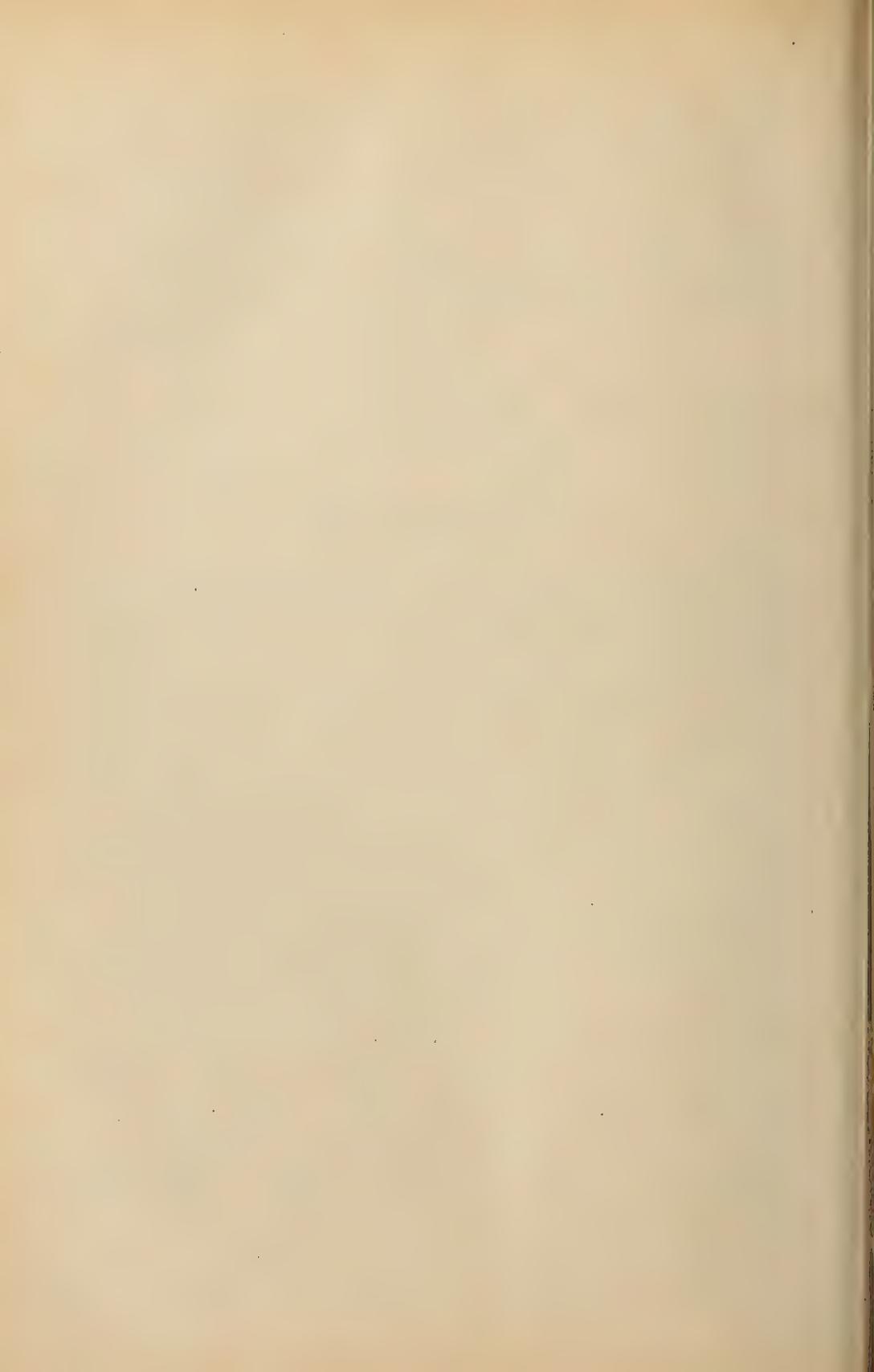
Nous vous saluons, sage lecteur, après cette espèce de *Mercuriale*, que nous faisons aux petits catons, graves effétés : Hélas ! on dirait qu'ils semblent ne redouter les tableaux voluptueux, que par la rage de l'impuissance !

## PRÉAMBULE



### CONCLUSION DE RENAUDETTE

Nous en avons dit que nous ne parlerions pas des *filles communes* du Palais-Royal. Nous les passons donc, à l'exception d'une seule, *Renaudette*. Cette jolie créature, qu'on a vue cet été de 1789, en caraco rayé, et en blanc, cet automne, a paru si jolie à un provincial, qu'il l'a tirée du grand commun, pour la remettre au particulier. Elle voulait résister, l'homme étant dans sa trente-cinquième année, et la délicate Renaudette n'ayant de goût que pour les adolescents. Mais cet homme, tenace dans ses goûts, qu'il s'embarrasse peu qu'on partage, ayant emmené Renaudette chez lui par ruse, il lui signifia qu'il la voulait garder. Elle résista, il la fit mettre en cage; et toutes les fois qu'elle résiste, ou qu'elle veut s'en aller, quatre grillages latéraux, artistement faits, se lèvent, et la petite personne se trouve encadrée. Rien n'y fait. Mais on la tient là, sans manger, jusqu'à ce qu'elle se mette à la raison. L'homme lui a déclaré, que s'il ne craignait pas de lui gâter la peau, il la ferait passer par les verges, au moindre caprice. Il espère de parvenir enfin à la rendre douce, et il se propose de la mener partout avec lui. Quand il la quitte, ce qui est rare, elle est enfermée. Voilà tout ce que nous avons su, par Doris, de cette fille mutine.



## LE CIRQUE

---

Nous avons fait un délicieux dîner, chez un ami, avec beaucoup d'étrangers, et une jeune personne charmante. Nous ne sortîmes de cette maison qu'à huit heures, et nous nous rendîmes au Palais-Royal, devenu le centre de tous les amusements. Le cirque était ouvert. Nous y entrâmes.

La majesté de la salle, le charme de l'orchestre, la légèreté des danseuses, la beauté, l'élégance des spectatrices, tout contribuait à donner à ce beau souterrain un air magique : la curiosité était attirée par les jeux, par les cafés, par les cabinets commodes, qui pouvaient servir de retraite à la volupté, même à l'amour.

Après avoir tout examiné, vers les neuf heures, au moment où toutes les femmes honnêtes sortaient pour aller à leurs soupers fins, nous remarquâmes qu'il ne restait que les *filles* : nous les observâmes curieusement, en notre qualité d'indagateur.

### LA CICERONA DU CIRQUE

Une d'entre elles, au long visage, nous parut de bonne amitié. Nous l'abordâmes. Elle en parut flattée. Nous avons fait dans le cirque une sorte de sensation, et la préférence que nous paraissions donner à *Maine*, sur une foule de belles, étalées ou dansantes, dut exalter sa vanité... (Soit dit sans en marquer nous-mêmes)!... Nous sondâmes sa tournure d'esprit.

Elle nous parut gaie, et plus instruite que les filles ordinaires. Nous lui exprimâmes une velléité de connaître... Aussitôt la très-prévenante Maïne, Allemande d'origine, nous offrit d'être notre *Cicerona*, et de nous instruire de tout ce que nous voudrions savoir.

La première *filles* qui nous frappa, ce fut une enfant de douze à treize ans, si jolie, si délicate, si modeste, quoiqu'ayant l'air d'une enfant gâtée, que nous ne pouvions nous lasser de la considérer. L'Alsacienne au long visage, nous dit : — C'est par celle-là que je vais commencer. Son vrai nom est *Clovisé*; son nom de guerre, *Sirène*. Je sais tout ce qui la regarde, parce que je suis bien avec celle qui l'a mise dans le monde. C'est une jolie *filles* de dix-huit ans, mais qui n'en paraît que seize : elle se nomme *Javote*, et son nom de guerre est *Serpentine*. Écoutez-moi. Je ne me servirai que de leurs vrais noms.



## PREMIÈRE ET DEUXIÈME SUNAMITES



### CLOVISE ET JAVOTE

Une mère assez laide avait épousé un joli père. Ils avaient fait une jolie enfant qui ressemblait au dernier. La mère était bien fière d'avoir fait plus beau qu'elle, et on n'imagine pas les peines qu'elle prenait à parer sa fille. Elle ne la perdait pas de vue; elle la tenait toujours à côté d'elle. Précaution fort sage; mais qui ne fut pas suffisante!...

Madame *Legrand*, au moment où sa fille atteignit sa douzième année, avait pris pour cuisinière, une petite villageoise assez

jolie, qu'on lui recommanda fort, parce qu'elle était d'honnête famille. M. et Madame Legrand, qui étaient marchands, vinrent, comme tout le monde, s'établir au Palais-Royal. Là, ils envoyaient *Clovis*, avec *Javote*, se promener dans le jardin, pour fortifier sa santé. La fille, domestique, avait environ seize ans, elle s'enjolivait à vue d'œil ; *Clovis*, à douze ans accomplis, annonçait la beauté la plus complète.

*Javote* était honnête mais le spectacle continuel qu'elle avait sous les yeux, de *filles* qui ne la valaient pas, superbement parées, lui faisait faire des réflexions. Elle en causait même avec *Clovis*. Elles remarquaient ensemble, comme ces *filles* étaient suivies des jeunes gens. — Elles sont bien heureuses ! (disait *Javote*). — Oui ! (répondit *Clovis*) : Elles vont où elles veulent ! et moi, pour venir seulement ici, il faut le demander pendant une heure ! — Ho ! vous, votre Maman vous aime, elle vous accorde tout ; si vous faites quelque chose de mal, c'est moi qu'elle gronde. — Oui ; mais à force de me choyer, ça m'ennuie ! J'aimerais mieux moins d'amitié, et plus de liberté. — Vous avez raison ! mais si vous étiez donc comme moi, toujours méprisée, toujours grondée ! On ne souffre pas, sans peine, que je mette un fichu blanc, des bas, des chaussures propres. Voyez donc c'te chiffon ! ça se croit jolie !... (dit votre mère). Et votre père, qui se sert des mots les plus avilissants ! qui me fait m'abîmer les mains à lui décrotter ses habits et ses souliers ! — Ha dame, Ma'm'selle, vous êtes servante, vous !

Ce mot fit rougir *Javote*. — Tu me le payeras ! (pensa-t-elle). Dès ce moment, *Javote* résolut de perdre la fille unique de ses maîtres. Elle dissimula ; mais elle chercha l'occasion de la faire souvent gronder, par une mère qui l'idolâtrait. C'est qu'ensuite, Madame Legrand demandait presque pardon à sa fille, et causait cent fois plus de mal, que sa réprimande n'avait produit de bien. On réparait le petit désagrément causé à la jolie *Clovis*, par mille complaisances, surtout par la promenade. *Javote*, qui voulait la perdre, et rendre cette fille chérie son égale, employait tous les moyens pour rendre sa jeune maîtresse ingrate, insolente. Elle réussit au point, que la mère ne savait que

devenir. Elle pleurait : ce qui ne faisait qu'impatiser Clovise plus que tout le reste ; elle en était dépitée.

Un jour, la méchante Javote dit à Clovise : — Vous êtes bien bonne, Ma'm'selle ! faites une escapade ! On ne vous retient comme on fait, que parce que vous êtes jolie, et que vous êtes pucelle : dès que vous aurez sauté le pas, on ne fera plus tant attention à vous : C'est comme vos fourreaux, auxquels on vous oblige de bien prendre garde le premier jour, et dès qu'ils ont une tache, on ne vous dit plus rien !... Clovise se trouva convaincue par ce raisonnement à sa portée. Il fut convenu que Javote sortirait, qu'elle se ferait demoiselle du Palais-Royal, et que, comme il y en avait de l'âge et de la taille de Clovise, la petite Legrand irait avec Javote, dès que celle-ci serait placée.

Javote, à la première querelle, demanda son compte. On la prit au mot, en apparence ; mais comme elle était recommandée, on se promettait de lui faire grâce, à la première marque de repentir. La petite, son argent reçu, fit son paquet, et l'emporta, sans être visité, ce qui mit dans une furieuse colère contre elle.

Dès le lendemain soir, elle vint tousser, suivant qu'il était convenu avec Clovise, aux environs de la boutique. Elle était mise comme une déesse, en fourreau de linon, doublé de rose, et coiffée du dernier goût. Ce qui la rendait jolie comme Vénus !... Clovise profita de la distraction de sa mère, pour s'échapper sans permission, et courir au jardin, le long du cirque à droite, en entrant par le Palais. Elle demanda Javote à elle-même en l'abordant ? La fille éclata de rire et fut reconnue. — Ho ! que tu es belle ! — Tu le seras bien davantage ! (lui répondit Javote, en la tutoyant pour la première fois) ; tu me surpasseras autant que tu me surpassais : Tous les hommes seront fous de toi, comme ils le sont de moi. En ce moment, un vieux débauché s'approcha. Javote le repoussa dédaigneusement. Un beau jeune homme survint. Elle lui prit le bras, et s'en fut avec lui, en disant à Clovise : — Adieu, ma bonne amie ! Demain, je te dirai bien des choses !

Clovisse s'en revint tout émerveillée. Elle trouvait Javote adorable ; et l'idée qu'elle la surpasserait, lui tournait la tête. Ce fut au milieu de ces réflexions, qu'elle se retrouva auprès de sa mère.

On lui demanda sévèrement d'où elle venait ? C'est que le père avait reconnu la toux de Javote. Clovisse baissa les yeux, et ne dit mot. Sa mère l'embrassa. Mais il était l'heure de fermer, et quand on fut à la maison, le père gronda fort, et voulut savoir la vérité. Il ne la sut qu'à demi. Sa colère alla jusqu'à vouloir donner un soufflet à Clovisse, que sa mère préserva, en la cachant dans son giron. La petite Legrand prit en ce moment sa résolution.

Le lendemain, à l'heure du dîner, se trouvant seule à la maison, elle fit une malle de tout ce qu'elle avait de mieux, prit de l'argent, cacha tout cela dans un petit cabinet, dont elle emporta la clef, et vint à la boutique. Elle attendit le soir avec impatience. Vers les dix heures, Javote toussa faiblement. Le père n'était pas là : Madame Legrand était occupée. Clovisse se glisse, court à son ancienne servante, et lui dit : — Il n'y a pas un moment à perdre : vite un fiacre ; courons à la maison ; mon paquet est fait ; je quitte, et vais avec toi. Javote lui prit la main, et sans lui répondre, se mit à courir avec elle. On prit un fiacre au Château d'eau. Le cocher descendit les cassettes (car la petite en avait rempli deux), et on s'éloigna, sans être vues du voisinage.

Javote mit Clovisse chez la même *maman*. Celle-ci fut enchantée d'avoir une si jolie personne ! Comme c'est depuis la *Révolution*, il n'y avait pas encore de règle. On s'inquiéta peu si Clovisse était pucelle ou non. Cependant Javote, qui l'était encore elle-même, dit que sa compagne ne l'était plus. Elles couchèrent ensemble avec un vieillard qui paya gros ; mais Clovisse ne le vit pas. Cet homme ne leur ôta qu'un peu de fraîcheur, car il était incapable.

Le lendemain, Clovisse fut parée. Elle était ravissante. Elle voulut aller au Palais-Royal, où personne ne la reconnut. Il est vrai qu'elle ne passa pas devant la boutique de son père. Elle

alla seulement à la porte vitrée qui donnait sur le jardin, pour voir quelle mine on faisait. La mère avait les yeux rouges. Le père était accablé. Javote savoura sa vengeance. Mais bientôt, craignant que sa compagne ne s'attendrît, elle éclata de rire, et l'entraîna en courant. Elles accueillirent deux jeunes fats, et Javote voulait sortir du jardin avec eux ; mais Clovise préféra de se promener et de voir le monde. Elles ne rentrèrent qu'à onze heures.

On les mit coucher ensemble, avec un vieillard qu'on ne laissa pas voir à Clovise.

Tous les jours, depuis un mois, se sont passés comme ces deux-là. Javote fait tout ce qu'elle peut, afin qu'un libertin déflore Clovise, avant elle-même ; mais la petite qui n'est pas encore formée, outre qu'elle n'a pas de goût pour les hommes, offre de trop grands obstacles. Elle est passionnée pour la danse du cirque, et c'est ce qui la retient dans son état, qu'elle aurait déjà quitté. Elle a refusé d'être entretenue très avantageusement. Elle a proposé à sa place Javote, qu'elle appelle sa sœur. Mais, deux hommes riches, instruits de sa conduite envers Clovise, ont pris la servante en aversion.

Ils n'ont pas tort ! Il n'est rien d'infâme qu'elle ne cherche à faire à Clovise, par les hommes ; mais celle-ci oppose son innocence, sa beauté : les hommes sont si touchés de la jeunesse et de la naïveté de cette enfant, qu'ils la respectent... »

En ce moment, Javote arriva.

Tenez, voilà Javote ! (nous dit l'Alsacienne au long visage). Nous la regardâmes. Cette fille était jolie ; mais elle avait l'air bas. Il était onze heures : on sortait.

Nous priâmes l'Alsacienne de nous accorder sa compagnie, au cirque du jeudi suivant, et de nous procurer un entretien avec Clovise et Javote, ce soir-même. Elle alla aussitôt les prévenir. L'orchestre jouait la retraite : les danses étaient dissoutes, et nous donnâmes la main à la jolie Clovise, ainsi qu'à Javote. Nous marchâmes, en faisant à la première, des compliments d'un air qui déguisait nos sentiments intérieurs. Arrivés dans la cour, nous leur offrîmes de les ramener dans notre voiture.

L'envie d'aller en carrosse les détermina. Nous savions la demeure de M. Legrand, père de Clovise, marchand connu. Un mot à notre cocher nous fit remettre, non seulement à sa porte, mais dans sa cour. Nous savions, par expérience, qu'on ne se reconnaît pas facilement le soir, quand on est venu en carrosse. Nous prîmes l'escalier sans que Clovise s'aperçut qu'elle était chez elle. Notre laquais monté avant nous, vint nous recevoir un flambeau à la main, après avoir prévenu les parents. Nous étions au milieu de la salle de M. et Madame Legrand, avant que sa fille et Javote l'eussent reconnue. Ils parurent. Clovise fit un cri, et courut se jeter dans les bras de sa mère. Javote fut prête à s'évanouir. Nous la soutînmes. M. Legrand, quoiqu'un peu sévère, alla embrasser sa fille dans les bras de sa femme. — Ha! bon père! (s'écria Clovise d'elle-même), jamais je ne te donnerai plus de chagrin!

On ne remit pas Javote. On lui montra le plus grand respect. Elle était tremblante. Clovise qui nous parut très spirituelle, en cette occasion, sentit qu'il ne fallait rien dire. Elle appela Javote *Madame*; et celle-ci ne prononça pas un mot. Nous engageâmes les parents à l'indulgence éclairée: nous leur fîmes sentir la nécessité de mettre leur fille, soit au couvent, soit, et mieux encore, dans une pension sûre de jeunes demoiselles. Clovise elle-même goûta notre motif qu'elle pénétra. Nous sortîmes ensuite avec Serpentine.

Lorsque nous fûmes dans la voiture, cette fille se jeta dans nos bras en nous disant: — Vous pouviez me perdre, vous ne l'avez pas fait! ha! que vous êtes bon! Nous lui fîmes des remontrances graves et nous la conduisîmes, de son aveu, dans une pension rue de Luxembourg.

En allant l'y voir le lendemain, nous y trouvâmes Clovise. Nous prîmes en particulier Serpentine, et nous lui dîmes que la moindre imprudence de sa part, serait sans miséricorde... Qu'est-il arrivé? Serpentine (c'est le nom qu'elle porte dans la pension), a été changée par les instructions de la maîtresse, et elle est à présent le plus ferme appui de la vertu dans le cœur de Clovise. Elle voulait aller se jeter aux genoux de ses anciens

maîtres et leur demander pardon. Nous l'en avons empêchée. Nous laissons dans l'obscurité ce qui s'est passé dans la rue Beaujolais, où les deux jeunes filles ont demeuré pendant leur fuite...

Clovisse rentrera bientôt chez ses parents, qui ont une fille de boutique aussi aimable que Javote, par la figure, mais infiniment plus méritante, pleine de talents utiles, de qualités estimables et une vertu à toute épreuve... Parents, qui avez des enfants, prenez garde aux mœurs de vos domestiques (1) !

On peut regarder Clovisse ou Sirène, Serpentine ou Javote comme les deux premières Sunamites ; mais en voici d'autres plus réelles.



## TROISIÈME ET QUATRIÈME SUNAMITES



### ROSALIE ET FANCHETTE

Le jeudi, l'Alsacienne nous attendait. Elle vint à nous dès que nous parûmes.

« — Je me suis doutée (nous dit-elle), que vous viendriez savoir des aventures et les terminer, comme j'imagine que vous avez terminé celle de Clovisse et de Javote-Serpentine ! je gage que vous avez eu la fleur de cette enfant... je veux dire



(1) C'est un grand mal qu'il y ait des filles publiques ; mais c'est un mal nécessaire ! On nous a dit que le *district de Notre-Dame* avait chassé toutes les *filles publiques* de son ressort. Nous désirons que les mœurs actuelles deviennent telles que cette proscription soit sans inconvénient.

Clovisé. Nous répondimes que cela n'était pas dans notre caractère. — Il en sera ce qu'il doit en être. Mais je vous procurerai une ample moisson. Car non-seulement je vous ferai les histoires, mais je serai votre agente et j'attirerai au cirque, toutes celles que je saurai dignes de vous des deux manières. — Bien !

» — Vous voyez (reprit Maïne), ces deux jeunes filles ? — Elles sont charmantes (répondîmes-nous), et ne paraissent pas plus de quatorze ans. — Elles en ont quinze et sont à la fin de leur noviciat. — Comment de leur noviciat ? — Oui. Elles sont chez une femme qu'on nomme la *restauratrice*. — Je ne connaissais pas encore ce genre-là, et je ne croyais pas que les deux titres de femme de plaisir et de restauratrice pussent jamais s'allier ! — Ils s'allient très bien par l'art de Madame Janus, qui a plus de quarante jeunes filles de cet âge, prises dans les faubourgs et les provinces : car rarement elle se fournit de filles nées au centre de la ville. Tenez, elle les a toutes amenées aujourd'hui voir le cirque. Je vous les détaillerai tour à tour.

» Rosalie, cette petite brune aux couleurs un peu ternies, mais qui les avait d'une extrême fraîcheur, il y a six mois, et *Fanchette*, cette blonde encore vermeille, sont des *Sulamites*. —

Des *Sunamites* donc ! — Soit. Le métier de Madame Janus, ancienne femme de charge d'un médecin célèbre, est de restaurer les vieillards. Elle leur donne deux de ses élèves qu'elle tient dans une grande maison bien arriérée, au delà du boulevard. Elle les nourrit des aliments les plus sains, et les fortifie par un exercice journalier. Elle prend un louis par nuit. Chaque fille a six francs, et elle douze. Les premières fois, elle est là. Le vieillard est mis par elle dans un bain aromatique. Elle l'essuie elle-même avec la main, qu'elle roule sur son corps, jusqu'à ce qu'il soit d'une propreté complète. Cela fait, elle lui met une muselière solide et le couche avec les deux *Sunamites*, dont la peau touche exactement la sienne. Il s'entrelace dans les deux vierges (car il faut qu'elles le soient).

» Une fille ne peut servir que huit nuits de suite. On en substitue deux autres et les deux premières se reposent, en

prenant des bains les deux premiers jours, et en se divertissant les autres, pendant quinze; car il faut à un vieillard trois paires de filles.

» On a la plus grande attention à les conserver vierges, vu que cette qualité perdue, elles deviendraient nuisibles, surtout pendant la grossesse. Si un vieillard jouissait d'une fille, il se ferait beaucoup de mal! et en outre, il perdrait une somme déposée dès le premier jour. Une fille sert depuis sa nubilité déclarée, jusqu'à trois ans au delà. Plus tard, elle dominerait le vieillard et repousserait ses *effluences*, sans *influer* en lui, si elle était neuve; et si c'était une de ses anciennes Sunamites, elle lui *réinfluerait* les humeurs *peccantes*, qu'il lui aurait *influées*. Une fille peut servir un an au plus en l'employant tous les jours... Voilà sans doute ce que vous vouliez savoir?

» Rosalie et Fanchette sont deux cousines, prises à l'extrémité du faubourg *Saint-Antoine*. Elles ont été achetées par Madame Janus à l'âge de quatre ans, d'une femme qui les conduisait, après la mort de leurs parents à l'hôpital général. Madame Janus qui avait dès lors ses vues, vit ces deux enfants qui pleuraient; elle s'informa. La femme lui dit que l'une était fille de ce malheureux jeune homme du faubourg, qui aimait sa sœur et qui l'avait poignardée : c'est Rosalie; et d'une fille, que cette sœur honnête avait substituée à sa place, dans une occasion périlleuse; l'autre, de la sœur elle-même et d'un amant.

» Surprise un jour par ce furieux, elle ne le calma qu'en promettant de coucher avec lui la nuit suivante. Ils convinrent entre autres du silence. Fanchette avait une amie appelée Rosalie, qui ne haïssait pas le frère cruel. Cette sœur infortunée se jeta dans ses bras, lui fit sa confidence, et parvint à la déterminer à coucher avec le furieux. Elle espérait les marier un jour. Pour mieux cacher son jeu, et pour tenter les remords dans le cœur de son frère, Fanchette, adorée d'un amant aimé qui n'osait l'épouser de peur d'être tué par son beau-frère, voulut qu'il couchât avec elle et se livra... Les deux amies devinrent enceintes. Le frère barbare crut avoir joui de sa sœur, qui le supplia de lui sauver l'honneur en la mariant.

C'était ce qu'elle avait espéré. Mais le féroce ne voulut jamais y consentir. Fanchette épousa néanmoins son amant en secret. Les deux amies accouchèrent le même jour. Fanchette, de Rosalie, Rosalie de notre petite Fanchette. Quelque temps après, le frère, voyant sa sœur familière avec son mari, et ayant été pressé d'épouser Rosalie, eut des soupçons qu'il éclaircit, en écoutant un entretien entre elles. Dès qu'il sut que la petite Rosalie, qu'il adorait, n'était pas sa fille, mais seulement sa nièce, et qu'il était père avec une autre, il sortit de sa cachette, et trouvant sa sœur seule il la poignarda. On sait qu'il ne chercha pas à se sauver. Il se jeta aux genoux de Fanchette expirante, lui demanda pardon, but de son sang, et monta sur les toits. Là, prêt à se précipiter, parce que, dit-il, une fille comme sa sœur ne devait pas être déshonorée par un rompu, il eut la singulière attention de ne vouloir blesser personne. Il cria *gare* trois fois, et ne se précipita que lorsqu'il vit la place vide.

» Tel fut le récit qu'on fit à Madame Janus en lui cédant les deux orphelines pour six francs pièce. Je dis les deux orphelines. Rosalie, mère, mourut de douleur, et l'amant de Fanchette alla sur mer où il a péri. Les deux petites, abandonnées de tout le monde, furent laissées à une fruitière allumetière, qui ne put les nourrir plus d'un mois, et qui ne reçut les douze livres, que pour se dédommager de sa dépense.

» Madame Janus éleva ces deux enfants de la manière la plus saine et elle en a fait ce que je vous ai dit.

» Rosalie et Fanchette sont les *restauratrices* d'un vieillard, qu'elles ont tellement fortifié, qu'il les a possédées toutes deux à une époque différente. Madame Janus en a été furieuse ! Elle les a ôtées du nombre de ses Sunamites, a placé sur leurs têtes l'amende encourue par le vieillard, leur donne encore le coucher et la table, mais les laisse libres comme vous voyez. »

Nous merciâmes l'Alsacienne au long visage de son intéressante narration, pendant laquelle Madame Janus était partie avec ses élèves, et nous joignîmes les deux ex-Sunamites, résolus de leur être utiles à la manière de notre ancien ami, l'auteur des *Nuits de Paris*.

Nous mîmes tant de politesse dans notre abord, que nous nous conciliâmes la bienveillance des deux jeunes filles. Elles consentirent à sortir avec nous, et nous les reconduisîmes chez Madame Janus dans notre voiture.

Arrivés dans une maison riante et commode, nous y remîmes les deux jeunes filles à la dame elle-même, qui, nous voyant jeune, nous offrit une liaison de cœur avec l'une ou l'autre de deux ex-Sunamites. Nous la remerciâmes, en lui disant, que nous avions une amie adorée. Ce qui nous attira des louanges de sa part, et de celle des deux jeunes personnes. Nous offrîmes néanmoins d'être utile à Rosalie et à Fanchette de la manière qu'on nous indiquerait. Nous sortîmes après avoir promis de venir le lendemain de bonne heure, afin de voir toutes les Sunamites avant le départ de celles en exercice.

— Voilà des choses étranges (diront nos lecteurs de province et même ceux de Paris). — Oui ! elles sont étranges ! mais elles sont vraies. Nous avons fait insérer il y a quelque temps dans certain journal, un article singulier pour y préparer.

---

## PREMIÈRE QUATORZAINÉ

---

### LES SUNAMITES EN EXERCICE

Nous étions chez Madame Janus avant sept heures du soir. On sait que les Sunamites servent huit jours et se reposent quinze. Il le faut pour qu'elles soient saines. Conséquemment, il est nécessaire qu'un seul vieillard ait six filles. Aussi Madame Janus n'avait que sept pratiques. Mais elles étaient excellentes ! Les

vieillards donnaient trois louis par nuit, les deux couples qui se reposaient étant payés comme celui de service.

On nous montra d'abord les quatorze Sunamites qui devaient partir à neuf et dix heures, pour leur destination. *Æillette* et *Rose* allaient chez un vieux financier. *Aurore* et *Jasmine*, chez un homme empourpré. *Armande* et *Giroflée*, chez un vieux duc. *Amarante* et *Violette*, chez un maréchal de France. *Pyramidale* et *Pensée*, chez un médecin millionnaire. *Basilique* et *Balsamie*, chez un agioteur. Enfin *Lillette* et *Tubéreuse*, chez un vieux tontiniste que sa famille voulait conserver longtemps.

Nous observâmes, en riant, qu'on pourrait laisser mourir tous ces gens-là au terme fixé par la nature. — Il est vrai (nous répondit Madame Janus); mais ces richards alimentent un établissement qui peut être utile quelque jour à nous conserver des hommes précieux. Et elle cita plusieurs noms. Nous fûmes obligés de convenir qu'elle avait raison.

Remarquons ici, que si Madame Janus avait été connue plutôt, elle nous aurait conservé Voltaire, Rousseau, Diderot, Dalember; plus anciennement, Montesquieu, Fontenelle. Combien d'honnêtes pères de famille, d'hommes utiles à l'État, elle aurait pu conduire à une vieillesse expérimentée! Consolons-nous pour l'avenir! Dès qu'un citoyen sera nécessaire à la nation, Madame Janus le fera vivre tant qu'il faudra, sans sacrifier ses Sunamites... Revenons.

Nous priâmes les premières Sunamites, qui partaient à neuf heures, de bien vouloir nous faire un abrégé de leur histoire; afin que nous les immortalisions dans l'utile ouvrage que nous publions aujourd'hui. Rose s'approcha de nous. C'est une jolie blonde, brillante comme la fleur dont elle porte le nom.

## CINQUIÈME ET SIXIÈME SUNAMITES

## ŒILLETTE ET SA COMPAGNE ROSE

» — Madame Janus (nous dit-elle), ne veut que des enfants indépendantes, pour être plus tranquille, et ne point essayer de réclamation désagréable. Je suis fille d'une demoiselle bien née, âgée de quinze ans, qui, ayant donné un rendez-vous à son amant dans un grenier, dont il y avait deux clefs, y fut singulièrement surprise. Mon papa, homme grand, fort et vigoureux, avait reçu au même lieu, un rendez-vous d'une baronne très aimable et très voluptueuse. Mais *Adélaïde de T\*\*\* de R\*\*\**, ma mère, l'avait devancée ; la baronne qui avait un amant en titre, qu'elle trompait, entendant respirer, crut que c'était lui ou ma grand'mère qui l'épiait. Elle tâta et trouvant une robe de soie, elle se retire doucement. En descendant elle trouva l'amant de ma mère qui montait, et qui lui baisa la main. Le prenant pour le sien, elle le conduisit dans son appartement, trouvant plaisant de tromper la jalouse chez elle tandis qu'elle l'attendrait au grenier.

» Cependant, le père d'Adélaïde monta doucement au rendez-vous de la baronne. Il arriva sans bruit et ayant entendu respirer la craintive Adélaïde, il alla droit à elle. Il eut bien quelque surprise, causée par le sens du tact ; mais à cent lieues de la vérité, il n'imagina rien.

Les choses faites, il descendit et alla se mettre dans son cabinet. Un instant après, il entendit rentrer quelqu'un. Il

regarda et vit sa fille, en désordre qui prenait une lumière, et demanda de l'eau. Il la vit... ensanglantée : mais il ne soupçonna rien.

» Après le souper, il eut occasion de voir la baronne, qui lui parut embarrassée. C'est qu'elle s'était aperçue que ce n'était pas son amant qu'elle avait voulu favoriser. Le jeune homme en la reconnaissant s'était dérobé. Il avait été se cacher dans le grenier, où il avait entendu les exploits de son rival sans le savoir. Il l'avait suivi, en sortant, et l'avait reconnu ; il avait vu ensuite Adélaïde et l'avait également reconnue. Il avait frémi, et s'était bien gardé de se montrer ! Le vicomte père, fut bien étonné d'apprendre que ce n'était pas la baronne qu'il avait possédée !... Mais il n'en sut pas davantage.

» Le jeune amant, de son côté, ne dit mot à sa maîtresse. Elle ne lui avait encore rien accordé ; il l'évita... Elle devint grosse, et elle l'en informa par une lettre... La réponse du jeune J\*\*\*, fut la vérité. Il offrait la preuve de tout. Adélaïde au désespoir, eut la force de questionner adroitement son père et la baronne ; elle ne fut que trop confirmée dans la vérité ! Elle résolut de détruire son fruit... Mais les moyens ne réussirent pas. Elle eut alors le bonheur de pouvoir consulter le médecin, chez lequel était maman Janus. Cet habile homme l'empêcha de prendre des drogues et lui promit de l'accoucher secrètement.

» On réussit à cacher la grossesse à l'aide du médecin, qui traita d'une prétendue maladie ; et qui, lors de la crise, usa de son crédit pour engager à lui confier la malade pendant six semaines.

» Adélaïde accoucha de moi chez le médecin. Maman Janus me reçut, et prit soin de mon enfance. Je lui dois la vie. Car dans un moment où l'on m'avait laissée auprès de ma mère, elle voulut m'étouffer. Heureusement que maman Janus rentra ! Elle m'emporta et me donna une nourrice qu'elle a payée. Ainsi je lui appartiens.

» Voilà toute mon histoire. »

Nous priâmes aussitôt Cœillette de nous faire son récit. — Je

n'ai pas (nous'dit-elle en rougissant), le talent de narrer comme ma sœur Rose. Elle sait tout ; qu'elle raconte pour moi.

— Je le veux bien (s'écria Rose).

» Œillette est ma sœur de père. Elle est fille du vicomte et de la baronne. Celle-ci se trouvant grosse, et non remariée, jugea très à propos de cacher la maternité. C'est une femme esprit fort ; elle ne rougissait pas de son état, devant ses connaissances intimes. Mais ma grand'mère maternelle lui fit entendre, qu'ayant des filles, ma mère et une autre, il fallait éviter de les scandaliser. Ce fut ce qui détermina la baronne, à se rendre chez le docteur, notre protecteur primordial, pour y accoucher de ma sœur. Ce fut environ trois mois après ma naissance.

» La baronne était brune et jolie comme sa fille. Maman Janus qui, dès ce temps-là, prévoyait son établissement actuel, s'en chargea volontiers. La baronne donnait la paternité à son amant, et celui-ci en était tout glorieux ; mais après la naissance d'Œillette, les traits de mon père étaient si visiblement amalgamés à ceux de la baronne, qu'on n'osa pas montrer l'enfant au père putatif ; on lui dit qu'Œillette était morte.

» Nous avons été élevées ensemble jusqu'à présent. Maman Janus s'étant établie, elle nous a fait voir à nos mères, et leur a demandé leur consentement pour faire de nous ce qu'elle en fait. Elles l'ont donné parce que ni l'une, ni l'autre n'étaient dans le cas de nous prendre avec elles.

» Le vieux financier chez lequel nous allons étant venu ici, il nous choisit, ma sœur et moi. Il voulut savoir notre histoire à toutes deux, et il fut enchanté de nous avoir préférées par hasard, et de ce que nous étions presque du même sang, quoique de chevelure différente. Il dit aussi que notre origine donnerait plus d'énergie et d'activité à nos *effluences*.

» Je vais remplir ici une tâche désagréable, de peur que mes compagnes ne la négligent. Je prendrai sur moi de vous donner les détails de la restauration. Nous avons le vieux financier.

» A notre première entrée chez lui, nous étions instruites par maman Janus. Ainsi, nous ne fîmes point de sottises difficiles.

Il se mit au lit au milieu de nous, s'entrelaçant de son mieux. Je vous assure que c'est une grande peine surtout en été! Il faut toute l'amitié que nous portons à maman; et le besoin que nous avons de nous faire un sort, pour nous obliger à supporter la fatigue, l'insalubrité, la singularité... les dégouts de notre emploi! Un vieillard... qui tousse... crache... mouche... sue... et fait mille autre choses... non moins désagréables!... Ha!... Enfin, nous le faisons, et nous aspirons au moment de notre liberté, comme des prisonniers à la Bastille, à voir le jour. Je vous assure que nous ne ferons pas comme Rosalie et Fanchette, et que jamais nous ne gagnerons le dépôt! »

Ainsi parla Rose.



## SEPTIÈME ET HUITIÈME SUNAMITES



### AURORE ET JASMINE

— Et vous, mes belles? (dîmes-nous aux deux Sunamites, qui s'approchèrent de nous, au moment où Rose cessa de parler). Aurore prit la parole :

» Nous sommes aussi deux sœurs (nous dit-elle), Jasmine et moi, qui avons été choisies par un cardinal. Je commencerai par l'histoire de ma sœur : car je suis bien sûre que, pour tout au monde, elle ne voudrait pas la raconter... Nous sommes nées chez le médecin dont Rose vous a parlé : ma sœur est fille d'une duchesse, séparée de son mari, et qui avait entre autres, pour

amant, un batelier très beau garçon (1). S'étant trouvée prise, elle vint accoucher chez le médecin. Des ordres exprès étaient donnés d'enlever l'enfant, aussitôt après sa naissance, de le porter au père, resserré dans une étroite prison, de le massacrer devant lui, et de lui battre les joues des membres sanglants de l'innocente créature. Cela fait, on devait l'envoyer aux mines.

» Une furie titrée peut donner de pareils ordres, l'intérêt peut engager à promettre de les exécuter; mais l'humanité en empêche : on trompe la mégère et l'on reçoit son argent. Ce fut ce qui arriva. Jasmine fut remise à maman Janus, qui la fit élever. On montra au monstre-mère, les membres d'une enfant morte naturellement et disséquée. Jasmine grandit avec moi. »

Mon histoire est liée avec la sienne.

» Je fus la cause innocente du malheur qui menaça les jours de ma sœur, en naissant. Le beau batelier, qui avait donné dans l'œil de la duchesse en étant aimé, comme un nègre suscite, ou comme un animal de travail : la dame, pour elle-même, non pour lui, fournissait à l'instrument de ses plaisirs tout ce qu'il pouvait désirer. Le batelier était Monsieur, et il avait quelquefois du bon temps. Ce fut dans une veine de tranquillité, que passant un jour, en carrosse, par la rue *Dauphine*, en habit de jouëteur, c'est-à-dire, en veste et culotte blanches bien justes, avec une ceinture de soie, il aperçut la jolie *Aurore*, ma mère, dans la boutique de son père, marchand fourreur. Il descendit, et il entra pour la voir mieux. C'était l'été; il y avait peu d'ouvrage; *Aurore* était seule. Le jeune homme était superbe! Son habit provocant laissait voir les signes du désir. Il interpella d'amour la belle *Aurore* qui ne put résister... Je ne sais si ce fut

~~~~~  
 (1) Une chanson du temps célébra cette comique aventure :

Les Marigniers de la Gueurnouillère,  
 Vantez qu'ça fait d'jolis-garçons!  
 Ça vous a c'tour, et des façons  
 Qu'on n'dirait pas des gens d' rivière;  
 Les pauvres flyes du Gros-cayou  
 N'en ont pas à moiquié leù sou, etc.

à la première, la seconde, ou la troisième visite; car il n'en rendit que trois.

» L'infidélité fut découverte. La duchesse dissimula, vis-à-vis de ma mère. Au moment des couches elle la fit enlever, et conduire chez le médecin : les mêmes ordres furent donnés contre moi, que contre ma sœur Jasmine. On devait également faire périr ma mère. Mais le médecin était trop honnête homme pour cela. Il meurt assez d'enfants sans qu'on en tue. La duchesse se crut satisfaite. Mon père a été aux Iles, où il est peut-être encore.

Puisse-t-il un jour me reconnaître »!



## NEUVIÈME ET DIXIÈME SUNAMITES



### AMANDE ET GIROFLÉE

Deux belles filles se présentèrent, après la blonde Aurore et la brune Jasmine. On observe que les Sunamites sont toujours brune et blonde. Amande, qui va parler, est de ce dernier genre, et Giroflée du premier.

» — Comme nos quatre premières compagnes, nous sommes nées sous les yeux de maman Janus, Giroflée et moi. Nos mères étaient deux sœurs, et nous n'avions qu'un seul père : c'était un petit abbé, maître de musique et d'instruments.

» Nos mères étaient filles d'un riche marchand drapier de la rue Saint-Denis. Elles étaient jolies : et pour l'âge, à un an de distance l'une de l'autre. Ma mère était l'aînée. Blonde comme son père, elle était indolente et voluptueuse. Le petit abbé la

cajola, et parvint à la posséder, malgré les attentions d'une mère surveillante. Mais si ma mère esquiva les regards de sa maman, elle ne put se dérober à la curiosité de sa sœur cadette. Celle-ci fut donc souvent témoin des délices que goûtait et que procurait son aînée. Elle fut tentée par là.

» Un jour que ma mère fut menée en visite par sa maman, la cadette dit à l'abbé : — Est-ce que je ne vaudrais pas ma sœur, que vous la traitiez seule en grande fille ? Elle est blonde et belle ; je suis brune et jolie : elle est langoureuse et tendre ; je suis vive et pétillante. Elle n'eut pas besoin de pérorer plus longtemps.

» Elle fut assimilée à sa sœur cette fois-là seulement. Car peu de jours après, on s'aperçut de la grossesse de l'aînée. On s'informa. L'abbé fut expulsé.

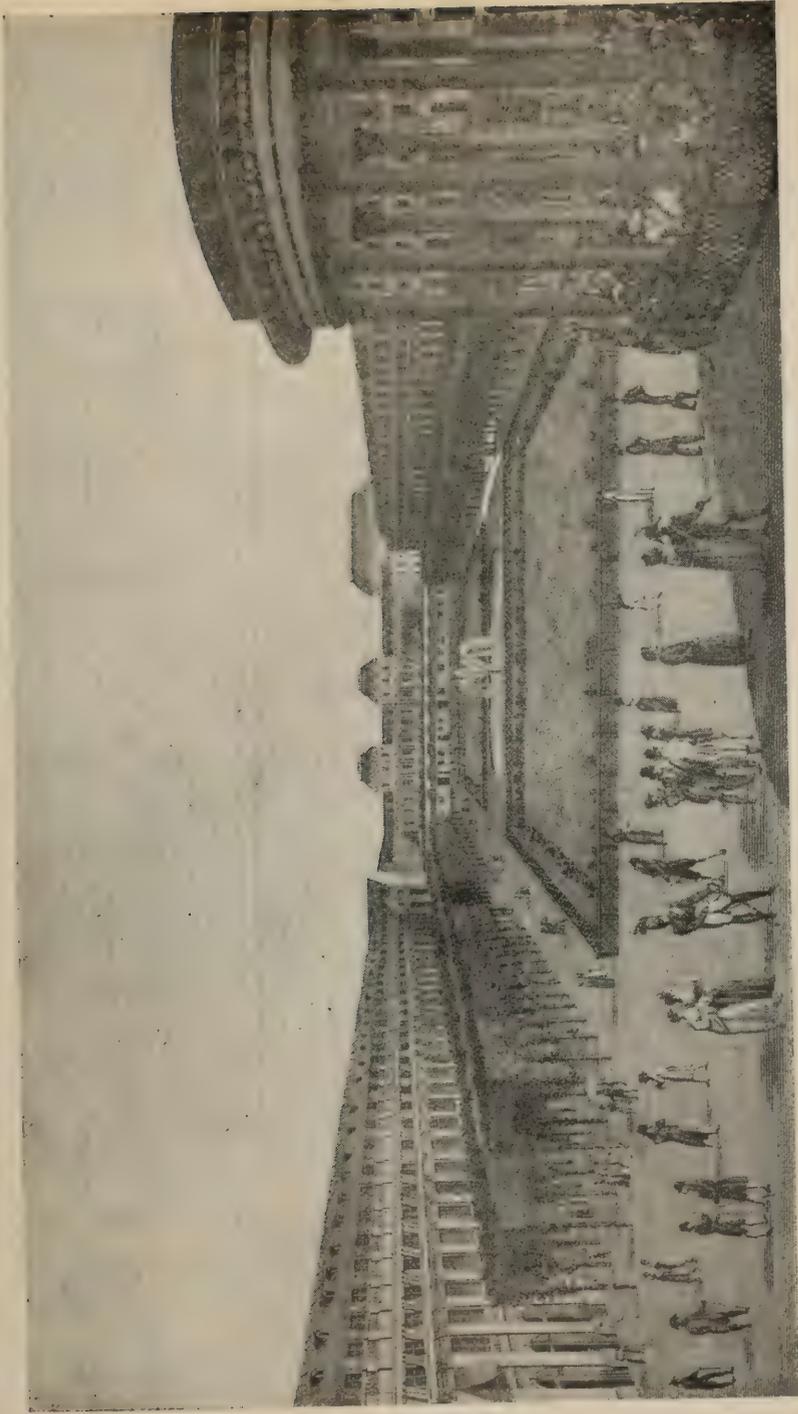
» Le médecin de maman Janus, l'était de la maison : il fut consulté. Il promit de tenir tout bien secret. Ma mère fut mise chez lui, où elle accoucha.

» Elle n'était relevée que depuis quinze jours, quand on s'aperçut que la cadette en tenait à son tour. On la mit en pension, comme sa sœur, et Giroflée vit le jour... Maman Janus nous a élevées comme ses filles : elle nous a laissé voir nos mères, autant que celles-ci l'ont voulu, et comme toutes deux sont avantageusement établies, elles nous font chacune une pension viagère, sur leurs épargnes.

» Nous avons à restaurer un vieux duc bien dégoûtant. Avant nous, il se faisait appliquer sur le corps, des pièces de veau ; mais cela ne vaut pas notre chair, dont la douce chaleur lui a déjà rendu la moitié de ses forces. Il redevient libertin, et nous avons beaucoup de peine à nous en défendre ! Mais maman lui a bien dit, l'un de ces jours, que s'il s'échappait, il perdrait de deux façons, le dépôt d'argent, et la vie qu'il aime si fort ! »

NOTA. Il est de la plus grande importance, de ne pas donner aux jeunes filles, pour maîtres de musique, des abbés poupardeux ; qu'on prenne des femmes ; on donnera par là un état convenable à certaines *Émèrites*, qui ne savent que devenir, et l'on évitera des périls devenus trop fréquents. On doit se rappeler, en frémissant, le petit abbé, maître de musique, qui se fit sauter la cervelle, au Palais-Royal, après un bon dîner.

(L'abbé Rousseau. V. Introduction.)



VUE DU JARDIN DU PALAIS-ROYAL PRISE DE LA ROTONDE (SOUS L'EMPIRE).

## ONZIÈME ET DOUZIÈME SUNAMITES

## AMARANTHE ET VIOLETTE

» — Nous ne sommes pas nées chez maman Janus et nous ne sommes pas sœurs, Violette et moi (dit la blonde Amaranthe); mais je me rappelle que nous étions deux voisines, dans notre enfance, et que nous étions bien mises. Je crois me souvenir que mon père était orfèvre, ou horloger, et celui de ma compagne, notaire; car il y avait des armes du roi, ou panonceaux dorés à leur balcon... à moins que ce ne fût au nôtre : tout cela est fort confus dans ma mémoire, et ma compagne, un peu plus jeune, ne se souvient de rien du tout.

» Nous avions environ trois ans, quand une femme, que nous avions coutume de voir vendre des balais de plume, nous trouva devant notre porte, bien parées : elle nous donna des bonbons, nous fit passer par une allée qui sortait dans une autre rue, et nous emmena (disait-elle), aux *Tuileries*. Elle nous fit monter dans un fiacre, ce qui nous plut beaucoup, et nous roulâmes. Je me rappelle que l'allée où nous descendîmes était fort laide et fort obscure. On nous porta au cinquième, on nous régala, on nous coucha, et le lendemain, on nous emmaillotta, on nous garda quelque temps ainsi, et on nous porta chez maman Janus; à laquelle on nous laissa.

» Nous lui avons demandé depuis, si on lui avait donné quelques renseignements à notre sujet. Non, loin de là! On lui déguisa notre âge d'un an; on nous livra nues, c'est-à-dire, avec une mauvaise chemise et une mauvaise portion de couverture; on nous dit filles de pauvres gens. Maman Janus nous

questionna ; mais elle ne put rien tirer de nos réponses obscures : nous confondions ce qui s'était passé depuis notre enlèvement, avec ce qui nous était arrivé chez la vilaine femme.

Maman Janus nous trouvant passables, pour la figure, nous éleva comme nos compagnes, et nous lui devons tout. »

Voilà ce que nous apprît Amaranthe, pour elle et pour sa compagne, en y ajoutant seulement, que le vieux maréchal de France qu'elles conservaient, les aimait beaucoup, et qu'il avait promis de les établir. Mais nous leur fîmes donner tous les renseignements topographiques possibles, et d'après ce qu'elles nous dirent, les jours suivants, nous avons fait des recherches. Nous avons trouvé une allée qui aboutissait dans une petite place : des orfèvres, un notaire. Nous nous sommes enquis, et nous avons découvert qu'on avait perdu, dans deux maisons voisines, douze ans auparavant, une fille d'orfèvre, blonde, de trois ans, et une fille de notaire, brune, d'une charmante figure, de deux ans et demi; que ce jour-là, ces deux enfants essayaient des bijoux de grande valeur, avec lesquels toutes deux étaient disparues; qu'elles étaient reconnaissables à une marque, ou agrément : la blonde à côté de l'œil gauche, la brune, au coin de la joue droite, et qu'elles se nommaient, la première, Sofie, la seconde Éléonore. Nous revînmes voir les deux jeunes filles, que nous sommes sur le point de faire reconnaître. Si nous y parvenons, et que nous puissions les rendre à leurs parents, nous ne serons pas tout à fait inutile au monde, et c'est notre unique sujet de gloire.



## TREIZIÈME ET QUATORZIÈME SUNAMITES

### PYRAMIDALE ET FENSEE

Aussitôt après le récit des deux Sunamites précédentes, deux autres s'avancèrent, et Pyramidale la brune prit la parole.

» — Pour nous, Monsieur, nous sommes cousines, et nos parents sont bien connus : si nous avons une existence, nous la devons à maman Janus. Ma mère est femme d'un décrotteur, à l'île Saint-Louis, et celle de Pensée est chiffonnière. C'est ma tante, dont le mari est roux ; mais sa fille est une jolie blonde, comme vous voyez.

» Ma mère me portait auprès de mon père, et me laissait sur le rebord du trottoir. Ma mère mettait ma cousine auprès de moi, et nous restions là toutes deux, commençant à nous traîner. Un jour, il passa sur le pont une dame en voiture, qui dit à une autre : — Regardez donc ces deux enfants ! Cette femme-là, noire et laide, les a volées ; il n'est pas possible qu'elles soient à elle ! Ma mère les entendit, et leur dit des injures. Peu de jours après, les deux dames repassèrent encore ; ma mère était absente ; elles envoyèrent mon père en commissions en le payant d'avance, et dès qu'il fut parti, elles nous prirent, et nous emportèrent, en nous donnant des bonbons.

» Je ne sais où l'on nous mena ; mais le soir, on vint prendre mon père et ma mère, mon oncle et ma tante, et on les conduisit au Châtelet. Ils furent interrogés, le lendemain, à notre

sujet. Ils offrirent toutes les preuves possibles que nous étions leurs enfants. On les fit sortir, en leur offrant tel dédommagement qu'ils voudraient, et deux dames se trouvèrent là, qui proposèrent de se charger des deux petites. Mais ma mère et ma tante se mirent en colère, et jurèrent qu'elles ne nous céderaient pas. Tout ce qu'on put leur dire ne servit de rien. Il fallut nous rendre.

» Dans ce temps-là, ma mère et ma tante entendirent parler de maman Janus, par la femme dépouilleuse d'enfants, qui avait volé mes deux camarades Amaranthe et Violette; et ma mère dit à ma tante : — On nous prendra toujours nos petites; donnons-les à la bonne madame Janus. Ce qui fut exécuté. On nous apporta ici; maman Janus nous accepta, donna dix louis à nos mères, et nous a élevées comme si nous eussions été ses filles,

Nous fimes des questions aux deux jeunes filles sur la femme, amie de leurs mères, qui avait enlevé Amaranthe et Violette. Mais elles ne purent nous en rien dire. Pensée nous parla facilement du vieux médecin, qui faisait une pension à leurs parents, et qui devait les établir toutes deux, en cessant de les employer.

C'est par les parents de ces deux Sunamites que nous avons découvert la voleuse. Elle demeurait rue *Tireboudin* : elle était à l'extrémité quand nous l'avons trouvée! Elle faisait le prêt sur gages depuis son vol. Nous avons pris sur nous de la dénoncer, et à sa mort on a mis les scellés sur ses effets, pour assurer la restitution du prix des bijoux. Nos vues sont remplies : on a trouvé des preuves du vol des deux enfants, par certains effets, et après avoir tout recouvré, les parents d'Amaranthe et de Violette ont fait un présent à ceux de Pyramidale et Pensée.



QUINZIÈME ET SEIZIÈME,  
DIX-SEPTIÈME ET DIX-HUITIÈME  
SUNAMITES

BASILIQUE ET BALSAMIE,  
LILETTE ET TUBÉREUSE SUPPLÉANT A ROSALIE  
ET FANCHETTE, RETIRÉES

Nous vîmes, avec surprise, s'avancer quatre Sunamites à la fois : c'étaient celles qui portaient les dernières.

» — Nous avons toutes quatre la même histoire (nous dit Basilique la blonde ; l'autre blonde était Lilette). Nous sommes d'une ville de province, et nées de la plus singulière aventure ! Nos mères ont été obligées de venir ici, maman Janus les a cachées et secourues ; elle nous a gardées, et nous lui appartenons. Aussi lui sommes-nous soumises, car nous n'avons qu'elle au monde... Mais revenons à notre origine.

» Il y avait dans notre ville de province, un libertin célèbre, appelé *M. Priape*. C'était un bel homme, fort riche, qui avait des goûts singuliers, et des fantaisies plus singulières encore. Ce *M. Priape* s'avisa, au carnaval, de donner un bal, où toute la ville devait être admise, nobles, robins, bourgeois, artistes, artisans, vigneron, manœuvres : il annonça que c'était, non des saturnales, mais une fête d'*égale humanité* ; ce fut son mot. Il s'informa de toutes les jolies pauvres, et il leur fit faire à chacune, pour son bal, un habit complet, depuis la chemise jusqu'aux chaussures ; le tout fort propre, et fait avec goût. Au jour indiqué, toute la ville se rendit au bal des *égaux* : on y servit une collation : les nobles, un peu dédaigneux, paraissaient hésiter de se mettre à table : *Priape* les railla et les fit rougir. Il se mit lui-même à une table de vigneron et d'artisans,

avec sa sœur et sa mère. Ces deux dames étaient les plus impertinentes femmes du monde ; mais voyant Priape assis, elles restèrent avec lui, pour qu'il s'avilît moins. Les bourgeoises, d'un autre côté, dédaignaient encore plus les vigneronnes et les artisanes. Priape observait tout cela.

Après la collation, l'on se masqua : Priape avait choisi douze jeunes rustres, très bien faits, dont lui seul connaissait le déguisement, et il leur avait promis de leur livrer les douze plus belles dédaigneuses, sa sœur en tête, à la condition qu'ils les traiteraient en nouvelles mariées. Les rustres, en conséquence, devaient se ménager au souper qui partageait le bal en deux, vers minuit. On dansa... Les douze dédaigneuses avaient un petit bout de rose à leur habit.

» A minuit donc, après une danse animée, où les hommes bien nés s'étaient fait connaître, par le parler guiorant du bal, on se mit gaîment à table, sans penser à la dérogeance. Pendant le souper, Priape fit une fausse confiance du déguisement des femmes, à douze, tant bourgeois que robins et gentilshommes, tous jeunes et pétulants. Il fit mettre l'habit désigné à douze servantes choisies, auxquelles il recommanda d'imiter leurs maîtresses et de se laisser faire. Il payait leur complaisance. Une autre confiance était également faite aux dédaigneuses, sur l'habit des douze plus beaux jeunes gens comme il faut et sur le silence obstiné qu'ils devaient garder. Chacun de ces jeunes gens était l'amant aimé de chacune des belles.

» Tout cela disposé, le bal recommença. Les rafraîchissements étaient agréablement mixtionnés ; on avait beaucoup bu et mangé fort ; la joie et la volupté circulaient dans les veines : les servantes étaient choisies bien faites ; les demoiselles avaient un habit moins élégant... Tout réussit au malin Priape : les douze belles furent égarées dans des chambres, au fait desquelles on avait mis les rustres et les servantes ; les belles demoiselles furent traitées étonnamment, et on leur enleva un bijou à chacune ; les servantes furent surprenantes par leur fraîcheur, et pareillement elles enlevèrent chacune un bijou aux galants. Tout le monde fut comblé.



LES FILLES AU



ROYAL, par Boilly.

» Le bal finit au jour, et les acteurs se retirèrent pour aller dormir.

» Le lendemain soir, Priape réunissait encore tout son monde, non pour danser — on s'en était donné pour deux jours, — mais pour souper. C'était le mardi soir. Ici, les rangs ne furent plus confondus; les demoiselles s'assirent avec les nobles, les robines avec les robins, les bourgeoises avec les bourgeois, etc. Enfin les servantes étaient derrière leurs maîtresses pour les servir, comme les laquais servaient leurs maîtres. C'était ici la soirée des confidences. Chaque fat favorisé la veille par une laveuse de vaisselle était *turgi* de bonheur et de gloire : chaque belle, qui croyait avoir été vigoureusement aimée, faisait la petite minauderie de la manière la plus piquante. Après le souper on causa, chaque amant avec sa belle, qu'il remercia de son bonheur. La belle, en rougissant, pria son amant d'être discret sur le gage qu'il lui avait enlevé. L'amant n'entendait pas. On s'expliqua. Il demanda celui qu'on lui avait pris et qu'on lui nia. Grand étonnement ! Priape guettait. Il eut l'art de séparer les douze belles de leurs galants; il ordonna ensuite aux douze rustres de passer devant les belles, le gage visible; tandis que d'un autre côté, les douze servantes passèrent également devant leurs petits maîtres, en montrant les gages attrapés. Ce fut un grand étonnement pour les douze paires d'amants ! Les demoiselles ne sonnèrent mot. Mais les jeunes gens parlèrent. On ne put néanmoins démêler le fond de cette aventure.

» Quatre demoiselles, des douze, devinrent enceintes, ou du moins furent les seules qui le parurent. Persuadées, par les entretiens qu'elles avaient eus avec leurs amants, que ce n'étaient pas eux qu'elles avaient favorisés, elles vinrent à Paris cacher leur faiblesse amoureuse. Ce sont nos mères. Quant aux servantes, elles accouchèrent presque toutes dans la ville, en nommant le père de leur enfant, et déclarant la manière dont il avait été conçu. Elles étaient payées par Priape.

» Ce fut alors comment les jeunes gens des deux sexes conquirent comment ils avaient été joués par cet homme. Un d'eux

le guetta, et un beau soir lui donna son passe-port pour l'autre monde... Mais admirez la malice de Priape! Il avait prévu le coup! Dans son testament il faisait des legs aux douze demoiselles; il motivait ces legs du tour qu'il leur avait joué; nommant aussi les douze rustres qui avaient obtenu les faveurs des douze belles, et laissant à chacun une vigne avec une pièce de terre!

Ce testament fit le plus grand bruit! La sœur du testateur, qui seule pouvait le faire casser (c'est ma mère), en demanda l'exécution et se contenta de ce qui lui restait, tous les dons prélevés.

» Voilà l'histoire de notre naissance à toutes quatre. Vous connaissez ma mère qui m'a promis que j'aurais ma part dans la fortune de mon oncle. Balsamie est fille d'une demoiselle de grande condition, qui s'est mariée malgré son accident, à celui qui la devait épouser; elle a laissé son legs à sa fille. Lilette est petite fille d'un président, par sa mère, et Tubéreuse, d'une héritière bourgeoise qui s'est également mariée. Les huit autres belles ont caché leur état, ou n'ont reçu qu'un coup d'épée dans l'eau. Quant aux enfants des servantes, chacune de celles-ci s'est mariée à un des douze rustres qui tous, excepté un seul, père de Balsamie, ont adopté l'enfant. On les dit tous jolis garçons et filles. Adieu. »

Basilique, en achevant, partit avec ses quatre compagnes pour aller, les deux premières chez leur riche agioteur, les deux autres chez leur vieux tontiniste. Ces deux vieillards doivent (dit-on) assurer un sort convenable à leurs aimables prolongistes.



## SECONDE QUATORZAINE

### DES SUNAMITES EN EXERCICE

Nous fûmes quelques jours à rédiger les histoires des quatorze premières Sunamites. Cependant nous retournâmes chez Madame Janus, avant que le tour des quatorze suivantes fut arrivé. Mais nous ne les trouvâmes pas. — C'est qu'elles prennent leur leçon de berçage (nous dit Madame Janus). — Qu'est-ce que cela, Madame? — Ha! ha! vous ne savez pas tout! J'ai différentes pratiques pour l'agrément et la conservation de la vie. J'ai des *Sunamites*, comme femme-médecin-prolongiste. J'ai des *berceuses*, pour d'autres hommes, qui veulent jouir, et ne s'embarrassent pas tant de prolonger la végétation animale. J'ai des *chanteuses*, qui vont chatouiller l'oreille des voluptueux, passionnés pour la musique. J'ai des *converseuses*, pour ceux qui aiment la conversation, et je forme mes élèves à ces différents talents, d'après leurs dispositions. Celles qui vous racontent les histoires, sont des élèves pour la conversation. Celles qui ont de la voix seront chanteuses. Celles qui ont le talent du tact au degré le plus parfait seront berceuses. Toutes apprennent la *danse* en perfection; et toutes commencent par être Sunamites.

Nous fûmes émerveillé de tout ce que nous disait la bonne dame Janus, et nous sentîmes que tout cela pourrait être légitimé par l'intention et par l'usage... En ce moment, les quatorze élèves dont nous devons entendre l'histoire, arrivèrent auprès de nous et Madame Janus nous les nomma dans le même ordre que les précédentes : C'étaient *Capucine* et *Centaurée*; *Lavande* et

*Julienne ; Muguette et Jacinthe ; Narcisse et Blanchette ou Rose-Blanche ; Belle-de-Jour et Belle-de-Nuit ; Printanière et Automnette ; Soucie et Liserone.*

Arrêtons-nous un moment ! Nous parcourons une carrière pénible !... Cent fois la plume nous est tombée des mains... Mais la pureté des motifs nous a soutenu... Non ! moralistes sévères, renfermés dans des sociétés épurées, vous ne connaissez ni le vice, ni les raffinements de la volupté ! Vous voyez le vil intérêt, l'égoïsme impudent, l'amour personnel mal entendu, ces poisons capables de tout corrompre, et vous n'imaginez pas ce qui rend durs les riches, les grands, les heureux. Nous allons vous en dévoiler la cause secrète. Ce sont d'exquises, de coûteuses voluptés, qu'on leur tient à si haut prix, qu'ils se trouvent toujours pauvres au sein de l'opulence... Instruisez-vous, administrateurs, et remédiez s'il est possible !



## DIX-NEUVIÈME ET VINGTIÈME SUNAMITES



### CAPUCINE ET CENTAURÉE

La blonde Capucine prit la parole ; et à cette occasion, nous remarquâmes que les blondes, quoique avec moins d'esprit, en général, que les brunes, sont ordinairement meilleurs orateurs. Les brunes parlent trop vite ; mais elles écrivent mieux. On sent qu'à tout cela il est de fréquentes exceptions.

» — Monsieur (nous dit Capucine), puisque maman permet que je vous fasse notre histoire à ma coucheuse et à moi, je le

veux bien. Sans doute, qu'en nous trouvant ici, vous deviez vous attendre, que nous ne sommes pas des filles ordinaires, nées tout bonnement dans le mariage, de parents aisés, dont l'union est sanctionnée par toutes les lois.

» Je suis fille de la fille d'un laitier, et Centaurée est ma sœur et ma tante. Ma mère était passablement jolie ; mais une chose en quoi nous tenons d'elle, ma sœur-tante et moi, c'est qu'elle avait la marche la plus agréable, et la plus jolie jambe de l'Europe. Ce fut cette perfection qui porta jusqu'à la frénésie, pour elle, la passion d'un homme marié, âgé de quarante ans, fort et si vigoureux avec les femmes, qu'il était redouté de toutes celles qui le connaissaient. Ma mère, ni ma grand'mère ne pouvaient savoir cela : elles ne le connaissaient pas.

» L'homme, amant de ma mère, ne l'eut pas plutôt remarquée qu'il la guetta tous les jours pour la voir passer. Quand elle marchait dans la rue, il la suivait, ravi d'admiration. Il excitait tellement sa passion amoureuse par là qu'il n'en fut plus le maître. Un jour de fête, il s'aperçut que ma grand'mère, et mon grand-père, homme sévère (dit-on), et fort âgé n'étaient pas à la maison. Il observa que tout le voisinage allait à la promenade à cause du beau temps. Il réfléchissait comment il profiterait des circonstances, pour s'introduire dans la maison et en connaître les *agets*, lorsqu'il découvrit de loin ma mère qui revenait seule. Après s'être assuré qu'elle n'était pas accompagnée, il se précipita dans l'escalier, qui était obscur, monta un peu plus haut que le premier et attendit la belle. Tandis qu'elle ouvrait, il descendit doucement, entra comme elle, la saisit au premier cri, lui couvrit la bouche d'un mouchoir, referma la porte et menaça de la tuer si elle jetait un cri. Ma mère effrayée, s'évanouit. L'homme en profita pour contenter sa passion. Après quoi, ayant des craintes, il lui lia les mains et les jambes, puis il descendit et s'enfuit dans une maison voisine, d'où il regarda par une fenêtre d'escalier. On ne vit pas que sa victime s'agitât ; mais au bout d'une demi-heure, son père et sa mère parurent avec la sœur aînée, mariée depuis longtemps. Ils rentrèrent. L'homme examinait sans être vu, se cachant dans un cabinet

d'escalier, dès qu'il entendait quelqu'un monter ou descendre. Il ne tarda pas à remarquer le trouble de la maison. Le soir venu, il vit encore plus à son aise, aux lumières. Ma mère pleurait. On la déshabilla et on la mit au lit. L'homme s'en alla.

» Comme il avait été vu de ma mère, il n'osa plus reparaître dans le quartier. Il tremblait même dans les rues et dans les jardins publics. Il changea tout son habillement, prit perruque, et alla jusqu'à se déguiser en femme pour voir passer ma mère.

» Elle cessa de paraître au bout d'un temps. L'homme employa tous les moyens pour savoir ce qu'elle était devenue. Il se mit en marchande d'huîtres et monta pour en offrir. A la porte, avant de frapper, il entendit ma grand'mère qui grondait, en disant : — Vous voilà grosse ! Pardi ! on repousse bien un homme quand on le veut ; mais votre grossesse prouve qu'il ne vous était pas inconnu ! Ma mère pleurait. La marchande d'huîtres ne se montra pas ; elle en savait assez. Mais elle était furieuse contre ma grand'mère, et elle se promit de la punir en la traitant comme sa fille.

» L'occasion s'en présenta bientôt. Mon grand-père mena ma mère prendre l'air à la campagne, de grand matin, pour toute la journée. L'homme observa que la sœur aînée accompagnait son père et sa sœur, et que la mère restait seule à la maison. Il la guetta et vers les deux heures, au moment où elle était dans sa cuisine sur le derrière, il vint en femme lui offrir du thym, du laurier, du basilic et de l'ail. Ma grand'mère en acheta. Au moment où elle payait, la prétendue femme se jeta sur elle, et l'effraya tellement, que ma pauvre aïeule perdit connaissance. L'homme... Vous entendez?... Ensuite, il.... la lia comme l'avait été sa fille et s'en alla... Il en fut quitte pour ne plus se mettre en femme. Mais grand'mère, qui ne faisait plus d'enfants depuis dix-huit années, devint grosse et accoucha d'une fille qui est Centaurée.

» On me nomma Basilic, à ma naissance, parce que ma mère disait de mon père, que c'était un basilic ; et ma sœur-tante, Centaurée, à cause que ma grand'mère en prenait, quand l'homme se jeta sur elle.

» Voilà l'histoire de notre naissance. Le médecin de maman Janus était le nôtre; il accoucha ma mère, et son amie me garda. Il accoucha ensuite ma grand'mère qui n'avoua pas sa grossesse à son mari, parce qu'il ne la voyait plus; elle eut Centaurée et maman Janus la garda.

» Depuis son accident, ma grand'mère fut bien plus douce avec maman, qu'elle a mariée. Auparavant, on la voulait mettre au couvent. »

Voilà tout.

— Toutes ces histoires sont singulières et même grotesques (dira-t-on). — Soit. Mais pense-t-on que des filles laissées à Madame Janus, pour en faire des *apozèmes* et des *restaurants*, puissent être des filles légitimes? Tout se correspond ici : la personne et l'histoire.

## VINGT-UNIÈME ET VINGT-DEUXIÈME SUNAMITES

### LAVANDE ET JULIENNE

Ce fut ici la brune Lavande qui prit la parole.

» — Notre histoire à Julienne et à moi, ne ressemble pas à celle qu'on vient de vous conter. Nous sommes filles d'un cocher, de sa maîtresse, et de la femme de chambre. Mais cela est tellement embrouillé qu'on ne sait laquelle de nous deux est fille de la maîtresse ou de la chambrière.

La marquise de L\*\*\*, avant de se marier, avait pour galant le

secrétaire de son père ! Jamais ils n'avaient été au dernier point ; mais ils avaient usé de la petite oie. La femme de chambre, brune et piquante comme sa maîtresse, et du même âge, c'est-à-dire dix-sept ans, était la confidente. On demanda la demoiselle en mariage ; c'était l'intérêt qui déterminait le marquis ; c'était la gloire qui déterminait le richard, père de la demoiselle, et c'était l'autorité qui déterminait celle-ci.

» Dès que la belle fut mariée, elle résolut de favoriser son galant. Un jour qu'il était en carrosse avec elle, le cocher les entendit au moment où il venait d'arriver se donner un rendez-vous. Il fut d'abord tenté d'en prévenir son maître. Mais en voyant descendre Madame, il la trouva si jolie, si voluptueuse, qu'il lui vint une autre idée. Il savait l'heure et le lieu du rendez-vous, dans son grenier à foin ! Il résolut de se parfumer et de remplacer le galant.

» A l'heure indiquée, on ne manqua. Le cocher avait eu soin que le secrétaire ne pût entrer dans la maison, en l'effrayant. Une femme s'approche dans l'obscurité, et fait : — Chut ! — St (répond le cocher en saisissant la belle qu'il ne ménagea pas). Elle se déroba néanmoins, après la chose faite et s'en alla : c'était la femme de chambre.

» — Hé bien (lui dit la maîtresse), y est-il ? — Ha ! je le crois, Madame, qu'il y est ? j'en ai des preuves !... Elle n'en dit pas davantage et elle conduisit sa maîtresse. Le cocher, qui s'était aussi aperçu que c'était la suivante, attendait la dame. Au signal il s'avança, lui prit sa belle main et plein de courage, il lui prouva sa passion... extrême... La petite femme de chambre en était tout émerveillée !... Enfin, on termina, et les deux femmes bien persuadées qu'elles avaient favorisé le secrétaire s'en retournèrent très contentes.

Or, il arriva que le soir même, le marquis en rentrant, trouva le galant de sa femme, qui rôdait pour s'introduire. Sans le reconnaître, parce qu'il était emmitoufflé, il tomba sur lui l'épée à la main, le prenant pour un voleur. Le secrétaire, plus adroit à l'escrime que le marquis, blessa son adversaire et s'enfuit. Les domestiques accoururent au bruit. Le marquis très blessé dit

que c'était un voleur et on le mit au lit. Il ne vit sa femme que le lendemain.

» La marquise marqua une douleur aussi vive que si elle avait été fidèle. Son mari presque mourant lui dit que l'homme ressemblait au secrétaire. La marquise, elle, était convaincue que c'était son galant qui se retirait, lorsqu'il avait été aperçu par son mari. Mais elle en garda un prudent silence, Elle en fut bien plus convaincue dans la journée, qu'ayant été chez son père, elle vit le secrétaire légèrement blessé. Elle lui en parla, et il avoua la rencontre. Ils ne se dirent que deux mots. La marquise ignore que son amant n'avait pas été le favorisé. Ce ne fut qu'assez longtemps après qu'ils s'expliquèrent. La marquise consulta sa femme de chambre, qui, voyant que ce n'était pas le galant de sa maîtresse, ne lui cacha plus sa déconfiture. Les deux femmes raisonnèrent à perte de vue. Enfin, Thérèse, la femme de chambre, dit à sa maîtresse : — Mais votre cocher a l'air bien goguenard depuis quelque temps? Saurait-il quelque chose? Je verrai cela.

» En effet, elle lui en parla dans la journée. Dès le premier mot, M. le cocher, glorieux de sa double aventure, déclara tout : comment il avait été tenté d'avertir M. le marquis, et comment il avait succombé à la tentation plus forte de posséder Madame... La marquise qui le vit possesseur de son secret prit le parti de la résignation.

» Mais elle devint enceinte. Thérèse aussi. L'une était fille ; le mari de l'autre non guéri, n'ayant pu auparavant déflorer sa femme parce qu'il était blasé, enfin ne l'ayant pas *vue*, depuis son accident. Comment faire? On consulta le médecin de maman Janus, qui procura les moyens d'accoucher secrètement. La maîtresse et la femme de chambre partirent le même jour, à la même heure ; on nous donna sans examen aux deux nourrices, et nous ne savons pas de quelle mère nous sommes filles... Mais nous avons maman Janus qui nous protège toutes deux également. »

Tel fut le récit de Lavande. Nous lui promîmes de découvrir sa mère, si on nous faisait connaître la marquise et sa femme de

chambre. Mais ni la petite, ni sa sœur ne parurent s'en soucier. La crainte d'être fille de Thérèse, leur faisait préférer une incertitude qui leur permettait à toutes deux de se flatter.

---

## VINGT-TROISIÈME ET VINGT-QUATRIÈME SUNAMITES

---

### MUGUETTE ET JACINTHE

La première était vive et charmante ; mais la seconde était touchante et modeste. Elle ne voulait pas que sa blonde compagne fit leur histoire. Mais Muguette lui observa qu'il fallait obéir à maman Janus.

» — Si nous sommes plus particulièrement liées l'une à l'autre, c'est par la seule raison que nous avons le même vieillard. Nous sommes deux enfants que maman Janus a obtenues par protection, tentée par notre bonne santé. On lui remit en même temps deux billets, trouvés sur chacune de nous, et quelques bagatelles en verroterie et cuivre doré.

» Maman Janus nous a élevées avec ses autres protégées, jusqu'à l'âge de douze ans sans parler de nous ; mais à notre douzième année, elle nous fit voir, et en même temps elle montra nos billets et nos brimborions.

» Un jour qu'il y avait grand monde chez son médecin, maman Janus parla de Jacinthe et de moi : on désira nous voir. Elle vint nous prendre, et nous présenta aux dames de la com-

pagnie. Puis elle fit lire nos billets. Une des dames pâlit et parut toute troublée. Maman Janus le remarqua, mais sans faire semblant de rien. Elle se promit d'employer des moyens adroits pour savoir la vérité. Une autre dame, au contraire, après avoir lu mon billet, fut d'une gaieté extraordinaire; elle m'embrassa, me caressa, me donna des bonbons et ne me quitta qu'avec peine.

» Les deux dames n'étaient point connues personnellement du médecin, chez lequel elles avaient dîné : c'étaient deux amies communes, qui avaient amené chacune la sienne, sur la demande que celles-ci faisaient depuis longtemps de connaître le docteur. Elles ne sont plus revenues; mais maman Janus s'est informée, et elle a découvert que l'une est fille d'un homme fort riche, qui avait deux enfants, un garçon et une fille; que le garçon était un hypocondriaque, sujet à des accès de fureur, et par conséquent immariable. Que cependant, on l'avait marié à dix-sept ans; mais la première nuit des noces il manqua d'étrangler sa nouvelle épouse, qui se sauva chez son beau-père, veuf alors. Elle était si effrayée, qu'elle se jeta toute nue dans ses bras, et voulut coucher dans son lit. Il l'y reçut tremblante, et... la chair parla... Je suis le fruit de cette aventure, à ce que nous présumons. Ma mère n'avait que quinze ans quand elle me conçut... Elle retourna chez ses parents, leur avoua tout, et ils l'obligèrent à cacher sa grossesse. Elle accoucha secrètement, et je fus mise aux enfants trouvés. Le billet est de ma mère. La raison de cette conduite, est qu'on voulait faire casser le mariage.

» Mon père n'avait plus que sa fille; on fut obligé d'enfermer son fils. Il se maria sur-le-champ avec une petite personne fort jolie, mais libertine effrénée, dont le père voulait se débarrasser. On maria la fille de mon père, avec le père de sa femme. Celle-ci, qui avait l'âme vicieuse, se trouvant à la campagne avec son mari, son père et un joli homme, voulut avoir ce dernier. Elle lui en parla. Il ne l'aimait pas; et il adorait au contraire la belle-fille belle-mère. Il lui répondit durement, que si c'était la fille de son mari qui lui en disait autant, loin de se faire prier, il serait au comble de la joie et du bonheur; mais que pour elle, il la

regardait comme une Messaline. Ce propos mit la petite femme en fureur contre sa belle-fille belle-mère. Elle imagina un tour affreux.

» On était les uns sur les autres à une campagne où les chambres fermaient assez mal. Le même soir, la belle-mère belle-fille eut soin de bien clore les volets en dehors, pour que le jour ne parût pas, et les rideaux en dedans. Elle avait mis du champagne dans les carafes, au lieu d'eau ; elle avait fait la bacchante, en excitant à boire, et l'on avait bu copieusement. En se couchant la dernière, elle avait ôté tous les pots de nuit ; et les avait portés sur une table. Elle se tint ensuite éveillée. Le premier qui se leva fut son mari. Ne trouvant pas le vase, il sortit pour l'aller prendre et satisfaire au besoin pressant. Le bruit qu'il fit, en se heurtant, éveilla tout le monde, pressé du même besoin. On se leva : les deux maris, la belle-fille belle-mère et le jeune homme. Chacun apporta son vase. La belle-mère belle-fille, qui seule se possédait, se tint à la porte de la chambre du jeune homme, qui trouvant quelqu'un prit l'autre porte, où il n'y avait personne. Il alla se mettre dans le lit du mari de la Messaline. Celui-ci, revenu, et sentant le jeune homme, alla dans la chambre de ce dernier ; et comme la méchante courut alors se mettre à la porte de son père, la belle-fille belle-mère, entre auprès du sien déjà rendormi.

» La méchante eut alors la liberté d'aller auprès de son propre père. Elle le fit, mais pour attendre son sommeil qui ne tarda pas. Alors, elle le quitta, pour se glisser auprès du jeune homme, qui dormait également. Elle se fiait sur les troubles de la nuit pour s'excuser ; outre que c'était dans sa chambre à elle, qu'était le jeune homme.

» Cependant le père de la belle-fille belle-mère s'éveille, et trouvant une femme qu'il croyait la sienne, il en use. La jeune dame tressaille pendant l'assaut, et demi-assoupie, se livre d'autant plus vivement, qu'elle désirait avoir un fils... Laissons-les un instant dans la sécurité, pour retourner à la méchante.

» Elle était auprès du jeune homme, embrasé par un reste

d'ivresse. Il est éveillé. Il se trouve auprès d'une jeune beauté. Il palpe. Charmes parfaits. A quelque chose, il croit, par le tact, être auprès de la belle-fille belle-mère. Il se livre à sa passion. La belle-mère belle-fille, feint de s'éveiller et de riposter aux caresses de son mari. La possession fut complète.

» En ce moment, le père de la modeste belle-fille belle-mère parla; sa fille, encore dans ses bras, reconnaît sa voix. — Ha! mon père! c'est vous!... Je suis perdue!.... — Ma fille! au lieu de ma femme!.... Et il saute du lit, fait de la lumière, et ne se trouve pas dans sa chambre; mais dans celle de sa fille!.... — Silence! chère enfant! Le mal est fait; mais il est secret.... Il sort, sa lumière à la main, entre doucement dans sa chambre; entend.... s'approche, tire les rideaux, et voit son épouse.... possédée par le jeune homme!....

» Celui-ci n'avait pas d'excuse; mais la femme en avait une.... On le renvoie dans sa chambre, où le mari de la belle-fille belle-mère était seul. On l'éveille; ils changent de lit, et la méchante feint de gémir....

» Telle est l'origine de ma compagne. Elle est fille de son aïeul et de sa mère. Pour la méchante, elle a eu un fils qui est gardé dans la maison de son père putatif, parce que celui-ci est mort. Quant à mon amie, elle a été mise, comme moi, aux enfants trouvés, du consentement de sa mère et de son aïeul, pour en être retirée, s'il n'y avait pas d'autres enfants. Il y en a, et nous serions également abandonnées, sans maman Janus. »

Nous fûmes très surpris de cette histoire; mais nous remarquâmes que la modeste Jacinthe ressemblait en tout à sa mère. Elle rougissait, et semblait avoir honte d'elle-même.... Citoyens! quand une femme est méchante et libertine, il n'est aucune atrocité qu'elle ne puisse commettre. Nous laissons trop de licence à nos femmes, quand elles sont jeunes et jolies! Les romans, le théâtre, les hommes, tout les corrompt!



## VINGT-CINQUIÈME ET VINGT-SIXIÈME SUNAMITES



### NARCISSE ET BLANCHETTE

Les deux jeunes filles qui s'approchèrent ensuite étaient d'une éblouissante blancheur, et sans coloris. La raison que nous en donna Madame Janus, c'est qu'elles étaient plus chéries de leur vieillard que ses deux autres couples, et qu'il les fatiguait davantage. Ce fut Narcisse qui prit la parole.

» — Nous devons plus à maman Janus, que toutes nos compagnes ensemble. Nous sommes les filles d'un homme rompu et brûlé. Nous ne dirons pas si c'est à Paris, ou en province. Notre mère était une jolie femme, et c'est d'elle que nous tenons.

» Avant que notre père se rendit coupable du forfait qui l'a conduit au dernier supplice, nous vivions dans l'aisance : nous étions parées, jolies, et nos compagnes enviaient notre sort. Mais dès qu'il fut accusé, nous nous trouvâmes plongées dans le mépris. Avant sa condamnation, maman Janus vint à notre secours. Elle offrit à ma mère de nous prendre, ainsi qu'une sœur de trois ans, appelée Aubépine, qui n'est pas encore Sunamite. Ma mère nous donna tout ce qu'elle put nous donner. Maman Janus nous déroba la connaissance de l'horreur du sort de nos parents. Mais elle nous montra une petite sœur que ma mère avait faite en prison, non de son mari, déjà mort, mais d'un autre homme, qui lui avait persuadé qu'il fallait devenir grosse, de peur que la précipitation des juges ne la conduisit à la mort. Ma mère s'était rendue à cette raison, et sa maternité,

nécessité, fut si peu une honte pour elle, qu'elle eut les plus honnêtes gens pour tenir sa fille. Cependant on lui en a fait un crime. Mais le ciel est donc complice, car il a départi le plus aimable caractère, et tous les charmes à cette enfant, qui n'est pas encore nubile : elle ne doit être employée qu'avec Aubépine. Elle est brune, et se nomme *Épinevinette*. Les voici...

» Lorsque nous avons été grandes filles, maman nous a données au bon Maréchal de\*\*\*, qui veut bien nous servir de père. Il est si bon à notre égard, que, malgré son grand âge, nous lui sommes tendrement attachées : nous serons ses *Berceuses* un jour. Il nous répète sans cesse qu'il nous aime comme ses filles. Il nous garde quatre jolis amoureux (car il aura nos sœurs après nous), et il a eu la bonté de nous les montrer. Il veut qu'avant d'être amants, nous vivions ensemble comme frères et sœurs. Nous n'avons rien de caché les uns pour les autres, et chaque fois que nous voyons notre protecteur, il nous permet de nous donner, en nous quittant, un joli baiser... Voilà toute notre histoire. »

La petite *Épinevinette*, et sa sœur *Aubépine*, promettaient une beauté complète, supérieure à celle de leurs aînées. Si les circonstances futures nous le permettent, nous donnerons un jour leur histoire. On vient d'entendre qu'elles sont destinées à *conserver* le vieux Maréchal, qui déjà leur fait une pension, dont Madame Janus met le produit en valeur, sa part prélevée, comme il est juste.



## VINGT-SEPTIÈME ET VINGT-HUITIÈME SUNAMITES

### BELLE-DE-JOUR ET BELLE-DE-NUIT

Deux jeunes Sunamites, de la beauté la plus touchante, l'une blonde, l'autre brune, s'avancèrent modestement, après que Narcisse eut cessé de parler.

» Nous avons douze à treize ans, (dit modestement la jeune Belle-de-Jour), quand un grand malheur nous arriva... Heureusement que nous avons entendu parler de maman Janus. Nous vîmes la trouver, et nous nous jetâmes à ses genoux. — Que me veulent ces charmantes filles (nous dit-elle). — Hélas! Madame, nous sommes les sœurs de l'infortuné... qui... Notre père et notre bonne mère viennent d'expirer de douleur. Nous savons combien vous êtes bonne, et nous sommes accourues nous réfugier dans vos bras. Maman Janus nous reçut avec une bonté céleste.

» Il y avait à la maison un riche et vieux médecin, qui est l'inventeur du *Sunamisme*. Nous avons parlé si haut qu'il nous avait entendues, ce qui fut peut-être cause qu'il tenta l'essai. Il nous demanda brusquement si nous étions nubiles. Cette question, que nous n'entendions pas, nous fut expliquée par maman Janus. Il nous proposa de coucher auprès de lui, le soir même. Nous rougîmes. — Est-ce que vous entendez malice à ma proposition? (nous dit-il brusquement). — Mais, coucher avec vous! (lui dis-je). — Expliquez-leur cela, bonne Janus! (reprit-il).

» Alors maman nous détailla les vues du vieux médecin, qui mettaient notre vertu en toute sûreté; elle nous expliqua ce que nous gagnerions : ce qui nous assurait un sort pour l'avenir. Sans comprendre bien parfaitement tout cela, nous sentîmes que les sœurs d'un supplicié n'étaient pas dans le cas de faire les difficiles. Nous nous soumîmes à tout ce que maman Janus nous exposa, lui assurant que ses ordres étaient la meilleure des raisons. Elle nous embrassa, en nous disant que nos intérêts lui seraient toujours chers.

» Nous sommes les premières Sunamites employées, et nous touchons à notre terme. Outre les dons du médecin *Hermippus*, maman Janus nous dote aussi : nous serons *converseuses*.

— C'est que je parle aussi bien que ma sœur (dit Belle-de-Nuit) : Hélas! après le triste sort... de notre frère, que serions-nous devenues sans l'invention du médecin et la bonté de maman Janus! »

## VINGT-NEUVIÈME ET TRENTIÈME SUNAMITES

### PRINTANIÈRE ET AUTOMNETTE

La blonde Printanière accourut, tenant sa brune compagne par la main.

» — Nous avons un singulier sort (nous dit-elle). Figurez-vous que nous sommes cousines germaines, Automnette et moi. Je suis riche; elle est pauvre, parce que son père et sa

mère n'ont pas de capacités. Nous avons un oncle et une tante riches, qui ne sont pas mariés, et qui vivent ensemble.

» Cette tante est jeune, jolie et coquette. Elle eut l'air de vouloir protéger Automnette. Mais égoïste, née pour elle seule, bientôt elle s'en dégoûta, et après l'avoir placée chez une marchande de modes, elle la laissa dans la plus profonde misère. Ce fut alors que ma pauvre petite cousine eut recours à ma mère.

» Je puis dire que ma mère est bonne : elle aurait fait tout ce qu'elle aurait pu en faveur de ma cousine, dont le sort me toucha si sensiblement, que je la voulus avoir pour sœur. Mais mon papa haïssait fort celui d'Automnette, qui n'était que son beau-frère. Cette raison fit qu'il fut question de renvoyer absolument ma cousine, et de l'abandonner à son triste sort. Elle fut avertie de chercher. Mais de quoi était-elle capable, à douze ans ?

» J'avais le même âge. Nous nous consultions tous les jours ensemble. Un matin que nous causions, voilà que ma tante la coquette arrive : elle me fit mille caresses, et ne dit pas un mot à ma cousine. Je lui en fis des plaintes. — Bon ! me dit-elle, qu'elle se remue ! Elle est jolie, elle peut trouver ; quand on n'a rien, il ne faut pas être délicate. Un auteur de mes amis m'a menée dîner chez un médecin, dont la gouvernante a besoin de jeunes filles, pour la médecine ; qu'elle y aille. Et elle me donna l'adresse, car elle ne daigna pas dire un mot à la pauvre Automnette. — Pour cela ! (dis-je en moi-même), c'est bien dur !... Je veux te jouer un tour qui te fasse détester de mes parents !... Hélas ! je ne savais pas le mal que j'allais causer !

» Après le départ de ma tante la coquette, je dis à ma cousine : — Tu n'as, en effet, d'autre parti à prendre que celui-là : mais pour te montrer que je ne suis pas duré pour toi, comme ma tante, mon oncle, et mon papa lui-même, je veux t'accompagner, me rendre comme toi, et avoir le même sort. L'amitié sera mon excuse.

» Automnette m'embrassa, transportée de reconnaissance. Nous nous préparâmes. J'écrivis une lettre à mon père et à ma

mère, pour les tranquilliser, et je la donnai à la cuisinière de notre maison. Tout étant prêt, nous partîmes, et nous arrivâmes un quart d'heure après chez maman Janus, tout juste au moment où elle était tourmentée par les parents d'un vieux tontiniste. Elle n'avait personne. Nous étions à notre seconde marque de puberté : elle n'eut que le temps de nous faire mettre au bain, d'examiner l'état de notre santé, de nous faire voir à son vieux médecin, et de nous conduire chez le vieillard... Nous lui avons dit que nous étions deux orphelines.

» Cependant notre cuisinière avait égaré ma lettre. Lorsqu'on ne me vit pas le soir, on fut dans la plus cruelle inquiétude ! On ne sut ce que j'étais devenue. Mes parents sentirent, par la privation, combien ils m'aimaient ! Ils crurent qu'Automnette m'avait perdue, et mon père, furieux, alla maltraiter le sien. Ils se battirent, et ils sont morts de leurs blessures...

» Ma mère était doublement au désespoir, lorsque la cuisinière retrouva la lettre et la lui remit. Ma mère y vit que ma jeune tante avait indiqué un endroit pour Automnette ; elle crut que nous étions toutes deux dans un mauvais lieu ; elle expira en maudissant sa sœur cadette...

» On sut alors où nous étions. Mon oncle le riche, et la mère d'Automnette vinrent nous voir, ainsi que ma jeune tante ; maman Janus leur expliqua ce que nous faisons, et on me laissa, parce que je déclarai que je ne quitterais pas ma cousine, que j'aime de plus en plus, à cause de son excellent caractère. Je lui ai promis de partager avec elle ma fortune, dès que j'aurai l'âge. J'ai voulu que ce fût sa mère qui fût ma tutrice, et mon oncle n'est que mon curateur. Nous vivons dans la bonne amitié, fâchées seulement du malheur que nous avons causé à nos parents. Le tontiniste nous aime beaucoup, et nous fait souvent des présents, que nous remettons à maman Janus, et elle les place sur la tête de ma cousine Automnette. »

Cette historiette prouve qu'avec un très bon cœur et peu d'esprit, on peut faire de très mauvaises choses !... Parents, ne soyez pas inhumains ! vos enfants sont exposés au même sort.

## TRENTE-UNIÈME ET TRENTE-DEUXIÈME SUNAMITES



### SOUCIE ET LISERONE

Les deux dernières de cette soirée s'approchèrent alors, et ce fut la blonde Soucie qui parla.

» Nous sommes deux sœurs. Il y avait, dans une paroisse de Paris, un prêtre appelé *Beaucousin*, qui possédait la confiance de toute une maison dévote de marchandes de dentelles et de mousselines. On comptait trois filles dans cette maison. L'aînée, grosse brune, fut seule mariée. Elle resta veuve avec trois enfants. — C'est pour chacune un (lui dirent les deux sœurs); car nous ne nous marierons pas.

» La seconde était brune, laide et bossue; la troisième était blonde, avec des yeux de lapins, et la vue si basse, qu'elle ne voyait qu'à deux pas devant elle : c'était la bossue qui la menait à l'église.

» Elles avaient toutes deux pour confesseur le *Beaucousin*, bel homme, d'une santé robuste, et très porté pour les femmes. Cet homme avait une grande passion pour deux choses, une belle gorge et une jolie chaussure. Les deux sœurs avaient la première; elles étaient infiniment soigneuses de la seconde. Les désirs furent excités. La bossue devint éperdument amoureuse; mais *Beaucousin* aurait préféré la cadette. Il s'aperçut que, pour avoir libre entrée dans la maison, il fallait cajoler la bossue. Il le fit; il devint un Dieu pour elle; il en faisait ce qu'il voulait. Il la posséda...

» Un jour, il dit à la blonde, dont la peau délicate l'affriandait : — Je fais amitié à votre sœur ; mais c'est vous que j'aime : accordez-moi quelque retour, et nous serons heureux. La jeune personne y réfléchit, et finit par consentir. Elle ne fut pas, comme sa sœur, complaisante à la maison ; elle se glissait chez le Beau cousin.

» Les deux sœurs devinrent enceintes. Elles se cachèrent l'une de l'autre avec la plus scrupuleuse attention. Elles se choisirent une sage-femme, rue du *Plâtre*, avec la condition d'avoir une chambre seule.

» Chacune témoigna en particulier à la sœur veuve, le désir d'aller passer trois mois chez une tante, et toutes deux l'obtinrent, sans que la sœur en parlât à l'autre. Au moment du départ, les deux cadettes furent très surprises d'avoir eu la même pensée. La tante de province fut également surprise d'avoir reçu la même prière de renvoyer à Paris les lettres à son adresse sous enveloppe, et elle en avertit la sœur aînée, qui, prudemment, se tut.

» La sage-femme fut plus discrète que la provinciale. Elle reçut les deux sœurs séparément, et charmée de cette pratique, qui lui parut bonne, elle eut soin qu'elles ne se vissent jamais.

» Elles accouchèrent, la blonde de moi ; la brune de ma sœur-cousine. Nous tenons de notre père pour la taille et la force, et de nos mères, pour la couleur de la chevelure.

» Après le rétablissement, les deux sœurs parurent arriver de province. L'une dit qu'elle avait été chez une autre parente, qui avait renvoyé à la tante ses lettres, reçues dans la ville sous enveloppe ; et la bossue continua d'avouer la tante.

» Nous avons été mises en nourrice, bien secrètement, à ce qu'on croyait. Mais notre tante, la veuve, savait tout. Elle nous laissa têter, et après notre sevrage, un beau matin, elle nous fit enlever, et porter à maman Janus, afin que ses enfants aient la succession de ses sœurs. Nos mères ne savent pas encore cette ruse. Mais maman Janus la leur découvrira, dès que nous aurons fini notre triennat avec l'agiotteur, qui nous a préférées

pour ses coucheuses, et qui paie trop bien, pour qu'on le néglige. »

Nous avertissons nos lecteurs, que nous leur donnerons la continuation de l'histoire de toutes les Sunamites, lorsqu'il sera question de leur second emploi, comme *Berceuses*, *Chanteuses* et *Converseuses*.

Ce fut ainsi que se termina la seconde quatorzaine.

## TROISIÈME QUATORZAINÉ

### DES SUNAMITES EN EXERCICE

Nous revînmes pour la troisième fois chez Madame Janus, afin d'entendre les origines de ses élèves : ce qui contribuait à nous donner l'histoire de nos mœurs et du genre humain. Les Sunamites qui nous restaient à connaître se nomment *Bluette* et *Barberose* ; *Tulipette* et *Génétine* ; *Pivoine* et *Muscadine* ; *Orange* et *Grenade* ; *Piédalouette* et *Fraisée* ; *Abricote* et *Framboisine* ; *Pêchette* et *Félicité* ; outre *Reineclaude* et *Rosemauve*.

Toutes ces jeunes filles nous avaient paru très intéressantes ! En général, les origines étaient singulières, et nous voulions continuer à voir jusqu'où peuvent aller les écarts de notre espèce.

TRENTE-TROISIÈME ET TRENTE-  
QUATRIÈME,  
TRENTE-CINQUIÈME ET TRENTE-  
SIXIÈME SUNAMITES

---

BLEUETTE ET BARBEROSE, TULIPETTE ET GÉNÉTINE

Dès que Madame Janus eut fait le signal qu'on pouvait nous parler, nous vîmes s'avancer Bleuette la brune, avec la blonde Barberose, suivies de Tulipette et Génétine. Bleuette prit la parole.

» Nous sommes ici quatre sœurs, nées en légitime mariage, d'un père Picard et fort laid, et d'une mère superbe ; notre père était brun-noiraud ; notre mère blonde et rosée ; grande, faite au tour, marchant comme les Grâces. — Tenez (interrompt la blonde Génétine), marchant comme ma sœur Bleuette.

» Nous avons eu un frère (reprit Bleuette), laid comme notre père, et une cinquième sœur, qui n'était pas jolie. Pour nous quatre, vous nous voyez. Mon père eut la vogue, à cause de la beauté de ma mère. Est-ce qu'il n'alla pas s'imaginer que l'argent devait pleuvoir chez lui, parce qu'il avait une belle femme ? Il négligea ses affaires. Ma mère, qui était sage, et qui n'accordait rien à personne, ne recevait rien non plus. Mon père se divertissait, surtout il jouait gros, comptant sur le prétendu trésor de sa femme. Comme la boutique était bonne, ils vécurent comme cela quatorze à quinze ans.



*Un espion de police est, malmene au Palais-Royal, le 8 juillet 1789.*

» La maison était alors minée, et il n'y avait plus que de l'apparence. Un soir, après s'être mis au lit, mon père avoua tout bonnement à ma mère l'état de ses affaires, et l'opinion qu'il avait d'elle. Ma mère lui protesta, qu'elle avait toujours été sage, et qu'elle n'avait rien gagné. — Quoi! je ne suis pas cocu, avec une aussi jolie femme, à Paris, fille de relieur qui toutes sont catins!... Me voilà perdu! moi, qui me croyais... des cornes d'or, et qui me suis diverti en conséquence! Ha! je suis perdu!... je suis perdu (criait-il à tue-tête; car je l'entendis). — Je l'entendis aussi, moi (dit Génétine). — Est-il possible qu'il n'y ait qu'une seule jolie femme sage dans toute la capitale, et qu'elle me soit tombée! Ha! mon Dieu! ha! mon Dieu! que vais-je devenir?

» Ma mère fut bien étonnée de ce discours! Elle fit des représentations. — Brrr (s'écria mon père); je m'embarrasse bien de viande creuse, comme votre chienne de vertu!... Allons, allons, dès demain, ayez la bonté, Madame, d'écouter l'amour de ce richard de *Lebreteur*, qui me fait la cour pour vous depuis plus de six ans! Mais je vous en croyais d'autres, et je ne voulais pas trop vous fatiguer... Quant à vos guenons de filles, vous savez bien l'histoire du petit Poucet?... Laissez-moi faire...

» Ma mère ne savait que répondre... Le lendemain matin, mon père sortit. Une heure après, il rentra, conduisant le gros Richard. — Monsieur (lui dit-il); je suis le maître; je vous la donne, pour en faire à votre bon plaisir (montrant ma mère). Je suis Picard; si elle raisonne, voyez-vous ce nerf de bœuf; je l'arrangerai comme une femme d'Abbeville... Il sortit, en achevant ces mots.

» Le richard parla bien clairement à ma mère, qui se prit à pleurer. Il la consola, en lui disant : Ne m'accordez rien ; mais recevez de moi ce qui peut le satisfaire. Je vous donnerai mille francs par mois. Avec cela vous ne serez pas dans le besoin. Mais comme on peut saisir vos meubles, pour les dettes de votre mari, venez dans une maison à moi, et où tout est superbe! Je vous la donnerai, avec les meubles, le jour de mon bonheur; et en attendant, elle passera sous mon nom... Ma mère que cela

n'engageait à rien y consentit. Nous allâmes demeurer dans une maison du richard.

« Le même soir, mon père demanda rudement à ma mère, si elle avait donné satisfaction à M. Lebreteur? Elle lui répondit qu'elle ne l'entendait pas. Il s'expliqua. — Ha! Ciel! y pensez-vous? Il est trop honnête homme pour le demander! — C'est moi qui vous le demande pour lui; et si vous ne le faites pas, demain je vous assomme. — Quoi! vous voulez que je donne un pareil exemple à mes filles? — Ha! vous avez raison, Madame! vous avez raison... Il ne dit plus rien, mais le lendemain matin, il nous ordonna tant à moi qu'à mes sœurs que vous voyez, de nous habiller le plus proprement que nous pourrions. Ma mère nous aida, et nous donna cette grâce qui lui était particulière. Le richard arriva; mon père nous dit : — Allons faire un tour, mes filles, pendant que madame parlera d'affaires avec mon ami... Nous montâmes en fiacre, et nous allâmes au Luxembourg, où mon père nous fit déjeuner. De là un autre fiacre nous prit et nous amena droit ici.

» Maman Janus était prévenue par mon père dès la veille. Elle avait justement besoin de deux *couples de tourterelles* (comme elle disait alors), l'une pour son financier, l'autre pour son vieux cardinal. Elle nous reçut à bras ouverts. Notre père nous laissa, en nous recommandant d'obéir en tout à notre nouvelle maman.

» Dès qu'il fut parti, maman Janus s'assit là, et se mit à nous exposer notre devoir devant celles de nos compagnes qui le savaient déjà. La persuasion coulait de ses lèvres. Elle nous convainquit si bien de la pureté de ses vues, de l'utilité de son art, de la légitimité de sa conduite, que nous nous levâmes pour l'embrasser, enchantées de délivrer notre père et notre mère d'un aussi pesant fardeau que l'entretien de quatre grandes filles.

» Voilà toute notre histoire, maman peut dire que nous nous sommes acquittées de notre devoir à sa satisfaction, et à celle de nos respectables vieillards. »

Génétine prit alors la parole. — Ma sœur Tulipette et ma

sœur Barberose, que vous voyez, ont pourtant fait une petite escapade. Comme elles aiment beaucoup ma mère, elles ont voulu la voir. Elles lui ont écrit, et elles ont été l'attendre à la fenêtre, de peur qu'on ne la laissât pas monter. Dès qu'elles l'ont vue, elles ont couru au-devant d'elle et l'ont embrassée. Notre mère s'est trouvée mal, et maman Janus a eu l'embarras de la faire revenir. Elle lui a tout dit. — Allons, allons (a répondu ma mère), le mal est moins grand pour elles que pour moi. Car mon mari m'a forcé à... avec le richard, bien plus coupablement!... A son retour, il me dit avec dureté : — J'ai perdu vos quatre filles, pour que vous ne leur donniez pas mauvais exemple. Je vous laisse votre fils et la plus jeune, votre petite *Reineclaude*. Si vous ne m'obéissez pas, dans ce que vous savez, je les perdrai aussi. C'est pourquoi j'ai obéi...

» Voilà tout ce qui nous regarde. Ma mère est triste, mais elle supporte ses peines... »

~~~~~

TRENTE-SEPTIÈME ET TRENTE-  
HUITIÈME,  
TRENTE-NEUVIÈME  
ET QUARANTIÈME SUNAMITES

~~~~~

**PIVOINE ET MUSCADINE, ORANGE ET GRENADE**

Nous avons à peine remercié la provoquante Bleuette et la mignonne Génétine, que nous vîmes s'avancer quatre autres Sunamites, ayant à leur tête la blonde Orange.

» Nous sommes filles (nous dit-elle), mes trois compagnes et

moi, de deux voisines de la rue de l'Arbre-sec; l'une, marchande bijoutière (c'est mamère), l'autre, marchande papetière (mère de mes trois compagnes). Ma mère, fille, était marchande de petits bijoux, dans le passage de l'ancien Palais-Royal à la rue de Richelieu. Un intrigant, natif de *Lectoure*, en voyant une aussi charmante personne que la jeune marchande spécula qu'il pouvait faire fortune avec l'emplette de ce bijou. Il jouait, et gagnait quelquefois. A la première bonne veine, il réunit l'adresse au hasard, et, dans la séance, gagna trois mille louis. Il s'arrêta là, par un motif plus puissant que la passion du jeu; celui d'avoir ma mère. Il se fit recevoir marchand bijoutier, sous le nom d'un apprenti, qui lui céda son nom et ses droits entre eux, il leva une superbe boutique; qui en compose aujourd'hui deux, dans la rue de l'Arbre-sec; la garnit, et, bien établi, vint demander ma mère. Il était fort laid! mais la boutique était si belle! Il y avait un autel en niche pour la marchande; les portes et les *donne-jour* avaient de si beaux verres de Bohême, que tout cela tourna la tête de la jeune marchande privilégiée.

» Dès qu'elle eut consenti, on la mena chez les marchands de la rue Saint-Honoré-Ferronnerie, se choisir des robes, des mousselines, des dentelles, des gazes; et dans la rue Saint-Honoré-l'Oratoire, faire emplette des bijoux les plus brillants et les mieux montés. Elle en prit considérablement, parce qu'ils devaient rentrer dans la boutique et faire partie du fond.

» Tout cela fait, on se maria.

» Le soir des noces, le laid mari dit à la jolie épousée : — Madame, ne croyez pas que j'aie voulu faire à une aussi belle personne que vous, le tort de lui donner, pour coucheur, un magot tel que moi! Non, non! je ne vous toucherai pas... Dites-moi seulement, dans la vérité, avez-vous votre pucelage? — La question est singulière, Monsieur. — Elle est de pure curiosité : je ne vous en voudrai pas, si la qualité de vierge vous manque; mais je prendrai mes arrangements en conséquence. — Monsieur, je suis honnête, et jamais je n'ai manqué à la vertu. — Je vous crois, ma belle; mais en qualité de mari, j'ai droit d'y voir. Ma mère fit quelques difficultés : mais enfin.

craignant qu'on ne la soupçonnât de craindre quelque chose, elle abandonna ses charmes à la curiosité du laid Gascon... Il usa longuement de sa complaisance.

» Vous êtes parfaite! (lui dit-il enfin); et ne fussiez-vous pas pucelle, vous le paraissez : cela me suffit. — Quoi! Monsieur! — Paix! ma belle! c'est un bien plus grand mérite de le paraître, sans l'être, que de l'être sans le paraître. — Mais je le suis. — J'aimerais mieux que vous ne le fussiez pas, à présent, et que la jouissance, même répétée, vous laissât telle que je viens de vous voir. — Monsieur! — J'ai mes raisons... A présent, Madame, vous allez vous mettre au lit. Je ne troublerai pas votre tranquillité! Je ne ternirai pas ces charmes brillants! Je m'en garderai bien! Vous êtes l'effet le plus précieux de ma boutique!... Parlez, Madame; tout ce qui pourra vous satisfaire sera ma loi; je ne veux que votre bonheur; le mien sera d'être à vos ordres et l'instrument de vos félicités! — En vérité, Monsieur, vous m'étonnez! — Soit, mais je suis vrai.

» Je vous passerai une infinité d'autres propos qui eurent lieu les jours suivants. Ma mère fut mise comme une duchesse. Elle ne descendait à la boutique qu'à midi, après une demi-toilette, présidée par son Gascon. Elle était alors à croquer. Tout le monde l'admirait. A deux heures, on faisait la grande toilette; ni rouge ni blanc : la fraîcheur naturelle et le contentement en tenaient lieu. On dînait. Mets délicats et salubres pour Madame. On se remettait à l'hôtel, aux bougies.

» Cette conduite amena pour chalands la cour et la ville. L'admiratif Gascon ne parlait à sa femme qu'avec respect, et en la traitant de Madame. Enfin, enfin, arriva ce qu'il désirait.

» Un riche et jeune mylord vit la belle bijoutière, et en devint éperdument amoureux. Le Gascon lut dans son âme, avant lui-même. Aussitôt, il dépêche en Angleterre, pour connaître l'état des affaires du lord, et ce qu'il en pourrait tirer. Il apprend que mylord\*\*\* jouit de soixante mille livres sterling de revenu, qu'il ne doit rien, et qu'il a encore des espérances. Il forme alors le projet d'englober tout le superflu de mylord. Il aurait été peut-être utile de communiquer son plan à sa

femme; mais croirait-on que ce Gascon avait une sorte de probité délicate : — Je veux vendre à mylord une femme qui m'appartient : je la vends pucelle, parce que son pucelage étant à moi, ce que je vends est le fruit de mes privations et de mes épargnes. Mais qu'est-ce qu'une femme qui n'est vierge que de corps? Il faut qu'elle le soit d'âme, d'esprit, de cœur. Je ne dois donc pas porter atteinte à sa vertu : je dois ressembler à mon voisin le papetier qui, conduisant sa femme par le bras, au moment où deux poissardes se disaient des horreurs, se mit à crier plus haut qu'elles en parlant à son épouse et lui tenant les mains. Et quand elle lui demanda ensuite, pourquoi cela, il lui dit : — C'est que je ne voulais pas que la pureté de vos oreilles fût blessée.

» D'après ce plan, le Gascon ne dit mot. Mylord parla. La bijoutière rougit, et ne lui montra que de la vertu. Le Gascon écoutait sans être vu. En sortant, il dit au lord : — Je vous ai entendu. Mylord fut étonné. Mais le Gascon n'ayant rien ajouté, s'étant retiré même, et ayant refermé la porte, mylord regarda s'il parlait à sa femme. Non; il rentra dans son cabinet. La voiture partit. Mais à vingt pas, mylord fit arrêter, descendit et vint épier. Le mari était dans son cabinet. La belle marchande servait ou faisait servir avec un air d'innocence ravissant. Mylord ne se retira qu'à la fermeture de la boutique.

» Le lendemain matin, il revint. La belle marchande n'était pas encore descendue. — Vous m'avez entendu (dit-il au bijoutier) : vous savez bien que j'adore votre femme? — Oui, mylord; mais je sais aussi qu'elle est sage et je ne crains rien. — Je l'adore (reprit le lord), et je donnerais... ma fortune pour la posséder, — Je le crois! J'ai fait sa fortune, moi, car je suis riche et gentilhomme; si j'avais été duc et pair, je serais marchand, comme vous me voyez, ou elle serait duchesse, car je l'aurais également épousée... Vous ne savez pas jusqu'où vont ma tendresse et mon respect pour elle! Imaginez... que... mais je n'ose pas dire cela... — Parlez, parlez, je vous en prie! (s'écria mylord). — Eh bien, je voulais dire, que l'ayant trouvée pucelle, et si belle que rien n'est au-dessus, j'ai craint de gâter

ce bijou!... Elle l'est encore... Je n'ai pas encore osé ternir ces belles joues par mes baisers; presser ces lèvres de rose de mes lèvres flétries... Elle est comme l'enfant qui vient de naître... Et voyez le plaisir que j'ai à vous parler d'elle!... Tenez, je l'aime tant, et je l'admire si fort, que je veux que vous voyiez sa fraîcheur, à son insu... Venez, venez! Il mena mylord.

» La modeste bijoutière était seule en ce moment; elle renvoyait toujours la femme de chambre, au moment d'entrer au bain; elle était presque nue : elle entre et tout tombe. Il prit au lord une crispation; il fut prêt à s'écrier!... Le Gascon le retint... Quand il eut rassasié ses regards, et que la belle fut sortie du bain, le lord et le marchand descendirent.

» — Mon cher ami! (dit mylord), ma vie dépend de vous : puisque vous ne jouissez pas de votre femme, par excès d'amour, un mari aussi délicat est capable de me la céder, si je parviens à lui plaire... Je lui assure cent mille livres de rentes, à elle et à vous. — L'intérêt n'a aucun pouvoir sur moi, (répondit le Gascon); mais j'accepterais... les cent mille livres tournois de rente pour ma femme... Les hasards du commerce sont si grands!... Je la verrais en sûreté... Ma tendresse pour elle me sollicite... Mais souffrir que vous corrompiez cette belle âme! que vous séduisiez ma femme! Non, non! — J'en mourrai... — Eh bien... je donne les cent mille livres tournois de rentes sous une condition. — Moi, je ne les accepterai, malgré tout le désir que j'ai d'assurer une grande fortune à ma femme, qui le mérite si bien!... aussi qu'à une condition!... — Parlez. Que voulez-vous que je devienne? — Heureux. Je veux tout accorder, mon honnêteté, le bonheur de ma femme. Vous ne la séduirez pas : j'en souffrirais trop : mais vous vous approcherez d'elle... sous mon nom!... Hé! ne croyez pas que je veuille vous tromper! Je suis mécontent de sa femme de chambre : Donnez-lui de votre main une fille qui soit votre espionne. — Ha! (s'écria le lord), je le veux! et allons passer le contrat.

» Ils y allèrent. Les cent mille livres de rentes bien hypothéquées, ils revinrent. Le lord dit qu'il enverrait le soir même une femme de chambre. Le Gascon renvoya celle de sa femme,

non qu'il en fût mécontent, mais elle était jolie, et il voulait en faire sa maîtresse; il la mit en chambre, au pourtour de la nouvelle Halle. A six heures du soir, comme on arrivait, un quart d'heure après la sortie de la précédente, parut la nouvelle fille. Elle avait l'air bien singulier! Mais c'était le choix de mylord et le Gascon l'accepta. La belle bijoutière ne la trouva pas aussi désagréable que son mari le craignit; malgré son air masculin et elle fut installée.

» Mylord ne paraissait pas. La bijoutière pensa naturellement que c'était à cause de sa déclaration de la veille. Le Gascon, lui, l'attendait le soir. Ne le voyant pas, il en parla, très en particulier à la femme de chambre. Elle lui répondit, qu'il fit tous les semblants de coucher avec sa femme et qu'elle se chargeait d'introduire mylord.

» En conséquence, le Gascon dit à sa femme, qu'il avait résolu d'avoir un héritier, pour écarter les galants par une grossesse. La belle rougit et se tut. A l'heure de se coucher, le mari feignit de se préparer à entrer au lit. La femme de chambre cependant s'était retirée. A l'extinction des bougies, mylord vint prendre le mari par le bras. Celui-ci, au fait, parla comme se couchant, tandis que mylord entra dans le lit. Il feignit de dormir. La belle dormit tout de bon, et ne s'éveilla que pressée dans les bras de mylord.

» Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'elle parla de mylord. Elle l'avait trouvé aimable, et elle le dit, en remerciant son mari de contribuer à sauver sa vertu. Cet aveu lui valut redoublement de caresses. Cette nuit fut très heureuse!

Le lendemain, la belle marchande regardait son mari d'un air languissant. Elle dit à *Virago*, sa nouvelle femme de chambre, qu'elle trouvait son mari moins laid, depuis qu'elle avait couché avec lui. *Virago* eut peur qu'elle n'allât aimer un monstre pareil, et elle lui avoua, que du consentement du Gascon, qui la veille, avait accepté cent mille livres de rentes, elle avait introduit mylord. La bijoutière parut rêveuse. Alors *Virago* se jetant à ses genoux, lui dit : — Vous voyez le coupable! Je suis le lord anglais, qui ne m'en suis fié qu'à moi-même, de la

probité de votre mari. Pardonnez à l'amant le plus tendre, et laissez-le vous servir, au moins quelque temps ! Le jeune lord ne parlait ainsi, qu'après le bain ; il avait tout vu. La belle lui présenta sa main qu'il baisa. On fit venir une coiffeuse ; Virago ne sachant pas coiffer ; et comme le mari avait eu soin de se tenir aux écoutes, il connut tout, et se comporta en conséquence.

» Ma mère me mit au monde, au bout de neuf mois. Mylord n'en avait resté que six, femme de chambre. Il emmena ma mère, quand elle fut relevée, et comme les cent mille livres ne se trouvaient données qu'à elle, le Gascon n'eut rien. Cet homme enragé m'ôta de chez ma nourrice, et me cacha auprès de maman Janus, qui n'est instruite que depuis quelques jours.

» Comme il est très avare, il voulut recevoir un prix de ma personne. Maman le donna. Sa voisine la papetière avait trois filles, les mêmes que vous voyez, la brune Pivoine, la blonde Muscadine et Grenade ma camarade coucheuse, parce qu'elle est brune. Le Gascon sûr de ne pas être découvert, vint dire à maman Janus, qu'il avait encore d'autres filles à vendre, d'une maîtresse qui se croyait sa femme ; ajoutant, qu'il y était forcé, à cause du besoin où il se trouvait. Il vanta la pudeur de la papetière qu'il disait sa maîtresse et la santé de ses enfants. Maman Janus accepta, quand elle eut vu les trois petites filles. Le Gascon, un beau jour, qu'on les avait laissées seules, les fit écarter de la maison, par une courtière à lui, et dès qu'elles furent hors du quartier, on les mit dans un fiacre qui les amena ici. Le Gascon ne parut pas devant elles. Maman Janus dit à ces enfants que c'était leur papa qui les avait amenées, et qui les vendait, parce qu'il était ruiné. Elles le crurent, et ce n'est que depuis très peu de jours, que la courtière est venue tout découvrir à maman. Elle a proposé à mes trois compagnes de les rendre sur-le-champ à leurs parents. Mais des personnes sages ont dit qu'il fallait examiner. D'ailleurs, nous sommes si bien avec elle, nous l'aimons si tendrement, les avantages qu'on nous fait sont si près d'échoir, que nous voulons attendre que nous les ayons reçus. Dans quelques années, vous

saurez ce que nous serons devenues. Notre vieux duc et notre vieux maréchal paraissent nous aimer beaucoup, et nous promettent monts et merveilles! »

Tel fut le singulier récit de la belle Orange, dont nous nous sommes rappelé d'avoir connu la mère, en 1767 ou 1768. C'était effectivement une superbe femme! Elle resta peu de temps dans sa belle boutique, et nous ignorions ce qu'elle était devenue. Nous la faisons chercher en Angleterre, pour lui rendre sa fille.

Nous l'avons découverte.



QUARANTE-UNIÈME  
 ET QUARANTE-DEUXIÈME,  
 QUARANTE-TROISIÈME  
 ET QUARANTE-QUATRIÈME,  
 QUARANTE-CINQUIÈME  
 ET QUARANTE-SIXIÈME SUNAMITES



PIÉDALOUCETTE ET FRAISÉE,  
 ABRICOTE ET FRAMBOISINE, PÊCHETTE ET FÉLICITÉ

Les six dernières ayant une histoire commune, elles se présentèrent à la fois. C'étaient les troisièmes coucheuses du médecin, de l'agioteur et du tontiniste.

» Nous voilà six (dit la blonde Félicité), qui nous réunissons en groupe, parce que dans les six, je suis la seule qui aurai la hardiesse de parler. Mes amies sont toutes très timides, surtout

Pêchette. Quant aux quatre autres elles m'ont chargée de la commission.

» Pêchette est fille d'une femme violée par des voleurs, après qu'on eut assassiné ou emmené le mari, on ne sait quoi. L'homme et la femme étaient marchands forains. Ils traversaient un bois. Ils furent attaqués. On entraîna la femme dans le bois, où elle éprouva le sort le plus cruel... On lui laissa la vie, et elle la donna, neuf mois après à ma jeune compagne. Elle était voisine de maman Janus ; elle avait horreur de l'enfant qu'elle devait mettre au monde. Elle vint accoucher ici, et pria qu'on l'ôtât de sa vue à jamais. La petite infortunée fut élevée par sa mère d'adoption.

» Quant à moi, je suis fille d'un luthier. Ma mère était très jolie ! Mon père putatif était un assez aimable homme. Mais un musicien de l'Opéra parut plus aimable encore à ma mère. Son mari s'en aperçut. Il la guetta, et une nuit qu'il avait feint d'aller à Mantes, chercher (disait-il), du bois à violon, il se cacha. Le musicien vint rassurer ma mère, qui, la nuit, avait peur des revenants. Il resta. Mon père putatif voyait tout. Il prit la chose très mal ; mais il ne sonna mot. Ma mère devint enceinte de moi. L'époux savait à quoi s'en tenir. Il me laissa venir au monde, amena une nourrice qui ne se montra pas. Jamais il ne voulut dire à sa femme ce que j'étais devenue. Elle n'osa pas le dénoncer. A quatre ans, je fus remise à maman Janus, qui, en recevant des enfants, avait soin de toujours savoir leur histoire, bon gré, mal gré.

» J'ai grandi, chez elle, avec Pêchette, qui était ma contemporaine, et me voilà... Pardon, si j'ai commencé à parler de moi, mais j'ai voulu m'en débarrasser.

» Nous étions un jour à jouer ensemble, devant la porte, Pêchette et moi, quand deux pauvres petites filles nous abordèrent. L'une disait à l'autre : — Que les demoiselles sont heureuses ! Elles jouent, elles rient, elles ont à dîner ! Je suis naturellement compatissante, et Pêchette aussi. Nous nous regardâmes attendries : Nous primes chacune par la main une des jeunes filles, en leur disant : — Venez chez maman Janus ; elle est

bonne ; elle va vous donner à dîner. Nous les menâmes en courant, et criant : — Maman ! voilà deux pauvres petites filles, qui ont bien faim ! Maman Janus les fit entrer dans la salle à manger, les questionna, et leur donna un potage ; puis elle leur demanda qui elles étaient ? Fraisée montrant Piédalouette, répondit : — Elle est orpheline, et fille d'une sœur de ma mère, qui était demoiselle ; mais qui, en mourant, il y a six mois, ne lui a rien voulu laisser, pas seulement un liard. Ma mère l'a prise, et l'a nourrie comme nous.

Mais ma mère eut la jambe cassée par un cabriolet, si bien qu'elle n'a plus de quoi nous donner.

» A ce récit, maman Janus fut touchée aux larmes. Elle alla chez la pauvre femme, lui donna de l'argent, et la débarrassa des petites filles. Elle les fit mettre au bain, en arrivant ; on jeta leurs habits au coin d'une borne, tant ils étaient mauvais ; on les habilla de neuf, on les mit à une pension, pour les dégrossir ; et puis, on les prit avec nous, et elles furent demoiselles, comme nous.

» Un jour, que nous nous amusions ensemble, il y eut une petite dispute, Piédalouette voulait avoir raison ; moi aussi. Nous disputions donc bien fort, quand voilà tout à coup, que Fraisée dit à sa cousine, la brune Piédalouette : — Tu disputes ! et c'est elle, avec Pêchette, qui nous ont fait ce que nous sommes !... Aussitôt Piédalouette vint se jeter à mon cou, en disant que j'avais trop bon cœur pour avoir jamais tort... Maman Janus nous apprend à être bonnes : Nous fûmes si touchées, Pêchette et moi, que depuis ce moment nous n'avons jamais disputé avec nos deux compagnes, et que nous nous aimons tendrement.

» Abricote fut perdue un dimanche, au Jardin des Plantes, vers ces abricotiers, qui étaient au-dessous de la terrasse. Nous y étions toutes quatre, Pêchette, Piédalouette, Fraisée et moi. Nous vîmes une jolie enfant, aux cheveux frisés et dorés, qui pleurait. Nous l'environnâmes. Elle dit qu'elle avait perdu sa maman. — Nous allons t'en donner une autre ! (lui dîmes-nous). Et nous la menâmes à maman Janus, qui chercha partout le

jour même, et qui le lendemain fit publier qu'elle avait trouvé une jolie enfant. Personne ne réclamant, elle la garda.

» Huit jours après, jour pour jour, nous étions aux Tuileries. Nous jouions sous les arbres, en courant, et nous nous écartâmes auprès des buis, qui n'y sont plus. Là nous vîmes une vilaine femme, qui tâchait de consoler une jeune fille qui pleurait. Cette enfant était bien vêtue. Nous nous mîmes à crier comme des aigles : — Maman! maman Janus! une petite demoiselle qui pleure! Maman vint auprès de nous, avec les deux chirurgiens qui demeuraient à la maison. Dès que la vilaine femme les vit, elle s'enfuit. Nous menâmes la petite demoiselle à maman. — Qui êtes-vous, ma fille? (lui demanda-t-elle). — Hélas! Madame! je n'ose presque vous le dire. — Dites-moi l'essentiel? Puis-je vous rendre vos parents? — Non, madame : On m'a perdue exprès. J'ai vu fuir ma tante, et mes cris n'ont pu la toucher... Je l'ai vue de la terrasse, monter en carrosse de louage, et s'éloigner. — Venez avec moi, ma belle enfant! (lui dit alors maman Janus) et causons, en marchant. — Madame, (reprit Framboisine; car c'est cette brune aimable que voilà), vous êtes mère de ces aimables enfants, et vous devez être bonne. — Vous avez de l'esprit! (répondit maman Janus). — Je voulais courir après ma mère, qui m'abandonnait... Cette femme, que vous avez vue, m'a jointe, et m'a proposé de m'emmener. Je n'ai pas voulu. Elle me pressait et me traînait par le bras, en me faisant des compliments, néanmoins vos deux demoiselles sont venues, et vous ont appelée.

» Nous montâmes dans la voiture du médecin de maman Janus, et nous arrivâmes.

» Ce fut alors que Framboisine nous apprit qu'elle était fille... d'un curé de province, et d'une jeune personne qu'il avait chez lui sous le titre de nièce, quoiqu'elle ne la fût pas; que jamais elle n'avait été au presbytère; mais, de chez sa nourrice, au couvent; que cette demoiselle, qui se faisait appeler sa tante, mais qu'elle croyait sa mère, l'en avait tirée pour l'amener à Paris; qu'elle avait bien vu, depuis leur arrivée, quelque chose d'inquiet, dans les yeux de sa tante; mais qu'elle ne pouvait

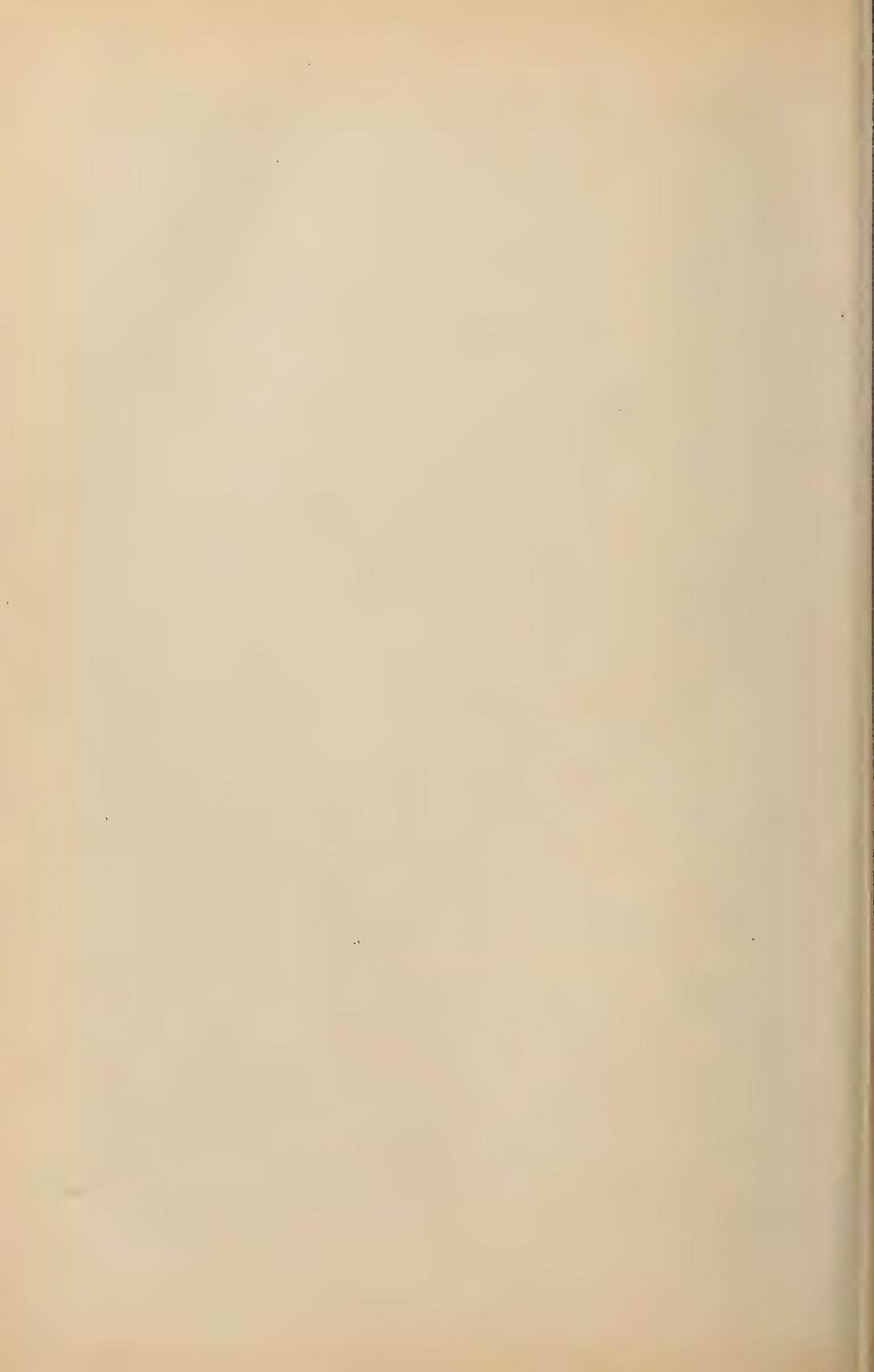
se prémunir. Qu'enfin, après dîner, elles étaient sorties ensemble, et qu'après plusieurs tours, jusqu'à lassitude, la demoiselle avait feint un besoin et s'était évadée...

Tel fut le récit de Framboisine.

» Maman Janus l'embrassa, dès qu'elle eut fini, en lui disant : — Vous êtes ma fille et voilà vos sœurs... Il aurait fallu voir la reconnaissance de la petite Framboisine, pour s'en former une idée!... Elle fut aussi grande que la bonté de maman... Aussi elle est si bonne pour nous, elle acquiert tant d'empire sur notre cœur qu'elle fait de nous tout ce qu'elle veut, non par séduction, ou par une complaisance basse, mais par la tendre amitié, indépendante de la reconnaissance. »

Nous merciâmes la jolie Félicité, qui paraissait très bien nommée; car elle était charmante, et après avoir obtenu de Madame Janus la promesse qu'elle nous achèverait l'histoire de ses quarante-huit Sunamites, en temps et lieu, nous la quitâmes pour quelque temps.

FIN DES SUNAMITES.



### III

## LES EX-SUNAMITES

---

### PREMIER ORDRE

---

#### LES BERCEUSES

LORSQUE nous avons revu Madame Janus, toutes les *Sunamites*, dont nous avons *croqué* l'histoire, avaient fini leurs trois années. Les vieillards avaient tenu leur parole, pour les pensions, à leurs trois couples de restauratrices; Madame Janus leur avait donné le fruit des épargnes faites pour elles, parce que les siennes étaient bien plus considérables, et qu'il est aisé d'être un peu généreuse, quand on est très riche. Enfin, chacune des élèves de cette femme, utile à la longévité des vieillards, avait une des fonctions auxquelles son caractère et sa capacité la rendaient propre. Nous allons reprendre chacune des ex-Sunamites, pour la placer dans la classe où elle doit rester pendant tout le temps de sa jeunesse.

Le genre de nos récits va changer! Nous n'aurons plus des origines monstrueuses à décrire. Il l'a fallu néanmoins, pour ôter aux *Femmes publiques* et même aux *Sunamites*, un certain

charme, que leur donne une parure provocante, leur adresse, leur beauté, leur facilité même. Dorénavant, nous n'aurons à décrire que la manière dont les filles seront sorties de leur état *public* et *hors de la société*, pour se remettre au rang des citoyennes; qualité qu'elles n'obtiendront jamais que par la vertu.

## PREMIÈRE ET DEUXIÈME BERCEUSES

### ROSALIE ET FANCHETTE

Pour remplir la promesse que nous avions faite de servir ces deux Sunamites qui allaient peut-être se perdre au *Cirque*, par la trop grande indulgence de Madame Janus, nous allâmes voir leur vieillard. Nous lui représentâmes ses obligations, à l'égard des deux jeunes personnes dont il avait eu les prémices, de toutes manières. Il nous écouta, et lorsque nous eûmes achevé, il nous dit, en ricanant : — Mon bel ami ! ne seriez-vous pas l'amant de l'une ou de l'autre ? De toutes les deux peut-être ? Nous contraignîmes notre air, naturellement gracieux, pour en prendre un sévère.

— Nous sommes *Aquilin-des-Escopettes*. Nous avons une douce et charmante amie, que nous adorons, et qui nous a rendu le chevalier de tout son sexe.

A la déclinaison de notre nom, l'on eût vu le vieillard agrandir ses petits yeux brillants, et nous regarder avec un étonnement de curiosité. Cependant, il voulut continuer son rôle de plaisanterie : — Je vous croyais incongruiste, Monsieur ! — Vous vous êtes trompé, Monsieur, sur notre compte, comme beaucoup d'autres. Voyez notre charmante cousine, et vous serez convaincu, que nous ne pouvons que l'adorer. — Je le sais (répondit-il)... Mais que voulez-vous donc que je fasse pour mes deux Sunamites ? J'ai payé l'amende. — Hé ! quoi, Monsieur ! vous vous en tenez à ce que vous devez, envers deux

jeunes beautés, qui vous ont donné leur fraîcheur et leur salubrité! — Que voulez-vous que je fasse? — Mariez-les. Faites-en vos obligées; et lorsque la caducité vous accablera, elles environneront votre lit, avec leurs enfants; elles vous aideront à y monter, à en descendre; elles vous endormiront par des propos agréables. — Oui! oui! elles seront mes berceuses, comme en a quelqu'un! C'est bien pensé... Allons, je les marierai avec une bonne place, et des appointements pour leurs maris, outre vingt mille écus de dot. Qu'elles choisissent des hommes capables. Vous savez ce qu'il me faut.

Nous quittâmes le vieillard très satisfait, et nous accourûmes chez Madame Janus, que nous instruisîmes. Elle appela Rosalie et Fanchette.

— Choisissez-vous chacune un mari à votre goût (leur dit-elle). Puis la maman leur détailla les avantages que nous venions d'obtenir. Rosalie parut transportée de joie. Pour Fanchette, elle soupira. — Qu'as-tu, ma fille? (lui dit Madame Janus). — Fanchette se jeta dans ses bras : — J'ai fait tout ce que j'ai pu, maman, pour arracher cet amour de mon cœur, mais je n'ai pu! — Hé! qu'est-ce! — J'aime ton fils. — Il n'a pas 16 ans! — N'importe! je l'aime depuis trois : je ne demande pas à l'épouser, je lui ferais tort. Mais permets que je sois sa maîtresse, jusqu'à ce que tu l'établisses avantageusement. Je le préserverai du libertinage; je veillerai sur ses mœurs et sa santé... Il m'aime aussi, car il me le dit tous les jours. Mais je ne voudrais pas l'épouser, quand tu y consentirais, maman! Ton fils est fait pour avoir un état et une alliance. C'est avec plaisir, que je le verrai honoré.

Nous étions muets pendant ce discours. Madame Janus rompit enfin le silence, pour accepter la proposition de Fanchette.

Pour Rosalie, elle nous montra un beau jeune homme du voisinage, qui consentit à profiter de tous les avantages que faisait le vieillard, et qui l'a épousée.

Rosalie et Fanchette sont aujourd'hui chez leur *Restauré*. Elles l'endorment, et le bercent, par leurs propos. Toutes deux sont

heureuses à leur manière ; l'une par l'hymen, l'autre par l'amour. Le reste des événements est encore sous le voile de l'avenir.

## TROISIÈME ET QUATRIÈME BERCEUSES

### ŒILLETTE ET JASMINE

On sait qu'Œillette est fille de la baronne et du vicomte ; que Jasmine est fille de la duchesse et du batelier. Si on l'avait oublié, qu'on revoie leurs histoires.

Un riche vieillard, qui fut instruit par nous, a dîner chez Monsieur le père et Madame la mère, eut envie de les voir. Il se rendit chez Madame Janus, le jour même qu'elles finissaient leur triennat de Sunamites, et les demanda. Elles lui furent aussitôt présentées. Il fut charmé de leur figure, et leur fit différentes questions, dont les réponses cadrèrent avec ce que nous avons dit. Il fit alors ses propositions, qui furent de prendre les deux jeunes personnes, pour lui servir de famille, semer de fleurs ses derniers jours, et lui faire attendre la mort sans ennui. La récompense fut de six mille livres de rentes pour chacune. Elles avaient déjà deux mille quatre cents livres de leurs épargnes et des présents reçus. On accepta.

Il y avait trois mois qu'elles étaient chez le vieillard, qui se trouvait très heureux, quand un malheur imprévu lui donna la mort. Œillette et Jasmine en ressentirent une véritable douleur ;

car il était bon, et il leur rendait la vie agréable. Elles résolurent de se mettre en pension chez Madame Janus, et d'avoir leur demeure particulière. Elles exécutèrent leur résolution; mais cette situation nouvelle fut de plus courte durée que l'autre.

Un soir qu'elles étaient aux *Italiens*, elles furent vues par deux dames des loges. L'une était la duchesse, l'autre la baronne. La rare beauté de Jasmine et sa figure, intéressèrent la première, qui vint à l'amphithéâtre, se placer derrière Jasmine. La seconde en fit autant avec Œillette. Les dames leur parlèrent. Les deux jeunes filles se sentirent de l'inclination pour ces deux inconnues, déjà d'un certain âge. Elles rirent avec elles et achevèrent de les enchanter. Dans un entr'acte, la duchesse dit à Jasmine : — Ma belle, êtes-vous fille, et libre? — Oui, Madame, je suis en pension : j'ai huit mille quatre cents livres de rentes. — C'est charmant!... Voulez-vous demeurer avec moi? — De tout mon cœur, si je vous connaissais, car vous me revenez beaucoup! et... je me sens pour vous... une certaine... confiance... — Ah! ma belle fille! ce mot me flatte! etc. La baronne disait à peu près la même chose à Œillette, que la duchesse altière regardait du haut de sa grandeur. Elle proposa d'aller dans la pension de Jasmine. La baronne y vint avec Œillette. On monta dans le carrosse de la duchesse, parce que Jasmine déclara qu'elle n'y entrerait pas sans son amie, et qu'Œillette, bien plus attachée à la baronne que Jasmine à la duchesse, ne voulut pas quitter sa nouvelle connaissance. On arriva.

La duchesse fut très étonnée, en entrant chez Madame Janus, qui avait changé de maison depuis la mort du médecin! Elle la salua cependant d'un air affectueux, et lui témoigna combien elle était enchantée de Jasmine! Madame Janus lui répondit : — Madame, il est naturel... d'aimer... ce qui est aimable... Puis elle demanda la permission de prendre Jasmine en particulier. Elle lui déclara qu'elle voyait sa mère; elle lui recommanda de ne pas se découvrir; mais de se comporter d'après les lumières qu'elle recevait. Jasmine, de ce moment, fut plus tendre.

Madame Janus en dit autant à Œillette, relativement à la baronne. Celle-ci fut plus ouvertement sensible. Et l'heureuse

baronne, instruite en particulier, fut comblée. Elle voulait emmener sa fille ; mais Œillette et Jasmine devaient être inséparables ; Madame Janus appuya là-dessus. Elle redoutait encore la méchante duchesse.

Mais elle se trompait ! Lorsque cette dernière, par un hasard singulier, eut découvert que Jasmine était sa fille, elle l'adora. Jamais tendresse n'égala celle qu'elle eut pour cette enfant, la seule qui lui restât. Cette tendresse reflua sur Œillette, et même sur la baronne : elle les a prises toutes deux dans son hôtel, et ces quatre personnes ont les mêmes amusements. La duchesse va marier Jasmine et Œillette très avantageusement. Puissent-elles être heureuses, après une vie aussi étrange !



## CINQUIÈME ET SIXIÈME BERCEUSES



### BALSAMIE ET TUBÉREUSE

On voit que les filles se désaccouplent, pour se raccoupler autrement, en changeant de fonctions. L'on en sent la raison : c'est que les talents donnent le second état. Celles qui n'ont que des agréments sont *Berceuses* ; celles qui ont de la voix, seront *Chanteuses*, et celles qui ont de l'esprit, le talent de narrer agréablement, seront *Converseuses*. C'est le plus beau rôle. Les *Berceuses* sont les premières placées.

En continuant d'aller chez Madame Janus, nous apprîmes que Tubéreuse et Balsamie venaient d'être établies avantageusement.

Un vieux provincial, arrivé d'Amérique, avec une fortune



*La*

*Gravure de l'édition originale des Gentilshommes populaires, du Curé Patriot  
groupées sous la colonnade en bois*



ade

force nécessaire (contes de Restij de la Bretonne). Cette gravure nous montre, à la Cour, les héroïnes de ces contes.

considérable, voulait se marier, en arrivant à Paris, ainsi qu'un neveu, jeune créole très sot, mais auquel appartenait la moitié de l'immense fortune de son oncle, le père de ce neveu, frère du vieillard, ayant beaucoup d'intelligence!

La situation de cet homme était singulière! Il avait quatre petits-enfants, inconnus de son neveu. Ces petits-enfants étaient issus de son fils et de sa fille. Il faut savoir que cette dernière, née d'une Française de grande condition, était extrêmement belle; que son frère, plus jeune de deux ans, provenu comme elle d'un commerce adultérin, pendant l'absence du mari de la même personne (commerce qui avait occasionné l'expatriation du vieillard et de son frère, le seigneur-mari en ayant eu vent); que son frère, dis-je, parvenu à seize ans, était devenu éperdument amoureux de sa sœur, et l'avait avoué à leur père. Celui-ci adorait ces deux enfants, parce qu'il avait adoré leur mère, et qu'ils étaient charmants. Il n'avait su que répondre à son fils. Il lui avait seulement représenté que c'était une chose impossible qu'il possédât Lisette. Mais celle-ci aimait son frère, et comptant sur l'indulgence paternelle, ils osèrent... avoir quatre enfants... Le père, dans sa douleur, aimait cependant à l'excès les petites créatures! Il gémissait; mais il ne pouvait séparer deux enfants, qui le menaçaient de mourir. Enfin, au bout de cinq ans, son fils, qui le voyait sans cesse pleurer, lui dit : — Mon père! je me suis remplacé auprès de vous; je ne veux plus vous chagriner. J'ai assez vécu pour le bonheur. Combien en est-il, qui n'ont pas été cinq ans heureux, en cent années de vie!... Et l'infortuné se jeta aux genoux de son père, dont il baisa les mains... Il le quitta.

Le lendemain, le père ne voyant point paraître ses enfants, il alla dans leur chambre, et les trouva dans le même lit, embrassés; mais froids. Ils étaient morts...

Il paraît qu'ils avaient pris une dose excessive de *laudanum*.

A son arrivée à Paris, le vieillard voulut se marier, mais à une femme qui reconnût avoir eu de lui, les quatre enfants, inconnus à son neveu. Il ne trouva pas ce qu'il désirait. Il aurait

épousé une négresse, si elle avait pu légitimer vraisemblablement les enfants.

Il entendit alors parler de Madame Janus. Il résolut de louer deux Berceuses pour en essayer. Quoiqu'il ne fût pas cassé, il affecta de l'être, croyant qu'il le fallait, d'après le récit qu'on lui avait fait de l'honnêteté de maman Janus. Il obtint facilement Balsamie et Tubéreuse, qui furent celles qui lui plurent davantage, il les emmena chez lui, sous les conditions ordinaires.

Dès le premier jour, il leur remit à chaque une deux de ses enfants, en leur disant : — Mes belles, voilà ceux et celles dont vous serez les Berceuses... En voyant tous les jours ces deux jeunes filles, il se sentait attendri pour Balsamie. Son neveu, d'un autre côté, en devint éperdument amoureux. Le vieillard raisonnable la lui céda, mais à condition qu'il l'épouserait, et que Tubéreuse deviendrait son épouse, à lui. Les deux belles y consentirent. Tubéreuse épousa le vieillard, et on reconnut que les quatre enfants étaient d'elle. Ce qui étonna fort le neveu ; mais il adorait Balsamie ; il signa tout ce qu'on voulut.

Madame Janus cependant, faisait la recherche des parents, et elle parvint à connaître personnellement les mères. Cette femme prudente, après ses découvertes, examinait si elles seraient utiles à ses élèves, ou non ; et dans ce dernier cas, elle ne donnait son résultat qu'à celle qu'il concernait. Si le vieillard eût épousé Balsamie, elle aurait tout brûlé, car c'était sa fille... Après le mariage de la mère de Balsamie, qu'il avait bien reconnue, il s'était découvert à elle, et il en avait eu deux enfants, fruits du plus violent amour. On imagine combien cette découverte fit de plaisir à l'oncle, et même au neveu, qui n'en aima sa femme que davantage. Pour Tubéreuse, après son mariage, elle vit journellement sa mère, qui était venue s'établir à Paris ; elle eut un enfant du vieillard, et elle est très heureuse.



## SEPTIÈME ET HUITIÈME BERCEUSES

## JULIENNE ET CENTAURÉE

Il nous paraissait que c'était Julienne qui était fille de la marquise, depuis que nous connaissions de vue cette dame et sa femme de chambre. Julienne était blonde comme sa mère; ses traits étaient calqués sur les siens; nous eûmes la hardiesse de demander un entretien à cette dame, et de lui parler de sa fille. Elle nous reçut très bien, mais elle nia les faits, et nous assura qu'elle était calomniée. La femme de chambre, incertaine, prise a part, à l'insu de sa maîtresse, avoua tout, et témoigna le plus vif désir de voir sa fille, assurant qu'elle la reconnaîtrait dans cent mille. Nous le lui promîmes, pour le temps où Lavande serait établie.

Un riche vieillard avait entendu parler des deux jeunes filles de cet article, par les deux hommes dont elles avaient été Sunamites. Ces vieillards caducs en avaient d'autres, auxquelles ils s'étaient attachés; mais ils conservaient un souvenir reconnaissant de leurs restauratrices. Le vieillard instruit par un d'eux, vint chez Madame Janus, pour choisir, soit des Sunamites, soit des Berceuses, suivant que le cœur lui en dirait. Il vit les Sunamites à louer, et il fut épris de Julienne et de Centaurée: car c'était une règle, que ces jeunes filles n'allaient pas seules, chez les riches vieillards, à cause de l'ennui qui avait manqué d'en faire mourir une.

M. A. D. *p.* emmena donc les deux compagnes, après avoir contracté les engagements convenables. Ce vieillard avait une fille, mariée depuis vingt ans, et un fils unique, qui avait des

enfants. Il était si vieux que sa famille était sans cesse chez lui. Mais comme il voulait cacher ses Berceuses, il ne la reçut plus qu'avec précaution : ce qui donna des inquiétudes.

Un jour cependant, par la trahison d'un laquais gagné, le jeune *A. D. p.*, petit-fils, parvint jusqu'à son aïeul, au moment où Julienne, assise dans un fauteuil auprès du vieillard (tandis que Centaurée l'amusait à une harpe), en recevait les plus tendres caresses.

— Ma fille ! (lui disait le vieillard), d'où vient-il que mon cœur est si sensible pour vous?... Ma chère enfant ! je vous dois le bonheur de mes derniers jours ! C'est une tendresse paternelle que j'éprouve !... Je crois revoir ma fille, à l'âge que vous avez ; mais embellie ; vous êtes plus jolie qu'elle ne l'était.

En ce moment, le petit-fils, jeune homme de vingt-cinq ans, heurta quelque chose, et fut aperçu, tant du vieillard, que des deux jeunes personnes. Son aïeul le gronda de le surprendre. Mais il fut adouci par Julienne, qui le pria pour le jeune homme. Elle était si belle, si provocante, que la sympathie agit sur-le-champ. *A. D. p.* se mit aux genoux de la jeune beauté en lui disant : — Fée céleste ! je ne vous connais pas ; mais je vous suis attaché pour jamais !

Le vieillard fit un cri de joie, et embrassa son petit-fils...

Depuis ce moment, la porte fut ouverte à la famille. Le lendemain, la marquise de L\*\*\* vint chez son père. Elle vit Julienne, et fut émue. Elle se rappela ce qu'on lui avait dit de sa fille ; elle la fit parler, et la reconnut, mais sans le témoigner. Ce fut à son père seul qu'elle fit sa confidence. Le vieillard, ne voyant que le bonheur de retrouver une petite-fille, dans Julienne, en pleura de joie. Ce fut lui qui lui proposa de la faire épouser au jeune *A. D. p.* La marquise le désirait fort ! Mais le père du jeune homme hésitait.

Dans le même temps, le jeune comte de L\*\*\* arriva de sa garnison. Il vit Centaurée, s'en fit aimer, et il y parut. Le vieillard aimait fort ses deux berceuses ! Il seconda la passion de son autre petit-fils. Centaurée accoucha d'un fils sain et vigoureux. Le vieillard lui-même le présenta au marquis de L\*\*\*, son

gendre, en lui disant : — Voyez si vous voulez le rendre malheureux, le vouer à l'opprobre? Dans un premier attendrissement, il consentit.

Le même jour, on maria les deux couples, et l'on en fut ensuite tout étonné! Mais les deux enchanteresses, accoutumées à plaire, et stylées par maman Janus, firent leur cour aux pères de leurs maris, et les captèrent si bien, qu'elles prirent sur eux un empire absolu. Elles les menaient à leur gré. La marquise était ravie du pouvoir de sa fille. Mais l'épouse de Monsieur A. D. p. était un peu jalouse de sa bru. Il y eut quelques nuages d'humeur. Ce fut alors que Julienne, guidée par les conseils de maman Janus, entreprit de gagner cette femme acariâtre, par ses complaisances et ses cajoleries. Elle y réussit par un seul des moyens qu'elle employa. Ce fut de se rendre *l'empletteuse* de la mère-tante. Elle se chargea de l'achat des coiffures et des robes. Elle la parait elle-même. Centaurée en fit autant pour la marquise, et en peu de temps, elles ont été adorées. Tant il est vrai, qu'il ne faut que le vouloir, pour gagner les cœurs.

## NEUVIÈME BERCEUSE

JACINTHE

## PREMIÈRE CHANTEUSE

ROSEBLANCHE

## PREMIÈRE CONVERSEUSE

NARCISSE

QUARANTE-CINQUIÈME  
ET QUARANTE-SIXIÈME SUNAMITES

AUBÉPINE ET ÉPINEVINETTE

Nous ne pouvons faire qu'un seul article de ces cinq jeunes personnes, quoique dans les trois ordres. La raison en est qu'elles sont toutes avec le même homme, le maréchal. Il a choisi la modeste Jacinthe, parce qu'elle lui a plu. Il a Roseblanche, parce qu'elle chante comme mademoiselle Renaud; Narcisse, parce qu'elle narre avec grâce; et les deux autres sont ses uniques Sunamites; mais, pour les ménager, il ne les emploie que l'hiver. Ce fut Narcisse qui nous fit ce récit qu'on va lire, un jour que nous la rencontrâmes chez Madame Janus.

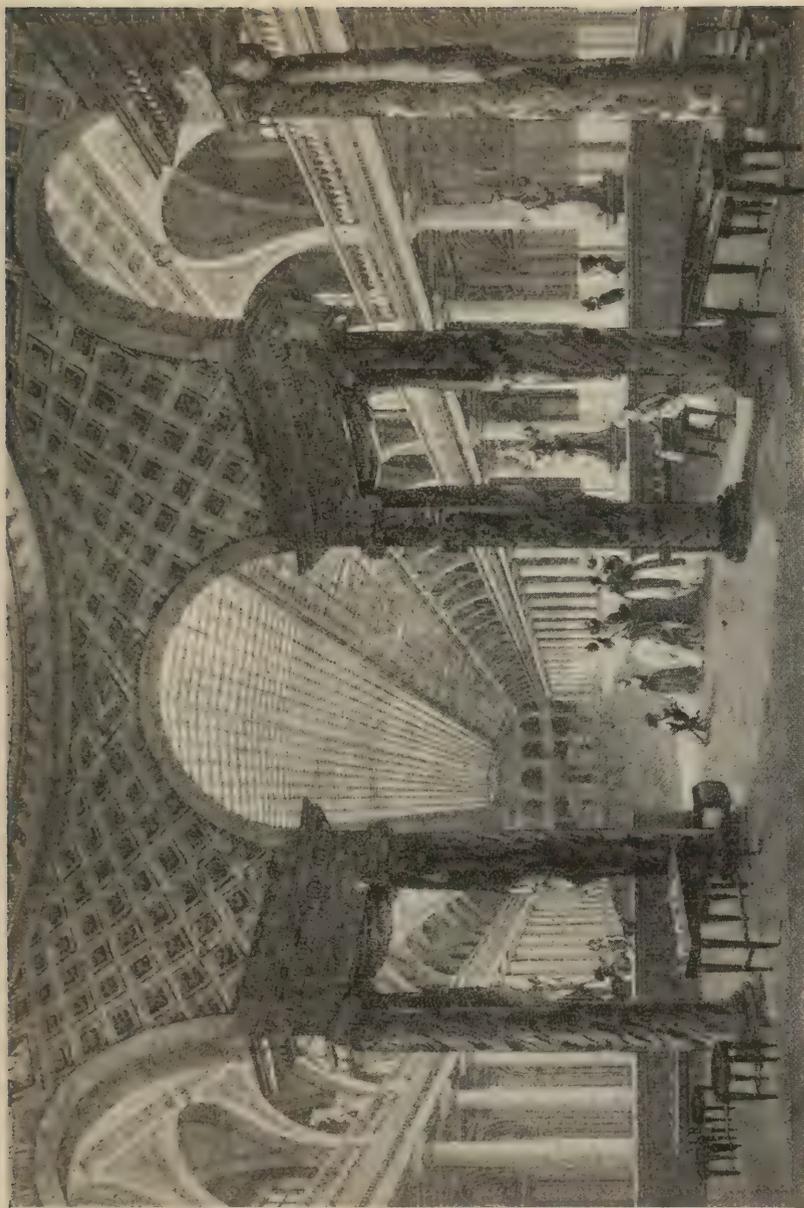
» Je suis charmée de vous voir (nous dit-elle, en nous apercevant). Savez-vous que nous sommes cinq à demeure, chez le maréchal? Jacinthe, que vous connaissez, mes trois sœurs et moi?... Mais Jacinthe va nous quitter. Les enfants qu'ont eus ses parents sont morts de la petite vérole, et on est trop heu-

reux de la retrouver, avec toutes les preuves que maman Janus a conservées. Elle a un beau parti, car ses parents sont riches ; et l'on a dit qu'elle avait été élevée au couvent. On a trouvé une supérieure, qui l'assure négligemment. Comment donc ! c'est un homme de marque ! Mais que fait cela ? Elle est une jolie femme, et une jolie femme pleine de mérite ! Il n'existe personne au monde qui la surpasse. Vous n'avez pas d'idée de son talent pour plaire, et pour gagner l'estime ! M. le maréchal ne semblait l'avoir prise que pour nous faire admirer ses vertus. Douce, modeste, obligeante, excellent cœur, désintéressée jusqu'à s'oublier toujours ; malgré cela, économe et soigneuse, elle offrait la réalité de la perfection. M. le maréchal a été sur le point de l'épouser. Mais il a préféré, pour elle, le sort qu'elle va obtenir. Elle est toujours avec nous, parce que son mariage se traite en pourparlers. Elle va recevoir les visites de son futur à la grille du couvent. »

Voilà ce que nous dit Narcisse. Comme nous imprimons, Jacinthe est mariée ; et il est impossible qu'elle ne soit pas heureuse, avec son caractère et sa beauté.

» — Roseblanche ma sœur (reprit Narcisse), avec sa voix enchanteresse, est le charme de la société de M. le maréchal. On la lui demande de tous côtés, pour l'*Opéra*, pour les *Italiens*, même pour les *Français*, qui commencent à chanter aussi. Mais ce digne protecteur a sur elle les vues les plus hautes, que vous me permettez de vous taire. »

Elle nous les a tues effectivement ; mais nous les avons découvertes. Il faut que le maréchal soit bien enchanté de la belle voix de Blanchette, pour faire ce qu'on nous a dit. On assure qu'il lui a donné le titre de sa femme, pour l'élever au rang le plus considéré ; tandis que, par un excès de bonté sans exemple, il lui donne. . . . . la réalité du mariage... Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle sera bientôt mère... (Au reste, nous n'exposons que des faits. Nous peignons ; et d'après nos récits, on jugera la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, que nous ne calomnions pas. Nous nous contentons de déguiser les noms et la condition des personnages.)



VUE INTÉRIEURE DU CIRQUE DU PALAIS-ROYAL

*Le Cirque avait été destiné à des exercices équestres, mais on n'y donna que des concerts et des représentations, très fréquentes par les nymphes du Palais-Royal.*

» — Je pourrais à présent vous parler de moi (continua Narcisse); mais non; je veux vous dire auparavant, quel est le sort de mes deux jeunes sœurs, que je vous ai nommées autrefois.

» Aubépine était une enfant, lors de notre malheur. Elle l'ignore. C'est dire qu'Épinevinette ne le sait pas non plus. M. le Maréchal, qui les aime tendrement, parce que l'amitié peut s'étendre également à plusieurs objets, vient d'assurer leur établissement d'une manière un peu singulière! M. De M<sup>\*\*\*</sup>, son parent, avait une fille unique, qui est morte. Il en fut au désespoir, et rejeta toutes ses espérances sur une nièce, qui mourut aussi. Le duc alors voulut mourir lui-même; il se regarda comme coupable; il dit que son malheur s'était répandu sur sa nièce, et qu'elle n'était morte, que parce qu'il l'avait aimée. La tête lui tourna. Il est dans un état de presque imbécillité. M. le Maréchal, guidé par son amitié pour Aubépine et Épinevinette, s'avisa un jour de les mener à son parent, et de lui dire : — Mon cher duc! ta fille et ta nièce existent encore : les voici. C'est la raison affaiblie qui te fait croire à leur mort! Le duc semble s'éveiller; l'excès de sa joie fut tel qu'il s'évanouit. On le fit revenir. Il demanda sa fille. On lui présenta Épinevinette. — Oui! s'écria l'infortuné, la voilà! voilà ma fille! Aubépine s'avance. — Et voilà ma nièce! l'une est brune... c'est ma fille... Celle-ci est blonde... c'est ma nièce! Depuis ce moment, le duc est heureux par une illusion. Il croit voir ses enfants. On va lui remettre les deux jeunes personnes chez lui, et à sa mort, on les mariera très avantageusement, sous des noms supposés.

Quant à moi, monsieur l'historiographe, je ne suis pas à plaindre. En faisant pour ma sœur, autant qu'il a fait, le généreux Maréchal n'a pas oublié que je suis sa restauratrice, et *sa chère causeuse*, comme il m'appelle. J'ai un état assuré. Si je deviens mère, mes enfants auront un sort, et de la naissance, qui est aussi nécessaire que la fortune. C'est ainsi, crédules humains, que les gens adroits se moquent de vous, de vos opinions, de vos préjugés, de toutes vos niaiseries. La nature,

en nous faisant hommes et femmes, nous a élevés au-dessus de toute l'animalité. Rien ne peut nous dégrader, pas même le crime. Et les humains l'ont si bien senti que c'est moins le crime qui flétrit, que le bourreau et l'échafaud... Je ne vous en dirai pas davantage. »

Narcisse était chez Madame Janus avec ses trois sœurs et Jacinthe. Je les admirai toutes cinq, et je faisais de profondes réflexions sur les caprices de la fortune ! Nous avouerons que nous ne pouvons nous défendre d'une sorte de considération pour cette Janus, malgré son métier, en voyant le respect, la tendresse, la reconnaissance que lui marquent toutes ses filles, même la modeste, la chaste Jacinthe !

Nous n'avons jamais pu savoir au juste quel était le mari de Narcisse. Soit qu'il fût trop élevé, soit que ce fût un mariage clandestin, soit qu'il fût contracté par une personne non mariable, sous le nom d'une qui l'était (ce que nous présumons), jamais Madame Janus n'a voulu s'ouvrir, et nous sommes obligé de laisser cette lacune à notre histoire.



## DIXIÈME ET ONZIÈME BERCEUSES



### AUTOMNETTE ET LISERONE

Ces deux jeunes personnes se réunirent, pour être Berceuses, non d'un homme, mais d'une femme très riche, qui s'éprit, pour Automnette, de la plus tendre amitié. Cette dame fit deux bonnes actions : elle obligea Printanière, la cousine, de garder toute sa fortune, et l'empêcha de prendre Liserone avec elle,

lorsqu'elle se maria; en lui représentant combien il était dangereux de mettre dans un ménage, un sujet de tentation aussi grand que les charmes d'Automnette. Cette raison fut ce qui déterminâ la dernière à se séparer de sa tendre amie.

Quant à Liserone, fille de la bossue, la dame nouvelle protectrice, promit de la dédommager de la succession de sa mère, qu'aussi bien elle n'obtiendrait pas de la loi. Elle ne voulut pas même qu'on avertit les deux sœurs, la mère de Soucie et celle de Liserone, de leur maternité. Elle fit sentir à Madame Janus, que c'était porter la désunion dans une famille, alors très unie; le neveu et les deux nièces étant d'aimables jeunes gens, pleins de mérite; que puisqu'on réparait les torts de la nature envers les enfants naturels, il fallait abandonner aux trois autres les avantages que la loi leur assurait. Ces considérations ne produisirent pas entièrement leur effet sur Madame Janus, un peu entêtée de son naturel, et qui voulait punir la sœur aînée de son avarice. Elle se tut néanmoins.

Cependant la dame protectrice chérissait ses deux pupilles, qui l'endormaient, le soir, par les contes qu'elles lui faisaient des histoires de toutes leurs compagnes. Elle les adopta pour ses filles, et leur chercha des partis sous ce nom glorieux.

Comme elle avait changé d'hôtel, ses nouveaux voisins du Marais la crurent mère des deux belles. Un voisin, qui avait pour fils un petit Parisien très nigaud, nouvellement décoré d'une charge, vint chez la dame veuve, pour lui demander une de ses demoiselles. — Laquelle, Monsieur? — Mais Madame, celle que vous voudrez : mon fils n'a pas de volonté. — En ce cas, Monsieur, je vous déclare deux choses; que je donne à ma fille, quinze mille livres de rentes, pour tout, sans autre espoir, et que je vous accorderai celle que choisira Monsieur votre fils... Le père accepta, en donnant les marques de la plus vive reconnaissance.

Dès le lendemain, il amena son joli nigaud, en belles manchettes de dentelle, frisé, bien parfumé, ayant des boucles d'une largeur! d'un éclat! Automnette et Liserone étaient avec leur mère adoptive.

Après les salutations, la dame protectrice a dit au jeune homme : — Monsieur, on m'a dit que vous étiez indécis entre mes deux filles. C'est donc à elles à vous choisir. A la fin de votre visite, je leur demanderai leur sentiment. — Ah ! Madame ! (dit le père), que je voudrais être à la place de mon fils ! Il sera sûr de ne pas déplaire, et c'est un si grand bonheur, de la part de l'une ou de l'autre de ces belles personnes. Le fils pirouettait, et se caressait devant les glaces. Il est vrai qu'il n'avait que vingt-deux ans ; c'est à Paris l'âge suprême de la fatuité pour les sots. Quelques-uns, cependant, sont encore plus sots à trente... On causa. Le fat dit des riens ; son père, homme de quarante ans, dit des choses. Il parla de feu son épouse. — Vous êtes donc veuf, Monsieur ? (dit la dame protectrice). — Oui, Madame, et voilà mon fils unique... On continua. Le père et le fils ne s'ennuyaient pas ; mais l'heure les renvoyait. Le père le sentit, car pour le fils, il ne sentait rien, que son mérite.

— Madame ! (dit le premier), avant de sortir, pourrais-je savoir, aujourd'hui, laquelle de ces deux charmantes personnes j'aurai le bonheur d'avoir pour bru ? — Nous allons délibérer (dit la dame en riant).

On délibéra. Puis les deux jeunes personnes rentrèrent chacune dans leur chambre. La dame appela le père :

— Monsieur... J'ai une singulière chose à vous dire ! — Hé ! Madame ! vous m'effrayez !... Mes deux filles... ne goûtent pas... votre fils. — Je m'en serais douté ! — Mais... toutes deux... vous choisiraient... si vous étiez à choisir ! — Juste ciel ! (s'écria le père avant que la dame eût achevé)... Ah ! Madame ! je suis à celle qui voudra de moi... Mais que l'autre prenne mon fils ! — A ce prix, je crois qu'on le prendra. Elles s'aiment si tendrement toutes deux, qu'il suffira que la vôtre en prie sa sœur... Mais voyez celle que vous choisissez. — Moi, choisir !... Ah ! Madame ! à mon âge, il est trop doux de l'être ! — Voyons donc celle qui vous aimera le plus. Elle rentra, et au bout d'un demi-quart d'heure, elle revint avec Automnette. Le père crut que c'était celle qu'on voulait lui donner. Mais la dame lui dit : — Il vaut mieux donner cette grande fille, saine et vigoureuse,

à votre fils; elle le dominera plus aisément, malgré sa douceur, que la délicate Liserone qui, d'ailleurs, est plus votre admiratrice.

Le père baisa la main de la dame, et passa auprès de Liserone; tandis que la dame protectrice disait au jeune homme : — Monsieur, je vous assure Automnette. Elle ne vous a pas choisi; c'est moi qui vous la donne. Le jeune fat fut si frappé de l'éclat de la belle brune, qui rougissait, en voilant ses grands yeux noirs par des paupières dont les cils descendaient au milieu de ses joues de rose, qu'il s'oublia un instant, pour songer à elle.

Cependant, on s'arrangeait dans l'autre pièce, et les mariages se décidaient. On invita les deux hommes à souper. La soirée fut délicieuse, et en sortant de la maison, le fat aimait Automnette presque autant que lui-même.

Passons au dénouement.

Le jour des articles, veille de la célébration, il fallut décliner les noms. La dame protectrice donna les deux véritables, et avoua que les deux belles n'étaient que ses filles adoptives; que les parents de Liserone étaient absolument ignorés, et que l'on connaissait ceux d'Automnette. Le père fut un peu étourdi; mais le fils lui demanda si la dot était réelle. Sur la réponse affirmative, il déclara qu'il se marierait. Le père était trop épris de Liserone, pour rétrograder. Ainsi, grâce à l'adresse et à la générosité de la riche dame, ses deux pupilles furent épousées.

Mais on ne s'en repentit pas. A peine le riche oncle d'Automnette fut-il instruit, par le billet d'invitation, du sort heureux de sa nièce, qu'il accourut avec sa sœur. Ils augmentèrent la dot, et assurèrent la moitié de leur succession à Automnette, qu'ils chérissent depuis ce moment. La tante coquette est enchantée de se trouver dans une maison honnête, dont elle peut tirer vanité parmi ses connaissances considérées.



DOUZIÈME, TREIZIÈME,  
QUATORZIÈME ET QUINZIÈME  
BERCEUSES

BARBEROSE ET TULIPETTE; FRAMBOISINE  
ET PÊCHETTE.



QUARANTE-SEPTIÈME SUNAMITE

REINECLAUDE

Un homme puissant, et très âgé, qui avait entendu parler des merveilles qu'opérait Madame Janus, avec ses pucelles, lui rendit une visite pour s'informer de la vérité. La restauratrice lui dit naïvement ce qu'elle faisait, et que sa doctrine était fondée sur les profondes connaissances d'un célèbre médecin. L'homme en place l'ayant très attentivement écoutée, désira de voir ses élèves. Madame Janus les fit entrer dans le salon. Le Monsieur les considéra, et fit choix, pour *Berceuses*, de Barberose, de Tulipette, de Framboisine et de Pêchette, qui étaient les seules qui restassent pour cet emploi. Les autres étaient des *Chanteuses* et des *Converseuses*. Puis voyant qu'une plus jeune que les autres se tenait à l'écart, il la fit approcher. Madame Janus lui dit, que cette jolie enfant se nommait Reineclaude, qu'elle était sœur de Barberose et de Tulipette, mais qu'étant encore impubère, elle achevait son éducation. L'homme en place pria qu'on la lui remît, avec ses deux sœurs, sous la conduite desquelles Reineclaude resterait. Madame Janus le voulut

bien, et le Monsieur emmena les cinq élèves, qu'il logea dans son hôtel.

Ce fut quelques jours après que nous revînmes chez Madame Janus, un jour que les cinq élèves lui rendaient visite. Nous priâmes l'aimable Barberose, qui nous parut la moins timide, de nous faire la suite de leur histoire. Elle y consentit avec grâce.

» — Vous savez, Monsieur, que Framboisine est fille d'une nièce de curé, qui l'a perdue aux *Tuileries* ; que Pêchette est née d'une femme assaillie par des voleurs ; que mes sœurs Tulipette, Reineclaude et moi, nous sommes nées d'un marchand ruiné. Un triste avenir nous attendait également toutes cinq, si maman Janus ne se fût trouvée au monde pour nous secourir. C'est notre ange tutélaire. Je vais commencer par mon histoire.

» Je n'eus pas été deux mois chez notre protecteur actuel, que je m'aperçus que j'étais observée par un beau jeune homme, qui passait tous les jours sous nos fenêtres. Celle de mon cabinet d'études donne sur le boulevard. Le jeune homme l'a remarqué, et il vient tous les soirs y chanter des paroles qu'il a composées, par lesquelles il m'exprime ses sentiments. J'en parlai à notre protecteur dès les premières soirées. On le guetta, et un soir on le saisit et on l'amena devant le maître de l'hôtel. Nous étions toutes cinq dans la salle, habillées de la manière la plus brillante.

» Monsieur le duc demanda au jeune homme, ce qu'il prétendait, exprimant sous les fenêtres du cabinet jaloussié de tendres sentiments, fort ingénieusement tournés ?

» Le jeune homme répondit qu'il était amoureux passionné. Dès les premiers mots, nous reconnûmes qu'il était Anglais. M. le duc en fut plus indulgent. Il demanda qu'il désignât celle qu'il aimait ? L'Anglais vint mettre un genou devant moi. — Bon ! voilà un ancien chevalier, respectueux envers les belles (s'écria M. le duc)... Que prétendez-vous (ajouta-t-il) ? — L'obtenir pour femme. Elle est blonde ; on la croira Anglaise : mais elle n'en a pas la fadeur : elle est vive et sémillante

comme une brune. — Qui êtes-vous (reprit M. le duc). — Le fils d'un riche marchand de la cité de Londres. — Ayez le consentement de vos parents ; que je sache le sort que ma fille aura, et je vous la donne... En attendant, je vous permets de lui parler à chaque fois une demi-heure en ma présence, après le dîner, auquel je vous invite pour tous les jours où je ne mangerai pas en ville. Mon suisse vous dira si j'y suis... Et sur-le-champ, Monsieur, je vous donne une demi-heure première. Le jeune Anglais remercia et vint auprès de moi.

» Nous causâmes. Il me dit les choses les plus tendres, les plus flatteuses. Je lui répondis avec politesse, souvent interdite de ses éloges...

» Que vous dirai-je ? depuis ce moment, je le vois tous les jours. Tous les soirs, il vient chanter sous mes fenêtres ce qu'il sent pour moi, et M. le duc lui-même prend plaisir à l'entendre. Hier, il a reçu le consentement de son tuteur, et la preuve d'une fortune de mille livres sterling de revenu. Je suis venue avec mes compagnes, prévenir maman Janus, qui doit me servir de seconde mère, et qui amènera la mienne à mon mariage. »

Voilà pour moi. Je vais maintenant vous parler de ma sœur Tulipette ; à moins qu'elle ne veuille raconter elle-même.

— Mais oui (dit Tulipette), Monsieur ne m'interdit plus autant qu'autrefois ! Et puis, il faut bien m'accoutumer à parler.

» Je vous dirai, Monsieur, que j'ai aussi un amant, M. le duc l'a bien voulu ; parce qu'il préfère notre avantage à son amusement. Mon amoureux est Espagnol. Il fut surpris de voir l'Anglais faire l'amour à la manière de Madrid, et il l'épiait, sans être vu. Lorsque l'Anglais fut pris, l'Espagnol attendit qu'il sortît, et le voyant très gai, il voulut aussi se faire prendre, mais d'une autre manière. J'étais celle qui l'avait charmé : il ne connaissait pas la maîtresse de l'Anglais ; il craignit une rivalité. Il vint dans la maison. Le suisse lui demanda ce qu'il voulait ? — Parler à une de ces dames, mise de telle manière. — C'est Madame Tulipette (lui dit le suisse). Un laquais survint. Le suisse lui dit tout bas de mener ce monsieur au duc, et de lui dire qu'il demandait Madame Tulipette. Le laquais conduisit

l'Espagnol jusqu'à l'antichambre, où il le laissa, pour aller avertir son maître. M. le duc prit aussitôt son parti, qui fut de m'avertir, et de me faire recevoir la visite du jeune étranger. J'étais parée, mais on redoubla mon éclat; on me fit asseoir sur une chaise longue, et après m'avoir donné l'air déesse, on introduisit l'Espagnol dans un boudoir éclairé de vingt-cinq bougies. J'étais dans l'attitude la plus imposante, les pieds sur un petit tabouret bas, de velours cramoisi, garni de brillants. Le jeune homme fut ébloui. Ce ne fut que timidement qu'il vint jusqu'à moi. Il s'inclina. Je lui fis signe de s'asseoir. Tout m'était prescrit par M. le duc.

» — Est-ce une fée? est-ce une mortelle que je vois (dit l'Espagnol). Je ne répondis rien. — Daignez me parler? — Je ne sais qui vous êtes (répondis-je). Pourquoi venez-vous ici? — Pour vous offrir mon hommage respectueux. — Pour l'accepter, il faudrait vous connaître? — Je suis un bon *Hidalgo* de Castille. J'ai une fortune considérable. Un Anglais chantait sous les fenêtres d'un pavillon de cet hôtel; il a été pris hier, et il est sorti content. — C'est qu'il a parlé comme il convenait, au sujet de ma sœur. — De votre sœur, Madame! Ha! je suis trop heureux! — Si son bonheur vous touche aussi fort, vous devez être un sincère ami. — Ce n'est pas son bonheur, c'est le mien, qui me touche! Je craignais ce cavalier pour rival... Belle dame! daignez me dire, si je puis encore espérer, supposé que je le mérite?

» Ici, M. le duc entra, suivi de mes sœurs et de mon amie.

» — C'est à moi qu'il faut demander une réponse (dit-il à l'Espagnol). Le jeune homme s'inclina profondément, et dit au duc : — Monsieur! prescrivez-moi ma conduite, et je vous obéirai... — Vous êtes venu ici de vous-même. Quel est votre but? — D'obtenir la main de cette belle personne, si je ne suis pas trop au-dessous d'elle. — Êtes-vous décidé à l'épouser, quelle qu'elle soit? — Oui, Monsieur. — Je vous l'accorderai, si je m'aperçois que vous pouvez la rendre heureuse. Vous lui parlerez tous les jours une demi-heure, en même temps que l'Anglais à son aînée, et vous dînez ici lorsque j'y serai.

» L'Espagnol fut comblé de joie. Nous causâmes familièrement

une demi-heure, et il se retira enchanté. Il y a huit jours qu'il a reçu tous les papiers nécessaires. Demain, il m'épousera, aux pieds des mêmes autels, où l'Anglais recevra la main de ma sœur Barberose. »

— C'est le tour de Framboisine (dit Barberose). Veut-elle conter?

— Il le faut bien (dit cette jolie personne), ou je passerais pour une niaise, qui ne sait pas s'exprimer.

» Je ne parlerai pas de ma naissance, que vous connaissez : e fus jetée sans parents sur la surface de la terre. Mais aussi, je n'ai pas à craindre le déshonneur communiqué. Je suis à moi seule toute ma famille, et mes propres actions peuvent seules m'honorer, ou me couvrir de honte. C'est un avantage; car je ne veux en faire que de bonnes.

» Nous allons souvent aux *Italiens*. C'est un spectacle charmant par les pièces, les acteurs, les actrices et la musique. On peut lire, chez soi, les pièces des Français, avec autant de plaisir qu'à la représentation; mais il faut voir jouer celles des *Italiens*; il faut entendre un *Courcelle*, un *Granger*, une *Madame Verteuil*, alléger le drame de sa pesanteur, et la remplacer par l'énergie : une *Madame Dugazon*, une sublime *Renaud*, une aimable *Saint-Aubin*, une séduisante *Carline*, une Mademoiselle *Adeline*, une Mademoiselle *Desbrosses*, etc., ôter à l'ariette son insignifiance et sa nullité. Un soir que nous étions, toutes cinq, dans les loges sur l'amphithéâtre, parce que M. le duc occupait la sienne avec des dames, et encore parce qu'il se fait un devoir de payer souvent nos plaisirs, pour l'avantage du spectacle; un soir, dis-je, il vint derrière nous une dame, avec un homme d'un certain âge. Nous nous serrâmes aussitôt, pour donner à la dame la place d'honneur. Elle l'accepta, en nous remerciant beaucoup. J'étais presque à l'autre extrémité de la loge. Elle avait sans cesse les yeux sur moi. — Quelle est cette aimable demoiselle (dit-elle à Barberose, sa voisine)? — C'est ma compagne. — Mon Dieu! je ne saurais détourner mes regards de sur elle!... Je devrais avoir une fille de son âge et de sa figure; mais la mort me l'a enlevée à douze ans... Qui est-elle? — C'est une orpheline. — Pardon!

mais je vous avouerai, que c'est pour elle que je suis venue dans cette loge... C'est la place des *filles*... Pardon! pardon!... Mais... le serait-elle? — Non! Madame, nous sommes de jeunes personnes honnêtes, mais dont la situation est très extraordinaire! — Mais honnêtes? — Oui, Madame. — Elle est orpheline, indépendante; elle n'a personne? — Personne, que des protecteurs. — Ha! bon Dieu!... si j'avais le bonheur!... — Dans l'entr'acte, nous changerons de place, et vous lui parlerez. — Ha! Mademoiselle! je vous aurai bien de l'obligation!

» L'acte étant fini, Barberose vint auprès de moi et me prévint. Nous changeâmes de place, et je me trouvai auprès de la dame. Elle me témoigna la plus vive amitié; elle me dévorait des yeux, me pressait les mains. Je lui fis mon histoire pendant la pièce. Elle paraissait transportée. Elle vint le soir même chez M. le duc, et lui proposa de m'adopter. Ce digne protecteur y consentit. Je suis adoptée depuis un mois, et je demeure chez ma nouvelle maman, qui est très riche. Elle m'a trouvé un parti, que j'aime, parce qu'il en est digne, et je serai mariée après-demain. Je veux assister au mariage de mes sœurs. Car toutes les élèves de maman Janus se donnent ce nom, et plus particulièrement celles qui ont des rapports entre elles. Voilà où j'en suis, Monsieur. »

Nous admirâmes la variété des aventures de ces filles, nous trouvions du plaisir à les entendre, et nous ne doutons pas qu'elles n'en fassent autant au public, à la lecture, que nous en avons pris à les écouter.

C'était le tour de Pêchette. Elle s'approcha en rougissant. — Veux-tu que je conte (lui dit Barberose)? — Non, non! tu te permettrais des plaisanteries...

» Monsieur (ajouta la jolie Pêchette), mon aventure est postérieure à celle de Framboisine. Vous savez comment je suis née. Il fallait que tout se rassemblât.

» Un jour, une dame un peu dégingandée, se présenta chez M. le duc, demandant à lui parler. Elle paraissait avoir environ quarante ans. Elle fut introduite. — Monsieur le duc (dit-elle, en faisant une révérence gauche), vous avez chez vous une

élève de Madame Janus, appelée Pêchette? — Oui, Madame. — C'est, M. le duc, que je suis sa mère. — Je vous en félicite, Madame. — Ha! M. le duc! songez par quelles angoisses j'ai dû passer!... car vous savez tout? — Oui, Madame, et je vous plains bien sincèrement! — Ha!... Vous sentez, M. le duc, que je suis seule en état de lui dire quel est son père? — Et comment pouvez-vous le savoir? — Ha! M. le duc! si vous étiez femme, vous sauriez cela... Dans les *vingt-huit*, tous n'étaient pas soldats... Il y avait un jeune enseigne, beau comme l'amour... Vous sentez bien, M. le duc, qu'une femme ne résiste pas à ces choses-là?... Je fus sensible, un instant... Rien après... De vilains soldats, plus brutaux... qui ne causaient que de la douleur... à une femme délicate... Car j'étais, M. le duc... J'aurais tenu là... (montrant ses dix doigts en étreinte). — Vous étiez femme de fermier? — Est-ce qu'une fille de fermier, qu'épouse un fermier, ne peut pas être délicate, monseigneur? — Si, si... Voyons. — Je voudrais voir votre Pêchette : si elle ressemble à son père, il n'y a pas de doute. — Vous ne l'avez donc jamais vue? — Non, M. le duc. — Hé bien, elle va paraître; mais avec ses cinq compagnes; et vous la démêlerez. — Bon! bon! je m'en tromperai moins.

» On nous fit toutes paraître à la fois dans le salon. Dès que la dégingandée m'aperçut, elle courut à moi, en s'écriant : Voilà, voilà ma chère fille! la voilà! Elle ressemble à son père comme deux gouttes d'eau! M. le duc me demanda, si j'avais vu cette dame? Je répondis, que c'était la première fois. Il la crut, et la félicita, en lui faisant mon éloge. Ma mère me fit beaucoup de caresses, et me promit de me montrer mon père, qu'elle nomma. — Comment (dit M. le duc)! il a été tué ces jours-ci. — Tué! tué! (s'écria la dame). Ha! Ciel!... Le sort me poursuit!... Tué! tué!... ma chère fille! tu n'as plus que moi!... — J'ai un excellent protecteur (répondis-je) et maman Janus. — Oui, oui, mais je veux dire que tu n'as plus que ta mère... Allons, allons, j'ai quelque chose. Je t'assurerai tout, si M. le duc veut me permettre de te marier. — Je songeais à l'établir (répondit notre protecteur).

» Ma mère, après une longue visite s'en alla. Le lendemain, il vint de sa part, un assez bel homme âgé de trente ans, qui me demanda. On le présenta au duc, auquel il donna une lettre de créance de ma mère, comme étant le parti qu'elle me destinait. Il me parut assez aimable et M. le duc lui-même le goûta fort. Il se nomma : c'était un bon gentilhomme de Normandie, un peu braque, il est vrai, mais estimé généralement. Il était devenu amoureux de moi, en me voyant, du boulevard, prendre l'air dans le jardin de l'hôtel. C'est lui (nous dit-il), qui m'avait rappelée au souvenir de ma mère, et qui l'avait engagée à la démarche qu'elle avait faite la veille. On l'écoula. Il fut accepté, sauf les informations.

» Le lendemain, ma mère revint. Elle demanda au duc la permission de me conduire chez quelques parents, qu'elle ne voulait pas nommer. On lui accorda sa demande. Elle me conduisit dans deux maisons, chez madame la baronne de\*\*\*, qui m'examina très curieusement ; et chez une vicomtesse, qui m'accueillit très bien. Je ne concevais pas que ce fussent là des parentes de ma mère. Cependant on la nommait ma cousine. Elle me ramena le soir.

» Quelques jours s'écoulèrent, au bout desquels, je fus de nouveau redemandée par ma mère. On me confia plus facilement encore. Nous soupâmes chez la vicomtesse. Ma mère me ramena chez elle, et me proposa de coucher. Je ne voulais pas. Elle envoya devant moi, dire que je couchais. Une observation que j'avais faite, c'est que ma mère aimait un peu le vin, pour une femme. Je couchai dans sa chambre, mais non pas avec elle. J'eus le grand lit. Ce qui m'étonna. Je dormais mal... Enfin, je succombai au sommeil... Je m'éveillai dans les bras d'un homme.

» Je m'écriai!... L'homme s'enfuit, et ma mère s'éveillant, vint à mon secours... Je ne pus m'empêcher de lui faire des reproches. Elle me protesta qu'elle n'avait introduit personne. Je me levai... bien affligée de mon malheur.

» Je m'en retournai au jour, et je ne cachai rien à notre protecteur... Il fit saisir la dame... C'était mon amant!... Mais

son projet de m'épouser étant réel, on a tenu la chose secrète. Tout est prêt. Je serai mariée demain, au même instant que mes amies.

» Quant à ma mère, c'est une bonne fermière. Elle a dit une partie des choses que vous avez entendues, sur mon origine; mais elle ne songe pas à moi. On ne lui révélera peut-être jamais mon existence. »

Nous fûmes très content du récit de Pêchette, et nous le lui témoignâmes. Il ne restait plus que Reineclaude à parler.

L'histoire de cette jeune beauté fut courte. Comme elle était absolument neuve, et qu'elle n'avait encore été la Sunamite de personne, le duc qui la voyait tous les jours embellir, lui a proposé de s'attacher uniquement à lui, après le mariage de ses sœurs et de ses compagnes. Reineclaude, qui voit le protecteur adoré, s'est fait illusion à elle-même : elle croit avoir de l'amour pour lui, et cette heureuse erreur a tellement flatté le duc, qu'il se propose de lui donner le titre de son épouse. Mais le mariage sera secret pour le public, et ne sera connu que des enfants des deux premières femmes du duc, afin qu'ils aient plus de considération pour la jeune personne, que si elle était une simple Sunamite. Reineclaude est vive, sémillante. Elle est vivement désirée d'un petit-fils du protecteur. Peut-être arrivera-t-il quelque aventure, qui empêchera le mariage...

Si nous apprenons quelque chose durant l'impression, nous en rendrons compte à nos lecteurs, *ad calcem libri*.

Le jeune homme a été dédaigné de Reineclaude : c'est un phénomène; mais il faut dire la vérité, même invraisemblable... Elle a refusé toutes ses propositions.



## DEUXIÈME ORDRE



### LES CHANTEUSES

Nous allons comprendre, sous cette dénomination, toutes les ex-Sunamites, qui ayant de la voix, font aujourd'hui dans le monde le rôle de musiciennes. On connaît encore des femmes célèbres qui ont fait autrefois le rôle de chanteuses. C'est une profession très honorable! Nous le voyons par ses effets : le chant mène à tout. Nous pourrions en citer plus d'un exemple. Aussi rien de plus intéressant qu'une virtuose, dont la voix mélodieuse semble être un écoulement de la beauté de son âme!... Voici la liste des ex-Sunamites du deuxième ordre d'amuseuses.

*Violette et Giroflée; Lillette et Pensée; Soucie et Génétine; Muscadine et Grenade; Piédalouette, Abricote et Félicité.*



## DEUXIÈME ET TROISIÈME CHANTEUSES (1)

### VIOLETTE ET GIROFLÉE

L'usage de Madame Janus étant d'envoyer toujours ses élèves deux à deux, nous nous y conformons.

Il y a maintenant à Paris un vieillard, tellement en goût de la musique du Théâtre *Italien* et de la rossignolante Mademoiselle *Renaud* (2), cette inimitable virtuose, qu'il avait pris en dégoût le boire et le manger; il n'avait plus de sensation que par les oreilles. Dès qu'il était à table, à peine avait-il goûté un mets, qu'il se levait, courait à son forte-piano, et solfiais un air de table, soit du *Roi et le Fermier*, soit du *Tableau parlant*, etc. Il revenait à table, et ne goûtait à rien. — Renaud! céleste Renaud! (s'écriait-il), viens m'enchanter! Sa famille, à laquelle sa conservation importait beaucoup, était au désespoir. On invita Mademoiselle Renaud à venir le calmer. Mais cette jeune cantatrice, aussi vertueuse qu'elle est harmonieuse et belle, ne crut pas apparemment devoir se rendre à de pareilles invitations. Il fallut s'intriguer (3).

(1) Lire page 23) l'histoire de la 1<sup>re</sup> chanteuse.

(2) Elle avait été reçue au Théâtre *Italien*, en 1784. Elle habitait en 1788 rue Favart. A l'époque où elle chanta le rôle d'Isabelle dans le *Comte d'Albert et les amis du jour*, par le Cousin Jacques (1<sup>er</sup> août 1788) on fit pour elle ce quatrain :

Renaud, des rossignols, tu surpris le ramage;

Bientôt tu leur feras la loi.

A ta voix ils rendront hommage.

En essayant de chanter comme toi.

H. D'A.

(3) Nous ne garantissons pas ce fait.

Ce fut alors qu'on découvrit Madame Janus, cette femme si utile aux gens qui ne le sont plus... On accourt chez elle. On lui demande ses musiciennes ; elle en fait paraître douze. Quelle fut la surprise et la joie du député de la famille alarmée, quand il découvrit, parmi ces jeunes beautés, une figure si parfaitement ressemblante à la cantatrice rossignolée, qu'on pouvait la prendre pour elle ! Ah ! Mademoiselle ! (lui cria-t-il), chantez ! chantez ! Giroflée chanta, et l'on crut entendre la céleste Renaud !... Transporté de joie, le député de la famille du vieillard fit ses propositions, qui furent acceptées. Mais la maman Janus lui signifia que Giroflée n'irait pas seule, et qu'il fallait qu'on lui choisît une compagne. — Volontiers ! (s'écria le député) ; abondance de bien ne nuit pas ! L'une d'elles, qui se tenait à l'écart, parce qu'elle espérait de rentrer bientôt chez ses parents par notre moyen, Violette, se trouva ressembler parfaitement à Madame *Dugazon* : non pas à cette artiste laide, au visage dur, hideux ; mais à cette fée qui enchante au théâtre, ramenée à dix-sept ans, mille fois plus aimable que jamais ne le fut Mademoiselle Lefèvre. Le député la pria de chanter. Elle le fit. Ce fut la voix de l'actrice, mais plus sûre, plus touchante, n'ayant pas ce grasseyement pâteux qui gâte l'organe, et que Madame *Dugazon* est parvenue à faire oublier (1). — Ciel ! (s'écria l'envoyé), voici un nouveau trésor !... Ah ! Mesdemoiselles ! venez, venez sauver la vie et l'appétit à mon bienfaiteur !

Madame Janus plaida si bien la cause du vieillard musico-mane et *Renaudimire* (nous forgeons des mots sans scrupule, à l'exemple de *Cicéron*, qui disait d'*Antoine*, qu'il *syllaturisait*), qu'elles consentirent à venir, le jour même, à dîner. Le vieillard, maigre, exténué, allait se mettre à table, pour en sortir à vide. Un rideau de taffetas rose cachait le forte-piano, quand tout à coup, il entend une voix douce, qui lui chante cette ariette, d'une pièce non encore jouée, musique d'*Aleirac* :

---

(1) Il fut un temps où l'on s'exposait à une lettre de cachet, en parlant ainsi d'une chanteuse ; mais nous ne les craignons plus.

*Violette.*

Depuis l'heureux instant  
 Où j'ai vu Rosalie,  
 Je ne suis plus content,  
     Qu'autant  
 Que son aimable folie  
     Répand  
     Sur ma vie  
     L'ambroisie  
 De l'amusement !  
     Ennoblie  
 Par son talent,  
 Cette nymphe jolie  
     Multiplie  
     Le ravissement ;  
     Elle allie  
 Cette mélancolie  
     Du sentiment  
     A l'enjoûment ;  
     Et la saillie,  
     L'égarement  
     De l'orgie,  
 Au doux enchantement  
 De l'attendrissement.

Je l'adore,  
     Et cette belle main  
 L'emporte sur celle de Flore,  
     Quand l'aurore  
 Ouvre les portes du matin !  
 C'est d'elle que j'implore  
 Un plus heureux destin !  
 Mon âme était assoupie  
 D'une mortelle langueur ;  
 Une épouse trop unie  
 M'affadissait le cœur !  
 Rendez-lui sa vigueur,  
 Son ancienne énergie,  
 Par un peu de lubie,  
 Mais sans trop de rigueur !

*Giroflée.*

Pour l'amant qui m'engage  
 Je prendrai le langage  
 Que mon cœur m'a dicté.  
 Vous n'êtes point volage;  
 Fidèle à la beauté,  
 Si votre cœur est arrêté  
 Dans une chaîne nouvelle,  
 Ce n'est pas qu'il ait quitté  
 Celle qui dût être éternelle :  
 Votre femme de nouveauté  
 Envers vous seule est coupable ;  
 Elle a cessé d'être semblable  
 A celle qui vous charma :  
 Elle connaît son tort, et change,  
 En vous rendant l'objet que votre cœur aimait,  
 Ainsi, ne trouvez pas étrange  
 Que de votre côté votre épouse se range.  
 Et vous laissez brûler du feu qu'elle alluma !  
 Elle veut que votre tendresse  
 Se lasse d'un nouvel amour,  
 Pour être nouvelle à son tour :  
 Et revenant, par ce détour,  
 Au cœur qui l'intéresse,  
 Elle prend le plus court.

— Avalez ce potage ! (lui dit-on, en le retenant sur sa chaise, ou la musique cesse, et la chanteuse disparaît ! Mais il ne put manger. On lui dit alors que deux belles actrices vont venir se mettre à table, s'il promet de manger. Il s'y engage. Le rideau s'ouvre, et les belles paraissent. — Mademoiselle Renaud ! (s'écria le vieillard), et... Madame Dugazon!... Ah ! divinités ! venez, venez embellir ma table ! Les belles s'y assirent en rougissant. — Je vais manger (leur dit-il).

En effet, à peine furent-elles servies, qu'il fallut le modérer, de peur qu'il ne s'étouffât. Il leur enlevait ce qu'elles avaient touché. Un morceau mordu leur était ravi sur-le-champ. On craignit pour son estomac.

Depuis ce moment, les deux belles chantèrent, mangèrent, reçurent des présents et furent adorées. Giroflée est recherchée aujourd'hui par un excellent parti. Quant à Violette, nous avons découvert qu'elle est fille du notaire. C'est avec précaution que nous instruirons ses parents. Nous leur dirons tout, parce qu'ils le sauraient malgré nous : mais nos ménagements adouciront le coup ; et la pureté, la vertu de leur fille achèveront d'effacer toute impression désagréable. Le bonheur le plus pur attend les deux jeunes musiciennes. Nous avons montré hier Violette à la femme du notaire, sans la lui faire connaître. Elles ont causé ; elles sont enchantées l'une de l'autre... Demain, arrivera le coup de théâtre. Nous donnerons pour fille, à cette heureuse femme, la jeune personne dont elle désire le plus d'être la mère.

Si quelqu'un allait s'imaginer que ces historiettes sont rédigées pour délecter les libertins et les libertines, il se tromperait grossièrement ! Amis des bonnes mœurs, M. Aquilin des Escopettes et moi, nous ne peignons le vice que pour le trahir. Nous sommes ses dénonciateurs. On nous a fait craindre quelques applications. Nous avons examiné. Elles résultaient d'une faute d'impression, dans l'histoire d'*Éléonore*, on a mis *Traiteur*, au lieu de *Fumiste* : *Derbemi* signifie *Dudesert*, etc. Qu'on ne nous prête donc aucunes vues diffamatoires. Nous ne ressemblons pas à ces polissons de colporteurs, qui ont imprimé l'*Almanach des Grisettes*.



## QUATRIÈME ET CINQUIÈME CHANTEUSES

### LILETTE ET PENSÉE

On se souvient que la jolie Pensée est fille d'une pauvre femme, et que Lilette est petite-fille naturelle d'un président par sa mère. On se rappelle aussi à quelle aventure étrange cette dernière doit le jour. Elle n'est pas dépourvue, comme Pensée, qui n'a que Madame Janus, ses pauvres parents étant morts. Lilette a d'abord le legs du libertin Priape; puis les bienfaits de sa mère et de son aïeul.

Le sort réunit, pour le talent et pour le protecteur, ces deux jeunes blondes, d'origine si différente. C'est que Lilette avait tous les charmes de *Colombe* à dix-sept ans; et Pensée toute la mignonnesse de Madame *Saint-Aubin* au même âge. Or, il y avait de par le monde deux frères, d'environ trente à trente-cinq ans, célibataires tous deux, qui étaient amoureux passionnés des deux actrices. Celui de trente-cinq ans aimait *Colombe* depuis quinze. Celui de trente, Madame *Saint-Aubin*, depuis trois.

Or, *Colombe*, à l'époque où nous en sommes, est une fille sensée, et Madame *Saint-Aubin* est une épouse attachée à son mari. D'où il résulta que les deux frères n'eurent ni l'une ni l'autre.

Les deux frères en furent désolés!. . Mais ayant un jour été chez *Cunégonde*, chercher des *ressembleuses*, et n'en ayant pas trouvé comme ils les désiraient, cette matruille leur dit : — Je vois ce qu'il faut à ces messieurs. Ce n'est pas ici que vous le

trouverez. Allez chez Madame Janus, rue des *Deux-Portes-Saint-Sauveur*. Si elle n'a pas à présent ce qu'il vous faut, elle vous le procurera dans peu de temps.

Les deux hommes profitèrent de ce renseignement, et se rendirent chez la dame Janus, à laquelle ils exposèrent le sujet de leur visite. — Voyez (leur dit-elle). Je crois avoir ce que vous demandez. Elle donna ses ordres, et toutes ses filles entrèrent dans le salon.

Du premier coup d'œil, les deux frères trouvèrent une ressemblance frappante entre Lilette et Colombe à son printemps ; entre Pensée et la mignonne Madame Saint-Aubin. Ils allèrent à elles avec empressement, se croyant encore chez l'Yverkop Cunégonde ou chez Madame Ogret. Madame Janus modéra leur fougue, en leur apprenant, à quelle condition, l'on approchait de ses élèves. Ils furent un peu surpris et demandèrent du temps pour se déterminer. Madame Janus cependant fit chanter les deux jeunes personnes, et elles s'en acquittèrent d'une manière qui augmenta la ressemblance avec leurs modèles. Les deux frères ravis, étaient prêts à se décider, lorsque Madame Janus elle-même les retint, en leur proposant de leur permettre une demi-heure d'entretien par jour, avec leurs belles, en sa présence. Ils acceptèrent, et ce fut ainsi que se termina la première visite.

Les deux frères ne manquèrent pas de se présenter le lendemain. Madame Janus leur tint sa parole. Lilette et Pensée arrivèrent seules dans le salon. La maman s'occupa tout au bout, tandis que les deux amants causaient avec leurs maîtresses, à l'autre extrémité. La conversation ne fut d'abord que des compliments, des adulations. Ensuite, on parla d'affaires. Après que les galants eurent exposé les avantages dont ils jouissaient, ils touchèrent une corde délicate ; ils insinuèrent aux deux belles qu'ils auraient désiré quelques détails sur leur origine. Pensée, qui était l'idole du cadet, raconta tout bonnement la sienne. Elle nomma sa mère, elle dit sa demeure. L'aîné l'écoutait attentivement ; il rougit, fit quelques questions et pleinement convaincu il dit à son frère :

— Mon ami, voici la rencontre la plus singulière! Il y a dix-sept à dix-huit ans que, demeurant à l'île Saint-Louis, chez le président d'\*\*\*, mon oncle, j'allai me promener le soir, à la pointe de l'île. Il y vint un garçon et une fille, qui ne m'aperçurent pas. Les voyant se caresser, je me tins dans l'ombre. Je compris, à leur discours, que c'étaient l'homme et la femme. Jamais je n'entendis rien de si aimable, malgré leur peu d'élégance, que les discours de la femme. Ils s'en retournèrent. Je les suivis. L'homme ne rentra pas. J'entendis qu'il allait à la Halle pour une fruitière. La femme lui dit qu'elle laisserait la porte ouverte, et qu'il rentrerait sans bruit à quatre heures.

Dès que le mari fut éloigné, je montai doucement. C'était un coup pendable? mais cette jeune femme m'avait prodigieusement ému... J'entrai. La femme dormait déjà. Je me déshabillai; je fis un paquet de mes habits avec mes jarretières, afin de pouvoir les emporter en un paquet, et je me glissai dans le lit. J'attendis un moment favorable, quand la femme tout endormie me toucha. Elle m'embrassa sans s'éveiller. Je me livrai à toute mon énergie. La jeune femme y répondit de toute la sienne. Nous paraissions infatigables. Enfin, elle s'arrêta, en me disant : — C'est assez, Jacob! tu te tueras!

— Ha! c'est bien le nom que portait mon père (dit Pensée).

— Je feignis de dormir. J'entendis sonner trois heures. Heureusement que la jeune femme s'était rendormie!... Je me glissai hors du lit, je pris mon paquet, et j'allai m'habiller sur le carré.

Je ne pus jamais trouver un de mes bas. Je descendis. A la porte j'entendis quelqu'un. Je me cachai dans l'encoignure et l'on entra. C'était Jacob. Il trouva mon bas qu'il ramassa en disant : — C'est un bas de soie! Je l'entendis rentrer. J'écoutai. Il se coucha, et le jeune homme, au bout de quelques minutes, s'éveilla, et sauta du lit, en disant : — Non, non! dors! Il faut que j'aille à mon ouvrage! Elle s'habilla, après avoir fait de la lumière. Elle vit le bas de soie, et dit : — Tu as trouvé ça? — Oui, à la porte. — A la porte! c'est à la ravaudeuse. Et elle se tut. Je descendis, et en l'entendant elle-même descendre en sabots, je lui tirai mon bas, et m'esquivai.

AUX ARTISTES  
PARIS. 1875.  
Une œuvre  
de l'art  
de l'art  
de l'art  
de l'art



LES DÉCROTTEURS ARTISTES

*Ce dessin de Courvoisier est postérieur d'une vingtaine d'années à la publication de l'ouvrage de Restif. Nous l'avons néanmoins reproduit à cause de son intérêt documentaire.*

Cette femme devint grosse. Elle n'avait jamais eu d'enfants; elle n'en eut point ensuite. On a parlé de la beauté de sa fille; et je vois qu'elle ressemble infiniment à ma sœur *Ernestine*, qui elle-même ressemble à Madame Saint-Aubin... Je n'en doute pas. C'est ma fille! et tu seras mon gendre.

On se félicita de cette découverte singulière, puis on demanda l'histoire de Lilette.

Cette jeune personne la fit avec la même sincérité que sa compagne. Les deux frères connaissaient le trait de Priape, et au nom de la mère de la jeune cantatrice, ils trouvèrent en elle une cousine issue de germaine.

Tout ce qu'on vient de lire avança beaucoup les mariages. Car le jour suivant, l'on vit arriver les deux frères avec deux dames. L'une était Ernestine, leur sœur, l'autre, la présidente de\*\*\*, mère de Lilette. Avant de leur montrer les deux jeunes cantatrices, on pria Madame Janus de les faire paraître avec toutes leurs compagnes. On conduisit ensuite les deux dames dans le salon, et on les pria de les deviner! La présidente les regarda toutes; elle s'arrêta ensuite sur Lilette, en disant: — La voilà. On l'amena dans ses bras. Ernestine chercha ensuite sa nièce, et la reconnut également, à sa ressemblance avec elle.

Il ne s'agissait plus que de savoir comment on ferait, pour les présenter dans le monde. Il fut décidé qu'on dissimulerait absolument leur histoire; que les mariages se feraient secrètement, et qu'ensuite, on donnerait les nouvelles épouses pour deux orphelines, après les avoir greffées sur deux vieilles tiges. Mais on a mis dans les actes les vrais noms et la vérité.

Nous pouvons certifier que ces deux jeunes personnes, adorées de leurs maris, en sont vraiment dignes, et qu'elles rendent le bonheur qu'on leur donne.

NOTA. Quelqu'un à qui nos feuilles sont communiquées, à mesure qu'on les tire, a fait deux observations. L'une sur la fille appelée COQUINE, qui a fait périr son enfant. On a craint que nous ne fussions ses dénonciateurs pour un crime capital. M. Aquilin des Escopettes assure qu'elle n'existe plus.

La seconde est au sujet du garde national, qui maltraitait une fille dans une des allées du *Club*. M. Aquilin a prétendu, par ce récit, engager nos patriotes militaires à se respecter eux-mêmes. Nous ajoutons ici, avec joie, que ce but est rempli.

SIXIÈME, SEPTIÈME, HUITIÈME,  
NEUVIÈME, DIXIÈME, ONZIÈME  
ET DOUZIÈME CHANTEUSES

---

SOUCIE ET GÉNÉTINE, MUSCADINE ET GRENADE,  
PIÉDALOUCETTE, ABRICOTE ET FÉLICITÉ

On sait que Soucie est fille de la blonde mousselière, et que Génétine est sœur de Bluette, Barberose et Tulipette.

Soucie a la voix douce, harmonieuse, touchante; Génétine l'a sonore, argentine. Lorsqu'elles chantent ensemble, elles produisent un effet surprenant!... Un jour, qu'elles étudiaient une ariette nouvelle, et qu'elles se concertaient, deux seigneurs polonais, nouvellement logés dans un hôtel du voisinage, se trouvèrent sous la fenêtre du salon. L'un d'eux dit à l'autre : — Voilà deux voix délicieuses! — Je gage, à discrétion (dit le comte *Stanislas*), que celle qui a la voix douce est blonde, charmante et tendre. Je gage, à discrétion, que l'autre est brune, éveillée, volage. — Je gage que la voix douce est brune (répondit le jeune prince *Sigismond*); que la voix argentine est blonde, et que toutes deux sont des femmes de vingt-cinq ans, d'une beauté médiocre. Chacun des deux posa sa gageure; puis, s'étant informés de la maison, ils y entrèrent.

Madame Janus les reçut. Elle les écouta, sourit, en leur disant : — Ce n'est pas tout, Messieurs; il faut deviner les deux cantatrices, au milieu du groupe de leurs compagnes. (C'étaient Muscadine, Abricote, Piédalouette et Félicité.)

En voyant sept jeunes personnes charmantes, les deux seigneurs étrangers parurent dans le plus grand étonnement!... — Madame (dit le jeune prince), il faut ici fermer les yeux pour ne pas être ébloui. Je confesse que je ne puis reconnaître, à la figure, celles qui ont chanté. Le comte, après un long examen, en dit autant. Les jeunes personnes sourient, Madame Janus les fit toutes sortir, et d'une pièce voisine, Muscadine fit entendre les sons d'une voix brillante, en chantant le rôle d'Eurydice.

— Ce n'est pas celle-là (dirent les deux Polonais).

Abricote chanta une ariette de *Zémire-Azor*.

— Ni celle-ci (dirent les Polonais).

Grenade chanta une scène du rôle d'*Alceste*.

— Ce n'est pas une des nôtres (s'écrièrent les étrangers).

Piédalouette chanta une ariette de *Nina*.

— Ni celle-ci.

Félicité se fit entendre. C'était un son de voix doux, mélodieux.

Les Polonais hésitèrent. Elle continua, et ils assurèrent que ce n'était pas une de leurs cantatrices.

Enfin Génétine et Soucie exécutèrent les morceaux que voici :

*Génétine.*

C'est pour vous-même  
 Que je vous aime :  
 Par ma langueur,  
 A votre cœur  
 Je voulais plaire :  
 Si la gaîté,  
 Si le mystère,  
 L'agilité,  
 L'activité,  
 L'aménité  
 De caractère  
 Conviennent mieux ;  
 J'espère  
 L'avoir à vos yeux ?  
 Mais au contraire,  
 Si la rigueur,  
 Si la pudeur

Sévère,  
 Devaient faire  
 Votre bonheur,  
 Je sens mon cœur ;  
 Il gémira,  
 Ressentira  
 La gêne amère ;  
 Mais il se soumettra,  
 Déguisera  
 Une flamme si chère,  
 Comme il pourra.

*Soucie.* Fille charmante!  
 Ta voix touchante  
 Rend un époux  
 A celle que ce rendez-vous  
 Avait trahie ;  
 Et Rosalie  
 Fixant mon cœur,  
 Est son vengeur.

*Génétine.* Quoi! déjà volage?  
 Dejà vous cessez  
 De me rendre hommage,  
 Et vous l'adressez  
 A celle que vous délaissez!  
 Reconnaissez l'objet qu'outrage  
 Votre légèreté!  
 Ursule a chanté.  
 Elle vous a dompté  
 Par sa mélodie!  
 Dites, je vous prie,  
 Est-il beauté  
 Plus accomplie?  
 Je vous défie  
 De me citer,  
 De me vanter,  
 Femme jolie  
 A l'égalier?

*Soucie.* Cette voix si tendre,  
 Je n'ai pu l'entendre,  
 Sans être touché!...  
 J'ai cherché,

D'étrange sorte,  
 Un bonheur lointain  
 Qu'à ma porte  
 J'avais sous la main.

*Autre mode.*

Mon cher époux !  
 Pardonnez-vous  
 La tromperie  
 Que Rosalie  
 Vous fait pour nous.  
 De vous déplaire  
 J'avais bien peur !  
 Elle et ma sœur  
 Ont voulu faire  
 Ce tour menteur !  
 De mon scrupule  
 Elles ont ri :  
 Mais un mari,  
 Peut se fâcher  
 Qu'on dissimule  
 Pour le toucher !

— Les voilà ! les voilà ! (s'écrièrent les deux étrangers).

— Une des deux va paraître : devinez-la ? (dit Madame Janus, qui possédait au suprême degré l'art d'exciter l'intérêt, par les retards)... Elle amena Génétine.

A son air modeste, à ses regards tempérés par la timidité, le jeune prince lui donna la voix douce, et son cœur. Le comte, plus expérimenté, la fit rire. Génétine voulut le faire, en chantant une ariette, tirée d'une pièce non encore jouée, et mise en musique par son maître.

En vérité, Monsieur plaisante !  
 Hé oui, vraiment, ce ton m'enchanté !  
 Le fat ! me donne mon congé...  
 Bien obligé !  
 Ha ! pauvre amante !  
 Il a changé,  
 S'est dégagé !  
 Avec une infante

Il s'est arrangé!

(*Pleurant.*) Ha! ha! ha! (*Riant.*) Ha! ha! ha!

Il n'a pas ménagé  
Une flamme naissante!

Il a négligé  
Affligé,  
Dérangé,  
Ravagé

Le cœur qu'il a plongé  
Dans une douleur étonnante?

(*Pleurant.*) Ha! ha! ha! (*Riant.*) Ha! ha! ha!

Je rédige,  
Je transige,  
Et j'exige  
Qu'on fustige,

Après l'avoir interrogé,  
Cet amant si mal dirigé!

C'est un vertige,  
Que le pauvre homme a;

(*Pleurant.*) Ha! ha! ha! (*Riant.*) Ha! ha! ha!

Je le plante là! (*Elle sort.*)

Le comte assura qu'il reconnaissait sa belle à sa voix argentine... — Vous auriez perdu (s'écria le jeune prince), vous avez dit qu'elle était brune!

Madame Janus leur conseilla d'attendre. Elle fit entrer Soucie. Au son de sa voix parlée, les Polonais s'accordèrent à lui donner l'organe le plus doux : mais alors, le comte avait doublement perdu. Le jeune prince lui fit grâce du prix de la gageure à discrétion, qu'il aurait pu fixer très haut, et demanda seulement le privilège du choix (car il se croyait dans une maison de plaisirs faciles). Madame Janus, qui lut dans sa pensée, lui donna les éclaircissements nécessaires. — Hé bien, je persiste à demander le choix (répondit-il), pour faire à Mademoiselle tout le bien que je pourrai! Le comte s'empressa d'y consentir : car il préférait Génétine : de sorte que les deux hommes furent d'accord.

Ils demandèrent ensuite, s'ils ne pourraient pas avoir leurs

belles comme cantatrices? Madame Janus leur apprit alors, qu'elle ne confiait ses élèves, surtout aux jeunes gens, qu'après un dépôt réel et solide, qui répondît des événements, si elles étaient trompées, par un perfide ou un téméraire. Elle exigea le fonds de douze mille livres de rentes. Elle ne s'attendait pas à se voir prise au mot! Les seigneurs polonais, tous deux excessivement riches, offrirent également de déposer, avant que d'obtenir la société de leurs belles; et cette affaire fut remise au lendemain.

Madame Janus les avait presque oubliés, lorsqu'ils reparurent, avec cinq de leurs compatriotes, des plus riches familles du pays. Ces nouveaux venus firent chanter les cantatrices, et choisirent chacun celle qui leur convenait. Félicité eut un jeune homme, encore sous la conduite de son gouverneur; Abricote un célibataire de trente-cinq ans, Piédalouette, un officier de vingt-cinq; Grenade, un prince R—I; et Muscadine, un seigneur russe.

On effectua les sept dépôts le jour même. Les conditions furent que les amants pourraient emmener les belles dans leurs pays; à condition de les bien traiter, de les défrayer, de leur faire un sort, et, dans le cas d'un sujet de plainte légitime, comme renvoi, injures, mauvais procédés, ou la maternité, de leur laisser le dépôt, sans avoir d'autre arbitre que Madame Janus.

Tout étant ainsi disposé, la maman laissa librement voir ses élèves, jusqu'au départ. Aucune ne devint enceinte à Paris; mais comme toutes écoutèrent leurs amants, les dépôts furent gagnés, les amants le reconnurent, et l'argent fut placé. Une condition nouvelle, agréée de toutes les parties, c'est que les rentes resteraient sous la tutelle de Madame Janus.

Tous les amants emmenèrent leurs cantatrices. Grenade et Muscadine, qui étaient sœurs, et qui connaissaient leur mère, se sont mariées à Varsovie, et sont revenues à Paris, avec leurs maris, et chacune trois enfants. Elles ont fait la consolation de la papetière.

Soucie et Génétine, sont comtesse et princesse en Pologne.

Félicité jouit du même bonheur.

Abricote et Piédalouette ont été les moins fortunées. Leurs amants voulurent les vendre à la charge de retirer leurs dépôts, dont se chargeraient les nouveaux amants. Mais ceux-ci ne purent jamais plaire. Abricote et Piédalouette vendues, pour ainsi dire, prirent la fuite, arrivèrent à Berlin, où le directeur de la troupe française de comédiens les fit passer pour des actrices : elles revinrent à Paris, où elles se sont mariées, l'une à un marchand drapier et l'autre à un notaire.

Nous terminons ici l'histoire des cantatrices de Madame Janus, et nous allons parcourir sa quatrième classe.

## TROISIÈME ORDRE

---

### LES CONVERSEUSES

Les Sunamites assez spirituelles pour amuser par la conversation, seront ordinairement celles qui nous ont raconté leur histoire et l'origine de leurs compagnes. Elles sont ici au nombre de dix-neuf : *Narcisse*, *Aurore* et *Rose*; *Amante* et *Amarante*; *Pyramidale* et *Basilique*; *Capucine* et *Lavande*; *Muguette* et *Belle-de-Jour*; *Belle-de-Nuit* et *Printinière*; *Bleuette* et *Pivoine*; *Orange* et *Fraisée*; *Framboisine* et la XLVI<sup>e</sup> Sunamite *Rose-marine*.

---

## DEUXIÈME ET TROISIÈME CONVERSEUSES

---

### NARCISSE (1) ROSE ET AURORE

Nous avons fait l'histoire de Narcisse, la première converseuse. En continuant de rendre visite à Madame Janus, nous parvînmes à savoir le complément de l'histoire de toutes ses autres élèves.

---

(1) Lire page 239 l'histoire de Narcisse.

On connaît la singulière origine de la belle Rose : jamais, peut-être, il ne fut de fille aussi jolie, aussi spirituelle. Son père, en la faisant, songeait à la belle baronne, qu'il croyait posséder, et qu'il possédait avec une volupté inexprimable, pour la première fois. Surpris de la perfection de ses charmes, il ne pouvait se lasser de les admirer. En effet, c'étaient réellement ceux d'une vierge de quinze à seize ans, sur les appas de laquelle aucune main amoureuse ne s'était encore appesantie. Le vicomte était dans l'enchantement ! Or on sait combien le charme de la conception influe sur le caractère de l'enfant, qui provient d'un embrassement complet ! Ce qu'il y a de particulier, c'est que Rose ressemblait à la baronne, plus qu'Éillette elle-même, sa sœur de père, qui était véritablement fille de cette dame.

Quoi qu'il en soit, il résulte de tout ce que nous venons de dire, que Rose avait infiniment d'esprit et de beauté. Après avoir été Sunamite, sans trop affaiblir sa santé, par les précautions de Madame Janus, qui n'était pas une avide matrone, mais une mère tendre pour toutes ses filles, Rose fut choisie, avec Aurore, aussi belle et presque aussi spirituelle, pour amuser une grande dame, par leur conversation. Cette grande dame, après des malheurs égaux à sa haute naissance, était tombée dans une mélancolie profonde, dont rien ne pouvait la distraire. Rose particulièrement en vint à bout, non seulement par la conversation, mais par son talent pour la peinture, dans lequel elle réussit admirablement. Aurore la secondait.

Rose, un jour, dit à cette aimable compagne : — Nous avons épuisé tous les contes des villes et des provinces ; nous avons récité à la princesse toutes les *contemporaines* de N.-E. Restif, ses *Françaises*, ses *Parisiennes*, qui, par leur naturel, lui paraissaient des faits réellement arrivés : au lieu que les contes de *Marmontel*, ne sont que de jolis contes. J'ai répété les *Nuits de Paris*, comme des faits nouveaux : j'étais *au bout de mes sciences*, lorsque j'ai découvert un trésor ! Nous en avons pour un an. C'est quatre cent trente-quatre *histoires provinciales*, recueillies par Restif, sur des canevas envoyés de toutes les parties du royaume. Elles sont encore en manuscrit. Nous en apprendrons chacune, toi et moi,

une par jour, et nous les réciterons, comme à l'envi, à la princesse! Aurore fut enchantée de la découverte. Elle reçut de la main de Rose, son histoire à réciter, et elle l'apprit. C'était la *Seconde Provinciale* (1).

La princesse, chaque jour, écoutait une de ces histoires à sa toilette, et l'autre, après son dîner. On les lui donnait pour des faits récents, qui venaient d'arriver, et elle était distraite, par là, d'une manière efficace.

Le succès de la recette de Rose l'encouragea. Les *Provinciales* étaient toutes composées; elle voulut s'essayer à devenir auteur elle-même, et c'est à ses efforts, pour désennuyer la princesse, que nous devons les *Mille et une métamorphoses*. Mais Rose sentit qu'un ouvrage aussi vaste fatiguerait son imagination. Non-seulement elle s'associa sa belle compagne, mais, de concert, elles mirent de l'entreprise les seize autres converseuses.

Il fut convenu qu'après la composition de chaque *Métamorphose*, on la communiquerait aux dix-sept coopératrices; que chacune d'elles ferait un essai de la *Métamorphose* suivante, et qu'on préférerait la meilleure, ou qu'en les fondant, on en ferait une, deux, trois bonnes et même davantage. Ce plan fut agréé par toutes. Ainsi, nous n'y reviendrons plus. On voit qu'au moyen de cette association, les dix-neuf converseuses devaient être très amusantes, parce qu'une d'elles n'avait pas son esprit seul, mais l'imagination de toutes les autres : ce qui devait la faire paraître admirable, aux personnes qu'elle devait amuser par la conversation. Aussi ont-elles le plus grand succès! Elles sont devenues bien nécessaires pour les ennuyés qu'elles doivent dissiper, et ces êtres auparavant blasés, les regardent comme le sel de leur vie... Puissions-nous étendre leur réputation, et rendre plus connue cette ressource admirable! Puissions-nous faire connaître à l'univers entier, combien Madame Janus est une femme de génie!... Peut-être n'a-t-elle pas le mérite de l'in-

---

(1) Cet ouvrage doit paraître après celui-ci. (R).

Il s'agit de l'*Année des Dames Nationales*. Histoire jour par jour d'une femme de France. 12 volumes 1791-1794. H. d'A.

vention. Peut-être tout le plan est-il dû au médecin célèbre auquel cette femme avait bien voulu donner le moule d'un fils. Mais qu'importe ! Madame Janus n'en a pas moins le mérite de l'exécution. Mérite si rare, dans tous les temps, que souvent les meilleures lois restent sans effet, parce qu'on ne sait pas les bien exécuter... Mais revenons à Rose et Aurore.

Tandis qu'elles méritaient bien de la princesse, et qu'elles jouissaient de sa faveur, leur bonheur se préparait. Rose protégeait déjà son père, le mari de sa mère, (car Adélaïde s'était mariée), et ses frères légitimes lui devaient leur avancement. Un jeune seigneur a jeté les yeux sur elle.

Pour Aurore, elle avait les mêmes avantages ; mais, en outre, son père le batelier arriva des Iles, avec une fortune considérable. Dans un temps où les grands ne peuvent plus faire que du bien, il s'est avoué hardiment le père de Jasmine et d'Aurore, en annonçant qu'il prétendait en faire ses héritières. Il a épousé la mère d'Aurore, demeurée fille jusqu'à ce moment, et a légitimé cette belle personne, qui vient d'épouser un abbé *décolleté*, enrichi prodigieusement par l'agiotage. Nous sommes sûr qu'Aurore, qui a l'âme belle, lui fera faire bon usage de richesses mal acquises.



## QUATRIÈME ET CINQUIÈME CONVERSEUSES



### AMANTE ET AMARANTE

On se rappelle qu'Amante est fille du petit abbé maître de musique, et qu'Amarante se croit fille d'orfèvre ou d'horloger. Elle était effectivement la fille naturelle de cet infortuné bijoutier,

qui se brûla la cervelle, par anglomanie, après avoir écrit à *M. de Sartine*, lieutenant de police, qu'on n'inquiétât personne. Ce bijoutier avait pour maîtresse une voisine, qui l'adorait. Elle avait eu la complaisance de lui donner une fille, et pour cela, pendant une neuvaine de mois, elle s'était absolument refusée aux approches de son mari, auquel cette singulière femme ne cachait rien. Le bijoutier était joli homme ; elle avait avoué qu'elle l'aimait, qu'elle en était aimée : elle avait demandé la permission de le rendre heureux, et celle de lui faire un enfant. Elle disait à son amant : — Je vous aime plus que ma vie ; mais je suis à mon mari ; je ne puis vous rien accorder, qu'il n'y consente. Tout fut arrangé entre ces trois personnes. Amarante vint au monde ; elle fut reconnue pour être à l'amant. La femme ne trompait point son mari, qui était ami du bijoutier. Tout cela était sans libertinage : l'épouse était honnête. Elle n'aurait pas souffert la moindre indécence. Son mari l'aimait, l'estimait : il avait deux autres enfants bien à lui. Le bijoutier n'eut pas de jalousie. Il fut au comble du bonheur, en se trouvant père, par la seule femme qu'il aimât. En voyant Amarante jolie, son bonheur augmenta. Ce fut l'excès de bonheur, qui mit l'atonie dans son cœur ; il ne sentit plus ; et au lieu d'attendre du temps ou de quelque malheur, la guérison de cet état, son anglomanie lui fit chercher la mort. Il se tua, le jour même qu'il avait donné tout ce qu'il possédait à la mère de sa fille.

Ce ne fut pas l'époux, encore moins sa femme, qui fit perdre ou voler Amarante avec sa compagne Violette ; mais une tante du mari, qui avait pénétré leur secret par surprise. Elle avait fait voler la fille du notaire, avec la petite Amarante, pour écarter les soupçons. Comme tout se découvre ! On a su les détails du crime, par la complice, au moment suprême !... Mais la dame avait payé le tribut à la nature.

L'orfèvre et sa femme ont reconnu Amarante, avec le plus grand plaisir. Mais cette jeune personne n'avait plus besoin de leurs secours.

Amante et Amarante furent aussi placées auprès d'une prin

cesse, moins grande que celle de Rose et d'Aurore, mais très-illustre. Cette femme respectable, universellement adorée, supportait de grands malheurs ! Elle avait un mari volage, et une précieuse ridicule s'était emparée de l'éducation de ses enfants, qu'elle rendait mesquins, tracassiers, comme elle. C'est le comble de la petitesse et de la folie, que de faire élever des hommes par une femmelette...

Les deux jeunes Sunamites amusèrent la princesse par leurs récits intéressants ; elles firent plus : indignées de voir l'éducation qu'une pédante donnait à des hommes, ces jeunes personnes employèrent les mille et une métamorphoses, à donner des avis à la princesse, et même à son auguste époux. Oui, tôt ou tard ces moralités adroites auront leur effet, et l'on fera former des hommes par des hommes.

Aujourd'hui qu'Amarante connaît parfaitement son origine, qui n'a rien de honteux pour elle, cette jeune personne chérit également sa mère et son père putatif, auquel elle doit indirectement l'existence. Elle protège son frère, sa sœur, et elle vient de trouver pour elle-même un parti. C'est un homme d'affaires ou dans les affaires. Elle a refusé un gentilhomme. Amante, qui avait également à choisir, en a fait autant ; et cette sage modération assure à ces deux jeunes personnes, un bonheur à l'abri des orages.

NOTA. Nous déclarons ici, qu'on ne fera pas de fausses allusions : nous avons changé, à l'original, pour les écarter. Cependant nous avons connu le mari spartiate et son ami.



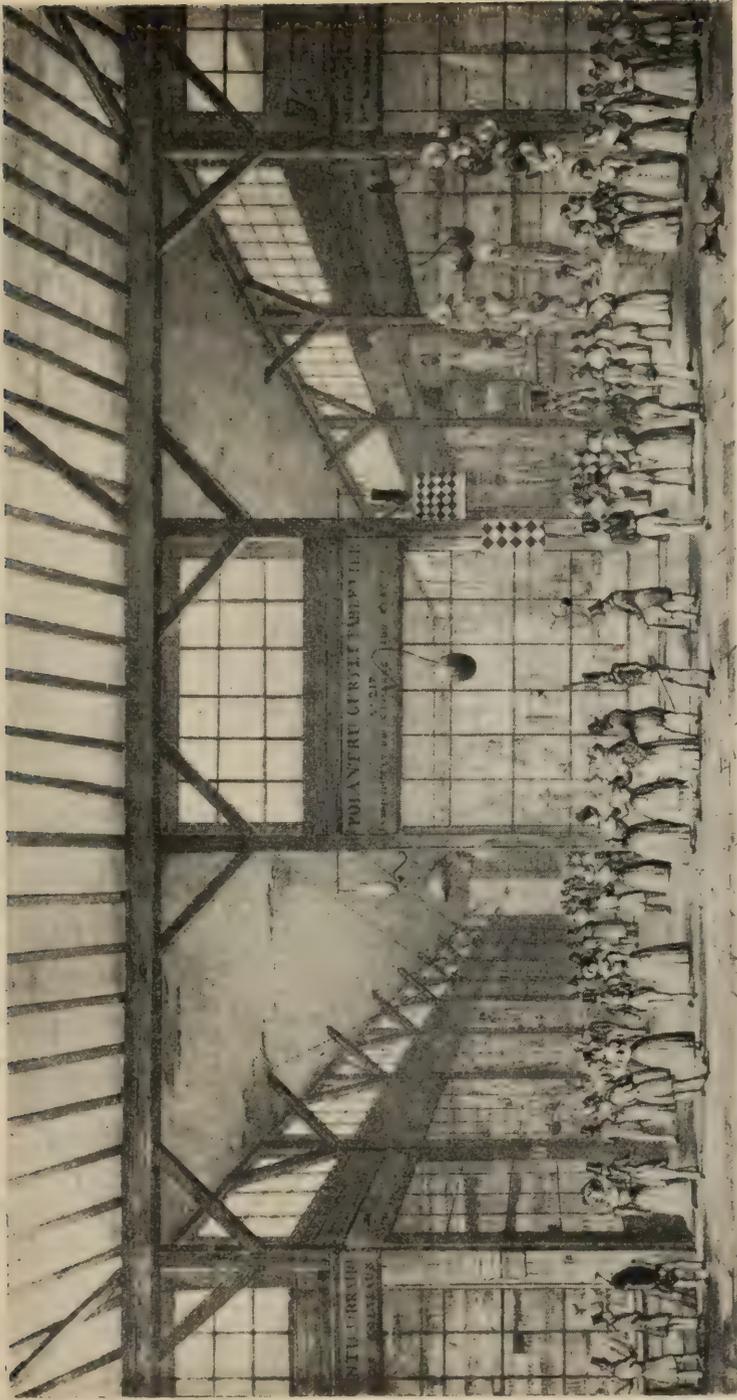
## SIXIÈME ET SEPTIÈME CONVERSEUSES

### PYRAMIDALE ET BASILIQUE

Pyramidale, la fille du décrotteur, n'en était pas moins une belle brune. Quant à Basilique, on sait qu'elle était la nièce de M. Priape, qui n'avait pas plus ménagé sa sœur que les autres dames invitées à son bal.

Ce fut auprès d'un homme que Madame Janus plaça ses converseuses. C'était un vieillard, qui avait occupé une grande place, et qui n'avait pour héritier qu'un fils très-fat, et très-irrespectueux. Madame Janus, qui voulait que ses deux élèves fussent respectées, avait bien dévoilé l'origine de Basilique ; au lieu qu'elle tenait secrète celle de Pyramidale, qui n'avait rien d'extraordinaire. Mais on ne sait à l'occasion de quelle ressemblance, le vieillard s'avisa d'avoir pour celle-ci le plus grand respect. Il se persuada qu'elle était fille naturelle du premier homme du royaume. En effet, elle ressemblait à un écu de six francs de soixante-quatre.

On ne sait encore par quel hasard cette idée du père passa au fils. Un jour que Pyramidale racontait naïvement une histoire singulière, des amours augustes, il se figura que c'étaient celles de sa mère. Cette historiette ou trait, était celui de la jolie bouche, qui avait un talent particulier, dont son amant louait ordinairement l'effet avec des expressions très-énergiques. Pyramidale racontait ce trait avec grâce et modestie, quoiqu'il fût très-difficile de le gazer. Sans doute, elle le tenait ainsi de



LES GALERIES DE BOIS DU TALAIS-ROYAL. TELLES QU'ELLES EXISTAIENT AVANT 1840.

Madame Janus, qui savait plus de mille contes, et qui se faisait un plaisir de les raconter à ses élèves.

D'après cette idée, le jeune fat devint très-amoureux de Pyramidale ! Il épia tout ce qu'elle faisait avec son père, et n'ayant rien trouvé qui pût blesser l'honnêteté, il se mit en tête de l'épouser. Il garda longtemps cette idée ; mais tout lui confirmant que Pyramidale était d'une naissance distinguée, et qu'elle était honnête, il osa proposer à son père de faire le mariage. Le vieillard fut très-surpris ! Mais comme Pyramidale avait fait une forte impression sur son cœur, il ne résista que faiblement.

La conversation qu'il avait avec son fils, fut entendue de la jeune personne. Elle comprit, par le dialogue entre le père et le fils, qu'on la prenait pour une illustre bâtarde. Elle savait l'histoire de sa camarade Pensée. Elle ne sut elle-même qu'imaginer. Mais comme Basilique était avec elle, Pyramidale la consulta.

— J'entrevois une grande fortune, si tu sais te bien conduire (répondit Basilique). Ne faisons rien de nous-mêmes. Maman Janus est la prudence personnifiée. Consulte-la. J'ai aussi mon petit bonheur à part et si tu as le fils, je pourrais bien avoir le père... Il t'aurait peut-être préférée. Il fut résolu qu'on verrait Maman Janus le jour même.

Lorsque les deux élèves furent devant cette femme sublime, et que Pyramidale lui eut exposé le cas, Madame Janus se recueillit profondément. Puis prenant un air mystérieux, elle dit à Pyramidale : — Madame, je suis dépositaire de plus d'un secret. Laissez agir le fils de votre vieillard : s'il vous épouse, il s'honorera lui-même.

Basilique ayant ensuite parlé, Madame Janus lui répondit : — Pour vous, Mademoiselle, vous savez quelle est votre naissance. Vous êtes la nièce d'un homme riche et en place : votre mère était honnête, sage ; elle fut trompée ; votre origine est pure, et vous pouvez aller à tout.

Les deux belles notèrent cette différence, de Madame à l'une et Mademoiselle à l'autre. Elles s'en retournèrent, sans avoir d'autres éclaircissements.

Madame Janus avait une maxime; c'était de tout faire pour ses élèves. Elle fabriqua donc une histoire à Pyramidale; elle sut l'adapter à celle de cette jeune fille. Deux ou trois lettres anonymes furent composées; différentes mains les copièrent, sans les entendre, et le tout fit une preuve, pour des gens qui ne demandaient qu'à croire. Pyramidale fut épousée sous ses véritables noms, par le fils du vieillard; qui, lui-même, épousa Basilique.

Les parents de la première assistèrent au mariage. Il fallait voir, comme le fat faisait les honneurs à la mère, femme du décrotteur! Comme il parlait à l'oreille des convives!... Comme on riait... Mais le mérite et la beauté de Pyramidale faisaient convenir, dès qu'on l'avait vue, entendue, qu'elle était digne de son roman.

Sera-t-elle longtemps heureuse? Nous ne le croyons pas. Le fat est si vicieux, que son cœur corrompu doit être incapable d'une véritable tendresse. Mais s'il s'échappe, il rencontrera Madame Janus, cent fois trop fine pour lui.

Pour la jolie Basilique, elle n'a pris son vieillard, que pour adoucir ses derniers jours, et avoir un nom. Elle sera bientôt veuve, et Madame Janus ne lui sera pas inutile.

Tout cela vient d'arriver. Le fat a rencontré la fine Janus qui l'a maté. Basilique est devenue veuve et Madame Janus va la remarier glorieusement.



## HUITIÈME ET NEUVIÈME CONVERSEUSES

CAPUCINE ET LAVANDE

### QUARANTE-HUITIÈME SUNAMITE

ROSEMAUVE

Capucine est fille de la laitière à la marche voluptueuse, et sœur-nièce de Centaurée. Celle-ci est fille de la femme de chambre de la marquise et du cocher, comme Julienne est fille du même et de la marquise. Madame Janus avait toujours les origines présentes à l'esprit, quand il s'agissait d'établir ses élèves, qu'elle nommait ses filles.

Un médecin, dans les mêmes principes que celui de Madame Janus, avait ordonné au vieux prince de\*\*\*, la conversation de deux belles, également sages et spirituelles, pour tout régime; car du reste, il pouvait manger, boire, etc. Ce prince, qui avait un superbe hôtel, et une jolie maison sur le boulevard, choisit Capucine et Lavande. Il eut l'air d'en être content. Elles l'amusaient par leurs entretiens, parsemés, comme on l'a vu, de jolies historiettes. Tout le mal, c'est que la provocante Capucine mettait le feu dans tous les cœurs, par les grâces de sa démarche; et que Lavande, vive, fringante, n'était pas propre à l'éteindre.

Un abbé, parent du prince, devint si éperdûment amoureux de Capucine, qu'il offrit de renoncer, pour elle, au petit collet. La voluptueuse blonde consulta la maman Janus, qui lui repré-

senta, que l'abbé devait avoir de grands bénéfices, et qu'il était trop grand seigneur pour l'épouser. Il fut décidé, entre ces deux femmes, que le jeune et joli abbé garderait la calotte, et que Capucine prendrait des arrangements avec lui. On voit que Madame Janus se faisait toute à tous. L'abbé dit, en particulier à cette dame : — Je veux bien avoir Capucine pour maîtresse ; mais je veux qu'elle se croie ma femme, afin qu'elle en soit plus honnête et plus heureuse. Il faut cela pour mon propre bonheur. Arrangez les choses en conséquence.

Madame Janus n'avait pas donné à ses élèves une grande connaissance des lois et de la discipline. Elle vint à bout de persuader à Capucine, que son amant la pouvait épouser secrètement, et continuer sa carrière ecclésiastique. Le mariage se fit dans une chapelle de l'hôtel, par le chapelain ; et Capucine fut mariée, à l'insu de sa compagne, et de tout le monde : car il n'y eut de témoins que Madame Janus, la petite Rosemauve et deux valets dévoués.

La jolie blonde fut d'abord très-heureuse et très-aimée. Mais l'abbé, jeune libertin blasé, s'avisa de se dégoûter des blondes, et d'adorer les brunes. Il fit secrètement sa cour à Lavande qui consulta Madame Janus.

Celle-ci n'ignorait pas jusqu'où devait aller le jeune abbé. — Sa fortune suffit à mes deux filles (pensa-t-elle) : que risqué-je ? elles ne peuvent que gagner à l'aventure ! Et elle assista au mariage clandestin de Lavande, comme elle avait protégé celui de Capucine. Ainsi l'abbé, qui ne devait point avoir de femme, en eut deux.

Par une suite du caractère seigneur du jeune bigame, il n'eut pas possédé deux mois la brune, qu'il redevint amoureux de la blonde. Il se réconcilia donc avec elle, et comme elle était infiniment provocante, il l'adora trois mois. Puis il redevint amoureux de la brune et s'en fit aimer.

Il alterna de la sorte, pendant quelque temps : les deux belles ne se doutaient pas qu'elles fussent toutes deux épousées : elles étaient amies, mais discrètes, et la confiance entière ne les tentait pas. Elles continuaient à remplir leurs fonctions auprès du vieux prince, qui, parfois, voulait rire.

Un jour, que Capucine était bien brouillée avec son mari, le vieux prince devint pressant. Capucine se défendit. Mais le vieillard avait été général d'armée; il ne voulait pas qu'on lui résistât. Son projet était formé ce jour-là. Il appela deux grands drôles, et une certaine femme. On contint Capucine et le prince rit comme il put...

Capucine fut très en colère! Le prince lui répondit. — Pourquoi, Mademoiselle, êtes-vous si provocante? Capucine se fâcha. Le vieux prince fit venir Madame Janus, qui fut très-surprise! Mais elle dit, que tout se payait avec de l'argent. Il en coûta cent mille écus au vieux prince et tout fut raccommo-  
dé.

Il paraît que le vieillard ressemblait un peu à son neveu. Est-ce qu'il n'eut pas aussi envie de la brune?... Nous sommes réellement fâchés d'avoir à conter de pareilles histoires... Il rit, avec elle, tout de même, et par les mêmes moyens. Il se raccommo-  
da tout de même, à l'aide de Madame Janus. Et puis il fut tranquille; car c'était tout ce qu'il désirait.

Quelque temps après, un soir que les deux belles, qui n'entraient plus qu'ensemble dans son cabinet, lui faisaient des contes, pour l'amuser, il crut s'apercevoir que leur taille était moins svelte. Il les pria de se lever, sous un prétexte, et ne pouvant plus douter, il s'écria : — Serait-il possible! Les belles rougirent et se turent. Le vieux prince, transporté de joie, leur dit mille choses plaisantes, et manda Madame Janus. Il lui apprit son bonheur, et la consulta sur les avantages à faire aux deux belles. Le plan fut vaste; il n'alla pas à moins que toute la fortune du prince, qui par là fut couverte d'une créance qui l'absorbait. Madame Janus ne ménagea rien. Mais comme elle entrevit ces avantages considérables, par le moyen de l'abbé, qu'il fallait conserver, elle donna Rosemauve au vieillard pour Sunamite.

Il fut enchanté de la petite personne, et laissa libre ses deux converseuses. D'un autre côté, Madame Janus fit entendre à l'abbé, qu'il les fallait séparer. Capucine, alors en faveur, fut mise dans une maison de campagne et Lavande resta. Elles accouchèrent de deux filles, et l'oncle et le neveu se crurent pères.

Pendant le temps du *parture*, l'abbé devint amoureux de Rosemauve, et, ne pouvant l'épouser, à cause de son indiscretion naturelle, il en fit sa maîtresse. La petite se donna. Le vieux prince fut encore ici la dupe. Il n'avait pas respecté sa Sunamite, qui le mit au tombeau. Il lui donna tout ce qu'il put, et à sa mort il devait plus qu'il n'avait. Rosemauve fera peut-être un grand rôle; mais son histoire n'est encore qu'ébauchée.

Pour Capucine et Lavande, après leurs couches, elles ont découvert la vérité. Mais, par le conseil de Madame Janus, elles ont dissimulé longtemps; et elles ont mis la fortune du neveu aussi bas que celle de l'oncle.

Nous n'approuvons pas tout cela. Mais en historien véridique nous publions les faits.

---

## DIXIÈME, ONZIÈME ET DOUZIÈME CONVERSEUSES

---

### MUGUETTE, BELLE-DE-JOUR, BELLE-DE-NUIT

Muguette a une origine qui demandait un grand mystère! Aussi n'est-ce qu'indirectement que ses parents l'ont avantagée, après qu'ils l'ont connue. Madame Janus était maîtresse absolue de cette jeune personne, et pouvait en faire ce qu'elle voulait en employant la persuasion.

Belle-de-Jour et Belle-de-Nuit étaient presque dans le même cas, par le crime d'un frère... Aussi Madame Janus garda-t-elle ces filles à la maison, pour tenir la conversation avec les pratiques, lorsqu'elle serait occupée, et elle se chargea de leur faire

un sort, dans le cas où elle ne leur trouverait pas un avantage imprévu.

Il venait à la maison deux médecins, quelques auteurs, un intrigant et deux hommes en place. Muguette et ses deux compagnes, dont la seconde (Belle-de-Nuit) était d'une timidité intéressante, faisaient aussi les honneurs de la table tour à tour. C'est un moyen de déployer les grâces. Dès que l'on était sorti de table, et que tout était remis en place, les trois belles venaient former le centre du cercle. Elles se comportaient avec une décence rare, et elles repoussaient de la conversation des hommes, tout ce qu'il pouvait y avoir de libre et de trop dur. Elles les rappelaient à la politesse, Muguette par un mot sérieux, Belle-de-Jour par une fine ironie, et Belle-de-Nuit par un regard accompagné de l'incarnat de la pudeur. On ne le bravait jamais. Madame Janus semblait avoir élevé les autres pour la société ; Muguette, Belle-de-Jour et Belle-de-Nuit, pour son propre avantage. Comme cette femme était riche, elle aimait à voir du monde ; mais, avec tout son mérite, elle aurait eu des pratiques, des escrocs, et point de compagnie, sans le charme des trois belles. La dame déclara, qu'elle les voulait marier ; elle spécifia leur dot, qui devait être de douze mille livres de rentes pour chacune tout compris.

A cette nouvelle, les personnes de sa société cherchèrent dans leurs connaissances, des jeunes gens sans fortune, mais qui promettaient. Madame Janus, à laquelle ils communiquèrent leurs vues, en fut ravie : elle se regarda comme devant être la créatrice de maisons nouvelles, par l'avance et la protection qu'elle ferait à des jeunes gens distingués par leur mérite.

On trouva un jeune machiniste, qui avait les plus beaux plans, et qui manquait de moyens. Un jeune commis de négociant, avec des vues neuves pour le commerce. Un jeune homme qui avait formé le projet de tirer un parti efficace des boues et de toutes les immondices des rues, pour fertiliser à peu de frais les environs incultes de la capitale, et leur faire produire un tiers de la subsistance de Paris. Il devait anéantir tous les parcs, tous les jardins anglais, qu'il reléguait dans les endroits sablon-



VUE DE L'INCENDIE DU LYCÉE DES ARTS OU CIRQUE, AU PALAIS-ROYAL  
*Cet incendie eut lieu en 1788. Le Cirque avait été construit en 1788.*

neux et stériles; il mettait en culture tout ce qui était à la portée non frayeuse des engrais; il détruisait l'inutile Jardin des Plantes, et il mettait tout en potagers, qui fournissaient des légumes à une moitié de Paris. Il en faisait autant du *Luxembourg*, sans l'ôter à la promenade, qui en devenait plus agréable et plus variée; autant des *Tuileries*. Les engrais immenses qu'il y faisait porter, rendaient ces potagers d'une étonnante fertilité. On objecta, que c'était détruire les beautés de la capitale. Il répondait, qu'un père de famille gêné diminuait ses bijoux, et toutes les choses du luxe. Il était si parcimonieux de terrain, qu'il en épargnait un demi-pied aux environs de Paris, où il lui semblait infiniment précieux.

Pour remplacer les *Tuileries*, le *Luxembourg*, le Jardin des Plantes, le jeune homme faisait mettre en terrasse, bien disposées en promenades, le dessus du Louvre et des autres palais; mais cela petit à petit, et seulement pour occuper les saisons mortes des maçons et manœuvres. Il les surveillait, les faisait travailler, en leur prescrivant leur tâche, et produisait ainsi plus d'ouvrage en une demi-saison morte, que ces hommes ineptes n'en donnent en une année entière. Car ils ne travaillent pas, sous prétexte de ménager leur occupation. Beau moyen! pour rendre les bâtiments d'un prix excessif et ruiner les édificateurs!

Madame Janus goûta beaucoup les plans de ce dernier, qui sans doute réussira, s'il est appuyé du gouvernement.

Les trois mariages se firent. Muguette épousa le machiniste; Belle-de-Jour le jeune négociant en spéculation, qui le devint en effet, et Belle-de-Nuit le cultivateur.

Ces trois jeunes gens n'avaient pas besoin de leurs femmes, pour tenir leur maison. Ils les laissèrent à Madame Janus, chez laquelle ils venaient manger. La meilleure compagnie se réunit chez la duègne depuis les mariages, On y joue un jeu honnête, deux fois la semaine. On y donne concert le dimanche, et toutes les cantatrices y viennent. On y parle de mathématiques, de littérature, de sciences et d'agriculture les quatre autres jours. La règle est invariable. Les jours de spectacle ne changent rien

à l'ordre. On veille plus tard, et les mêmes matières sont traitées de suite.

Nous assistons à toutes ces séances, et nous y menons notre aimable cousine. Madame Janus nous intéresse, et nous trouvons du plaisir à la voir heureuse par ses élèves, dont toutes se portent bien.

NOTA. Si ces historiettes étaient un roman d'imagination, ce roman ne vaudrait pas grand'chose. C'est leur vérité que nous a garantie M. Aquilin des Escopettes, qui donne un prix aux faits. L'histoire serait un roman très-mausade, si ce n'était pas l'histoire. Mais, nous répétons ici, que les traits sont voilés avec le plus grand soin : *Narrare, non lædere*,

## TREIZIÈME ET QUATORZIÈME CONVERSEUSES

### PRINTANIÈRE ET BLEUETTE

Il n'existe pas de plus charmantes personnes en Europe, que la blonde Printanière, cette généreuse cousine qui abandonna sa fortune, et ses parents, pour subir le même sort qu'Automnette, et Bleuette la brune, dont l'air voluptueux et provocant surpassait la beauté de Vénus; ou plutôt, il faut croire, que c'est ainsi qu'était belle la mère d'amour et des désirs.

Deux hommes, de 45 à 50 ans, qui avaient entendu parler de Madame Janus, se réunirent pour avoir deux de ses filles en commun. Ils avaient des idées un peu fausses; ils prenaient la dame, non pour une restauratrice, ou une amuseuse, c'est-à-dire, restauratrice morale, mais pour une matrule distinguée. En

conséquence, ils pensèrent, qu'il fallait faire une somme considérable, comme autrefois pour *Laïs* et *Pbryné*, dans Athènes, ou pour *Quartilla* et *Lycisca* dans Rome. L'un était un riche bibliopole; l'autre un riche thesmographe. Ils allèrent se faire inscrire, et retinrent, sur le choix qu'ils en firent, Printanière et Bleuette, moyennant cent mille écus chacun. Ils demandèrent un an, pour réaliser la somme. En attendant, les deux belles restèrent à la maison Janus, et leurs amateurs avaient le privilège de venir causer avec elles, tant qu'ils voulaient,

Ces deux hommes étaient mariés. Madame Janus ne gênait pas ses élèves : elle leur recommandait la sagesse; mais si elles y manquaient, elle les soutenait, et ne leur en voulait pas. Bien que les deux amateurs ne fussent pas attrayants, on ne sait comment il se fit, que les deux belles devinrent enceintes; Printanière du bibliopole, et Bleuette du thesmographe. Madame Janus, dès qu'elle s'en aperçut, pressa les deux hommes de réaliser, et leur fit faire un engagement, *sine qua non*. Ils le firent.

La vieille et avare épouse du bibliopole mourut, et Madame Janus le pressa d'épouser, avant le *parture*. Il y consentit, par excès d'amour. Mais quelle fut la surprise de cet homme, lorsqu'il fallut connaître les parents, de trouver dans sa future, son égale au moins, et l'héritière unique d'une maison opulente! Il ne pouvait en revenir... On l'accueillit, dans la famille, parce qu'il était plus riche encore; il changea de quartier, prit un train, et fut un gros monsieur.

Pour Bleuette, son amateur était toujours marié. Mais il réalisa les cent mille écus, que Madame Janus plaça. Elle permit ensuite au thesmographe de loger sa maîtresse où il voudrait. Il choisit un appartement, rue *Pierre-Sarrasin*, où elle *partura*. Elle eut quelque temps après un second fils.

Madame Janus avait les yeux sur cette élève, dont le sort ne la satisfaisait pas autant que celui des autres. Elle voulait que l'opulent thesmographe assurât aux deux enfants, un sort égal à celui de leur mère. Car cette femme philosophe savait qu'un mari encore jeune, qui n'a pas de fils, dont l'épouse est hors d'état d'en avoir, peut être excusable, de chercher ailleurs ce

qu'il n'a pas chez lui. Mais elle voulait qu'il assurât un sort à ceux qui devaient porter son nom. Le thesmographe différait toujours. Alors Madame Janus, qui conservait l'empire sur ses élèves, tant qu'elles n'étaient pas mariées, conseilla les rigueurs. Elle fit plus. Elle procura des *conversations* à Bleuette... Sans le vouloir, elle alla trop loin. Le thesmographe se crut abandonné. Au désespoir, il écrivit; on lui répondit un peu durement. Il tomba malade, et mourut, sans avoir assuré le sort de ses enfants...

C'est la première fois que Madame Janus n'ait pas réussi. Elle en fut réduite à chercher un autre établissement à Bleuette. Heureusement qu'elle vient de le trouver, dans un homme supposé impuissant. Cet homme a reconnu le fils aîné de Bleuette, le seul qui vive, a fait rectifier l'acte de baptême, épousé la mère qu'il adore, et puni d'infâmes collatéraux, qui par deux fois ont attenté à sa vie... Madame Janus blesse quelquefois un peu la délicatesse; mais la justice, jamais.



## QUINZIÈME ET SEIZIÈME, DIX-SEPTIÈME ET DIX-HUITIÈME CONVERSEUSES



### ORANGE ET PIVOINE, FRAMBOISINE ET FRAISEE

L'histoire de la mère d'Orange est une des plus étendues de notre recueil. Cette jeune personne était vraiment belle, et d'une majesté qui l'aurait fait croire fille d'une princesse, si nous n'avions pas connu son origine. La mère était une précieuse, et

son père un puriste. On a plus d'une fois observé que les enfants de ces espèces de gens, et ceux des dévots, sont très-lairs, ou très-jolis! Pivoine et ses deux sœurs, Muscadine et Grenade, eurent le bonheur d'être charmantes; sans doute parce que leurs auteurs, dans leurs chastes embrassements, n'avaient eu que des idées agréables. Au lieu que lorsque les dévots pensent, en ces doux moments, au diable, au péché, ils ne procréent que de laids enfants... Mais laissons la physique, et passons à l'histoire.

Il se trouvait dans le voisinage de Madame Janus, deux jeunes garnements, de bon appétit, qui convoitaient ardemment deux de ses élèves : l'un, Orange; l'autre, Pivoine. Le premier se nommait *Rosières*, le second *Flipon*; fripon aurait mieux convenu. Les deux gaillards étaient de bonne famille; ils devaient être riches un jour, mais ils ne jouissaient de rien.

Un soir, vers les cinq heures, à la fin d'octobre, on vit entrer dans le salon de Madame Janus, deux petits vieillards ratatinés, qui demandèrent à la restauratrice, combien il en coûterait, pour avoir une Sunamite. La dame répondit : — Messieurs, toutes mes élèves sont prises. Mais j'ai donné l'exemple, que d'autres femmes de mérite suivent cette marche; je n'ai pas de privilège exclusif. — Vous n'avez donc plus personne, madame? — Pardonnez-moi, j'ai encore à placer quatre de mes élèves, non comme Sunamites, mais en qualité de converseuses. Elles ont autant d'esprit que de beauté. Si, après que vous vous serez fait connaître, vous en voulez deux chacun, j'ai votre affaire... Vous n'ignorez pas, qu'on fait, entre mes mains, un dépôt qui répond des bonnes manières qu'on doit avoir avec elles. — Oui, Madame, nous savons tout cela, et nous l'effectuerons. Voyons vos élèves.

Madame Janus sonna; une chambrière parut, et la duègne demanda ses quatre élèves.

Orange accourut la première. Mais en voyant des hommes, elle rougit, et ralentit sa marche. Pivoine parut alors. Framboisine la suivait. On sait que cette jeune fille a été perdue aux Tuileries, par sa mère, nièce d'un curé. Fraisée arriva la der-

nière. Celle-ci était fille d'une pauvre fruitière, et cousine de Piédalouette. Les quatre belles étaient appariées : deux blondes, Orange et Fraisée, et deux brunes. Les deux vieillards parurent émerveillés, et ils se disaient entre eux : — Comment avoir tout cela?

Ils firent leurs conventions, qui ayant été débattues par Madame Janus, et enfin acceptées, amenèrent un quadruple dépôt. Ce furent quatre terres, assignées en dédommagement à chacune des quatre jeunes filles, si l'on venait à manquer aux conditions ; cinq cents livres par mois, pendant trois ans, et la table. Respect pour la vertu des demoiselles, égards, etc. Le tout bien cimenté, les informations faites, les vieillards vinrent chercher leurs converseuses, et les amenèrent.

Dès le jour suivant, les deux gaillards, qui guettaient Orange et Pivoine, ne les voyant plus paraître, marquèrent une grande inquiétude ! Le surlendemain, ils ne purent y tenir, et vinrent s'informer. Madame Janus leur dit, qu'elle n'avait plus que les élèves qui lui aidaient à tenir sa maison, et que les quatre dernières étaient placées de la veille. Ils questionnèrent. Madame Janus ne crut pas devoir leur cacher le nom des vieillards. Les deux jeunes gens firent un cri de surprise. — Madame ! (ajoutèrent-ils) avez-vous bien pris vos précautions ? Vous êtes trompée !... Nous ne nous sommes confiés qu'à nos pères, auxquels nous avons écrit de vous, comme d'une femme infiniment respectable, dont nous recherchions les filles ; et encore à deux de nos amis, le comte de *Millefleurs*, et le marquis des *Rubans* : ce sont ou nos pères, qui ont vos élèves, et vous sentez ce qu'ils en feront ; ou le comte et le marquis déguisés en vieillards, qui vous auront trompée.

Madame Janus sourit, en leur répondant : — On ne me trompe jamais, Messieurs ! — Avez-vous des signatures ? — Oui. — Pouvons-nous les voir ? — Non. — Comment savoir la vérité ? — Comme vous pourrez... Madame Janus ne voulut pas en dire davantage ; mais elle était inquiète.

Dès que les deux jeunes gens furent partis, elle alla chez les vieillards. On refusa de l'introduire sur-le-champ. On l'annonça

et elle attendit. Enfin, un des vieillards parut, et lui fit des excuses, en l'introduisant. Elle trouva ses quatre élèves avec quatre hommes, en comptant l'introducteur, deux jeunes gens et deux vieillards. Orange, qui était la plus éloquente et la plus hardie, s'élança dans les bras de Madame Janus, en lui disant :

— Maman ! depuis que nous sommes avec ces Messieurs, nous n'avons pas voulu nous séparer... Je vous ai écrit deux lettres... — Je ne les ai pas reçues. — Ces Messieurs veulent absolument que nous soyons leurs complaisantes, sous l'offre de perdre leurs dépôts. Une des quatre terres appartient à chacun d'eux. Mais quand nous serions sûres de les avoir, nous ne ferions pas ce qu'ilsexigent, et nous voulons être mariées, comme nos compagnes. Je vous préviens encore, que les deux fils de ces deux-là... (montrant les vieillards)... étaient amoureux de Pivoine et de moi, et que c'est pour cela qu'ils ont été nous demander. Quant à ces deux Messieurs (montrant les deux amis des jeunes gens), ils font leur cour très vivement à Framboisine et à Fraisée. Le sentiment de mes compagnes et le mien, est que nous ne pouvons pas rester ici ; qu'il faut nous en retirer, et rendre les dépôts. Nous trouverons mieux une autre fois.

Madame Janus, qui ne marchait pas seule, dans ces occasions, frappa des mains, et aussitôt on annonça huit hommes qui demandaient à entrer. Il fallut bien les introduire. Ils ne dirent mot. Les quatre jeunes personnes vinrent se mettre au milieu d'eux ; et Madame Janus, sans prononcer une parole, sortit avec ses quatre élèves, entourées des huit hommes.

Arrivée chez elle, cette femme y attendit les vieillards. Ils ne manquèrent pas d'y venir le surlendemain, avec les deux jeunes gens, amis de leurs fils.

Mais ceux-ci ayant revu Orange et Pivoine à la croisée, ils s'étaient présentés chez Madame Janus, qui avait refusé de les laisser parler à leurs maîtresses. Ce fut ce qu'elle dit aux vieillards, qui l'en remercièrent. Elle leur remit ensuite leurs dépôts, et les pria froidement de se retirer.

La conduite ferme et désintéressée de Madame Janus les étonna!... Ils avaient vu de près les quatre belles, et l'impres-



UN COIN DU JARDIN DU PALAIS-ROYAL EN 1789.

sion de leurs charmes et de leur mérite avait été profonde. Les vieillards offrirent de les épouser, pour garantir leurs fils d'un mariage inconvenant. Madame Janus accepta, ce qui redoubla l'étonnement. On lui demanda si ses filles y consentiraient? — Il suffira que je le conseille. Je sais parfaitement ce que c'est que le néant des jeunes gens d'aujourd'hui; et mes élèves m'en croiront sur ma parole. En effet, ayant appelé Orange et Pivoine, elle leur répéta les propositions des vieillards, qui furent acceptées sans hésiter. Ils s'engagèrent, de leur côté, en laissant la moitié du quadruple dépôt qui les regardait.

Le comte et le marquis parlèrent ensuite pour eux-mêmes. — Avez-vous des pères? (leur dit Madame Janus), car je ne conseillerai jamais à mes élèves d'épouser des jeunes gens. — Oui (répondirent-ils) nous en avons. — Envoyez-les-moi? — Nous vous les amènerons. L'on sortit.

Dans la réalité, les deux vieillards (à ce qu'on rapporta chez Madame Janus), avaient pris un goût très-vif pour Orange et Pivoine, et leur intention était de les épouser, pour sauver ce mariage à leurs fils. Ils agirent en conséquence.

Deux jours après, le comte et le marquis reparurent, mais tellement déguisés, qu'on ne les reconnut pas. Ils se dirent leurs pères. Madame Janus les prit pour ce qu'ils se disaient. Ils se passionnèrent pour Framboisine et Fraisée... Madame Janus prit alors son air fin, pour leur dire : — Messieurs, j'ai des élèves de tous états. Celles que vous demandez ne sont pas... d'une naissance relevée; mais... elles n'en ont que plus de mérite. Et elle fit leur véritable histoire, d'un air qui la démentait. On fut si persuadé que la vérité devait être tout le contraire, que les prétendus vieillards assurèrent, qu'ils étaient fâchés que leurs belles ne fussent pas d'un rang plus bas, afin de leur prouver mieux leur attachement désintéressé.

Les deux autres vieillards continuaient leurs préparatifs. Les deux jeunes voisins se présentaient presque tous les jours sans être reçus. Enfin le moment arriva. On se rendit à l'autel à minuit. Les quatre mariages furent célébrés, et de là, on se rendit chacun à la chambre nuptiale.

Les nouvelles mariées furent surprises de l'amour vigoureux de leurs vieillards! Mais elles n'avaient pas assez d'expérience pour se douter de la vérité.

Le lendemain, on revit des vieillards. La nuit suivante, dans l'obscurité, c'étaient des Titons rajeunis. Les quatre élèves consultèrent maman Janus, qui leur fit présent à chacune de plusieurs bouteilles de phosphore pour examiner leur *amour* au milieu de la nuit. Elles n'y manquèrent pas; la curiosité est une passion si vive et si naturelle!...

Orange, après que son vieillard lui eut prouvé, pour la troisième fois, une tendresse de jeune homme, s'étant aperçue qu'il venait de s'endormir, brisa une bouteille phosphorique, et à l'aide d'une bougie préparée, contempla son vieillard. C'était celui des deux jeunes voisins qui paraissait épris d'elle, lorsqu'elle se montrait à la fenêtre! — Elle ne sut que penser... Faire du bruit n'était peut-être pas sûr... Elle remit au jour pour consulter Madame Janus.

Celle-ci n'était pas moins curieuse de savoir la découverte de ses élèves. Elle était à la porte d'Orange avant dix heures. — C'est un jeune homme qui couche avec moi! (lui dit la belle blonde). — Je m'en suis doutée, mais le connaissez-vous? — Oui; c'est M. De Rosières, notre voisin. — Ah ciel!... Gardez le silence; je saurai tout la nuit prochaine...

La maman courut à l'appartement de Pivoine, qui demeurait dans la même maison. Elle apprit de celle-ci, qu'elle couchait bien sûrement avec ce Flipon, l'ami de M. De Rosières. Madame Janus lui dit la même chose qu'à la blonde Orange, et courut chez Fraisée.

Celle-ci avait couché avec le marquis.

Madame Janus vit ensuite Framboisine qui venait de reconnaître le comte.

Dans la journée, on vit les vieillards qui paraissaient très-contentes! — Qu'est-ce que tout ceci? (pensait Madame Janus). Des pères, qui épousent des femmes, pour les faire coucher avec leurs enfants! Par exemple, voilà quelque temps que je suis au monde, mais je n'avais pas encore vu chose pareille! Il

fait bon vivre et ne rien savoir ; on apprend à ne rien valoir.

Ainsi pensait la bonne dame Janus, et nous avouons que nous pensons comme elle. Elle examina les quatre maris, avec une attention scrupuleuse. Dans un moment où ils étaient seuls et libres, elle leur vit ôter leur perruque, et quoiqu'ils eussent encore les sourcils blancs, se redresser, et paraître ingambes ; enfin elle reconnut les quatre fripons. Elle les fit voir à ses quatre élèves, et leur recommanda la discrétion.

Dans la journée, elle vit les actes, qui ne la rassurèrent pas ; les quatre garnements y avaient pris leurs vrais noms, leurs véritables qualités : c'étaient quatre amis ; deux peintres, les deux étudiants en médecine, de famille honnête, qui, étant devenus très-amoureux des quatre élèves, en les voyant à la fenêtre, n'avaient imaginé que ce moyen pour les posséder. Leurs parents jouissaient des quatre terres ; mais les garnements n'avaient qu'une petite pension.

Madame Janus, après cette découverte, dissimula. Elle envoya chez les parents. Par sa lettre, elle leur donnait l'alternative de ratifier le mariage avec des filles qui avaient quelque fortune, ou de s'exposer à un éclat scandaleux. Les parents accoururent chez elle, sans rien dire à leurs fils, et voulurent voir les jeunes personnes, connaître leur fortune. Madame Janus montra ses élèves, qui plurent beaucoup par leur figure, et davantage encore par leurs discours. Elles avaient chacune près de six mille francs de revenu. Cette considération acheva de décider les parents. Ils se firent présenter les actes, et les ratifièrent, sans rien dire aux fourbes. Cela fait, et Madame Janus rassurée, ils dirent qu'ils voulaient laisser leurs fils tranquilles, persuadés qu'ils étaient de la nature des chats, qui mangent avec bien plus d'appétit les choses volées que les morceaux donnés.

Ils ne se trompaient pas. Madame Janus ayant gardé le silence, même avec ses élèves, auxquelles, en bonne mère, elle payait exactement leur revenu. Les maris étaient toujours tremblants de perdre leur bonheur. Ils découvrirent bien qu'ils étaient jeunes ; mais ils ne parlèrent ni de leurs parents, ni des tours qu'ils avaient joués. Ils vécurent d'abord du revenu de leurs

femmes ; puis les peintres firent quelques tableaux, les médecins tuèrent quelques malades, qui leur furent bien payés, et ils présentèrent avec ostentation quelque argent dans le ménage ; ils eurent des enfants qu'ils aimèrent beaucoup !

Mais... un événement pouvait renverser tout leur bonheur !

Les enfants avaient depuis trois ans jusqu'à six ans ; les épouses étaient encore aimées autant qu'aimables, quand les parents, qui voyaient quelquefois ces jolies familles, résolurent de se montrer, et d'avoir tout cela chez eux. Pour cet effet, ils déclarèrent, en un même jour, à leurs fils, qu'ils les voulaient établir. Ils leur représentèrent leur vieillesse ; le désir qu'ils avaient de se voir des petits-enfants pour perpétuer leur nom. Ils déclamèrent contre le célibat qu'ils représentèrent comme un état infâme ; la honte de ceux qui s'y concentrent, et un crime de lèse-nation. Ils finirent par proposer, chacun de leur part, quatre jeunes personnes non belles, mais riches. Les quatre jeunes gens secouèrent d'abord la tête... Puis ils prêtèrent l'oreille... Puis ils demandèrent à voir leurs prétendues. Les parents furent très-mécontents ! Mais ils dissimulèrent. On prit jour.

Il faut dire ici, qu'avant cette entrevue, les quatre gaillards allèrent voir les demoiselles dont on leur avait parlé ; ils eurent avec elles un entretien particulier.

Le jour arrivé, les parents dirent que, par un arrangement convenu, les quatre demoiselles devaient se trouver dans la même maison. C'était chez une des élèves de Madame Janus, appelée Madame de Quimperli.

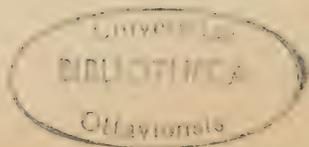
Quand les familles et les amants furent arrivés, les parents demandèrent à leurs fils, s'ils étaient bien décidés à épouser les demoiselles qu'ils avaient nommées ? — Supposé qu'elles y consentent ! (répondit le mari d'Orange.) Les autres en dirent autant. Alors une porte s'ouvrit, et l'on vit s'avancer, entourées de leurs enfants, Orange, Pivoine, Framboisine et Fraisée. — Voilà celles que nous voulons vous donner ! (dirent les parents). — Ce sont aussi les épouses que nous avons choisies ! Informez-vous aux demoiselles que vous nous aviez proposées, et elles

vous diront toutes quatre, que nous avons été les prier de nous refuser.

Ce mot les fit trouver innocents, et ils reçurent leurs épouses dans leurs bras.

De ce moment le sort des quatre jeunes filles fut assuré. Les familles parurent désirer, mais après le dénoûment, de connaître les origines de leurs brus... Madame Janus, qui était l'adresse personnifiée, s'exprima tout haut, d'une manière qui laissa des idées avantageuses, mais obscures. On imagina savoir, et l'on ne sut réellement rien qu'un amphigouri de naissance illustre, mais incertaine.

FIN



# TABLE DES MATIÈRES

|                                                     |    |
|-----------------------------------------------------|----|
| LES PLAISIRS DU PALAIS-ROYAL en 1789-1790 . . . . . | 7  |
| LE PALAIS-ROYAL . . . . .                           | 27 |

## I. — Les Filles de l'Allée des Soupirs.

|                                                                   |                                                              |
|-------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------|
| PRÉAMBULE . . . . .                                               | 29                                                           |
| 1 <sup>re</sup> Fille. Filumène. . . . . 39                       | 17 <sup>e</sup> Fille. Éléonore. . . . . 83                  |
| 2 <sup>e</sup> — Boutonderose . . . . . 44                        | 18 <sup>e</sup> — Sofie . . . . . 87                         |
| 3 <sup>e</sup> — Mélanie . . . . . 46                             | 19 <sup>e</sup> — Angélique. . . . . 92                      |
| 4 <sup>e</sup> — Aglaé . . . . . 48                               | 20 <sup>e</sup> — Adèle . . . . . 94                         |
| 5 <sup>e</sup> — Rosemonde. . . . . 50                            | 21 <sup>e</sup> et 22 <sup>e</sup> Zéfîre et Zoé. . . . . 96 |
| 6 <sup>e</sup> — Bienfaite . . . . . 52                           | 23 <sup>e</sup> — Esther. . . . . 99                         |
| 7 <sup>e</sup> — Fayelle . . . . . 55                             | 24 <sup>e</sup> — Zilia. . . . . 103                         |
| 8 <sup>e</sup> — Chouchou . . . . . 58                            | 25 <sup>e</sup> — Dorothée . . . . . 109                     |
| 9 <sup>e</sup> — Cécilia ou la Blonde<br>voluptueuse . . . . . 60 | 26 <sup>e</sup> — Jeanne. . . . . 111                        |
| 10 <sup>e</sup> , 11 <sup>e</sup> Cécile et Rosette. . . . . 64   | 27 <sup>e</sup> — Agnès. . . . . 114                         |
| 12 <sup>e</sup> — Zaire ou Saint F*** . . . . . 69                | 28 <sup>e</sup> — Corisandre . . . . . 117                   |
| 13 <sup>e</sup> — Adélaïde . . . . . 72                           | 29 <sup>e</sup> — Gertrude . . . . . 128                     |
| 14 <sup>e</sup> — Dorine ou la Philosophe. 74                     | 30 <sup>e</sup> — Isabelle . . . . . 131                     |
| 15 <sup>e</sup> — Coquine . . . . . 77                            | 31 <sup>e</sup> — Rosière . . . . . 133                      |
| 16 <sup>e</sup> — Élise. . . . . 80                               | 32 <sup>e</sup> — Polhimnie. . . . . 139                     |

## II. — Les Sunamites.

|                                                                                                                                                                                             |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| PRÉAMBULE (conclusion de Renaudette) . . . . .                                                                                                                                              | 155 |
| LE CIRQUE. . . . .                                                                                                                                                                          | 157 |
| 1 <sup>re</sup> et 2 <sup>e</sup> Sunamites. Cloïse et Javote . . . . .                                                                                                                     | 158 |
| 3 <sup>e</sup> et 4 <sup>e</sup> — Rosalie et Fanchette. . . . .                                                                                                                            | 164 |
| 5 <sup>e</sup> et 6 <sup>e</sup> — Œillette et Rose. . . . .                                                                                                                                | 170 |
| 7 <sup>e</sup> et 8 <sup>e</sup> — Aurore et Jasmine. . . . .                                                                                                                               | 173 |
| 9 <sup>e</sup> et 10 <sup>e</sup> — Amande et Giroflée. . . . .                                                                                                                             | 175 |
| 11 <sup>e</sup> et 12 <sup>e</sup> — Amaranthe et Violette. . . . .                                                                                                                         | 178 |
| 13 <sup>e</sup> et 14 <sup>e</sup> — Pyramidale et Pensée . . . . .                                                                                                                         | 180 |
| 15 <sup>e</sup> , 16 <sup>e</sup> , 17 <sup>e</sup> , 18 <sup>e</sup> — Basilique, Balsamie, Lilette et Tubéreuse . . . . .                                                                 | 182 |
| 19 <sup>e</sup> et 20 <sup>e</sup> — Capucine et Centaurée . . . . .                                                                                                                        | 189 |
| 21 <sup>e</sup> et 22 <sup>e</sup> — Lavande et Julienne . . . . .                                                                                                                          | 192 |
| 23 <sup>e</sup> et 24 <sup>e</sup> — Muguette et Jacinthe . . . . .                                                                                                                         | 195 |
| 25 <sup>e</sup> et 26 <sup>e</sup> — Narcisse et Blanchette. . . . .                                                                                                                        | 199 |
| 27 <sup>e</sup> et 28 <sup>e</sup> — Belle de jour et Belle de Nuit . . . . .                                                                                                               | 201 |
| 29 <sup>e</sup> et 30 <sup>e</sup> — Printanière et Automnette . . . . .                                                                                                                    | 202 |
| 31 <sup>e</sup> et 32 <sup>e</sup> — Soucie et Liserone . . . . .                                                                                                                           | 205 |
| 33 <sup>e</sup> , 34 <sup>e</sup> , 35 <sup>e</sup> , 36 <sup>e</sup> — Bleuette et Barberose, Tulipette et Génétine. . . . .                                                               | 208 |
| 37 <sup>e</sup> , 38 <sup>e</sup> , 39 <sup>e</sup> , 40 <sup>e</sup> — Pivoine et Muscadine, Orange et Grenade . . . . .                                                                   | 212 |
| 41 <sup>e</sup> , 42, 43 <sup>e</sup> , 44 <sup>e</sup> , 45 <sup>e</sup> et 46 <sup>e</sup> Sunamites. Piédalouette et Fraisée, Abricote<br>et Framboisine, Pêchette et Félicité . . . . . | 219 |
| 47 <sup>e</sup> Sunamite. Reineclaude . . . . .                                                                                                                                             | 247 |
| 48 <sup>e</sup> — Rosemauve . . . . .                                                                                                                                                       | 284 |

## III. — Les Ex-sunamites.

Premier ordre. — Les Berceuses.

|                                                                             |     |
|-----------------------------------------------------------------------------|-----|
| 1 <sup>re</sup> et 2 <sup>e</sup> Berceuses. Rosalie et Fanchette . . . . . | 227 |
| 3 <sup>e</sup> et 4 <sup>e</sup> — Œillette et Jasmine . . . . .            | 229 |

|                    |            |                                                           |     |
|--------------------|------------|-----------------------------------------------------------|-----|
| 5° et 6°           | Berceuses. | Balsamie et Tubéreuse . . . . .                           | 231 |
| 7° et 8°           | —          | Julienne et Centaurée . . . . .                           | 236 |
| 9°                 | —          | Jacinthe . . . . .                                        | 239 |
| 10° et 11°         | —          | Automnette et Liserone . . . . .                          | 243 |
| 12°, 13°, 14°, 15° | —          | Barberose et Tulipette, Framboisine et Pêchette . . . . . | 247 |

*Deuxième ordre. — Les Chanteuses.*

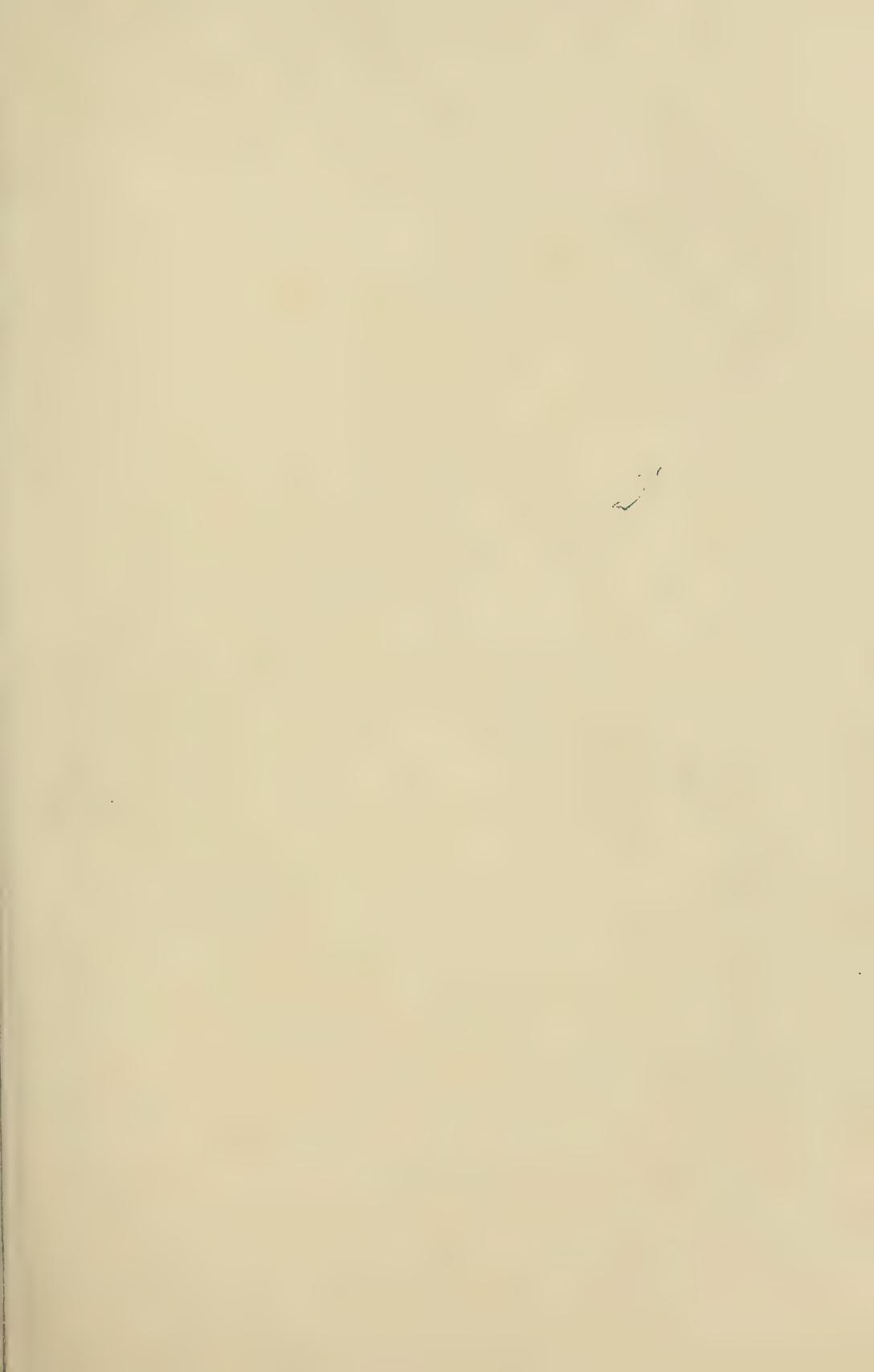
|                          |            |                                                                                                    |     |
|--------------------------|------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| 1°                       | Chanteuse. | Roseblanche . . . . .                                                                              | 239 |
| 2° et 3°                 | —          | Violette et Giroflée . . . . .                                                                     | 257 |
| 4° et 5°                 | —          | Lilette et Pensée . . . . .                                                                        | 262 |
| 6°, 7°, 8°, 9°, 10°, 11° | et 12°     | Chanteuses. Soucie et Génétine, Muscadine et Grenade, Piedalouette, Abricote et Félicité . . . . . | 267 |

*Troisième ordre. — Les Converseuses.*

|                      |               |                                                     |     |
|----------------------|---------------|-----------------------------------------------------|-----|
| 1°, 2° et 3°         | Converseuses. | Narcisse, Rose et Aurore . . . . .                  | 274 |
| 4° et 5°             | —             | Amante et Amarante . . . . .                        | 277 |
| 6° et 7°             | —             | Pyramidale et Basilique . . . . .                   | 280 |
| 8° et 9°             | —             | Capucine et Lavande . . . . .                       | 284 |
| 10°, 11° et 12°      | —             | Muguette, Belle-de-Jour, Belle-de-Nuit . . . . .    | 287 |
| 13° et 14°           | —             | Printanière et Bleuette . . . . .                   | 291 |
| 15°, 16°, 17° et 18° | —             | Orange et Pivoine, Framboisine et Fraisée . . . . . | 293 |

## TABLE DES GRAVURES

|                                                                                    |         |
|------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| Promenade du Palais-Royal (l'on y voit les Belles de ce charmant séjour) . . . . . | 7       |
| Vue du Café du Caveau du Palais-Royal . . . . .                                    | 9       |
| Vue d'ensemble du Palais-Royal . . . . .                                           | 13      |
| Le Café des aveugles au Palais-Royal, vers 1800 . . . . .                          | 17      |
| Le 31. Une des maisons de jeu du Palais Royal . . . . .                            | 21      |
| Française devenue libre (dessin allégorique, 1789) . . . . .                       | 23      |
| Paris est la capitale du monde, et le Palais la capitale de Paris . . . . .        | 25      |
| Le sérail en boutique . . . . .                                                    | 33      |
| Commerce de la rue Vivienne . . . . .                                              | 37      |
| Les trente-deux filles dans l'Allée des Soupirs . . . . .                          | 40 41   |
| Vue générale du Palais-Royal (dessinée par Meunier) . . . . .                      | 57      |
| Une journée d'émeute au Palais-Royal (10 juillet 1789) . . . . .                   | 65      |
| Une rencontre sous les galeries du Palais-Royal . . . . .                          | 89      |
| Vue générale du Palais-Royal . . . . .                                             | 105     |
| La Promenade du Palais-Royal de 1792, par Debucourt . . . . .                      | 120 121 |
| Le cabinet de cire de Curtius . . . . .                                            | 145     |
| Le Cirque. (Les 48 Sunamites) . . . . .                                            | 152 153 |
| Vue du Jardin du Palais-Royal (sous l'Empire) . . . . .                            | 177     |
| Les Filles au Palais-Royal, par Boilly . . . . .                                   | 184 185 |
| Un espion de police est malmené au Palais-Royal (8 juillet 1789) . . . . .         | 209     |
| La Colonnade . . . . .                                                             | 232 233 |
| Vue intérieure du Cirque du Palais-Royal . . . . .                                 | 241     |
| Les décrotteurs artistes . . . . .                                                 | 265     |
| Les galeries de bois du Palais-Royal (avant 1840) . . . . .                        | 281     |
| Vue de l'incendie du Lycée des Arts ou Cirque . . . . .                            | 289     |
| Un coin du Jardin du Palais-Royal en 1789 . . . . .                                | 297     |



Prix 3 fr. 50



A la même Librairie



Prix 3 fr. 50

### OUVRAGES ILLUSTRÉS

- BARRE (André) — Le Monocle de Maxime Opsiss.  
BEAUME (Georges) — La Femme et le Larron.  
BÉRIC (Raoul) — La Roumia.  
BONNEFON (Jean de) — Le Dossier du Roi (Louis XVII).  
DERYS (Gaston) — La Dame d'Amour.  
FRÉJAC (Ed. de) — Sous le Soleil d'Athènes.  
GINESTE (Raoul) — La Poupée de Cire.  
GRAND-CARTERET (John) — Contre Rome.  
— L'Oncle de l'Europe.  
— L'Empereur du Knout.  
— Popold II Roi des Belges et des Belles.  
GROS (R.) et BOURNAND (F.) — L'Oncle Sam chez lui.  
LANDRE (Jeanne) — La Gargouille.  
LEMONNIER (Camille) — Happe-Chair.  
MERCIER (Louis-Sébastien) — Tableau de Paris.  
— Le Nouveau Paris.  
NION (François de) — Les Tragiques Travestis.  
PRADELS (Octave) — Moines, Nonnes et Curés.  
— L'Eternel Cotillon.  
RESTIF DE LA BRETONNE — Monsieur Nicolas ou le Cœur humain dévoilé (3 vol.).  
— Le Palais-Royal.

### OUVRAGES NON ILLUSTRÉS

- ANDRÉ (Général) — Cinq ans de ministère.  
BARRE (André) — La Bosnie-Herzégovine.  
— La Tragédie Serbe.  
— La Menace Allemande.  
— Gretchen.  
BERTHEROY (Jean) — Geneviève de Paris.  
BONNEFON (Jean de) — Lourdes et ses tenanciers.  
— Lettres Indiscrètes.  
ESPARBÈS (Georges d') — Le Briseur de Fers.  
FRÉJAC (Ed. de) — La Fin de Tadmor.  
GINESTE (Raoul) — Les Grandes victimes de l'hystérie.  
GOTTSCHALK (Dr) — Les Régimes alimentaires.  
HANSEN (Norman) — Toumân ou Le Cœur de la Russie.  
LANDRE (Jeanne) — Plaisirs d'Amour.  
LEMONNIER (Camille) — L'Hallali.  
— Quand j'étais homme (*Cahiers d'une femme*).  
RICTUS (Jehan) — Fil-de-Fer.  
RIIS (Jacob) — Comment je suis devenu Américain.  
ROSNY (J.-H.) — Contre le Sort.  
— Vers la Toison d'Or.

Prix : 1,50

Relié : 2,25

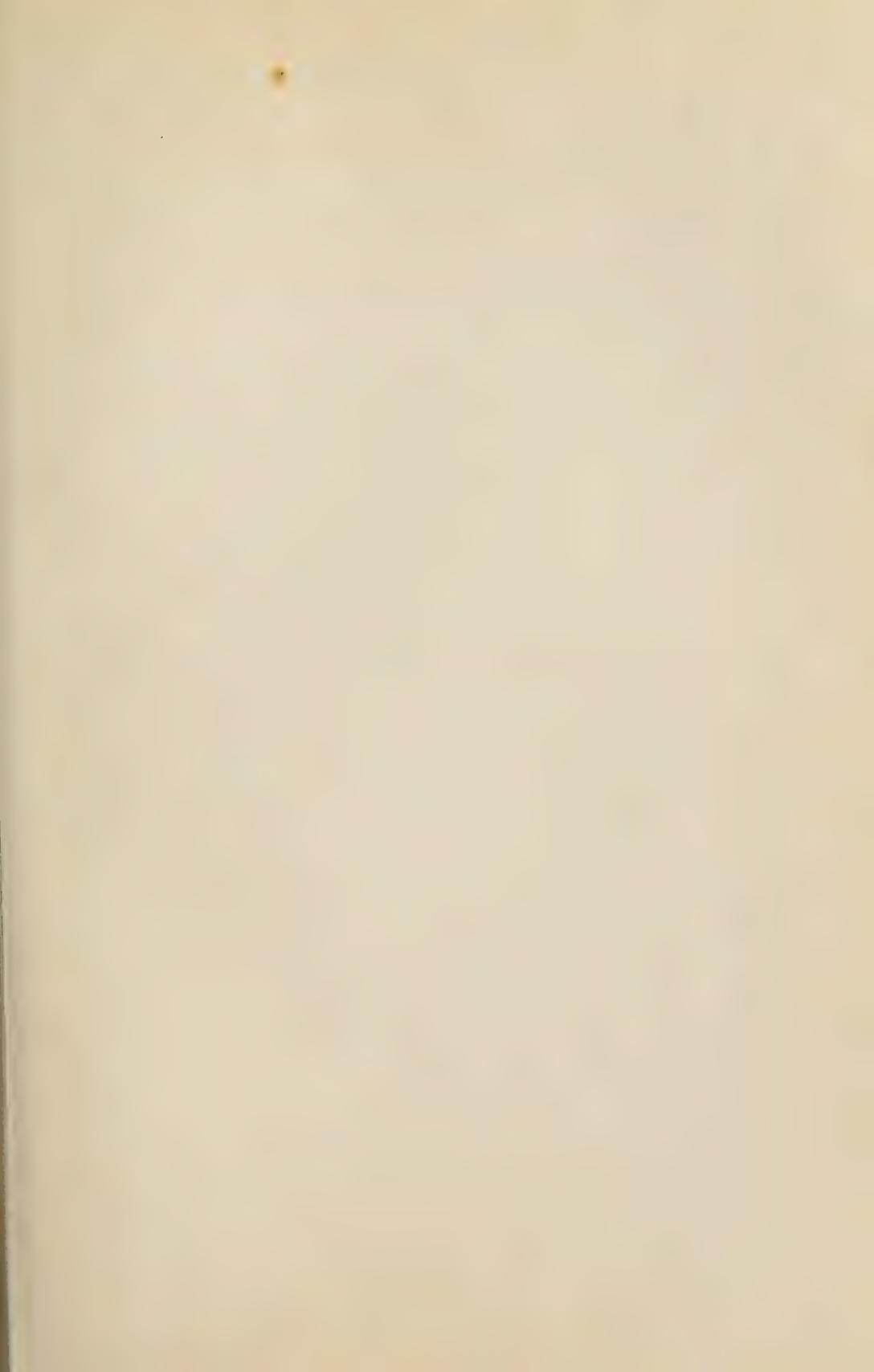
COLLECTION HISTORIQUE ILLUSTRÉE

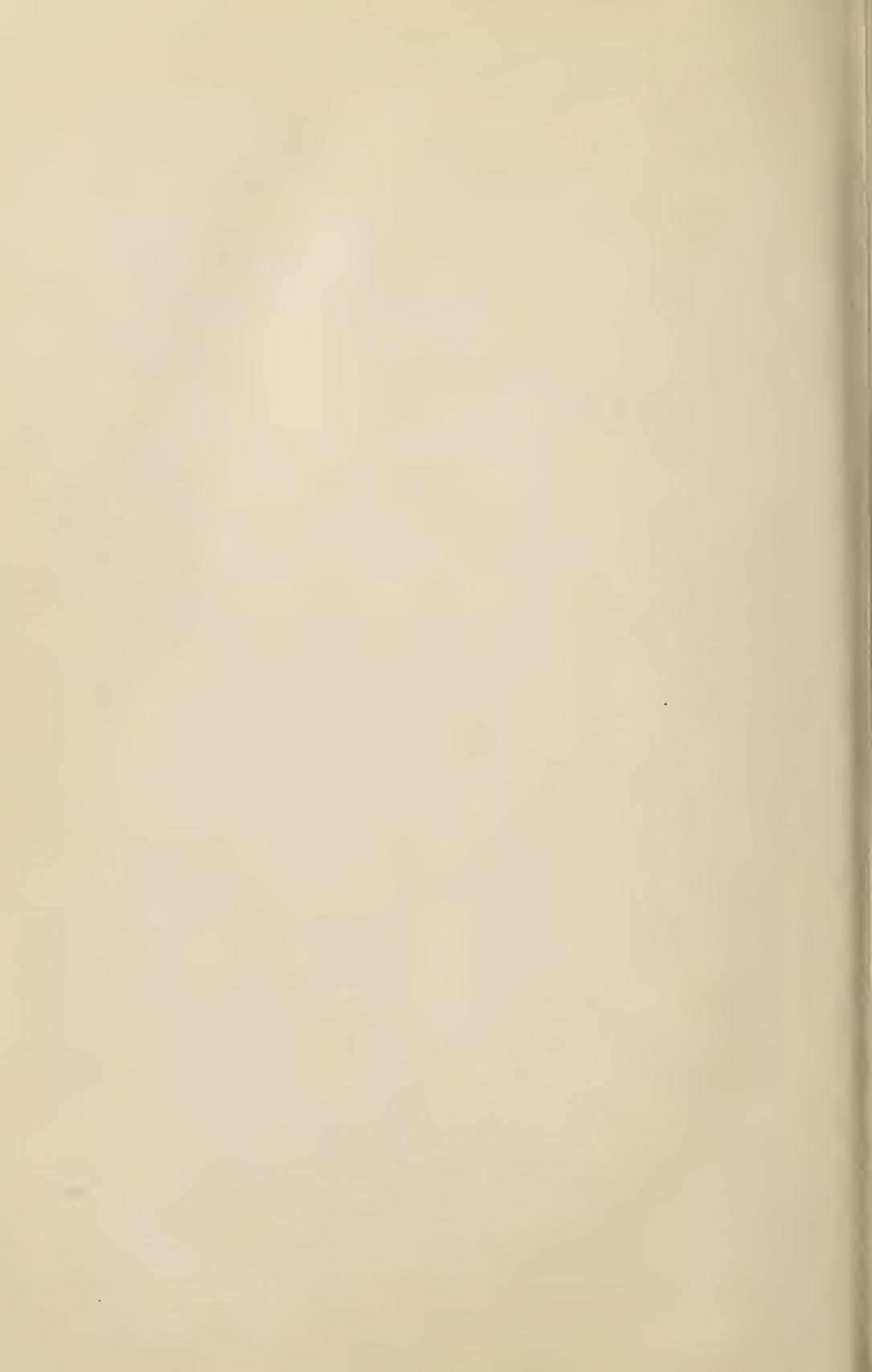
PARUS :

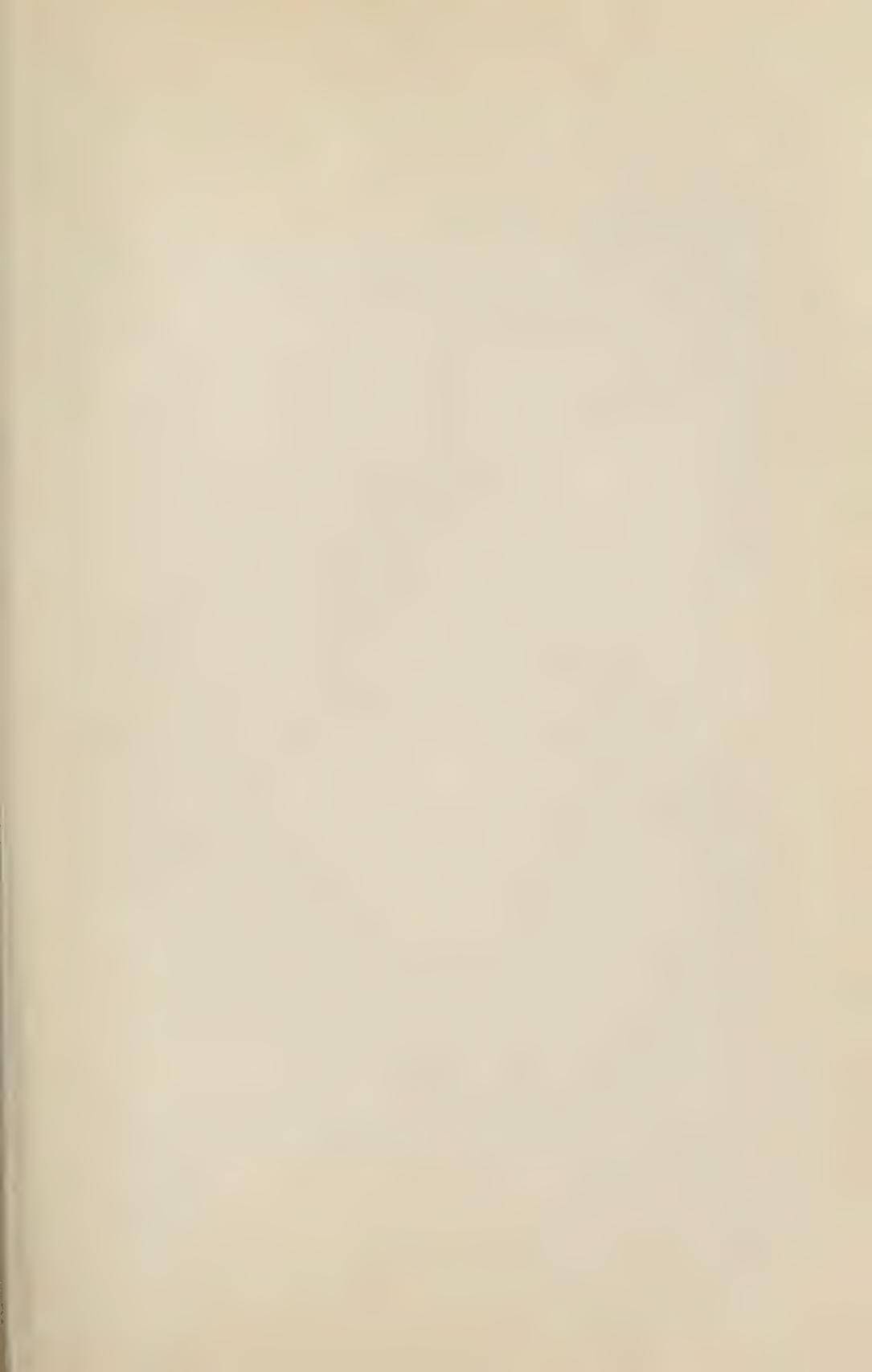
Prix : 1,50

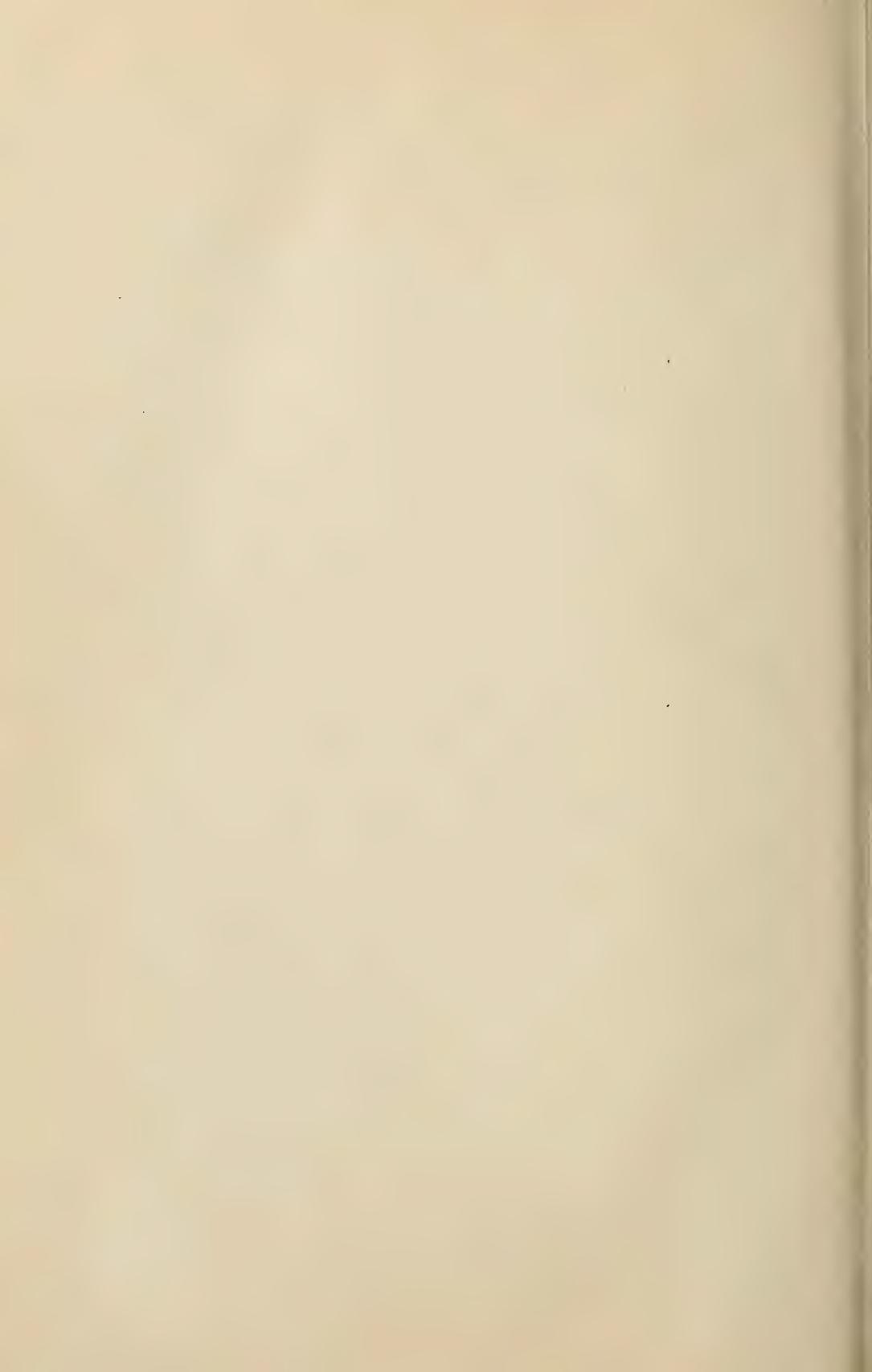
Relié : 2,25

Le 9 Thermidor — Fouquet — Les Jours de Trianon — La Cour galante de Charles II  
EN PRÉPARATION : L'Abdication de Bayonne. — L'Assassinat de la duchesse de Praslin.

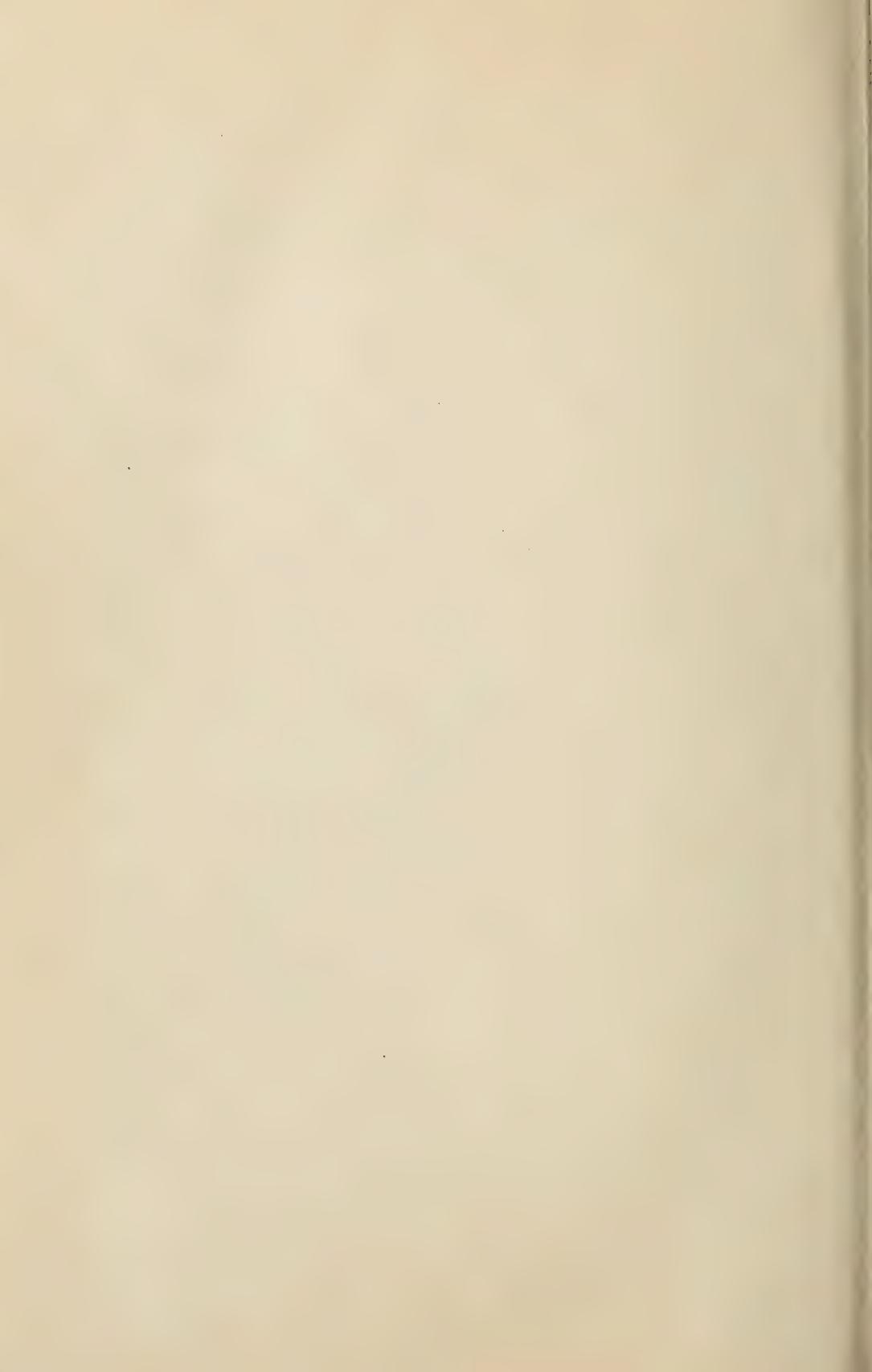


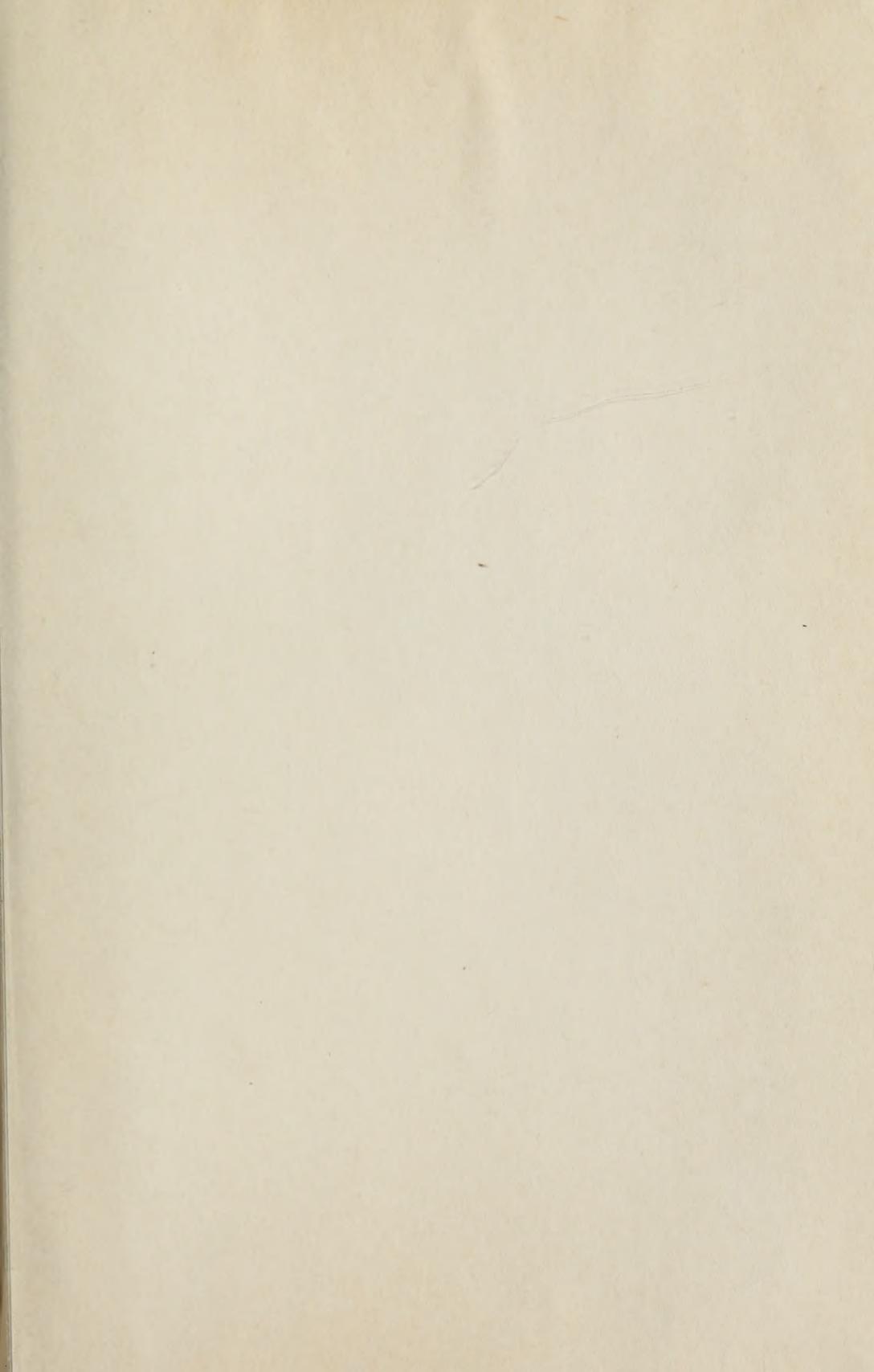












La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance

The Library  
University of Ottawa  
Date due

APR 21 1979

MAY 14 1979

SEP 22 1987

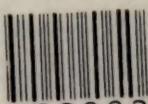
SEP 18 1987

07 DEC. 1995

NOV 25 1995

OCT 09 1998

26 SEP. 1998



a39003



002557626b

CE PQ 2025

.P2 1908

C00 RESTIF DE LA LE PALAIS-RO

ACC# 1217737

